

LA CITÉ DES LAMENTATIONS

ET AUTRES AVENTURES D'IRVIN MURRAY



NESTI
VEONEN
Editions

Peinture : Daniel Balage

PAUL MARTIN
GAL

La Cité des Lamentations

Neuf aventures d'Irvin Murray

Paul Martin GAL

CET OUVRAGE EST EGALEMENT DISPONIBLE EN LIBRAIRIE (SUR COMMANDE).

Collection Fractales/Fantastique dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

© Paul Martin Gal, 2016

Tous droits réservés pour tous pays

Table des matières

La Cité des Lamentations	5
La Tour des Vents	28
La Venue du <i>Vetr</i>	49
La Source de l' <i>Efriit</i>	92
Le Talisman de Malak Taus	96
Le Temple Noir de Shaykhan	127
Rêve	175
Le Sang du Moghol	178
La Vallée de l'Homme mort	211

La Cité des Lamentations

1

La fuite

Afghanistan, 1930

Le fracas des sabots du cheval tire la sentinelle de la pénombre où elle sommeille. L'homme cligne des yeux et aperçoit la silhouette blanche qui, dans le lever du jour, semble flotter au-dessus des ombres de la ruelle. Mais lorsqu'il reconnaît le cheval, il pousse un cri d'alarme et arme son fusil. Il n'a pas le temps de pointer : le cavalier, hurlant tel un damné, les yeux gris étincelant d'un feu volcanique, dégaina son *yatagan*¹, passe l'arche fortifiée dans un tourbillon de vitesse et d'acier et s'éloigne au grand galop sur la piste au-delà. Derrière lui, la sentinelle glisse à terre, le crâne fracassé sous son turban sale, les mains crispées sur la crosse de son arme.

Le cavalier secoue l'écarlate qui adhère au tranchant de la lame. Dépassant les maigres champs qui entourent les murs de boue de la ville, il s'enfonce dans le désert, un rire de défi sur les lèvres.

L'homme avançait avec lenteur. Ses vêtements étaient usés et couverts de poussière, ses pas hésitants. Il s'arrêta au sommet d'une dune. La main sur les yeux, il fixait un point perdu dans l'immensité incandescente du Khorassan². Depuis six jours, il marchait dans cette fournaise. Son cheval était mort la veille et il avait dû continuer à pied, perdu mais poussé par une volonté farouche. Le but était là, à deux *miles* à l'est... Aussi descendit-il de la dune et reprit-il sa marche vers le point lumineux qui virevoltait sur l'horizon.

Une semaine plus tôt, Irvin Murray quittait au grand galop Hérat et ses ruelles pouilleuses et s'évanouissait dans le désert. Il n'avait pas franchi un *mile* qu'une troupe de dix cavaliers sortait en trombe de la citadelle et le prenait en chasse, ululant tels des chiens affamés dans la ville endormie. Cinq jours durant, ils avaient suivi ses traces, ces rats du désert ! – mais ils ne l'avaient pas rattrapé. Il avait multiplié les détours, rebroussé chemin la nuit, fui vers le nord alors que le salut était au sud. La piste des caravanes

¹. *Yatagan* : long sabre courbe indo-afghan.

². *Khorassan* : zone désertique du sud-ouest de l'Afghanistan, autour d'Hérat.

passait loin à l'ouest, elle suivait la ligne des points d'eau qui reliait Hérat à Zaranj, sur la frontière perse. C'était là qu'Irvin Murray voulait aller, là qu'il pourrait remettre ce qu'il était venu chercher si loin en territoire afghan.

« Mission archéologique », avait-il déclaré au Pashtoun qui servait de commandant à la citadelle. Hérat, la cité millénaire, possédait une des plus anciennes bibliothèques d'Afghanistan et sa mosquée bleue était une merveille. Mais si Murray était en mission, ce n'était pas pour le compte du British Museum. De sombres rumeurs l'avaient guidé jusqu'à Hérat, des rumeurs de rébellion contre le *Raj*³ qui, mises en relation avec certains événements survenus à Lahore ou Delhi, étaient devenues des certitudes.

Ce qu'il avait découvert entre les hauts murs de pierre de la citadelle tenait en quinze noms inscrits sur une feuille de papier, glissée à son cou dans une poche de cuir. Cette simple feuille signifiait la prison pour quinze traîtres et de nombreux autres encore, tant civils que militaires, et pouvait éviter une sanglante révolte sur la frontière nord-ouest. Pour l'heure, elle lui avait valu la fuite rapide d'Hérat, l'escorte de dix tueurs lâchés à sa poursuite et, à présent, l'immensité monotone du désert.

La poussière qui maculait son visage – sa bouche était plus sèche qu'un parchemin – collait les courtes mèches noires à son front hâlé. La gorge en feu, il avançait. Il savait avoir échappé aux tueurs d'Hérat, et pour cause : la tempête de sable qui leur avait fait perdre sa piste, l'avait égaré lui-même. Aveuglé durant un jour et deux nuits par les tourbillons brûlants, il s'était obstiné à marcher, et lorsque le soleil s'était levé, le matin du deuxième jour, il était seul au milieu des dunes. Ignorant sa position, il s'était dirigé vers le sud, jusqu'à ce que son cheval bronche et ne se relève pas. Une tache lumineuse sur l'ocre clair du Khorassan avait alors attiré son regard. Elle tremblait sur l'horizon illimité du désert, à une journée de marche à l'est.

L'outre sur son épaule ne contenait plus que quelques gouttes, juste de quoi humecter ses lèvres craquelées et ressentir plus cruellement les assauts de la soif. Mais si Murray était jeune, sa volonté était de fer : une flamme indomptable brûlait dans son regard. Il fixait avec une intensité féroce l'étincelle qui palpitait sur l'horizon. Chaque pas était une torture, une brume de douleur l'enveloppait, mais sa seule chance résidait dans ce point vague et il refusait de s'avouer vaincu avant de l'avoir atteint.

Une heure plus tard, le disque du soleil quitta enfin le zénith où il était cloué depuis le matin. Murray allongea le pas, malgré la souffrance que ce nouvel effort lui imposait. Son ombre grandit démesurément comme il gravissait la dernière dune. Il dévala plutôt qu'il ne descendit la pente suivante et s'immobilisa, surpris par ce qu'elle dissimulait. Une cuvette, large de deux kilomètres et longue de trois, s'allongeait à l'intérieur d'un réseau dense de dunes. Celles-ci constituaient l'ultime barrière entre le désert et ce qu'elles protégeaient : les ruines défigurées d'une antique cité.

Il passa sous une arche effondrée. Autrefois, elle avait dû constituer une formidable porte fortifiée, mais vague après vague, la poussière ocre du Khorassan était venue

³. *Raj* : L'Empire britannique des Indes.

s'échouer contre les remparts abandonnés, marée du temps, et les avait ensevelis. Des édifices à l'architecture rongée flanquaient les rues envahies de sable. Des murs renversés se succédaient, monotones, témoins muets d'une splendeur antique. Le vent gémissait parmi les colonnades et s'engouffrait dans les coupoles éventrées.

« Les scorpions nichent dans les chambres des princes et les princes ne sont plus que poussière dans la mémoire des hommes », murmura l'aventurier.

Mais jamais ville n'avait paru plus belle à l'Irlandais ! Il s'assit sur un linteau disloqué. Le jour avait été long et douloureux, un enfer de plomb fondu et de ciel blanc. À l'ombre de la dune-rempart, il observa les derniers rayons du jour qui mouraient entre les blocs de pierre.

La nuit gagna avec rapidité. Seule, au centre des ruines, telle une perle posée sur le manteau sombre du passé, une coupole brillait, effleurée par le doigt sanglant du crépuscule. C'était elle, ou plutôt l'éclat du soleil sur son marbre lisse, qui avait guidé Murray jusqu'aux ruines. Les yeux clairs de l'aventurier s'y attardèrent, puis se portèrent au loin. La vue était splendide, mais sinistre. Pas un mouvement, sinon celui des ombres qui s'allongeaient, pas un bruit, sinon la caresse de la brise nocturne sur les pierres. Il était normal que nul n'ait jamais entendu parler de cette cité...

Il se souvint alors d'un manuscrit étudié à Hérat. Rédigé des siècles plus tôt en vieux persan, il évoquait une cité perdue dans les sables, que même les Brahouis⁴ évitaient avec terreur : *Shahr-e-Golgotha*, la Cité des Lamentations et des *efriits*. Il n'en savait pas plus. Le manuscrit était allusif et il n'avait pas approfondi le mystère. Peut-être ses pas l'avaient-ils conduit jusqu'à cette cité oubliée ? Tout ce qu'il espérait, c'était trouver de quoi remplir l'outre : à moins que *Shahr-e-Golgotha* ne soit morte en même temps que ses points d'eau, quelque part dans ces ruines devait se dissimuler une source.

La dernière lueur s'étiola à l'occident. La nuit cristalline recouvrit les vieilles pierres, la lune se leva et *Shahr-e-Golgotha* prit un visage spectral dans la lumière grise. Mais l'Irlandais ne craignait pas les légendes, ce murmure issu du passé. Que pouvait-il naître entre ces remparts rongés, hormis des récits propres à terrifier un Afghan crédule ? D'un pas tranquille, il se dirigea vers le centre des ruines. Il était armé (un colt passé sous l'aisselle, le lourd yatagan au côté), et ses larges épaules et les muscles saillants de ses bras laissaient supposer qu'il était capable de surpasser quiconque en combat singulier.

2

La cité morte

Irvin Murray se faufilait entre les murs effondrés. Il avait trouvé ce qu'il cherchait : une eau saumâtre qui sourdait d'une faille entre les dalles disjointes d'un bassin, au flanc d'une butte. À présent, l'outre pleine à la main, il était en quête d'un endroit où dormir. Un sourire apparut sur ses lèvres lorsqu'il aperçut, émergeant des gravats, l'ombre

⁴. *Brahouis* : tribus nomades vivant dans le Khorassan.

élancée de l'édifice à coupole.

Pour une raison inconnue, les vents furieux du désert l'avaient épargné. Circulaire, d'une dizaine de mètres de diamètre, il se dressait vers le ciel piqueté d'étoiles. Murray grimpa la courte volée de marches usées qui menait à l'entrée rectangulaire et s'arrêta devant la nuit profonde qui régnait à l'intérieur. Une fois de plus, il dut avouer son ignorance quant à l'origine de la cité. Son style architectural lui était inconnu et l'édifice devant lequel il se trouvait ne lui apprenait rien de plus. L'aspect massif de la maçonnerie indiquait seulement une très haute antiquité... antiquité qu'il ne pouvait rattacher à aucune des civilisations qui s'étaient succédé sur le plateau afghan, lorsque ces plaines étaient verdoyantes et que de puissantes armées s'affrontaient dans le fracas des chars et l'airain des trompes de guerre.

« “La Bactriane aux mille cités”, disait Plutarque : en voici une de retrouvée ! »

La flamme de son briquet tira de l'obscurité où ils se tapissaient des fragments de marbre détachés de la voûte. Une légère couche de sable recouvrait le sol. Murray déposa l'outre, fit quelques pas – et soudain le sol se déroba sous lui ! Il tenta de se retenir au rebord de la dalle qui basculait, mais le briquet lui échappa et il glissa, aveugle, dans un gouffre inconnu.

La chute fut rude, mais une épaisse couche de sable amortit le choc. La dalle au-dessus se remit en place dans le plus grand silence. Murray se releva, furieux, dans des ténèbres complètes.

« Maudites soient ces pierres, leurs bâtisseurs et leurs trappes stupides ! Cette cité est abandonnée depuis des siècles, des millénaires peut-être. Plus rien d'intact, excepté cet édifice, et cette trappe ! Enfer ! Je ne suis pas superstitieux, mais je commence à croire que la chance m'a abandonné ! »

Il jura de longues minutes encore, puis éclata de rire. L'ironie de la situation ne lui échappait pas. Il était entré en Afghanistan pour forcer le destin, par dégoût de la vie paisible qu'il menait en Europe ; il s'était rendu à Hérat pour remplir une mission périlleuse. La vie de nombreux hommes dépendait du document qu'il portait à son cou... et voici qu'il était coincé et condamné à mourir en plein désert, dans une cité perdue !

Le briquet était resté dans la pièce supérieure, avec le reste de son équipement : il chercha dans ses poches une boîte d'allumettes et fit de la lumière. La salle où il avait atterri était ronde, plus petite que celle qui lui servait d'antichambre verticale. Taillée dans le roc affleurant sous les ruines, elle n'avait que trois mètres de large, mais cinq de hauteur : la trappe était hors d'atteinte, et rien ne permettait de l'atteindre. Seule issue, une étroite fissure trouait la paroi face à lui.

« Juste assez large pour s'y glisser », observa l'Irlandais avant que l'allumette ne s'éteigne. Il en gratta une autre et jeta un coup d'œil au-delà.

Un escalier aux marches irrégulières dégringolait vers des profondeurs insondables. La maigre lueur de l'allumette n'éclairait que les cinq ou six premiers degrés ; après, c'était le mystère, total, immuable, immémorial.

« Le dernier homme à avoir emprunté cet escalier est mort il y a dix mille ans... »,

chuchota Murray.

Un étrange malaise l'avait envahi à la vue de ces marches qui s'enfonçaient dans les ténèbres de la terre. Le corridor était étroit, les marches irrégulières et courtes...

« ...et avant lui, d'autres l'avaient gravi, qui n'étaient pas humains. »

Un frisson remonta le long de son échine. Il assura le yatagan dans sa gaine et, les mains des deux côtés du passage, commença à descendre.

Combien de temps chemina-t-il ainsi, dans la nuit sans âge de l'escalier, les doigts collés aux parois ? Ses bottes éveillaient des échos assourdis dans les ténèbres en contrebas, à une distance telle qu'il en restait stupéfait. De temps à autre, il levait le bras. La voûte était là, identique, légèrement concave, taillée dans le même calcaire dur que les marches.

« Quelle utilisation a ce damné souterrain ? » Il avait songé à un refuge secret, à un passage reliant deux édifices de Shahr-e-Golgotha, mais l'escalier descendait toujours... Il n'avait rencontré aucun passage adjacent, aucun indice lui permettant de deviner pourquoi un tel boyau avait été creusé dans un roc aussi compact.

« Un travail digne des pyramides d'Égypte ! » s'exclama-t-il soudain.

Cette comparaison le fit réfléchir. La dalle pivotante était certes une entrée grotesque, mais le souterrain rappelait fortement l'entrée des nécropoles qu'il avait visitées dans le pays des Pharaons.

« L'ultime refuge des habitants de Shahr-e-Golgotha », ajouta-t-il avec un sourire, car il était persuadé à présent que les ruines mystérieuses qui rêvaient quelque part au-dessus de sa tête étaient bien celles de la cité perdue. La profondeur du souterrain l'intriguait toutefois : qui enterrerait ses morts aussi loin de la lumière ?

Murray craqua une troisième allumette – il en restait une demi-douzaine tout au plus – et les marches irrégulières, la voûte et les parois ocre jaillirent à nouveau de la nuit. À trois mètres de part et d'autre, l'obscurité se refermait, tel un tombeau. Pas le moindre bruit. La pente de l'escalier n'avait pas varié depuis les premières marches. Seules les empreintes de pas dans la poussière révélaient son passage.

L'allumette s'éteignit et l'Irlandais reprit la descente. Il était confiant, malgré le fait qu'il s'enfonçait de plus en plus loin dans les profondeurs de la terre. En vérité, que pouvait-il faire d'autre qu'avancer ? Il avait l'âme d'un loup gris. Ses ancêtres les Gaels avaient exploré le monde, la hache au poing, leurs pas s'étaient inscrits dans bien des lieux sauvages et inconnus, tout comme ceux de Murray à présent. Si beaucoup n'étaient jamais revenus de leurs maraudes, tous s'étaient battus avec férocité et leur courage n'était plus à vanter. L'Irlandais haussa les épaules. Il était jeune et avide d'aventures : explorer ce souterrain lui convenait ! Après tout, quel archéologue ne donnerait pas cher pour être à sa place ?

Les parois du souterrain se firent rugueuses sous sa main. Un rapide examen à la flamme immobile d'une allumette lui révéla la présence de reliefs creusés dans le calcaire. Il n'eut pas le temps de les détailler, toutefois ce qu'il vit l'intrigua : des silhouettes humaines défilaient sur chaque paroi. Elles descendaient un escalier

semblable à celui que Murray empruntait. Des creux exagérés figuraient les yeux, les membres étaient d'une longueur inhabituelle. La procession commençait à son niveau et se poursuivait vers le bas. Des reliefs grossiers, d'un style qui rappelait vaguement les sculptures de la Sumer antique.

« Curieuse civilisation, commenta-t-il. Sculpter une frise au fin fond d'un souterrain inaccessible ! La logique aurait voulu qu'ils aient travaillé le sommet de l'escalier. Mais il est vrai qu'en religion, la logique est exclue. »

Cette réflexion fit naître un sourire sur ses lèvres fines. L'allumette s'éteignit, et il repartit, ses mains jouant avec les étranges figures qui l'accompagnaient désormais dans sa marche. Il manqua tomber lorsque, sans préavis, le sol redevint horizontal.

Une allumette sacrifiée lui montra un corridor voûté qui naissait au pied des marches et se perdait dans la nuit. Aussi étroit que l'escalier, il en conservait la direction et portait le même décor sculpté. Murray avança à grands pas dans ce nouveau passage. Ses bottes, cette fois, éveillaient des échos beaucoup plus importants. Il approchait d'une salle plus vaste, le centre du réseau sans doute, à moins que ce n'en fût la fin. Dans ce cas, il lui faudrait rebrousser chemin et forcer à tout prix l'obstacle de la dalle. Pour l'heure, il n'avait aucune idée du moyen à employer, mais sa situation ne l'inquiétait guère. L'exploration du réseau, pour longue qu'elle fut, n'était pas désagréable. Son instinct l'avertissait que, quelque part devant lui, se dissimulaient des merveilles. Chambre mortuaire ou simple passage, le soin avec lequel les mystérieux habitants de Shahr-e-Golgotha avaient creusé le roc et décoré les parois l'intriguait et le poussait en avant, plus sûrement que si les dix tueurs d'Hérat le talonnaient.

Au fur et à mesure qu'il progressait, de nombreuses galeries s'ouvrirent sous ses mains. Après les avoir observées – plus étroites que le couloir, elles suivaient toutes une pente légère vers le bas –, il continua son chemin, malgré un détail qui le gênait mais qu'il ne parvint pas à identifier.

Au bout d'un temps beaucoup plus court, les parois sculptées s'éloignèrent. Craquant une des trois allumettes qui lui restaient, Murray pénétra alors dans une immense salle dont il ne voyait rien, hormis la bouche du corridor dont il sortait et une infime partie de la paroi rocheuse alentour.

« Satan ! Je m'attendais à quelque chose de ce genre, mais à ce point... C'est titanesque ! Il a fallu mille ans pour creuser dans le roc une salle pareille. »

L'allumette s'éteignit, l'obscurité se referma. Il avança de cinquante pas sans rencontrer le moindre obstacle : la paroi opposée était loin. À en juger par l'écho, il avait atteint le cœur de ce royaume souterrain. Le sol était uni, lisse tant il avait été travaillé avec soin. D'après la courbe de la paroi, la salle était circulaire. Néanmoins il ne lui restait que deux allumettes, et il ne voulait pas...

Quelque chose résonna dans la nuit éternelle. Murray s'immobilisa, aux aguets. Cela provenait de derrière lui, du corridor qu'il venait d'emprunter. Comme un *piétinement* qui naissait dans le silence de la terre, descendant avec lenteur vers lui... *suivant ses traces*.

Les courts poils de sa nuque se hérissèrent. Il n'était pas impressionnable, pourtant ce bruissement qui emplissait insidieusement les ténèbres avait de quoi l'inquiéter. Quelqu'un le suivait-il ? Il dégaina le yatagan et s'éloigna dans la direction opposée,

aussi furtif qu'un loup.

« Par tous les Saints, où suis-je tombé ? Je n'aime pas cet endroit... *Saint Patrick !* »

Ces derniers mots lui avaient échappé. Il se souvenait à présent du détail qui n'allait pas : les galeries. *Leur sol était vierge de toute poussière.*

« Comme si elles étaient fréquemment empruntées. Mais qui, au nom du ciel, pourrait vivre dans de tels souterrains ? Ni eau, ni nourriture, ni lumière. Aucun être humain ne pourrait y demeurer sans devenir fou ou succomber rapidement. »

Il repensa alors aux silhouettes sculptées, à leurs yeux énormes, à leurs membres difformes... puis un fait nouveau l'arrêta. Une faible lueur rouge palpitait devant lui. Et dans cette lumière incertaine, une forme sombre se détachait, menaçante.

3

Au cœur profond de la terre

Un monolithe noir se dressait au cœur de l'immense salle. Des reliefs couraient sur ses flancs obsidiens et bien qu'il eût gravi les six degrés de basalte du soubassement, l'Irlandais ne put en déchiffrer les détails. Ils semblaient plus anciens que ceux de l'escalier. Le temps avait effacé les traits des personnages, les scènes principales étaient méconnaissables : heureusement pour lui, car ce qu'elles représentaient aurait brûlé son âme plus sûrement que les flammes de l'enfer !

Le cristal de forme ovale qui le surmontait, haut d'une trentaine de centimètres, dominait Murray de plusieurs mètres. Il était fixé au sommet du monolithe par des tenons d'argent et irradiait une phosphorescence écarlate qui éclaboussait le sol autour de lui.

« Une opale, siffla Murray. La plus grosse que j'aie jamais vue, si c'en est bien une. Quelle que soit la nature de ce joyau, il paierait la rançon d'un roi. Shahr-e-Golgotha : c'est un trésor que tu dissimulais, pas... »

Un mouvement à gauche du monolithe interrompit ses réflexions. Il tourna la tête – et la rejeta vivement en arrière ! Une lame acérée passa à un pouce de son visage. Le cri de stupeur qui se formait sur ses lèvres se mua en un grognement furieux. Il fit un pas en avant, le yatagan miaula avec colère dans le silence éternel de la salle, l'acier traversa avec un bruit écœurant la chair flasque de *ce* qui menaçait l'Irlandais. La créature s'écroula sans un cri. Une lame de bronze, d'un pouce de long, tinta sur les dalles de basalte comme les doigts qui la serraient se détendaient dans la mort. Un liquide visqueux s'échappa en gargouillant de la blessure béante, s'étalant en flaques chaudes sur les marches du bloc.

Murray passa une main tremblante sur son front perlé de sueur.

« Un peu plus et j'y restais. Pour quelques centimètres, c'est moi qui serais étendu là, immobile au pied de cet autel, au lieu de... »

Il se pencha sur son agresseur. Une vague de frissons glacés l'envahit comme il en saisissait la conformation générale grâce à la faible lueur de l'opale.

La peau était blanche, aussi blanche que les flancs grasseyeux d'un reptile, et distendue comme la peau d'un vieillard. Debout, *il* avait dû arriver à hauteur de poitrine de l'Irlandais, cependant les membres longs et maigres, les mains fines aux ongles noirs, paraissaient capables de briser le cou d'un homme deux fois plus grand que lui. Des poils rêches plantaient en touffes irrégulières ce corps corrompu.

Ce fut le visage qui fit frémir Murray. *Arachnéen*. Aucun mot ne pourrait mieux évoquer l'impression qu'il fit à l'Irlandais. Un crâne rond hérissé de poils noirs, deux yeux, vitreux à présent mais pourvus d'énormes prunelles et dans lesquels brillait, implacable, une haine venimeuse ; une absence de nez et de menton, une large bouche fendue sur des dents noirâtres : telle fut l'image qui s'imposa à Murray tandis que le sang de la chose gouttait dans le silence et que la lumière écarlate donnait à la scène un aspect cauchemardesque.

L'aventurier se releva, une moue de dégoût sur les lèvres. Son yatagan maculé de taches sombres, il se tourna vers la salle. Et s'immobilisa.

Une multitude d'êtres l'observait. Il ne les voyait pas, mais il les sentait, tapis à la lisière du cercle lumineux. Il percevait leur présence. Leur haine le frappait, telle une onde tangible, et par-dessus tout il percevait leur *satisfaction*. Le piège, là-haut, fonctionnait toujours ! Il avait fourni tant d'offrandes à leur dieu monstrueux depuis la nuit des temps, tandis qu'eux attendaient, affamés, dans l'obscurité.

Mais la proie avait frappé ! La proie apportait la mort ! Le garde du monolithe gisait, éventré au pied de l'autel noir !

Tant pis. La mort était une lame double : celui qui la maniait pouvait en être la prochaine victime. Il ne pouvait leur échapper. Aucune des proies n'avait jamais réussi à échapper au piège. Shahr-e-Golgotha, la cité morte des Brahouis, était l'appât qu'ils avaient laissé au-dessus d'eux avant de quitter le monde des hommes, emportant leur dieu maudit sur de molles épaules.

Le murmure qui naquit dans les ténèbres de la salle, alors que le cercle des habitants de Shahr-e-Golgotha se resserrait, vint battre autour de l'Irlandais comme l'écume corrompue d'un marais. Des sifflements, des cris aigus, des frôlements, d'étranges sons rauques prononcés par des gorges flasques... S'il avait pu les comprendre, l'Irlandais aurait entendu une histoire de haine et de vengeance, et une terrible menace.

... Oh oui, le Barbare qui les avait chassés de la surface était mort des éons plus tôt. Son nom était oublié, pourtant il avait pris leurs remparts et livré leurs prêtres aux flammes, abattu les palais et renversé les colonnes millénaires... Qu'importait ! Tout au long de ces siècles de nuit et d'attente, le piège avait livré un grand nombre de nomades et de marchands, de guerriers dans la force de l'âge et de vierges tremblantes. Tous, *ils* les avaient traînés jusqu'aux marches de l'autel et là, dans les gémissements et l'horreur, *ils* les avaient sacrifiés à leur dieu écarlate.

Autrefois, la Gemme s'était dressée au cœur de la cité. Source de leur puissance, elle leur avait permis de régner sur les plaines et les collines, et elle continuait, même si leur empire, autrefois de pourpre et de myrrhe, était à présent tressé de nuit, de silence et de mort. En vérité, pour ses sinistres adorateurs, les étoiles qui étincelaient à la surface unie

du joyau étaient les *âmes* des malheureux égorgés en l'honneur de leur dieu et qu'une sorcellerie infâme, la même qui les avait maintenus en vie indéfiniment, avait emprisonnées dans la gangue de cristal. Et la lueur écarlate dont elle rayonnait, le reflet des ruisseaux de sang chaud qui avaient arrosé cette pierre maudite !

Tout cela, Murray l'ignorait, mais il le sentit, aussi sûrement qu'il sentait qu'ils le guettaient dans l'ombre, aussi sûrement qu'un homme perçoit le regard glacé du serpent qui se glisse vers lui dans l'obscurité. Il n'avait aucun espoir : il était pris ! Combien de siècles avaient coulé depuis que la dernière victime s'était enfoncée dans les ténèbres infectes de l'escalier ?

L'aventurier haussa les épaules. Un instant, il songea à sa mission, à la poche de cuir passée à son cou. Jamais il ne remettrait la liste à ceux qui l'attendaient – et puis la fureur le submergea. L'onde rouge de la haine ondula devant son regard comme la folie celtique naissait dans son esprit et balayait toute raison. Le vernis de civilisation qui faisait de lui un homme du vingtième siècle craqua et tomba à terre, tel un manteau de soie délicat. Ses yeux gris prirent la couleur du ciel au large de la mer d'Aran, loin à l'ouest, juste avant une tempête. Les instincts du barbare rugirent dans sa tête ! L'héritage d'âges plus noirs déferla en lui. Une férocité nouvelle insuffla dans son sang la même haine qui l'animait au matin du monde, lorsque deux tribus rivales s'affrontaient sous le regard de leurs dieux de fer !

Tel était Irvin Murray alors qu'une masse grouillante l'entourait, avide de le submerger, et qu'il se préparait à les recevoir. Son rire sauvage roula dans la nuit lorsque les ombres bougèrent, à la lisière de la lumière. Puis un flot d'horreur recouvrit le sol taillé par des millénaires d'attente.

« *Muirbran !* »

Le cri de guerre résonna dans les ténèbres de l'immense salle circulaire, le même cri qui avait précédé de rouges massacres sur les collines de Tara ou les côtes de Cornwall. La lame incurvée du yatagan vola dans la lumière écarlate. Un flot tumultueux emportait son esprit. Il grognait, riait et frappait. À chacun de ses coups, une forme blafarde s'écroulait, aussi silencieuse dans la mort que dans la vie. Murray frappait, tranchait et découpait. Des lambeaux de chair pendaient à sa lame tandis qu'il tissait un réseau d'acier autour de lui, tranchant têtes et griffes en une rouge moisson.

Mais la nuit des souterrains s'animait, chaque tunnel vomissant sa vermine maudite.

« C'est sans espoir. »

Il abattit le yatagan, ouvrant un crâne jusqu'aux dents, dégagea son arme d'un coup sec et, dans une pluie d'os, de cervelle et de sang, se découpa un chemin hurlant dans le mur de haine qui le cernait. Il rompit des poitrines, éventra, trancha des gorges. Sa main gauche repoussait des visages cadavériques.

Murray beuglait, les gutturales du gaélique archaïque des îles d'Aran vibraient dans le

piège naturel que constituait la salle et revenait jusqu'à lui, amplifiées par les parois. Les assaillants marquèrent un temps d'arrêt : c'était comme si un clan entier de Gaels hurlait à l'unisson dans les ténèbres des souterrains !

L'Irlandais mit à profit ce bref instant de répit. Rebroussant chemin, il franchit les deux ou trois pas qui le séparaient de l'autel noir et s'adossa à la pierre. Ainsi assuré de ses arrières, il laissa libre cours à sa fureur et invectiva ceux qui le cernaient :

« Avancez, maudits ! Avancez, que je vois de quoi vous êtes faits ! Vous m'avez piégé, venez me prendre ! »

La bataille reprit. Seul contre la horde, Murray taillait, riait et injurait. Il évoluait dans une brume indistincte, les pieds rivés au sol. Sa lame portait à droite et à gauche, fendant des épaules, transperçant des cœurs, soufflant les vies tel un vent glacé. Une tête vola dans la lumière écarlate, mais toujours de nouvelles ombres surgissaient de la nuit et remplaçaient celles qui tombaient. Un amas de corps blancs s'accumulait à ses pieds. Ses bottes baignaient dans un sang huileux qui rendait chaque pas périlleux. Il savait qu'une fois à terre, ce serait la fin. Mais il tint bon, les dents serrées. Son souffle s'était fait court, ses membres et tout son corps étaient trempés de sueur mêlée à du sang, *son* sang. Car ils frappaient aussi, ces rejets de l'enfer ! Même si la plupart des créatures n'avaient que leurs griffes et leurs crocs comme armes et ne lui occasionnaient que des blessures superficielles, certaines brandissaient des épées en bronze, rappelant que ces êtres avaient été des hommes autrefois.

Cette marée hideuse, ces visages grimaçants, Murray ne les voyait qu'à peine. Ils remplissaient la salle, se hissant hors des galeries le long du corridor et de bien d'autres souterrains encore, dissimulés dans les ténèbres. Un peuple entier se pressait autour de l'Irlandais adossé à l'autel, et il les tenait en respect par le seul tranchant de son yatagan et sa férocité !

Cependant, la haine, comme la résistance humaine, a des limites. La fureur guerrière le quitta, il redevint un homme du XX^e siècle, capable de réfléchir. Deux mouvements circulaires du yatagan libérèrent l'espace autour de lui, juste le temps de dégainer le colt. Alors les détonations retentirent, tel le tonnerre du Jugement Dernier, audibles jusqu'aux tréfonds des souterrains !

Des poitrines éclatèrent, déchiquetées, frappées à bout portant par le plomb brûlant. Des crânes, des corps disparurent, rejetés avec violence par l'impact des balles. Le yatagan continuait de danser, repoussant les ombres trop pressantes, mais c'était le colt à présent qui causait le plus de dégâts. À la lueur des flammes qui accompagnaient les détonations, Murray voyait des silhouettes virevolter sur elles-mêmes et s'effondrer, les doigts crispés sur des blessures hideuses, les membres frissonnants. Et il vit la masse énorme de ceux qui l'entouraient : aussi loin que le regard portait, ils se pressaient, des milliers et des milliers.

Il n'en réchapperait pas. Cela, il le savait depuis le début, mais à présent que sa fureur diminuait, le fait revint à sa conscience. Il n'avait pas la moindre chance, il n'en avait pas eu l'ombre d'une depuis qu'il avait pénétré dans l'édifice à coupole et que la dalle l'avait précipité dans le piège souterrain. Une nouvelle onde de rage le submergea, froide, déterminée, implacable. Il tira la dernière balle du colt, profita de ce que l'étau autour de lui s'était desserré pour introduire un nouveau chargeur – les armes à feu étaient à

l'évidence une nouveauté pour la horde –, et fixa les ombres. Ses yeux étaient réduits à deux fentes incandescentes. Appuyé au monolithe, il défia ses ennemis du regard, une dernière fois. Puis, le colt à la main, le yatagan dans l'autre, il bondit des marches de basalte et atterrit au milieu d'eux. Il allait mourir, soit, mais le souvenir qu'il laisserait dans leurs cerveaux ophidiens serait écarlate : une mémoire de haine, de sang et de terreur en vérité !

Avec un ultime rire dépourvu de gaîté, il reprit le massacre.

4

Cinq font de la compagnie

Il n'aurait pu dire comment, cependant il était toujours vivant. Oh, il ne leur avait pas échappé. Au contraire, il s'était égaré dans le labyrinthe des souterrains, et s'il avait réussi à les semer, il avait perdu toute notion d'orientation.

Son bras gauche saignait abondamment, bien qu'il ait déchiré sa chemise – elle pendait en charpie sur ses épaules – et appliqué un pansement de fortune sur la profonde blessure. Un coup de dague porté alors qu'il se débarrassait d'un monstre, accroché à son dos. Ce dernier avait fini la tête écrasée sous sa botte, tel un vulgaire insecte, mais entre-temps l'Irlandais avait reçu sa première blessure sérieuse. Les nombreuses estafilades de ses bras, son visage et sa poitrine étaient inoffensives ; pas celle-ci. Il avait perdu beaucoup de sang et son bras était inutilisable. Il avait froid, il était nauséux, perdu quelque part dans les souterrains noyés de nuit et de silence, et il ne lui restait plus que quatre balles.

Le diable seul savait comment, mais il leur avait échappé ! L'exultation fit naître un sourire sur ses lèvres. Bien sûr, il ignorait où il se trouvait et n'avait aucune idée du moyen à employer pour sortir de ce nid de goules : la seule issue, il en était persuadé, était impraticable, puisque c'était la dalle ; pour l'atteindre, il devait d'abord retrouver la salle principale et son monolithe noir, échapper à ceux qui y étaient tapis, remonter le corridor et ses galeries adjacentes, gravir l'escalier, puis trouver un moyen d'atteindre la dalle... Il eut un rictus moqueur.

Il gisait, assis contre la paroi rugueuse d'une petite salle circulaire. À sa droite, à deux pas, une porte basse donnait sur un corridor. Après avoir échappé à la horde dans la grande salle, il avait couru dans ce passage, les mains collées aux parois. Lorsque ce réduit s'était ouvert dans la nuit, il s'y était engouffré sans réfléchir, incapable d'un mouvement supplémentaire. À bout de souffle, il s'était écroulé, attendant qu'ils arrivent, le canon du colt pointé vers la porte. Il y avait longtemps à présent qu'il était ainsi allongé, et rien n'avait franchi l'ouverture.

« On s'habitue vite à se déplacer dans l'obscurité, grommela-t-il. Bon sang, comment se fait-il que je sois encore en vie ? »

Il n'avait toujours pas compris. Hébété de fatigue et de douleur, il avait continué de se battre. Le monolithe et la phosphorescence écarlate qui le baignait avaient disparu, lugubre phare dans le monde d'ombres et d'inhumanité où évoluait Murray. Emporté par

le flot ininterrompu loin des degrés de basalte, il s'était retrouvé dans la vaste salle circulaire, serré de toutes parts. Il ne visait plus, cela d'ailleurs n'était pas nécessaire : leur nombre était tel que chaque balle tirée, chaque mouvement du yatagan portait. Ses gestes étaient machinaux, seule sa volonté le maintenait debout, en dépit de la fatigue et de la perte de sang. Et puis soudain, un remous de la meute l'avait jeté contre la paroi incurvée. Il s'y était cramponné, tel un homme qui se noie à un radeau de fortune, tout en contenant leurs assauts. Et sous ses doigts un corridor s'était ouvert. Rassemblant ses dernières forces, il s'y était rué. Il s'attendait à ce qu'ils le rejoignent, le jettent au sol et le mettent en pièces... Contre toute attente, il avait abouti à cette salle étroite.

Ils ne l'avaient pas suivi. C'était incroyable, et pourtant aucun son ne lui parvenait. Ils avaient abandonné la partie, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas.

« Ce n'est qu'un délai. Il n'y a aucun moyen d'échapper à leurs tanières puantes. »

Murray se releva. Il grimaça comme ses muscles endoloris se contractaient et que ses blessures se rouvraient. Le colt en avant, il marcha jusqu'à la porte basse et passa avec prudence la tête par l'ouverture. Il avait perdu ses allumettes. Rien ne troublait le silence et la nuit. Aussi s'engagea-t-il dans le corridor, au hasard.

Quatre balles dans le colt. Son yatagan pendait, intact, dans sa main droite. Il ne pouvait presque plus se servir de son bras gauche, assez toutefois pour appuyer sur la détente de l'automatique et les tenir en respect quelques secondes. Après... mais il ne servait à rien de songer à *après*. Le sol montait, suivant une pente légère. Il redoubla de prudence. Depuis qu'il savait ce qui rôdait dans ces couloirs, il maudissait cette obscurité et les pièges qu'elle dissimulait. Toutefois, il ne pouvait qu'avancer et se confier à cet instinct qui l'avait déjà sauvé à plusieurs reprises par le passé.

Il perdit toute notion du temps. Parfois il changeait de passage et obliquait dans une galerie adjacente. Il errait alors dans des labyrinthes de courts passages, irréguliers et mal construits. Il déboucha enfin dans un corridor plus large, aux parois lisses et au sol horizontal. Avec un haussement d'épaules, il tourna à droite.

Il n'avait pas fait cent pas qu'un son étrange retentit devant lui. *Des hommes parlaient là-bas.*

Il s'approcha furtivement. Après des heures passées à se battre contre des horreurs inhumaines, ces chuchotements gutturaux étaient les sons les plus agréables qu'il ait jamais entendus.

D'une ouverture dans la paroi du corridor émanait une faible lueur, comme celle d'une lampe à pétrole réduite au maximum. Il percevait à présent les paroles que prononçaient les hommes : car ils étaient plusieurs et avaient une discussion animée, en pashtoun. Murray les reconnut. Le colt à la main, il entra dans la salle où se serrait le groupe des tueurs d'Hérat.

« *Wallah !*

— Un *djinn !*

— Allah ! C'est un spectre ! Regardez ses yeux, et le sang qui couvre ses membres !

— Silence ! »

La voix de Murray brisa le concert d'exclamations étouffées. Ils étaient cinq, assis en

cercle autour de la lampe, leurs couteaux khaïber⁵ poisseux de sang posés en travers de leurs genoux et le fusil à portée de main. Barbus, hirsutes, presque aussi sanglants que Murray, ils le regardaient, tels des hommes confrontés à l'impossible. Et puis ils le reconnurent.

« Le *Feringhi*⁶ !

— Ce chien dont les traces nous ont attirés dans ce lieu maudit... mais est-il vivant, ou est-il mort ? »

Un silence succéda à la question angoissée. Murray éclata de rire. Son regard ne quitta pas les cinq hommes comme il contournait avec lenteur le groupe et venait se placer de l'autre côté, face à l'entrée. Il était aussi tendu qu'un loup. Ces cinq-là étaient des tueurs, plus dangereux que des serpents ! Une fois qu'ils se seraient ressaisis, leur première réaction serait de se jeter sur lui. C'était maintenant qu'il lui fallait prendre l'ascendant.

« Taisez-vous, maudits ! Taisez-vous ou, par l'Enfer, je presse la détente ! Vous souriez, fils de serpents ? Vous pensez que je ne pourrai pas vous tuer tous ? Un seul coup de feu suffirait ! Au moindre bruit, *ils* reviendront. Vous les avez rencontrés : une détonation, et l'enfer se déchaînera à nouveau. Alors restez tranquilles, chiens ! Laissez vos mains sur vos genoux et souvenez-vous qu'au moindre geste, nous sommes morts. »

Les Afghans le fixaient, le regard chargé de haine. Ils étaient furieux d'avoir été surpris, plus furieux encore de s'être risqués à sa suite dans les souterrains. Mais ils ne bougèrent pas. La peur de voir surgir la horde dans le corridor les retint, tout autant que la curiosité devant l'attitude de Murray. Finalement un des cinq hommes, tirant sur sa barbe et jetant des coups d'œil inquiets vers l'ouverture, lui demanda :

« Que veux-tu, *Feringhi* ? Pourquoi es-tu entré ici et nous menaces-tu, alors qu'il nous est si facile de te tuer ? Pourquoi ne t'es-tu pas éclipsé en silence, comme tu sais si bien le faire ? Ne serait-ce pas parce que tu es blessé et désespéré, et que tu espères qu'avec nous, tu vas pouvoir échapper à ce cauchemar ?

— Je te connais, Khwaja Shah. Tu es un voleur, un menteur, un tueur. Tu aimes le combat et le sang chaud et tu jures comme un païen, bien que tu te dises musulman... mais tu es un homme intelligent. »

Khwaja Shah inclina la tête devant tant de compliments.

« Pourtant, aujourd'hui, tu es plus bête qu'un enfant ! continua l'Irlandais d'une voix grinçante. M'en sortir avec vous ? Te crois-tu donc dans une meilleure situation que moi ? Avec les quatre chiens qui t'accompagnent, tu crois être en mesure de te tailler un chemin jusqu'à la dalle ? Dis-moi plutôt, Khwaja Shah : lorsque je passais à cent mètres

⁵. Couteau *khaïber* (ou khayber) : long couteau afghan (jusqu'à 80 cm de long), à la lame droite, pointu et à un seul tranchant, utilisé par certaines tribus pashtounes (afghanes) de la frontière avec l'Empire britannique.

⁶. *Feringhi* : déformation du mot « Franc » qui, lors des Croisades, servait en arabe à désigner les Occidentaux. Le mot s'est diffusé dans beaucoup de langues orientales.

de votre campement, dans le désert, et que les bœufs qui te servent de sentinelles me frôlaient sans me voir, à portée de yatagan, n'étiez-vous pas plus de cinq ? Combien étiez-vous, Khwaja Shah, lorsque tu as obligé tes hommes à descendre à ma suite par l'escalier sous la dalle et que les *efriits* de Shahr-e-Golgotha vous sont tombés dessus ? »

Khwaja Shah tira de plus belle sur sa barbe. À présent, ses hommes le fixaient, *lui*. Aussi répondit-il en grognant :

« Nous étions neuf. Ahmad est resté en haut, il surveille la pierre qui maintient la dalle ouverte et la corde par laquelle nous sommes arrivés jusqu'ici... et par laquelle nous ressortirons ! ajouta-t-il en élevant la voix.

— Et combien êtes-vous *maintenant* ?

— Tu le vois bien, oublié d'Allah ! Yakoub, Abdul et deux autres sont morts dans la grande salle où les coups de feu – *tes* coups de feu ! – nous ont attirés. Nous nous sommes battus comme des héros, mais le passage par lequel nous étions descendus s'est soudain rempli de ces horreurs... les *efriits* ! ajouta-t-il avec un frisson. Ainsi les légendes disaient vraies. Shahr-e-Golgotha, la ville des morts, la cité du *Shaitan* et de ses démons ! Allah miséricordieux, prend pitié !

— Ce n'est pas Allah qui nous sortira d'ici, cracha Murray, pas plus que mon dieu ne le fera. C'est par le fer et le courage que nous repousserons les *efriits*, pas par des prières !

— Sois maudit, Murray ! » grinça l'Afghan en se levant à demi et en portant la main à son couteau *khaïber*. Devant l'air farouche de l'Irlandais et le nez camus de l'automatique, il se rassit en jurant.

« Que va-t-on faire ? » demanda un des hommes de Khwaja Shah, mais c'était Murray qu'il regardait.

L'Irlandais ne sourit même pas. Il fit un pas dans leur direction et s'accroupit. Il n'avait aucune confiance en eux, mais pour l'instant la peur des *efriits*, et le ressentiment qu'ils portaient à leur chef l'avaient emporté.

« Il n'y a qu'une chose à faire : sortir d'ici au plus vite. Pour cela, il nous faut arriver jusqu'à la dalle, et en premier lieu retrouver la grande salle.

— Ce couloir y mène droit, murmura un Afghan en regardant par-dessus son épaule.

— Puis nous frayer un chemin jusqu'à l'escalier.

— Et les *efriits* ? s'inquiéta un autre Afghan.

— Ils nous attendent, dit Murray. Ou plutôt ils attendent le bon moment pour nous achever, ce qui peut prendre des heures ou avoir lieu... à l'instant même. »

Les cinq hommes se figèrent : ils épiaient avec attention les ténèbres du corridor.

« C'est pourquoi, poursuivit l'aventurier, il nous faut *attaquer*. »

Des mouvements divers accueillirent ces paroles. Certains pâlirent, d'autres se penchèrent en avant, et les ombres sur les parois de calcaire semblèrent se rapprocher encore, telle une assemblée de dieux se consultant sur le destin des hommes.

« Depuis quand les Pashtouns reculent-ils devant un beau combat ? renifla l'Irlandais.

— Depuis que leurs adversaires ne sont pas humains et que le plan de bataille est dénué de sens, répliqua Khwaja Shah. Tu es fou, *Feringhi* ! Que nous apprends-tu que nous ne sachions déjà ? Nous sommes des hommes morts, tout comme toi, et seule nous reste la perspective d'une fin de guerriers. Mais toi, *Inglee*... (il eut un sourire sarcastique) que nous apportes-tu ? Ton bras ? Ton automatique ? Mais les détonations qui nous ont attirés dans la grande salle étaient nombreuses. Te reste-t-il tant de munitions que ta présence nous soit indispensable ? »

Murray ne releva pas la tête. Le regard fixé sur le canon du colt, il répondit :

« Je sais une chose que ni toi ni tes hommes ne savez, Khwaja Shah.

— Quelle chose ?

— Une abomination. Une horreur dans ce monde d'horreur, une insulte au monde des hommes... Il suffit ! s'exclama-t-il soudain. Peut-être que je me trompe. Dans ce cas, nous mourrons tous. Mais si je ne me trompe pas, alors nous sortirons de cet enfer et ce royaume de l'ombre ne sera plus qu'un souvenir dans la mémoire humaine. Choisissez, Afghans, choisis, Khwaja Shah ! Une chance, une sur mille que les quatre balles que contient cet automatique nous sauvent tous. Seul, je n'ai aucun espoir, c'est vrai. Je ne pourrai pas mettre mon plan à exécution : je serai mort avant... Mais sans moi, vous n'avez pas l'ombre d'une chance ! Vos crânes orneront ces souterrains, tels de lugubres joyaux, jusqu'à la fin des temps.

« Si vous acceptez de me suivre et d'obéir, même lorsque mes ordres vous sembleront insensés, alors soit nous mourrons tous, les armes à la main et un chant de guerre aux lèvres, à massacrer cette vermine, et nul d'entre nous ne reverra jamais le soleil... soit nous sortirons d'ici et nous ne laisserons que ruines et désolation derrière nous. Choisissez ! Me suivre et m'obéir, périr sans doute, mais peut-être vivre, ou bien me tuer, *maintenant* (et Murray se redressa, menaçant), et alors quelques-uns mourront de ma main, et les autres... »

Il eut un geste vers les ténèbres du corridor.

Khwaja Shah resta silencieux. Ses hommes le regardaient. Finalement il déclara :

« Le *Feringhi* est entre nos mains, tel un mouton dans la tanière des lions, et pourtant c'est le mouton qui donne ses ordres aux lions. *Wallah* ! Le destin prend parfois des détours étranges. Nous cherchions cet homme pour le tuer, à sa suite nous sommes entrés dans ce piège mortel. Et alors que nous n'avions plus d'espoir, cet homme apparaît et nous offre l'espoir. (Khwaja Shah fit face à Murray.) Qui suis-je pour comprendre la volonté d'Allah ? Peut-être allons-nous tous mourir, ou peut-être nous conduiras-tu jusqu'à la lumière du jour. Dieu seul le sait. Mais mieux vaut combattre avec l'espoir dans son camp.

« Et puis, *Feringhi*, j'ai appris à te connaître : un homme qui peut semer mes meilleurs limiers et survivre six jours dans le Khorassan, qui résiste seul à une horde de *djinns* et s'avance ensuite, blessé, au milieu de ses ennemis, cet homme-là est digne que je le suive. »

Les quatre Pashtouns se levèrent à leur tour. Sans un mot, ils essuyèrent leurs coutelas

et vérifièrent leurs fusils. Khwaja Shah dégaina un long *chamchir*⁷ et alla se placer près de l'ouverture.

« Il n'y a pas de bruits, *Feringhi*. Le passage est libre.

— Alors allons-y », fit Murray.

Il s'enfonça le premier dans le corridor. Les cinq hommes le suivirent, nerveux et scrutant les ténèbres. Leurs ombres s'évanouirent comme le dernier masquait de la main la flamme de la lampe.

5

La dernière balle

Le corridor suivait une pente descendante peu prononcée. Le frottement de leurs pieds était à peine perceptible dans le silence tangible des souterrains.

« Aucune trace des *efriits* », souffla un Afghan dans son dos.

Une sourde appréhension envahit l'Irlandais. Ces couloirs vides ne lui plaisaient guère. Son instinct l'avertissait d'un piège, mais il ne le voyait pas, et quand bien même il l'aurait vu, il n'aurait pu l'éviter. Ils devaient arriver jusqu'à la grande salle. Ensuite, il ignorait ce qu'il adviendrait. La mort sans doute, même s'il ne s'était pas trompé.

De cela moins que de tout autre fait, il était certain. Plus il y réfléchissait, plus son idée lui semblait dénuée de fondement. Elle lui était venue alors qu'il gisait, inconscient, dans la petite salle, plongé dans un semi-coma... La stupeur s'était dissipée, mais l'idée avait subsisté. Avec raison ?

Le sol redevint horizontal. Les parois se rapprochèrent. Murray scruta les ténèbres avec plus d'attention encore. Le couloir n'était plus large que de deux mètres et se voilait à cinq pas d'une obscurité nébuleuse. Les gueules noires de multiples galeries frôlaient le groupe silencieux. Murray jeta un regard par-dessus son épaule. Les cinq tueurs se découpaient en ombres incertaines sur la pâleur de la lampe à pétrole. Leurs yeux et leurs armes seuls luisaient du même feu inquiétant. Irréels, spectres flottant dans les corridors du temps, ils étaient semblables à l'Irlandais, guerriers égarés dans un abîme d'horreur et prêts à tout pour en sortir.

L'attaque surprit Murray autant qu'elle surprit les Afghans. Les galeries adjacentes vomirent soudain un flot de formes cauchemardesques. L'ombre devant lui se précipita à sa rencontre et le dernier homme hurla comme une griffe le saisissait à la gorge et le tirait en arrière. Le guerrier lâcha la lampe et porta un coup terrible de son couteau *khaïber*. L'*efriit* recula, le bras sectionné à hauteur du coude, et dans le même temps l'homme s'écroula, la gorge déchiquetée. La lampe se brisa dans une explosion d'étincelles. Le pétrole s'enflamma, révélant une sarabande infernale d'ombres démesurées et mortelles,

⁷. *Chamchir* : cimeterre turc, à la lame plus courbe encore que celle d'un yatagan ; cette courbure donne à l'extrémité de la lame une vitesse et une force de pénétration supérieures.

un fleuve infini de silhouettes blafardes qui fondaient sur eux à une vitesse surnaturelle.

Les minutes qui suivirent ne laissèrent qu'un souvenir chaotique dans l'esprit de Murray. Plus préoccupé à hacher qu'à éviter les attaques, il ne dut la vie sauve qu'à ses prodigieux réflexes de combattant. Avant qu'il ne réalise la situation, un *efriit* était tombé, le corps secoué de spasmes, et un autre avait disparu, le visage fendu par le yatagan. Il entendait les exclamations des Afghans et les détonations de leurs fusils dans son dos, mais il ne put les rejoindre : la mort dansait autour de lui, il avait besoin de toute son attention pour esquiver ses baisers.

À la lueur du pétrole enflammé il vit l'extrémité du corridor, à peine à trente mètres devant lui. *Ils* avaient bien choisi l'endroit : de nombreuses galeries leur permettaient de surgir de tous côtés, bloquant les hommes, les empêchant de reculer ou de se dégager, et plus encore d'avancer. Ils étaient cloués sur place, obligés de défendre leur vie et dans l'incapacité de tenter quoi que ce soit.

Ils ont toujours su où nous étions, pensa Murray. Ils n'ont fait que nous attendre dans leurs ténèbres infectes !

« Tenez bon ! hurla-t-il en pashtoun. Restez groupés ! Vingt mètres ! Vingt mètres et nous sortirons de ce guêpier : la grande salle est devant nous ! »

Un beuglement répondit à ses exhortations. Une dague de bronze le frôla en sifflant. Il sépara du poignet la main griffue qui la tenait, puis *ils* le serrèrent de près. Durant de longues minutes, la seule chose réelle dans l'univers se réduisit à la lame ensanglantée du yatagan. Lorsqu'enfin la pression se relâcha, il secoua la tête pour se débarrasser de la sueur qui dégoulinait dans ses yeux et risqua un regard en arrière.

Les flammes déclinaient rapidement. Trois Afghans se tenaient encore, la barbe hérissée, au-dessus d'un monceau de cadavres. Deux étaient morts, mais les survivants étaient tels des loups affamés. Ils mourraient les armes à la main, et Allah et les Anglais savaient combien il était difficile de tuer un Afghan !

Murray était à quelques pas devant eux. Il ne s'était servi que du yatagan, conservant précieusement ses dernières balles. De nombreux *efriits* gisaient à ses pieds. Jamais il n'aurait cru pouvoir manier le sabre avec une telle dextérité. Mais c'était son âme qui avait été en jeu, et la moindre erreur aurait été fatale.

Les Afghans le rejoignirent. Leurs longs couteaux dégouttaient d'un liquide épais, leurs yeux lançaient des éclairs vers ceux qui les cernaient.

« Nous te suivons, Murrah. »

Ils progressèrent pas à pas, luttant tels des damnés contre les ombres innombrables. Les fusils s'étaient tus depuis longtemps, déchargés. C'était un combat de vitesse et de férocité dans lequel les terribles couteaux *khaïber* faisaient merveille. Maniées par les Afghans fous de rage, les lames droites vibraient dans l'obscurité du corridor tels des êtres vivants, déchiquetaient les chairs, repoussant lentement la multitude de ceux qui les cernaient. Les trois Pashtouns suivaient l'Irlandais : en tête du petit groupe, il forçait les

efriits à reculer. Ses yeux luisaient, glaciaux, tandis qu'il repoussait leurs assauts. Et lentement, inexorablement, le mur céda.

Un moment vint où ils se battirent à l'entrée de la grande salle. À nouveau, ils durent s'arrêter, bloqués par la masse des *efriits*. Le pétrole cessait peu à peu de se consumer dans le corridor, ils évoluaient dans des ténèbres quasi complètes. Adossés les uns aux autres, ils frappaient au hasard, inlassables.

En fin de compte, il y eut une sorte de trêve : les *efriits* firent cercle autour d'eux, attendant leur prochain mouvement, sans doute surpris par une telle résistance.

« Quel combat ! murmura Khwaja Shah en reprenant son souffle. Digne des dieux !

— Digne des Pashtouns, répliqua Murray. À présent, nous devons en terminer.

— Le corridor qui mène à la trappe est à gauche, dit un Afghan.

— À cent pas si l'on suit la paroi, précisa le troisième. »

Murray secoua la tête.

« Pas encore. Si nous y allons à présent, c'est la mort pour nous. Ils s'attendent à un tel mouvement. Pour vivre, il nous faut les surprendre, les *détruire* !

— Que faisons-nous alors ?

— Nous allons droit devant, vers le centre de la grande salle.

— *Wallah* ! Pourquoi aller là-bas, alors que la vie est si proche ?

— Parce que nous n'avons pas le choix ! Crois-tu que nous pourrions à jamais les tenir en respect ? Crois-tu que, pendant la longue remontée vers la trappe, ils ne seront pas sur nos talons ? Crois-tu que si, par le plus grand des hasards, nous arrivons à la salle du haut, ils nous laisseront sortir ? Ils s'accrocheront plutôt à nous en essais, et c'est à un mètre de la vie que tu mourras ! Par l'enfer, je vous sortirai d'ici, fils de chien, ou je ne m'appelle pas Murray !

— *Parwanist*⁸, conclut Khwaja Shah. Nous te suivrons, *Feringhi*, et qu'Allah nous vienne en aide.

— *Allaho Akhbar* ! » rugirent les Afghans. La voûte invisible renvoya leur clameur comme ils se ruaient en avant.

Dans un élan désespéré, ils culbutèrent le premier rang des *efriits* et s'enfoncèrent parmi eux comme un coin dans du bois mou. Le temps que leurs adversaires se ressaisissent, et ils étaient en vue de l'autel noir.

Le cristal rougeâtre palpitait devant eux.

« Qu'est-ce ? haleta Khwaja Shah en coupant en deux un *efriit* de son long chamchir.

— Le cœur immémorial de ce royaume souterrain creusé dans la poussière, répondit Murray, la source de leur pouvoir – *et je vais la détruire* ! »

Il leva le colt et vida le chargeur. Il n'avait pas visé, pourtant une au moins des quatre

⁸. *Parwanist* : « c'est le destin ! » ou « pas de problème ! » (formule afghane).

balles toucha son but : le cristal éclata en une pluie écarlate ! Aussitôt la lumière disparut, plongeant les hommes dans une nuit quasi complète. Les derniers feux du pétrole jetaient à grand-peine une maigre lueur jusqu'au cœur de la salle.

« À l'escalier ! » cria Murray.

Après un court silence, une clameur terrifiante s'éleva. Pour la première fois, un son rompit le silence immémorial des *efriits* : ils hurlaient de rage !

« Qu'as-tu fait, Murray ? Qu'as-tu fait ? Ils sont furieux à présent. Jamais nous n'arriverons jusqu'à la trappe... Allah, c'est la mort assurée ! »

Tout en courant, Khwaja Shah grognait. Sans cesse, le chamchir sifflait dans l'obscurité, arrêtant à chaque fois l'assaut mortel d'un *efriit*. À ses côtés, Murray essayait avec désespoir de percer les ténèbres masquant l'entrée du corridor. Un seul Afghan les suivait : l'autre avait disparu, nul ne savait où et quand il était mort.

« Je te l'ai dit, Khwaja Shah, j'ai détruit une abomination ! Un noir caillot en vérité, tressé par la chair et l'âme d'hommes agonisants. Le cœur de ce royaume, arraché aux limbes et nourri de sang chaud. Il fallait l'écraser avant de nous enfuir, de sortir...

— Sortir ? *Arh* ! Nous en sommes bien loin. Vois, ils se jettent sur nous avec plus de fureur qu'auparavant ! Jamais nous n'arriverons à la trappe. Ils nous mettront en pièces ici même, dans ces ténèbres infectes, et dresseront nos têtes à la place de la pierre que tu as brisée. *Wallah* ! L'idée de contempler ta face d'araignée pendant l'éternité me répugne ! rugit-il à l'*efriit* qu'il venait d'ouvrir de l'épaule au sternum.

— Tu n'auras peut-être pas ce plaisir, dit Murray. Écoute. »

Un grondement monstrueux naissait. Il montait du sol et grandissait de seconde en seconde, comme si une bête énorme s'éveillait au plus profond des souterrains.

« Les salles inférieures sont en train de s'écrouler ! Enfer, nous devons retrouver le couloir !

— Allah miséricordieux ! clama soudain Khwaja Shah. *Il est là !* »

Les dalles qui vibraient sous leurs pieds, la course effrénée dans le corridor, les *efriits* qui surgissaient des galeries et essayaient de les retenir, les corps à corps sans pitié : tout cela ressemblait plus que jamais à un cauchemar. Seuls émergeaient du chaos le grondement sinistre, issu de profondeurs incommensurables, et le piétinement de nombreuses ombres lancées à leur poursuite.

Ils arrivèrent au pied de l'escalier. Là-haut, à une distance qu'ils ignoraient, il y avait la petite salle circulaire et le passage vers les ruines de Shahr-e-Golgotha, vers le monde des hommes, vers la lumière.

Le grondement et les piétinements décrivirent comme ils quittaient le niveau inférieur. Murray sentit les aspérités des reliefs sous ses mains. Ils disparurent bientôt, remplacés par le roc nu. Mais l'Irlandais n'y prit pas garde. Il songeait à ce qu'il avait vu, le joyau

mystérieux et son peuple chthonien, les terriers qui s'étendaient à l'infini sous le désert et qui, soudain, s'effondraient. S'agissait-il d'un hasard, ou bien était-ce sa balle qui avait tout déclenché ?

« Nous les distançons, chuchota l'Afghan qui fermait la marche.

— Et Ahmad nous attend, dit Khwaja Shah comme pour se rassurer. Peut-être vivrons-nous, après tout. »

Une autre question tourmentait l'Irlandais. Quelle serait la réaction de ces hommes une fois qu'ils seraient hors d'atteinte des *efriits* ? L'alliance qu'ils avaient conclue n'aurait plus de raison d'être. Ne se retrouverait-il pas alors face aux tueurs chargés de l'abattre, mais cette fois sans munitions et blessé ? Il avait gagné du temps, cependant rien n'avait changé : il avait toujours la poche de cuir et la liste de noms qu'ils étaient venus chercher de si loin.

Un choc violent lui coupa le souffle. Il heurta la paroi et perçut simultanément un déplacement d'air comme quelque chose le frôlait. Il voulut crier. Dix longs doigts se refermèrent sur sa gorge et commencèrent à serrer. Il lâcha le yatagan et frappa d'instinct. Son poing droit s'enfonça dans la chair molle du ventre d'un *efriit*. Celui-ci ne céda pas. Murray écrasa le plexus de son adversaire et enchaîna aussitôt d'un gauche au visage, du moins frappa-t-il au hasard dans cette direction. Sa blessure se rouvrit, mais le coup porta. L'*efriit* recula, étourdi. Avant que l'être ne se ressaisisse, l'Irlandais avait ramassé le yatagan.

Ce qui suivit fut très rapide. Murray fit un pas de côté et hacha de toutes ses forces. L'*efriit* qui avançait reçut le coup à bout portant, au niveau de l'épaule. La lame traversa chair et os et perfora le poumon : l'être s'écroula sur les marches, tué net.

Les deux Pashtouns aussi étaient aux prises avec des adversaires invisibles, et Murray distingua des bruits confus qui montaient des degrés inférieurs, et aussi, distante, une sourde rumeur qui se rapprochait rapidement. Le temps pressait. Au risque de rencontrer un sabre, l'aventurier allait se lancer dans la mêlée, lorsqu'une voix forte retentit :

« Maudits ! Se jeter à mains nues sur Khwaja Shah ! *Ahr* ! Tenez, chiens, retournez à l'enfer d'où vous êtes issus ! »

Il y eut un choc mat, puis un silence redoutable plana, quelques secondes – jusqu'à ce qu'un frôlement furtif naisse en contrebas, en direction de Murray.

« C'est toi, Khwaja Shah ? »

Le mouvement s'interrompit, puis reprit. Murray se crispa, prêt à bondir.

« *Allah Akhbar* ! rugit le Pashtoun à un mètre de lui. Bien sûr que c'est moi ! Qui veux-tu que ce soit ? Tu ne crois pas que ces singes pourraient me tuer ? Zaher est mort. Un instant nous étions dos à dos, et l'instant d'après... évanoui. Nous ne sommes plus que deux, Murray.

— Alors ne perdons pas de temps. »

Ils reprirent l'ascension. La méfiance l'emporta sur la crainte d'être rejoints, et ils ralentirent l'allure. Ils ne parlaient pas. La main serrée sur la poignée du yatagan, Murray était aussi attentif aux bruissements qui les suivaient qu'aux mouvements de son compagnon, si bien que lorsqu'une lumière grisâtre apparut en haut des marches, le

piétinement les avait presque rejoints.

« Allah soit loué, la dalle est toujours ouverte, ils n'ont pas tué Ahmad. »

Khwaja Shah accéléra inconsciemment. Murray lui emboîta le pas : pour rien au monde, il ne serait entré le premier dans la petite salle, avec le dernier Afghan qui devait guetter sa venue, le fusil à portée de la main.

« *Ahmad !* » hurla Khwaja Shah en débouchant dans la pièce circulaire. La dalle était entr'ouverte. Elle laissait filtrer une faible lueur, suffisante toutefois pour éblouir Murray. Une corde pendait de l'ouverture jusqu'au centre de la salle. « Où es-tu, fils de babouin ?

— Je suis là où tu m'as laissé », répondit une voix lasse au-dessus d'eux. Une tête enturbannée se découpa sur le rectangle gris de la dalle. « *Wallah !* glapit-elle brusquement. *Le Feringhi !* »

Le canon d'un fusil apparut à côté de la tête et mit Murray en joue. Khwaja Shah s'éloigna d'un bond. Hors de portée du yatagan, il éclata de rire.

« Enfin ! Maintenant que nous sommes sortis de ces souterrains, nous allons pouvoir reprendre notre discussion. Murrah *seb*⁹, ne bouge pas, dit-il avec un sourire. Ahmad avait l'ordre de t'abattre à vue, et il l'a toujours. Quant à moi, je ne peux que te remercier de m'avoir tiré des griffes de ces horreurs. Je ne vais donc pas me battre avec toi. (Son regard glissa malgré lui vers la lame maculée de taches sombres du yatagan.) En revanche, je vais te demander de me remettre ce que tu sais. Ceci fait, je monterai par cette corde. Alors, et seulement alors, tu me suivras... peut-être. »

L'Irlandais ne bougeait pas. Il se maudissait intérieurement. Il s'attendait à un tour de ce genre, et pourtant il était pris. Qu'aurait-il pu tenter, en vérité ? Sans arme à feu, il ne pouvait se débarrasser d'Ahmad. S'il tuait Khwaja Shah, ce qu'il pouvait toujours essayer, soit Ahmad l'abattrait, soit il couperait la corde et refermerait la dalle sans que l'Irlandais ne puisse rien faire. Dans tous les cas, il était perdant.

Il haussa les épaules et ôta de son cou la poche de cuir. Khwaja Shah s'en saisit avec avidité.

« Bien, dit-il après en avoir vérifié le contenu. Maintenant, recule jusqu'au mur. Ahmad, surveille-le. Au moindre mouvement, tue-le : il est plus dangereux qu'un loup. Couvre-moi tandis que je sors de cet antre de *Shaitan*¹⁰ ! »

Il commença l'ascension. Le fusil ne quittait pas la poitrine de Murray.

Alors, sans bruit, les *efriits* envahirent la salle.

Ahmad resta un instant pétrifié et Murray en profita pour bondir vers le haut ! Une balle siffla à ses oreilles, en vain : d'une détente prodigieuse, il s'était accroché aux épaules de Khwaja Shah ! Plusieurs *efriits* se jetèrent sur lui à leur tour. Leurs griffes s'enfoncèrent profondément dans sa chair et firent couler des ruisseaux de sang. Il ne

⁹. *Seb* : déformation indo-afghane de *Sahib*, « maître, seigneur ».

¹⁰. *Shaitan* : nom arabe du Diable (« Satan »).

lâcha pas et se dégagea à grands coups de yatagan. La douleur qui irradiait dans son bras gauche fit naître une sueur glacée sur son corps, mais les formes sombres retombèrent sur le sol de la salle, tels des fruits trop mûrs.

Khwaja Shah écumait de rage. Incapable de progresser avec l'Irlandais sur le dos, il essayait par tous les moyens de le faire chuter. Autour des deux hommes s'écrasaient les balles qu'Ahmad déchargeait sur les *efriits* : il ne pouvait tirer sur l'Irlandais sans risquer d'atteindre son chef, aussi faisait-il de son mieux pour empêcher les ombres de les rejoindre.

Suspendus à la corde, les deux hommes se livraient une bataille féroce. Ni l'un ni l'autre ne pouvait libérer un bras sans risquer la chute, chacun essayait de déséquilibrer son adversaire par des bourrades et des coups approximatifs. Le coude de Khwaja Shah rencontra soudain le ventre de Murray. Celui-ci se plia sous le choc et l'Afghan en profita pour passer son avant-bras sous la gorge de l'Irlandais et commença à serrer.

Le regard de Murray se brouilla. Ce n'était que la seconde fois en quelques minutes qu'on s'efforçait de l'étrangler ! Cette fois cependant, accroché par sa seule main droite, il ne pouvait se dégager de la prise de fer de l'Afghan. Son bras gauche était horriblement douloureux, il lui aurait fallu la force de ses deux bras pour briser l'étau du Pashtoun. Or, Khwaja Shah n'attendait qu'une chose pour se débarrasser de l'aventurier : qu'il lâche la corde ! L'alternative était simple : soit se laisser étrangler, soit tenter de briser la prise et être précipité au milieu des *efriits*...

La voix d'Ahmad parvint telle une rumeur vague aux oreilles de Murray, puis Khwaja Shah hurla, tout près de son oreille. La prise de l'Afghan se relâcha aussitôt, l'air emplît à nouveau les poumons suppliciés de l'Irlandais. Il se dégagea et progressa d'un demi-mètre avant de se retourner.

Khwaja Shah, les yeux vitreux, ne se cramponnait plus que d'une main à la corde. De l'autre, il serrait la dague de bronze qui saillait de son ventre. Déjà plusieurs *efriits* le recouvraient. Ce qu'ils faisaient... Murray détourna la tête, dégoûté.

Ahmad était invisible. Le dé clic d'une culasse lui révéla que l'Afghan rechargeait : l'arrêt de ses tirs avait permis aux *efriits* de poignarder son chef. Sans hésiter, Murray se hissa vers la dalle. Il était presque arrivé en haut de la corde lorsque Ahmad réapparut. Une grimace de joie mauvaise sur le visage, l'Afghan pointa le fusil vers le crâne de Murray, mais dans une explosion désespérée de fureur animale, l'Irlandais se propulsa en avant et frappa !

La détonation qui suivit l'assourdit et lui brûla les sourcils, mais le visage d'Ahmad s'ouvrit en un sourire écarlate : le yatagan y avait tracé un sillon écarlate.

Au bord de l'évanouissement, Murray se hissa hors de la trappe. Un regard vers le bas lui montra Khwaja Shah, mort mais qui serrait toujours la corde de la main droite. Plusieurs formes le recouvraient, d'autres progressaient vers l'Irlandais.

Après plusieurs tentatives, ce dernier réussit à trancher la corde, puis débloqua la dalle. Elle se remit en place en silence. L'ultime vision qu'il eut des souterrains fut une masse grouillante qui le guettait, les yeux haineux, et de multiples ombres qui surgissaient sans cesse de l'escalier.

Il sortit en titubant de l'édifice à coupole. La nuit étincelait au-dessus des ruines de

Shahr-e-Golgotha lorsque Murray s'affaissa contre un mur éboulé.

Les premières lueurs de l'aube vibraient sur la dune-rempart lorsqu'il se redressa. Ses yeux gris fixèrent avec soulagement le ciel lumineux. À la place de l'édifice à coupole, un chaos de blocs brisés et de poussière ocre émergeait des ruines environnantes.

« Tout s'est effondré, les souterrains, l'escalier, la tour, et a englouti à jamais ces horreurs d'un autre âge. Shahr-e-Golgotha, Cité des Lamentations, le voile du temps te recouvre enfin ! »

Avec un grognement, l'aventurier se dirigea vers les chevaux des Afghans qui attendaient non loin, attachés à une colonne brisée. Rejoindre Zaranj ne posait plus de problème, même s'il n'avait plus la poche de cuir : elle était restée au cou de Khwaja Shah, quelque part dans les souterrains ruinés. Mais ce qu'il savait suffirait à son contact britannique.

Il dépassa la dune qui marquait l'emplacement de l'antique rempart et s'enfonça dans le désert. Le vent de l'aurore soupira derrière lui, le sable effaça ses empreintes et recouvrit Shahr-e-Golgotha¹¹.

¹¹. *Ndla* : Shahr-e-Gholghola, la véritable « Cité des Lamentations », se dresse au cœur du Séistan afghan : seules ses murailles rongées émergent du désert.

La Tour des Vents

1

Pour Azia

« Je me dis quelquefois que l'histoire de l'homme,
c'est l'histoire de l'amour de la femme. »
Jack London, *Le Vagabond des Étoiles*, XXI.

Le vent sifflait avec colère dans le défilé, et sa voix sinistre grondait, amplifié par l'étroitesse de la gorge. La pâleur morne des étoiles, déchiquetée par les sommets de l'Himalaya, n'atteignait pas le lit pierreux de la rivière à sec qui serpentait entre les falaises abruptes. Aucune végétation ne poussait entre ces murailles formidables. Le jour, le soleil ne réchauffait que le sommet des falaises. La nuit, les ténèbres écrasaient le chaos granitique qui tapissait le fond du défilé.

Deux cavaliers peinaient dans ces ténèbres, luttant contre les bourrasques irrégulières, deux hommes dont les couteaux khaïber ruisselaient de sang chaud et dont les yeux cherchaient à percer les ombres alentour. Ils guidaient leurs montures parmi les pièges de la piste, le cœur étreint par l'angoisse, les dents serrées. Ils étaient aussi dissemblables dans l'apparence, qu'identiques de nature : l'un était jeune, imberbe, tête nue et cheveux courts, les épaules carrées mais à l'allure élancée, vêtu d'un pantalon européen et d'une chemise afghane. L'autre était plus âgé, plus grand et plus massif, barbu, un turban sur la tête, et il portait le *khalat* et le pantalon bouffant des Pashtouns, ces rudes guerriers seigneurs de l'Afghanistan. Mais dans le regard de tous deux brûlait la fureur du combat.

« Nous approchons », dit l'Européen comme ils dépassaient un coude du défilé.

Il plissa les yeux : le vent se renforçait encore au-delà du renforcement. Malgré la poussière, il distinguait ce qu'ils étaient venus chercher.

Son compagnon acquiesça, la barbe noire pointée en avant de manière agressive, le regard posé sur la silhouette trapue qui émergeait de la nuit à quelque cinq cents pas devant eux : haute de soixante-dix mètres, une construction se découpait sur le ciel étoilé, cernée par la voix mugissante des tourbillons.

« Quel endroit maudit ! chuchota l'Afghan avec nervosité. Allah lui-même a oublié cette gorge ! »

Le cavalier à ses côtés eut un rire sans joie.

« Tu blasphèmes, Yar Khattak. Ce n'est qu'un défilé comme il en existe des milliers d'autres dans ces montagnes.

— Ce n'est pas le défilé qui me préoccupe, mais *cela*. (Il désigna de sa barbe hirsute la tour abandonnée dont ils approchaient avec lenteur.) Je suis né dans ces collines, Murrah Shah. Je ne crains ni homme ni démon, mais je connais cette tour, j'ai entendu les histoires que racontent les Wasiris, et je n'aime pas cet endroit. Rien ne vit dans ce défilé, le vent s'y précipite avec une rage surnaturelle... Crois-moi, tous les *djinn*s de l'Hindou Kouch¹² rugissent entre ces parois de pierre !

— Les Wasiris : ne les traitais-tu pas de païens à Kaboul, de vieilles femmes jacassantes et sans force qui accordent plus d'importance à des légendes stupides qu'aux sourates du Coran ?

— Je l'ai dit, reconnu le grand Khattak. Pas un des leurs, sachant ce que je sais sur cette vallée, n'aurait accepté de s'y risquer une fois la nuit tombée, même si la vie de leur sœur en dépendait. Voilà pourquoi les Wasiris sont des lâches, et les Khattak des guerriers. Du moins méritaient-ils ce titre jusqu'à hier ! » renifla-t-il avec mépris.

Irvin Murray ne releva pas le ton amer de la remarque. L'aventurier irlandais partageait le malaise de son camarade afghan. Ses yeux gris exploraient les amas de rocs qui s'étendaient de part et d'autre de la piste. Le Pashtoun faisait de même, bien que ses regards se reportassent de plus en plus souvent vers le sommet de la gorge et la tour qui la dominait.

« Sais-tu comment les Wasiris appellent cette ruine ? reprit-il à mi-voix, plus pour lui-même que pour l'Irlandais. *Nuzghâl*, la Tour des Vents ; *Borjbad* en persan... Les Wasiris ont été les premiers à pénétrer dans cette vallée. Ce qu'ils y trouvèrent suffit à les dissuader d'y revenir jamais ! Depuis, ils évitent ces parages avec une terreur sans borne.

« Ils disent que cette tour se dressait, identique à ce qu'elle est cette nuit, délabrée et mortelle, bien avant que les Pashtouns ne conquièrent les défilés par l'acier de leurs lames. Qui l'a édifiée ? Nul ne sait. De quel empire oublié, perdu dans la pénombre des ères, est-elle un vestige impie ? Elle domine la gorge tel un dieu mort... Les Wasiris croient que *quelque chose* se trouve dans la tour, qui veille sur ces pentes depuis un temps immémorial. Mais les Wasiris sont connus dans ces montagnes pour être des menteurs et des lâches !

« Seule la nécessité a pu contraindre Azia à se risquer ici, conclut-il avec une lueur inquiète dans les yeux.

— La *nécessité* ! explosa Murray, et sa voix tremblait de rage. La nécessité en vérité, incarnée par Hussein et sa meute humaine qui la traquait depuis des jours pour la vendre à un porc du Yémen ! Pouah ! Que *Shaitan* ait son âme !

— Sans aucun doute, elle se tord en ce moment dans Ses griffes, dit le Khattak avec un rire sauvage qui couvrit le sifflement du vent. Ce ver putride gît, le crâne ouvert jusqu'aux dents, là où tu l'as abattu après avoir tué quatre des Arabes de sa suite. Et moi, Yar Khattak, frère d'Azia et unique soutien de cette fleur fragile, n'ai pu en massacrer

¹²1. *Hindou Kouch* : partie de l'Himalaya séparant les plaines du nord de l'Inde de la vallée de Kaboul (altitude jusqu'à 7700 m). La passe de Khaïber est un des rares itinéraires qui la franchissent. En persan, *Hindu-Koush* signifie « Tueuse d'Hindous ».

que deux. Que leurs cadavres pourrissent dans la passe où nous les avons surpris !

— Si Hussein a cessé de nuire, Azia a disparu. Au moment où nous avons rejoint ces bâtards, ils s'apprêtaient à pénétrer dans cette vallée, suivant sa piste.

— Azia est une véritable Khattak : *elle*, ne connaît pas la peur. Elle s'est enfoncée dans cette gorge, fuyant Hussein par dégoût et par haine. À présent, elle se cache, quelque part devant nous, au milieu des ruines. »

Les deux hommes se turent. Ils étaient près de la tour et la détaillèrent à la froide lueur des étoiles. Elle rompait la monotonie lunaire du cirque où elle se dressait, et Murray se demanda pourquoi ses lointains bâtisseurs avaient pris la peine d'ériger une telle construction dans un cul-de-sac.

Haute de plus de soixante mètres, la construction était large à la base de vingt-cinq mètres et s'effilait à son sommet jusqu'à ne plus compter qu'une dizaine de mètres de diamètre de circonférence. Sa masse était d'un seul tenant. Ses murs lisses et noirs ne comportaient d'ouvertures qu'au tiers inférieur de sa structure : des trous ronds, large d'un mètre et sans fonction défensive, étaient répartis tous les cinq mètres dans la muraille, vingt mètres au-dessus du sol. Dans la partie haute, la colonne de la tour était aussi lisse que du métal.

Des falaises nues, plus déchiquetées encore que celles du défilé, la cernaient de toutes parts, en un cercle presque parfait. Il n'y avait pas d'autre accès que la gorge qu'ils avaient empruntée. Répercutée d'un coude de la piste à l'autre, la voix puissante des tornades y vrombissait, démesurément enflée dans le piège naturel.

« Nuzghâl », murmura Yar Khattak en avisant la voûte basse qui s'ouvrait dans le flanc de la tour, face au défilé. « Qu'Allah protège Azia des démons qui hantent ce lieu ! »

Ils s'arrêtèrent au pied de l'édifice et mirent pied à terre.

« Pas de traces », dit Murray après avoir inspecté le sol autour du soubassement. Il ajouta, jetant un regard à la ronde. « Peut-être s'est-elle dissimulée dans une anfractuosité des falaises ? »

— Comment savoir ? rugit le Khattak en tirant avec nervosité sur sa barbe. Ce vent infernal efface toute empreinte ! Elle peut aussi bien nous observer du faite de Nuzghâl et ne pas se découvrir, croyant que nous sommes deux Arabes à la solde d'Hussein. »

Mû par cette idée, Yar se mit debout et repoussa turban et khalat, découvrant un visage dur de montagnard pashtoun, au nez droit et aux yeux brillants, des traits fins et énergiques tordus par l'inquiétude et un menton puissant recouvert par une barbe noire.

« Azia ! Montre-toi ! Hussein est mort, Murrah Shah et ton frère sont là, qui te cherchent ! »

Les rafales emportèrent ses paroles, aussi l'Afghan réitéra-t-il ses appels, tourné d'abord vers la tour, puis vers les falaises.

Rien ne bougea. Le cercle des montagnes restait vide sous la clarté blême des étoiles.

« Où peut-elle être ? maugréa le Khattak. Hussein avait-il perdu sa piste et se dirigeait-il au hasard lorsque la lame de nos couteaux l'a contraint à emprunter une autre route ? »

Murray secoua la tête. Il avait scruté avec attention les ténèbres à l'intérieur de la tour, et il se tourna brusquement vers son compagnon.

« Azia est venue ici, et elle s'y trouve encore. Vois : ses sandales ont troublé la poussière que le vent dépose sans relâche dans le couloir d'entrée. C'est imperceptible au premier coup d'œil, pourtant le creux de ses talons est encore visible, dirigé vers l'intérieur. Elle n'est pas ressortie.

— Si elle se cache là-dedans, pourquoi ne répond-elle pas ? »

Murray haussa les épaules. Il attacha les chevaux à un roc près de la porte et dépassa sans bruit l'ouverture sombre. Yar Khattak le suivit, *tulwar*¹³ au poing. Un mètre devant les intrus, les ombres opposaient un mur presque tangible. La poussière en suspension enveloppa leurs bottes tels des doigts vaporeux, rideau mouvant et incertain. Un jet de lumière le déchira, puis la lueur dorée de la lampe à pétrole, manipulée par l'Irlandais, irradiait dans le couloir, révélant des murs lépreux sous les dalles grises du plafond, et un passage étroit envahi par le sable. Deux pièces s'ouvraient à main droite, deux autres à gauche. Les marches d'un escalier palpitaient au bout du couloir, à demi visibles dans la pénombre : elles montaient vers les hauteurs de la tour, et les petits pieds d'Azia y avaient laissé leurs traces.

Yar Khattak sur ses talons, Murray s'enfonça dans le couloir, lampe au poing.

2

Nuzghâl

« Nous nous battons mieux, nous mourons mieux
et nous vivons mieux pour ce que nous aimons. »
Jack London, *Le Vagabond des Étoiles*, XXI.

« Cette tour est vieille de plusieurs siècles et pourtant, exceptée la poussière qui flotte dans l'atmosphère, ces salles sont en aussi bon état que le jour de leur construction. Les dalles du sol sont à peine disjointes, les murs intacts et comme polis par une longue usure. L'ensemble est solide. Il est vrai que les montagnes afghanes regorgent de tels vestiges, préservés de la destruction par le climat sec et froid, alors que les tribus qui les ont élevées étaient déjà oubliées du temps d'Alexandre. »

Ils avaient exploré les salles du bas par acquit de conscience, et à présent ils montaient l'étroit escalier, mais les ombres mouvantes jouaient sur leurs nerfs.

« Qui sait ce qui peut dormir entre ces vieilles pierres ? frissonna Yar. Il semble qu'un regard impitoyable m'observe depuis la nuit, guettant mon âme comme un serpent sa proie. Hâtons-nous d'inspecter les salles supérieures et de trouver Azia. Un mal terrible est à l'œuvre dans Nuzghâl... comme un souffle noir sur ma nuque... et les récits des Wasiris tournent dans mon esprit comme les bourrasques autour de ces murs froids. Elles

¹³. *Tulwar* : autre nom du yatagan, sabre indo-afghan.

me chuchotent d'étranges choses. Que cette tour, le jour, n'est qu'une ruine envahie par les parietaires, mais que la nuit elle *grandit*, retrouve des murs puissants et exhale la terreur. Des hommes courageux se sont aventurés dans les étages après que le soleil a sombré à l'ouest ; aucun n'est redescendu. »

L'Afghan cracha par terre pour conjurer le sort.

« Moi aussi, je ressens cette présence qui nous épie, chuchota l'Irlandais en dégainant son couteau khaïber. Mais au lieu de perdre ton temps à des enfantillages, ajouta-t-il comme le Khattak crachait devant lui pour la seconde fois, continue de monter. »

L'Afghan acquiesça. Il connaissait l'Irlandais, ses nerfs à toute épreuve et sa volonté de fer, et il savait qu'ils ne quitteraient Nuzghâl qu'après avoir vérifié si Azia s'y trouvait.

Le nom d'Irvin Murray était célèbre dans toute l'Asie, de la passe de Khaïber aux plateaux anatoliens. Pourtant, il n'y avait pas un an que l'aventurier était entré en Afghanistan. Le Khattak avait été de nombre de ses maraudes. Ensemble, ils avaient exploré des lieux où seuls quelques nomades pashtouns s'étaient risqués avant eux, et aucun Européen. Murray en était revenu, à la surprise de tous et surtout des rares agents britanniques qui connaissaient son existence. Depuis, ses exploits étaient célèbres dans les souks de l'Asie. Des vieillards les racontaient aux jeunes guerriers dans les vallées perdues de l'Himalaya. Aux yeux de certains, il était fou. Pour d'autres, il était dangereux. Pour d'autres enfin, il était un guerrier comme l'Afghanistan n'en avait plus connu depuis que Timur Leng s'était, telle une lame incandescente, enfoncé à la tête de dix mille cavaliers dans les montagnes du Kafiristan.

C'était cette réputation qui avait conduit les Khattak de la tribu de Yar à leur refuser toute aide. Menée par Murray, ils ignoraient jusqu'où les conduirait la traque d'Hussein – et Yar leur avait fait payer cher cette lâcheté. Il les avait insultés comme seul un Afghan peut insulter un autre Afghan, et ses paroles les avaient brûlés comme du venin de scorpion !

Aucun n'avait bronché. Tous avaient des troupeaux, des femmes et des filles à défendre contre les raids d'Hussein et de ses semblables, qu'ils soient Arabes, Djats ou Pashtouns, et Yar Khattak n'était pas aimé dans les tentes de peaux des nomades. On le respectait pour son habileté à manier le tulwar, mais on le craignait pour ses colères. Même parmi ces guerriers redoutables, il était considéré comme dangereux. La témérité de Murray n'était pas non plus à vanter. Ceux qui chevauchaient avec lui n'étaient jamais certains de revenir vivants. Aussi les Khattak étaient-ils rentrés chez eux la tête basse, abandonnant Azia à son sort.

Yar avait quitté la vallée étroite où se serrait le campement pashtoun en hurlant des malédictions. Il n'avait pas l'intention d'y revenir, aussi appela-t-il sur ses frères musulmans le courroux de tous les démons qu'il savait, par expérience, errer dans

l'Hindou Kouch. Seul Murray l'accompagnait dans la longue chasse qui s'ouvrait devant eux.

La bande d'Hussein avait deux jours d'avance. L'Arabe n'en était pas à sa première expédition dans les défilés proches de la frontière avec l'Empire des Indes. Les Britanniques le recherchaient activement, cependant le commerce auquel il se livrait l'avait immensément enrichi et il disposait de complicités jusque dans les rangs de la sécurité anglaise. Il capturait en général des Indiennes que ses rabatteurs lui indiquaient, cependant à l'occasion et contre bon paiement, il n'hésitait pas à franchir les défilés pour capturer une jeune Afghane : leurs yeux clairs et leur peau laiteuse étaient recherchés par les cheikhs de la péninsule arabe, et les guerres tribales, incessantes dans l'Hindou Kouch, livraient au trafiquant nombre de jeunes filles sans famille ni mari.

C'était cet homme que Murray et Yar avaient traqué de longs jours durant. Lorsque, au crépuscule, ils l'avaient surpris à la tête de sa petite troupe de renégats arabes non loin de la frontière indienne, à l'entrée d'un défilé isolé du Wasiristan, un rictus de haine féroce s'était dessiné sur leur visage. Un rapide et discret repérage leur apprit qu'Azia ne faisait plus partie du groupe. Les paroles d'Hussein leur révélèrent ce qui s'était passé :

« Abdul, fils de chien, vois ce que ta bêtise nous coûte ! Cette jeune panthère nous a obligés à revenir dangereusement sur nos pas ! La frontière est tout proche, nous devrions l'avoir franchie à cette heure... Mais à présent, ajouta-t-il avec un sourire, nous la tenons : ce défilé n'a qu'une issue.

« Marche en tête, dit-il d'un ton glacial à l'Arabe. Si un piège nous attend dans ce coupe-gorge, il est juste que ce soit toi qui tombes le premier. C'est à ta garde qu'elle a échappé. »

Abdul, un Bédouin sec exclu de sa tribu pour crime de sang, s'exécuta de mauvaise grâce. Il éperonna sa monture efflanquée... et ne s'engagea jamais dans le défilé ! Deux coups de feu claquèrent. Abdul s'écroula ainsi qu'un autre Arabe, couchés dans la poussière de la passe par les balles de Murray et de Yar.

Les deux poursuivants avaient éperonné leur monture et, contre toute prudence, avaient quitté l'abri d'où ils tiraient pour se précipiter sur les esclavagistes yéménites. Leur haine était telle qu'ils voulaient l'assouvir dans le sang, voir la peur briller dans les yeux de ces rats du désert avant que la mort ne les fauche ! Un corps à corps féroce s'engagea dans les montagnes arides de l'Hindou Kouch. Les Arabes de la suite d'Hussein étaient des criminels endurcis : ils ne purent rien contre la colère froide de Murray et la rage de Yar. Les uns après les autres, ils basculèrent de leur selle, fauchés par le plomb, éventrés par les puissants sabres afghans, déchiquetés par les lames acérées qui s'enfonçaient dans leurs poitrines avec des bruits sinistres et y laissaient des blessures assez larges pour y passer le poing.

Murray se fraya un chemin écarlate jusqu'à Hussein. L'Arabe, un homme au corps mince et nerveux, pâlit comme les yeux de l'Irlandais rencontrèrent les siens. Le percuteur de son fusil claqua en vain : le magasin était vide. Hussein jeta l'arme vers l'aventurier, puis son *saif*¹⁴ vola vers le couteau khaïber et les deux lames

¹⁴. *Saif* : sabre arabe.

s'entrechoquèrent en grinçant.

« Chacal ! jura Murray entre ses dents. Enfin je te tiens à portée de mon sabre ! »

Hussein ne résista qu'un instant à la fureur du Gael. Après une passe rapide, le couteau afghan trouva la faille dans la garde de l'Arabe, l'Irlandais porta une botte féroce, Hussein leva instinctivement le bras – sans arrêter le coup ! Au contraire, la lame sectionna la main à hauteur du poignet, continua sa course et déchira le turban. Elle fracassa le crâne et transperça le cerveau.

Hussein roula à terre, des bris d'os et de cervelle épars sur ses épaules. L'aventurier cracha sur son cadavre.

Yar Khattak le rejoignit. Son tulwar était maculé de taches écarlates.

« Nous avons purgé les collines de cette race sans honneur ! clama-t-il, les yeux étincelants. Allah est grand, mais ma lame est sale. Il me faudra tuer beaucoup de preux Afghans – et quelques *Inglee*¹⁵ ! – avant qu'elle n'oublie le sang de ces pourceaux et reluise à nouveau au soleil ! »

L'Irlandais eut un rictus mauvais. Ensemble, ils pénétrèrent dans la gorge. Sept formes sanglantes gisaient derrière eux dans l'ombre des crêtes.

Les yeux gris de Murray étincelèrent dans la faible lueur de la lampe à pétrole. La violence qui l'habitait n'était pas apaisée. Elle ne le serait que lorsque Azia serait en sécurité avec eux – et pour cela, ils devaient explorer Nuzghâl, la Tour des Vents.

Les traits tendus de l'aventurier, ses joues hâlées rendues rugueuses par une barbe rase, témoignaient de la virulence avec laquelle il s'était lancé à la recherche d'Azia. Elle n'était rien pour lui : seulement la sœur de Yar Khattak, enlevée par les chiens lubriques de Hussein... Cela lui suffisait.

Ils gravirent une volée de courtes marches et arrivèrent sur un palier intermédiaire. L'étroit escalier obliquait à angle droit, épousant le volume intérieur de l'architecture. Yar Khattak en tête, devançant Murray de quelques pas, ils atteignirent le second palier lorsqu'une ombre apparut au-dessus d'eux ! Elle se jeta sur lui à une vitesse surnaturelle, glissant sans bruit dans l'escalier. Une lame brilla, visant le crâne de l'Afghan.

Paralysé par ses terreurs tribales, le Pashtoun aux réflexes de panthère resta sans réaction. Ce fut l'Irlandais qui le sauva : il repoussa Yar avec violence – l'Afghan s'écrasa contre le mur millénaire avec un bruit sourd – et soutint l'assaut à sa place.

L'affrontement fut bref. Comme Murray portait un coup sauvage vers le haut, qui aurait dû éventrer son agresseur du nombril au sternum, il ne rencontra que le vide ! La lame de son adversaire passa en sifflant près de sa gorge et tinta contre les marches en

¹⁵. *Inglee* : déformation afghane de « English », « Anglais ».

contrebas. Il jura. *Le poing qui la maniait semblait n'avoir jamais existé, l'ombre avait disparu aussi soudainement qu'elle s'était matérialisée.*

« Manannàn, je n'ai pas rêvé ! Il y avait quelqu'un debout ici, qui tenait ce poignard !

— Peut-être avons-nous mal vu, dit Yar Khattak qui se remettait sur pied, mal à l'aise et se frottant l'épaule. Peut-être ce poignard a-t-il été lancé depuis les ténèbres de l'étage et n'avons-nous aperçu que l'ombre du tueur, déformée par la lampe. »

Murray ne dit mot. Aussi tendu qu'un loup, il gravit les dernières marches et déboucha sur le palier de l'étage.

La conformation de ce niveau ne ressemblait en rien à celle du rez-de-chaussée. Au rez-de-chaussée, quatre salles étaient disposées de part et d'autre d'un couloir central ; ici, trois ouvertures sombres, reliées par un balcon suspendu dans le vide, se répartissaient sur trois des côtés de la tour. L'escalier occupait le quatrième : il continuait au-dessus de l'étage, délimité par une rambarde en pierre, suivant les contours du puits rectangulaire, au centre de la construction. Au-dessus du premier niveau, la tour était creuse. Quarante mètres plus haut, le ciel étoilé palpitait entre les bords réguliers de la tour. Deux mètres sous leurs pieds, s'ouvraient les lucarnes rondes qu'ils avaient aperçues depuis l'extérieur de la tour : les fenêtres avaient été ménagées juste au-dessus du rez-de-chaussée.

« Vois-tu quelque chose, Yar ? »

Le Khattak secoua la tête. Les deux hommes scrutaient les ouvertures noires de l'étage avec méfiance.

« Rien, répondit l'Afghan. Mais attends ! »

Avant que Murray ne puisse intervenir, Yar se ruait dans la coursive, aussi souple qu'un fauve. Il disparut dans la plus proche salle et ressortit un instant plus tard, un rictus sauvage sur les lèvres.

« Rien ici. Mais si un homme se cache dans l'une des deux salles qui restent, je le trouverai – et s'il essaie de s'échapper, tu le coinceras ! *Allah Akhbar* ! Dans tous les cas, il est déjà mort ! »

L'Irlandais posa la lampe à ses pieds. L'Afghan pénétrait déjà dans la seconde salle, à l'exact opposé de l'escalier. La technique de combat employée par Yar Khattak était plus que rudimentaire, mais elle était à l'image du pays qui avait façonné le Pashtoun : un pays dur, sans pitié, où seuls des hommes téméraires jusqu'à la folie, des guerriers sans peur à l'âme fière, pouvaient survivre. Le Khattak était l'un de ces hommes, tout comme Irvin Murray, même si ce dernier n'était pas né dans ces montagnes glacées.

« Il n'y a rien ici non plus, dit l'Afghan en sortant déçu de la dernière salle. *Il* doit avoir rejoint les niveaux supérieurs. Suivons-le. L'un de nous le rencontrera sans doute dans l'une des salles supérieures et le félicitera pour son habileté à lancer le couteau. En revanche, dit-il d'un air inquiet, nulle trace d'Azia. »

L'idée d'avoir affaire à un ennemi humain – le poignard était bien réel, même si la main qui l'avait brandi demeurerait introuvable – avait chassé toute appréhension de l'esprit du Pashtoun. Il s'engagea dans la seconde volée de marches sans hésitation. Murray le suivit, plaçant la lampe de telle sorte que son halo éclaire les marches devant

Yar Khattak.

Le second étage était semblable au premier. Les trois salles s'ouvraient, régulières, autour du puits central ; simplement, la coursive était réduite du fait de l'étrécissement de la tour au fur et à mesure qu'ils approchaient du sommet.

Murray n'eut pas à fouiller les trois pièces. Comme, après de longues protestations, Yar acceptait enfin d'attendre l'Irlandais sur le palier et de tenir la lampe, un mouvement d'humeur de sa part projeta un rai de lumière vers le haut. Ce qu'il éclaira fit bondir l'Afghan vers le troisième étage, plongeant du même coup l'Irlandais dans les ténèbres les plus complètes.

« Là ! glapissait Yar en gravissant les marches trois par trois. Une silhouette humaine nous observait, penchée au-dessus de la rambarde ! Elle riait, par Éblis, ses yeux luisaient, tels ceux d'un chat ! Je... *Ough !* »

La voix du Khattak se brisa en un halètement rauque. Murray, qui pestait sur ses talons, dut s'arrêter lui aussi. L'air fut expulsé avec violence de ses poumons. Lâchée par Yar Khattak, la lampe roula jusqu'à lui, révélant une scène de folie.

Un tourbillon de vent et de poussière dévalait l'escalier depuis le troisième étage !

La première bourrasque plaqua les deux hommes au mur avec la force d'un poing gigantesque. Un rauquement monstrueux naquit dans les ombres de l'escalier, la violence du vent redoubla, balayant les marches de haut en bas, opposant une résistance farouche à l'ascension des deux hommes.

« C'est la demeure du diable, haleta Yar Khattak à un mètre à peine au-dessus de Murray. Les Portes de l'Enfer viennent de s'ouvrir et des démons descendent vers nous en hurlant ! Allah Miséricordieux, prends pitié ! Empêche leurs crocs baveux de se refermer sur nos gorges !

— Depuis quand un Khattak tremble-t-il devant une tempête de sable ? Où vois-tu des démons qui approchent ! Il n'y a que le vent et la nuit, et Azia qui attend quelque part au-dessus de nos têtes !

— Est-elle seule à attendre ? grimaça le Khattak.

— Tu as raison, grinça l'Irlandais en réponse, comme de la poussière lui emplissait les yeux et la bouche. Il y a peut-être un Wasiri avec elle. Viens, abandonnons-lui ta sœur ! »

Yar Khattak lui jeta un regard noir.

« Par tous les démons, Murrah Shah ! Tu sais que je ne reculerai pas devant Shaïtan en personne, tu le sais... même si les yeux que j'ai vu étinceler n'appartenaient pas à un être humain !

— Avanceras-tu, Yar ? (Et comme l'Afghan lui grondait au visage, tel un tigre furieux :) Alors montons ! C'est au sommet de la tour que nous trouverons ce que nous cherchons, quoi que ce soit. Que peut du vent contre l'acier des tulwars et le courage des hommes ?

— *Allah Bahadur !* hurla le Khattak. (Une lueur de folie guerrière s'alluma dans ses yeux.) Le vent ne peut rien ! Et si nous rencontrons un démon, laisse-le-moi ! Je découperai des lanières de cuir sur son dos de ténèbres et m'en tresserai un fouet pour

chasser les hordes infernales ! *Ya Allah !* »

Ils se lancèrent en avant, courbant l'échine devant la violence des tourbillonnements. Une volonté hostile s'acharnait contre eux, une tempête de haine noire et sans fin. Le vent déchaîné s'engouffrait dans l'escalier, râpait les murs à la façon d'une main décharnée sur la pierre, retenant les deux hommes de ses doigts de poussière. Murray dut s'arrêter, cloué sur place par cette force impitoyable qui enlaçait son cou et bloquait sa respiration. Il serra les dents et repartit en avant.

Après plusieurs minutes d'efforts, ils atteignirent le troisième étage. La largeur de la tour n'était plus que de dix mètres, il n'y avait plus de salles autour du puits central, seulement une coursive rudimentaire le long de laquelle le vent s'enroulait avec une fureur incroyable. Il ronflait dans le puits avec la voix d'un titan nébuleux, soulevant des nuages de sable qui masquaient les étoiles et le faîte de l'édifice.

« Cette tour est une gigantesque cheminée ! hurla Murray à Yar Khattak. Il n'y a pas de sorcellerie dans cette tempête, juste un phénomène naturel ! À une certaine heure de la nuit, l'air chauffé pendant le jour remonte le défilé avec une force accrue, il accélère à chaque coude de la gorge, poussé par les masses d'air froid tombées des sommets, jusqu'à atteindre une violence inouïe dans le cercle des montagnes. Là, il se précipite dans la tour par l'ouverture au sommet, prend de la vitesse dans les étages et en sort par les ouvertures du premier étage. Voilà pourquoi les pièces sont vides de toute poussière : depuis des siècles, le vent les nettoie, expulsant tout ce qui a pu y pénétrer dans la journée !

« C'est un phénomène naturel, rien d'autre. Il existait autrefois, à Athènes, une Tour des Vents presque identique à celle-ci... Les bâtisseurs de Nuzghâl se sont inspiré des coudes de la gorge et du cercle des montagnes pour élaborer l'architecture intérieure de la tour. Une ouverture unique, un long boyau de plus en plus étroit où le vent est prisonnier et où il prend de plus en plus de vitesse, des salles adjacentes dans lesquelles naissent des tourbillons puissants...

— Et le poignard ? cria Yar Khattak en réponse. Et l'ombre ? Et à quoi sert d'emprisonner le vent dans une tour creuse ?

— Je ne sais pas, reconnut Murray. Montons, nous verrons bien ! »

Les murs cessaient cinq mètres au-dessus de leurs têtes. Le faîte de la tour formait une plate-forme étroite de part et d'autre du puits. Il n'y avait pas d'escalier pour y accéder, seulement des trous grossiers creusés dans la paroi.

La violence du vent rendait l'ultime partie de l'ascension périlleuse, cependant les deux hommes s'y risquèrent, collés aux vieilles pierres pour ne pas être arrachés du mur et broyés quarante mètres plus bas dans la gueule sombre du puits. Ils se hissèrent sains et saufs sur la plate-forme.

Autour de la tour, le cercle des montagnes était un océan de poussière et de sable en mouvement qui crépitait en s'écrasant contre les falaises. Le défilé était invisible. Les étoiles palpaient si près qu'il leur semblait possible de les toucher de la main.

« Bienvenue, dit une voix glaciale à côté d'eux. »

L'Homme noir

« Je connais la femme pour ce qu'elle est...
 Mais – et le fait éternel, irréfragable subsiste –
 ses pieds sont beaux, ses yeux sont beaux,
 ses bras et ses seins représentent le paradis,
 son charme est plus puissant
 que tout autre charme qui ait jamais ébloui l'homme. »
 Jack London, *Le Vagabond des Étoiles*, XXI.

Debout sur le rebord de la plate-forme, un homme les observait. Un sourire moqueur sur les lèvres, ses bras musclés croisés sur la poitrine, il était nu à l'exception d'un vague tissu qui flottait autour de ses reins dans le vent furieux. Son corps était noir comme l'ébène, mais ce n'était pas un Africain. Ses traits n'appartenaient à aucune ethnie connue de l'Irlandais. Aussi fins que ceux du Pashtoun, ils en différaient avec subtilité. La cruauté, absente chez l'Afghan, luisait dans son regard ; on la retrouvait dans le sourire qui découvrait ses dents blanches et dans la physionomie du visage, avilie par une expression de mépris profond.

Son crâne était lisse, oblong et ceint d'un bandeau d'or. Bâti avec la puissance d'un athlète, l'homme mesurait plus de deux mètres. Lorsqu'il décroisa les bras, Murray vit jouer les longs muscles de ses épaules et se resserrer les doigts de ses mains.

« Bienvenue », répéta-t-il, bien que son regard démentît ses paroles. Ses yeux ambrés luisaient d'une flamme verte, tels ceux d'un chat ou, plus encore, d'un serpent. Sa voix était sifflante. Ainsi immobile au sommet de la tour, il semblait une statue de bronze échappée de l'esprit dérangé d'un sculpteur.

« Il y a longtemps que je n'ai pas reçu de visiteurs ici. »

À ses pieds, à peine vêtue d'une courte *tomban* en lambeaux qui mettait en valeur plus qu'elle ne les cachait ses douces formes d'adolescente, gisait Azia. Ses cheveux noirs jouaient dans le vent, caressant avec douceur son front d'albâtre et son visage impassible.

« Maudit ! hulula Yar Khattak en tirant sur sa barbe. Ce fils de Cham a tué Azia !

— Elle n'est pas morte, susurra l'homme noir, mais elle le sera si tu ne restes pas où tu es. Un simple geste de toi, et... (il désigna la jeune fille, allongée au bord du gouffre) ...elle ne reverra plus le soleil... ce qui serait dommage.

— Que lui veux-tu, chien noir ? »

L'homme noir ricana, et Murray frissonna tant ce rire était cruel.

« Que puis-je vouloir d'une fille des Hommes lorsque celle-ci a la peau douce comme le miel et les seins blancs comme la crème ? Elle est venue de son plein gré jusqu'à mon nid : une telle hardiesse mérite récompense.

— Si tu la touches... », commença l'Afghan d'un air menaçant.

L'homme noir le réduisit au silence.

« Que peux-tu faire, barbare, contre Hashâtan, Seigneur de Nuzghâl et Maître des Vents ? Tes ancêtres n'avaient pas émergé de la fange que cette tour se dressait déjà dans la vallée, vestige d'un empire que tu ne peux imaginer tant ton cerveau simiesque est faible ! Depuis le début des temps elle domine cette gorge, et en vérité... Oh oui, *j'étais là avant elle* ! »

Yar Khattak devint plus pâle qu'un mort.

« *Hashâtan*, éructa-t-il. Hashâtan l'Archi-démon, le Shaïtan du Coran ! Allah miséricordieux, prend pitié ! »

L'homme noir éclata d'un rire sans joie.

« Tu te souviens de moi, barbare, renifla-t-il. Mon nom seul te fait peur, et pourtant tu ne connais de mon pouvoir que ce qu'un tissu de mensonges et de récits déformés par le temps t'a appris. Tes maîtres en savaient bien plus, qui ont pris soin de dissimuler leur connaissance derrière un voile allusif. Veux-tu apprendre, barbare ? Veux-tu que je t'accorde cette faveur avant de te tuer ? Veux-tu déchirer le voile avant de quitter cette existence ? »

Yar Khattak ne répondit pas. Un ricanement sur les lèvres, l'homme noir fit un geste de la main, un geste hautain, méprisant. Aussitôt une phosphorescence naquit au sein des tourbillons, à l'intérieur du puits. Les bourrasques s'apaisèrent dans le cercle de montagne. Elles s'enroulèrent contre la base de la tour, immenses reptiles domptés par la volonté de leur maître.

« *Vois !* gronda Hashâtan. Apprends quelle fut ma puissance, et puisse ce spectacle brûler ton âme à tout jamais ! »

Sarabandes d'ombres... Des visions fugitives se formèrent et disparurent dans le puits. Murray vit les flots boueux d'un torrent se frayer un passage dans une gorge qui ressemblait à celle que Yar et lui avaient remontée au début de la nuit, mais dont les collines étaient plus basses et hérissées d'une végétation exubérante. Des silhouettes se matérialisèrent. Un peuple noir, aux traits d'aigle, bâtissait une cité sur la rive recouverte par la jungle dense. Des palais aux murs sombres et à l'architecture étrange prirent peu à peu forme : des édifices gigantesques s'élevèrent bientôt au-dessus des collines. Monolithique, glaciale, une cité fantastique luisait d'un éclat terne dans le matin du monde. Elle dressait ses coupoles orgueilleuses, d'or et de lapis-lazuli, vers le ciel piqué de nuages, dominant la gorge où grondait le torrent, sertie tel un joyau dans la luxuriance de la végétation qui enserrait ses remparts d'obsidienne.

Le front ceint d'un bandeau d'or, un homme était assis dans une salle aux colonnes innombrables et aux murs incrustés de tesselles. Ses yeux dardaient des éclairs émeraude à travers les méandres du temps, sa main jouait avec un globe d'or. Sa voix grondait sous les voûtes invisibles, lançant des ordres brefs aux silhouettes prosternées devant lui.

« Mon peuple apparut dix millions d'années avant que cette lune ne soit attirée par la Terre et n'en devienne la captive », gronda Hashâtan, et ses paroles résonnèrent sous les étoiles comme autrefois sous les voûtes du palais disparu. « Une rivière aux flots écumeux arrosait ces contrées. C'est elle, barbare, qui a creusé ce défilé, perçant le granit comme du sable mou.

« La surface du monde n'était que jungles putrides et marais infestés de reptiles. Des

créatures titanesques emplissaient les eaux et les cieux, et pourtant nos cités se dressaient déjà sur tous les continents, en un Empire chatoyant de pourpre et d'or. Vos villes modernes n'en sont que de pâles reflets, des villages de boue, des fourmilières comparées à ce qu'était Nuzghâl du temps de sa splendeur... Vos dieux mêmes n'en ont jamais rêvé de semblables ! Cela se passait il y a tant de siècles que la mémoire humaine ne peut s'en souvenir. Seuls les mythes les plus anciens évoquent ce temps à mots couverts : la Babylone des Juifs, la sombre Hel des Barbares nordiques, la Géhenne de Mahomet... et l'ombre d'Hashâtan plane sur toutes les époques ! Je fus le Balor des Gaels, l'Ahriman des Perses, le Lucifer des Chrétiens, le Seth des Égyptiens, le Loki des Germains ! Oh oui, je connais ces histoires : au cours des siècles, des visiteurs hurlants me les ont racontées, avant de mourir de ma main !

« Pourtant, un jour, après des millions d'années de règne, survinrent les Hommes. Féroces, puissants, impitoyables, ils nous disputèrent le monde ! Qui a dit que votre race était méprisable ? Pour l'intellect, oui : pas pour la guerre ! Tel est votre étrange talent, votre unique qualité... Des milliers de batailles sanglantes nous opposèrent, sous les lunes blafardes et les soleils brûlants, dans la moiteur des marécages ou le froid mordant des glaciers. Suivant le cours millénaire de leurs migrations, les hommes nous rencontrèrent dans les steppes d'Asie. L'Oxus fut écarlate ce jour-là et les pertes effroyables, cependant mon palais résonna des trompes de la victoire et étincela des armes des vaincus et des crânes des morts ! De longues files de captifs défilèrent dans la cité : il fallut des années pour épuiser les plaisirs que leur supplice nous procura.

« Éphémère répit...

« Après cette défaite, les Hommes firent de moi *Hashâtan*, l'Ennemi, et des ères entières ils combattirent. Les triomphes succédèrent aux revers, les massacres aux péans de victoire, et toujours ils revinrent des pôles gelés du monde, aussi funestes et froids que des loups, opposant leurs épées nues et leur férocité infinie au savoir et aux malédictions du Peuple d'Hashâtan, pourtant vieux de cent mille ères. Ils déferlaient des régions glacées du monde, de ces lieux désolés où nous ne nous étions jamais aventurés et où ils avaient échappé à notre attention. L'Empire vacilla sous leurs coups, et enfin... il croula. Les jungles l'engloutirent. De nos cités innombrables, seule demeura Nuzghâl. Les autres n'étaient plus que souvenir brumeux dans la poussière des âges.

« Les tribus humaines se répandirent sur la surface du monde. Ils firent de leurs ancêtres victorieux les dieux de la Guerre et de la Lumière : Thor, Lug, Indra, Osiris, et encore Siegfried, Vishnu et bien d'autres, selon les contrées et les tribus victorieuses. Ces dieux avaient lutté contre le Serpent et l'avaient terrassé, ils avaient délivré le monde des anneaux sinueux qui l'enserraient. Et ce Serpent à jamais vaincu, *c'était moi !* »

Yar Khattak eut un gémissement. L'homme noir continua. Ses yeux luisaient d'un éclat démoniaque.

« Si les Hommes avaient abattu l'Empire, ils n'avaient pas abattu son Maître ! Moi, Hashâtan, je vivais toujours, terré dans l'obscurité de la dernière cité. Autour de moi s'assemblèrent les ultimes survivants du désastre.

« Les temples de Nuzghâl résonnaient des pleurs des prêtres et des lamentations du peuple. La ruine de ma race était proche, les présages funestes l'affirmaient. Le Destin écarlate approchait à grands pas. L'écho de sa marche faisait trembler les cœurs et

descellait les acrotères des pyramides sacrées. Mais la colère d'Hashâtan était plus grande encore que la mort, et les Hommes apprirent à la redouter ! Ils avaient fait de moi un monstre écarlate et honni ? Je le leur fis payer ! Je devins une Créature de la Nuit, rôdant à la périphérie du monde, ombre de ce que j'avais été lorsque les astres étaient jeunes. Ceux qui s'aventuraient dans les collines après que le soleil eut sombré à l'occident, connurent la peur et le désespoir. Leurs yeux vitreux virent se lever l'aurore depuis le haut de cette tour, leur tête plantée sur une pique !

« Bientôt, nul n'osa plus pénétrer dans cette région. De sombres légendes couraient, qui parlaient d'un spectre hideux oublié par le temps, d'un démon qui se dissimulait dans les anfractuosités des falaises et suivait les égarés, puis se précipitait et laissait sur leurs cous l'empreinte de ses crocs... *le Serpent* ! Oh, combien de massacres les cols alentour ont-ils vus, combien de hurlements montèrent jusqu'à moi depuis les plaines éloignées ? Des tribus entières furent exterminées en une heure, jusqu'à ce que toutes évitent ces parages et ne désertent la proximité du Trône d'Hashâtan !

« Alors l'armée des Hommes mit le siège devant Nuzghâl. »

L'homme noir eut un rictus sinistre.

« Leurs tentes de peaux couvraient les collines alentour, leurs chants de guerre résonnaient sur les berges du fleuve, le fracas de leurs armes troublait les suppliques des prêtres, vautrés en adoration au pied de mon trône. La nuit, les feux de camp transformaient les pentes en un manteau mouvant d'or et de grenat... Quelle puissance ! Quelle énergie indomptable dans les yeux de ces guerriers armés de dérisoires épées de bronze ! Quelle folie aussi ! Défier Hashâtan dans son ultime forteresse ! Debout au sommet de la tour, j'éclatai d'un rire sans joie, et les prêtres surent que l'heure de la mort n'avait pas sonné. Ma magie était forte : la terre s'ouvrirait et engloutirait les Hommes avant le retour du jour blême ! L'espoir n'était pas mort. Après des siècles de revers, l'Empire allait renaître !

« Le Serpent redresse la tête, ânonnaient-ils. Il frappera à nouveau, et sa morsure brisera à jamais la puissance des Hommes. Les barbares adoreront Hashâtan et seront nos esclaves ! Ô, Hashâtan, Seigneur du Monde, mords ! Mords ! MORDS ! »

La vision changea. C'était une nuit de tempête, semblable à celle-ci. La forêt gémissait sous les rafales ininterrompues, la rivière soulevait ses anneaux de boue, déchiquetant les rives avec une violence inouïe.

Hashâtan était debout au faîte de la tour, silhouette redoutable qui dominait le sombre lacs des ruelles de Nuzghâl. Une foule invisible se pressait au pied de l'édifice, mains tendues vers la forme au sommet. Les ombres psalmodiaient tandis qu'au-dessus d'elles s'amassaient de lourdes nuées. L'éther prit une couleur émeraude, l'air s'emplit d'une vibration maléfique, comme si des forces innommables s'accumulaient aux frontières de deux univers. La lune apparut à l'horizon, une lune énorme, écarlate sur le cercle noir des falaises et les dentelles festonnées des branchages, et un grand cri monta de la foule inhumaine massée au pied de la tour.

Car Hashâtan n'était plus seul au sommet du donjon. Une forme se tenait à côté de lui, frêle et pâle, et cette forme était celle d'une fille des Hommes ! D'une beauté somptueuse, sa peau était aussi blanche que celle d'Hashâtan était noire, son corps de

déesse flottait dans la nuit, ses longs cheveux jais constituaient son seul vêtement. Dans ses yeux dorés étincelait un défi de fierté et de sensualité mêlées.

L'impression de réalité était extraordinaire. Il semblait à Murray que la scène se déroulait dans une autre vallée et que, par quelque hasard, il pouvait y assister du faite de la tour. Pourtant, elle était vieille de dizaines de milliers d'années. La lune était plus large que celle que l'aventurier connaissait, des bosquets de conifères recouvraient les falaises aujourd'hui nues. Les pics même, sans différer pleinement de ceux qui entouraient la gorge, n'étaient pas identiques : plus petits, plus vallonnés, ils permettaient de dater la vision.

L'aventurier frémit comme une perspective vertigineuse s'ouvrait dans son esprit.

« L'Hindou Kouch n'était qu'une chaîne de collines...

— Elle était bien moins que cela ! » ricana l'homme noir en s'adressant pour la première fois à l'Irlandais. « Un plateau, que des défilés profonds commençaient à peine à fissurer sous la pression des laves.

« Namea était aussi belle que j'étais puissant. Cette nuit-là, elle apparut au sommet de la tour. Comment s'y prit-elle ? Je l'ignore. Prêtresse d'Océan, elle avait quitté l'armée humaine éparpillée dans les collines et était entrée dans Nuzghâl, en dépit des gardes et des sortilèges qui protégeaient les murailles. Namea... Elle seule, de tous les Hommes, avait compris ce qui se tramait dans Nuzghâl. Elle seule avait aperçu les lourds démons qui tournoyaient au-dessus de la tour. Elle seule *savait*... que les chaînes rouillées étaient en passe d'être brisées, que le Serpent était en passe de renaître et que l'Humanité risquait de disparaître, anéantie en un holocauste sanglant.

« Debout à mes côtés, elle prononça mon nom. Sa voix était chaude et sensuelle, promesse de voluptés divines. Son regard était celui d'une femme, impatiente et soumise à la fois. Ses doigts tissaient dans la nuit des signes inconnus. Elle prononça mon nom, et des liens de soie enveloppèrent mes membres. Sa voix charma mon âme. Tel un papillon qui ensorcelle la lumière, elle virevolta au sommet de la tour, et je ne fis aucun geste pour l'arrêter.

« Des millénaires s'étaient écoulés depuis que la dernière vestale d'Atlantis avait exécuté cette danse. En punition de son impudence, Océan avait détruit son île et recouvert des continents de vagues hautes de mille mètres – car les pas qu'elle exécutait avec tant de grâce mettaient en branle l'univers entier et changeaient la course des planètes. Namea avait arraché le secret de cette danse aux lèvres parcheminées d'une momie infecte, un roi atlante mort pour s'être dressé autrefois au-dessus de mes autels, une hache à la main... J'avais dévoré son cœur une heure après avoir anéanti sa flotte ! »

L'homme noir éclata d'un rire mauvais, et à nouveau Murray frémit. Car il y avait dans ce rire toute la férocité du monde, une bestialité immonde, délibérée, qui évoquait, de façon indicible, la reptation d'un anaconda approchant de sa proie dans un marais.

« Cette nuit-là, au sommet de la tour, tandis que j'étais fasciné par sa beauté, Namea, prêtresse des Hommes, exécuta la danse blasphématoire. Des formes monstrueuses hurlaient autour de soleils noirs tandis que les formules interdites sortaient de ses lèvres délicates. Mais l'éclat brûlant de ses yeux captivait mon regard. L'incarnat velouté de sa bouche entrouverte, son corps de femme ondulant dans le vent, la pâleur lunaire de ses

seins, étaient autant de rets qui enchaînaient mon âme. Alors, dans le fracas des tourmentes et l'univers qui tremblait, comme les bourrasques vibraient au son de ses paroles, que la vallée entière tremblait et que les planètes s'entrechoquaient... *elle me vola le secret de ma puissance !*

« Je hurlai, et à la même seconde la voix du roi atlante mort vibra à mes oreilles, les rets magiques s'abattirent sur mes épaules et le rire cristallin de Namea s'éleva – un rire de triomphe et de moquerie sans bornes, qui s'éleva au-dessus de Nuzghâl, tel un sombre baiser de mort ! »

Hashâtan poussa un rugissement de rage.

« Alors... son sacrifice volontaire scella le sortilège. »

De la tour irréelle, dans le puits, se détacha une blanche forme. Namea sembla flotter un instant dans le vide, à portée de main de l'homme noir sur la plate-forme, comme si une force invisible l'empêchait de tomber. Puis elle chuta, et la vision s'évanouit. Un instant, il sembla à Murray qu'un cri lointain, féminin, s'élevait des profondeurs du puits.

Hashâtan ne l'entendit pas. Il se dressait au-dessus d'Azia, monstre rescapé du passé, survivant d'une ère effroyable. Dans ses yeux brillait la folie. Combien de fois avait-il revécu cette scène, depuis cette nuit de cauchemar perdue au fond des âges ?

« À l'aube, les Hommes vêtus de peaux de loup prirent Nuzghâl et dispersèrent mon peuple, égorgèrent les prêtres et brisèrent les idoles. Ils abattirent les remparts, rasèrent mon palais et salèrent le sol pour que rien ne pousse dans cette vallée. Ils n'épargnèrent que cette tour, le Trône d'Hashâtan comme ils l'appelèrent en se moquant, pour que leurs fils n'oublient jamais Namea et l'ombre que, par le sacrifice de sa vie, elle avait confinée dans la tour. Puis ils gravèrent dans le roc des avertissements et des malédictions, et ils partirent.

« Bien longtemps après, la rivière s'assécha. Avec elle, mourut la forêt. Je m'en moquais. J'étais pris au piège, captif de cette vallée. Enfermé dans la tour, incapable de regagner les tourbillons de l'éther... enchaîné par le sortilège de Namea. Les rares survivants de ma race demeurèrent dans la cité. D'eux aussi, Namea se vengea. Peu à peu ils disparurent, et les ruines de leurs palais les suivirent dans le néant. Quelques-uns restèrent là, à me maudire et à attendre la mort, des ères entières. Leur délivrance ne vint que bien longtemps après, mais leurs âmes continuent de hanter la vallée. Sous forme de bourrasques, elles hurlent autour de la tour, hurlent dans le défilé et rampent dans l'escalier tels des scolopendres. Elles obéissent à ma voix comme autrefois, lorsque j'étais un dieu tapi dans l'obscurité des temples et que des prêtres au crâne rasé sacrifiaient en chantant leurs filles au grand dieu Hashâtan.

« Je me souviens du jour où mon peuple s'éteignit. Des cycles lunaires s'étaient écoulés, des cataclysmes qui disloquèrent des continents avaient ravagé la planète, des contrées verdoyantes étaient devenues des déserts et des océans avaient englouti des montagnes, et toujours le murmure du monde s'échouait contre ces murs immuables. De l'ouest lointain, des armées étincelantes avancèrent vers l'orient, myriades d'hommes menées par un barbare blond. Rangées de boucliers et hampes de lance, nuées de flèches, cimiers multicolores qui se balancent au vent : la guerre balaya le monde d'ouest en est ! Je vis des hommes de cette armée s'enfoncer dans le défilé et galoper parmi les ruines de

ma cité. Les ultimes représentants de mon peuple furent exterminés ce jour-là, et tous usèrent leurs derniers souffles à me maudire.

« Un des cavaliers en armure osa monter jusqu'à moi. Je revois l'éclat de ses yeux bleus sous le casque d'acier ciselé d'argent, son visage balafré et sinistre, les mèches noires de sa chevelure. Ses bras aux muscles épais, ses joues couturées de cicatrices et sa cuirasse fatiguée par une centaine de charges témoignaient que cet homme était un guerrier, et un guerrier comme je n'en avais plus rencontré depuis des lustres. Élevé pour la guerre, il suivait son prince pour le seul plaisir de se battre et de découvrir de nouveaux territoires. Pourtant, cet homme s'enfuit en hurlant, me laissant en souvenir la main qui tenait son glaive, et il emmena ses compagnons dans sa fuite. Je le vis mourir dans une embuscade tendue par des hommes de clan, quelque part à l'est. Un rempart de corps disloqués accompagna le manchot dans la mort... Que m'importait ! Je vis des hordes de cavaliers écraser les cités élevées par ces premiers barbares, et d'autres guerres encore, et des querelles tribales sans nom et sans âge.

« Autrefois, j'aurais pu disperser ces armées d'un geste de la main et renvoyer ces conquérants éphémères au néant de l'oubli, ébranler les montagnes et ensevelir les tribus sous des tonnes de roc... Je ne le pouvais plus. Moi qui avais dominé le monde, je restai immobile. Prisonnier de cette tour. Roi d'un cercle de poussière et d'un peuple d'ombres. Le monde au-delà de cette vallée n'avait pas plus de consistance que le sable poussé par le vent. Qu'êtes-vous, barbares, et qu'est le monde, sinon des ombres destinées à l'oubli, fausses et faibles, telles que Namea ?

— Pourquoi, alors, retenir Azia ? dit Murray à voix basse. Laisse-la partir. Qu'est-elle, comparée à la beauté de Namea ? Une enfant, une ombre destinée à l'oubli mais qui aspire à la vie de tout son être.

— Laisse-la partir, répéta Yar Khattak, encore abasourdi par ce qu'il venait d'entendre et de voir, ou tes os se transformeront en sable plus vite que tu ne le crois !

— Barbare ! répliqua Hashâtan, et la folie réapparut dans son regard. Qui es-tu pour me menacer ? Des hommes bien plus puissants que toi sont morts dans d'atroces souffrances pour avoir seulement contesté une de mes décisions ! Je pourrais te briser le crâne d'un revers de la main, envoyer ta dépouille hurlante s'écraser contre les falaises et déchirer tes membres de mes mains nues ! Crois-tu que je n'aie que des poignards à t'opposer ? *Chien !* Tu vas sentir le pouvoir du Maître de Nuzghâl, et ton âme flétrie implorera grâce dans les feux de la mort ! »

Hashâtan fit un geste vers l'Afghan – et une sphère incandescente jaillit de sa main ! Telle une gigantesque boule de feu, l'énergie pure – de la même phosphorescence verte que les yeux du démon – frôla le Khattak avec un chuintement sinistre, roussit son khalat et poursuivit au-delà.

Elle rencontra la falaise avec un crépitement sec. Une lueur émeraude éclata dans la vallée comme elle s'enfonçait de plus d'un mètre dans le granit, puis un pan de roc se détacha de la paroi et s'effondra dans un nuage de poussière. Le souffle torride de la déflagration lécha la base de la tour, desséchant les deux hommes.

Cette démonstration de puissance dura deux battements de cœur, mais dans ce laps de temps, Murray n'était pas resté inactif. Il agit comme la sphère frôlait Yar, et son couteau

khaïber passa en miaulant à un pouce d'Hashâtan.

« Fou ! gronda le démon. Tu oses ! »

D'un mouvement si vif que l'œil ne put le suivre, l'homme noir évita la lame et se glissa sous le bras du Gael. L'instant d'après, un étau meurtrier immobilisait l'aventurier : les bras d'Hashâtan s'étaient refermés sur lui – et Murray crut perdre la tête : car ce n'était plus un homme qui l'enserrait de ses bras, mais *un gigantesque serpent, dont la tête en losange le dominait, et qui dardait sur lui deux yeux fendus !*

« Fuis... Sauve Azia ! » parvint à articuler l'Irlandais avant que la pression du corps reptilien ne lui coupe le souffle.

Le Khattak grogna, mais ne bougea pas, stupéfait par la métamorphose. Il se contenta de porter la jeune fille hors de la zone de combat et se tint au-dessus d'elle, prêt à intervenir à la moindre occasion.

L'aventurier n'avait pas lâché le grand coutelas afghan, cependant il était dans l'incapacité de l'utiliser. Les prunelles de feu étincelaient à un pouce de son visage, émeraudes brûlantes où luisait une bestialité absolue. La langue bifide sifflait entre deux crocs empoisonnés, exhalant une haleine musquée de charogne. Les côtes de Murray craquèrent sous la poussée formidable des anneaux du monstre. Il sentit les muscles froids du serpent qu'était devenu Hashâtan se tendre et se contracter contre son corps, mais surtout il perçut l'*énergie* qui en émanait : formidable, inépuisable, elle coulait dans ses veines comme un glacier éternel, rendant toute lutte inutile. Murray eut l'impression d'affronter un dieu des anciens temps, le noir Python de Delphes oublié des hommes et dont ils avaient appris autrefois à maudire le nom... Cette nuit verrait la rouge revanche du dieu déchu sur deux enfants humains !

Mais Murray n'était pas un enfant. Homme ou démon, il ne mourrait pas sans combattre. Ses articulations craquèrent, il prit appui sur ses jambes, planta ses talons dans la pierre et jeta toute sa vitalité de loup dans la bataille ! La férocité nue de son âme contre la cruauté surhumaine de son adversaire... Un instant, les deux puissances s'équilibrèrent, puis les yeux d'émeraude étincelèrent. Avec un sifflement contrarié de son museau camus, le serpent Hashâtan referma la prise et, dans un assaut meurtrier, sollicita toute l'énergie de son long corps fuselé ! Aussitôt, un voile rouge tomba devant le regard de l'Irlandais. Un rôle de mort s'échappa de ses lèvres, une écume de sang les recouvrit et il cessa de respirer. Le serpent géant lâcha l'aventurier, qui glissa à terre et s'immobilisa, en équilibre instable, au bord du puits.

De l'autre côté de la plate-forme, Yar Khattak avait suivi le combat avec effroi : Murray était un des hommes les plus forts qu'il connaissait ! Il fixa le reptile avec incrédulité : l'animal était lové en haut de la tour, sa tête se balançant vers l'Afghan. Alors, une lueur de meurtre monta dans les yeux de Yar, en réponse aux feux cruels qui brûlaient dans les pupilles fendues. Pour la première fois de sa vie, le Khattak sut que la résistance était vaine et qu'il allait mourir, broyé sous les étoiles par cette puissance inhumaine. Il jeta un regard désespéré à Azia. La jeune Khattak était sa sœur, et il l'aimait à sa façon. La laisser vivre entre les crocs de ce monstre revenait à la condamner à un sort plus horrible encore que la mort.

Hashâtan siffla, moqueur. Ses yeux, caillots luisants, étaient posés sur Azia et sur

l'Afghan debout au-dessus d'elle, jambes écartées et coutelas prêt à porter un coup unique et meurtrier. Alors le serpent noir *bondit*. Il détendit brusquement ses anneaux, avec une force prodigieuse qui l'amena à la verticale du gouffre. Tête dardée sur Yar Khattak, gueule ouverte, crocs pointés.

Deux événements survinrent, que l'esprit du Khattak mit un temps à enregistrer. Hashâtan était à mi-chemin, forme cauchemardesque échappée d'une ère plus sombre, et l'Afghan levait sa lame en aveugle, surpris par la vitesse du monstre, lorsque Irvin Murray se redressa sur un coude et de sa main droite lança son couteau khaïber dans les airs !

Il n'avait pas visé, pourtant un tourbillon plus puissant que les autres jaillit du puits et ramena l'arme vers le reptile. Elle le frappa dans le dos, entre deux vertèbres, avec tant de violence que Yar vit l'extrémité de la lame transpercer de part en part le corps annelé et saillir entre les écailles du ventre, dans un flot de sang et d'entrailles. Hashâtan fit une embardée. Un rauquement de douleur et de rage lui échappa, cependant il ne tomba pas. Porté par son élan, il allait atterrir sur la plate-forme, tout près de Yar, lorsque survint le second fait inexplicable.

Chassée par le vent, la poussière expulsée de la cheminée prit une forme étrange... comme une silhouette féminine qui s'interposerait entre le rebord de la tour et le serpent noir suspendu dans les airs, occultant les étoiles. Hashâtan l'aperçut-il ? Murray vit les yeux du reptile s'écarter, puis le corps noir rebondit comme s'il avait rencontré un obstacle matériel : il partit à la renverse dans les ténèbres du puits.

Un craquement titanesque déchira l'éther. Un instant, Murray crut apercevoir une ombre qui passait sur la lune. Un rire lointain monta du puits... le rire d'une femme morte, un rire éloigné de dizaines de millénaires et qui s'échappait des sphères éthérées de l'oubli.

L'Irlandais se remit debout avec lenteur. Face à lui sur la plate-forme, Yar Khattak passa une main tremblante sur son front.

« Comment va Azia ? »

Irvin Murray se tenait encore les côtes. Assis en travers de sa selle, il regardait la main du Khattak caresser avec tendresse les cheveux noirs de la jeune fille, qui dormait dans ses bras.

« Elle dort. Elle est brisée par sa fuite devant Hussein et par l'apparition qui s'est soudain montrée à elle dans l'escalier de la tour, mais elle s'en remettra. Allah soit loué, elle a perdu connaissance aussitôt et ne s'est réveillée que dans mes bras ! Elle ne sait rien de l'horreur de Nuzghâl. »

Une ombre passa dans le regard du Khattak. À mi-voix, pour qu'Azia n'entende pas, même dans le sommeil profond où elle était plongée, il murmura :

« Crois-tu à l'histoire qu'a raconté ce démon ? Son âge incroyable, et l'histoire de cette Namea qui s'est jetée de la tour ?

— Tu as vu ce que j'ai vu, répondit Murray. Sa... *métamorphose*. Comment une telle chose est possible, je l'ignore, mais...

« Lorsque nous descendions l'escalier débarrassé des vents furieux, j'ai ramassé la lampe, mais aussi le poignard qu'Hashâtan, d'une manière ou d'une autre, nous avait lancé. (Il sortit de sa sacoche de selle une lame d'acier bleu fuselée, longue d'un demi-mètre, aussi tranchante qu'un rasoir, et la tendit à Yar.) Pourrais-tu me dire quel forgeron, dans les collines, est capable d'un tel travail ? »

Le Khattak tourna la lame dans sa main, puis la rendit à Murray avec un grognement.

« Cela ne prouve rien. Le monde est vaste et je n'en connais pas tous les armuriers.

— C'est juste, dit Murray. Mais moi, je le connais. J'ai vu de semblables lames dans les musées d'Europe. C'est un travail grec, plus exactement macédonien, du IV^e siècle avant notre ère... l'époque d'Alexandre, Yar ! Ce glaive a appartenu à l'homme qui, à la tête d'un détachement de cavaliers macédoniens, a pénétré dans la vallée de Nuzghâl et a exterminé les derniers rescapés du peuple de Namea. Il a laissé sa main dans la tour ainsi que son glaive, et c'est avec cette arme qu'Hashâtan a tenté de nous tuer.

— Rien ne prouve que l'homme noir n'a pas arraché ce poignard à une tombe ancienne, un de ces tumulus qui plantent les plaines au pied du mont Samir.

— C'est possible, concéda Murray. (Il continua cependant :) Admets tout de même ce fait : lorsque nous avons inspecté le fond du puits avec la lampe, nous n'avons aperçu aucun reste du démon.

— Nous avons aperçu le bandeau d'or qui ceignait son front, protesta le Khattak. Le corps ne devait pas être loin, même si nous ne l'avons pas discerné ! Azia bougeait dans son sommeil et je ne voulais pas qu'elle se réveille dans les ténèbres de l'escalier. Veux-tu que nous y retournions ? »

Murray se tourna à demi sur sa selle. La tour disparaissait derrière le premier coude de la gorge. L'Irlandais n'avait aucune envie de revenir sur ses pas. Il avait failli y mourir. Seule sa vitalité indomptable lui avait permis de revenir des rivages de la mort où l'avait rejeté l'étreinte d'Hashâtan. Sa vitalité, et aussi... il gardait le souvenir d'une voix féminine qui l'avait tiré de l'inconscience... Aussi, pour rien au monde, il ne désirait s'appesantir sur les mystères de cette vallée.

« Pourtant, reprit-il encore, presque malgré lui, ce n'est pas ma lame qui a abattu le serpent géant. J'ai vu dans tes yeux l'épouvante lorsque l'ombre a surgi du puits et a repoussé Hashâtan dans le gouffre. »

Yar Khattak frissonna. Il jeta un regard noir à Murray.

« Que sais-je de la volonté d'Allah ? Qui suis-je pour chercher à comprendre Sa puissance ? Ce que j'ai vu, c'est ton coutelas se tordre dans les airs et traverser le corps du reptile. Le reste m'importe peu. C'est toi qui as tué ce démon, comme tu avais tué Hussein. Azia te doit deux fois la vie, et moi aussi. Je remercie Allah de t'avoir comme ami, et je te le dis : ne cherche pas plus loin, mon frère ! Ce que Dieu dissimule derrière un voile, il n'est pas bon pour un homme de chercher à l'entrevoir. »

Il cracha vers les ombres en bordure de la piste. Murray resta silencieux. Il comprenait les réticences du Khattak, et il savait aussi que ce qu'il avait vu n'était pas le fruit de son

cerveau étourdi. Il regarda la gorge, ses falaises lisses et le lit à sec de la rivière où ils chevauchaient, et il repensa aux visions qu'Hashâtan avait fait surgir du puits. Finalement il déclara :

« Il y a deux choses qui peuvent abattre un... homme. La première est une lame maniée avec courage.

— Et la seconde ? »

Un grand rire secoua l'Irlandais.

« Il n'y a qu'à regarder le visage d'Azia pour l'entrevoir ! Si Allah l'a fait si beau, il n'est pas bon qu'il soit dissimulé derrière un voile, mon frère ! »¹⁶

« Car la femme est belle... pour l'homme.
Elle est douce sous sa langue, parfumée pour ses narines.
Elle est le feu dans son sang, et un tonnerre de trompettes. »
Jack London, *Le Vagabond des Étoiles*, XXI.

¹⁶. *Ndla* : Le minaret de Ghor (Afghanistan) dresse ses 65 m de hauteur au bord de la rivière Harî-Rûd, dans un labyrinthe de collines désertiques. Il est daté des XII^e-XIII^e siècles et sa fonction demeure un mystère, du fait de son isolement.

La Venue du Vetr

1

Dans un salon de thé, sur la route de Kaboul

« Mon nom est Kam Shyok, fils de Munal, de la puissante tribu des *Kafirs*¹⁷ Kashtàn. Je suis né dans la vallée de Dungul, à l'ombre de pics gelés de toute éternité. Je n'y vis plus. Pourquoi ? La réponse est simple. Vois-tu, *Inglee seb*¹⁸ un homme a été proclamé *jast* par les Anciens de mon village. J'avais joué avec lui étant enfant, pourtant nous ne nous aimions guère. Une fois *jast*, il décréta qu'il prendrait pour épouse celle-là même qui était ma promise. Non qu'il faille accorder trop d'importance à une querelle dont une femme est l'enjeu, mais l'honneur d'un guerrier est autre chose. Aussi je le tuai, la nuit avant les noces, et je quittai la vallée sans me retourner.

« J'ai erré un temps parmi les loups de la steppe, adorant en secret Gish, Mòn et les autres puissances, car mes compagnons, tout criminel qu'ils fussent, étaient musulmans et m'auraient tranché la gorge s'ils avaient su que j'étais Kafir. Et puis j'ai rencontré Murrah Shah.

« Que je t'en parle, *seb* ? Pourquoi cet intérêt soudain ? Qui t'envoie, pour espionner *El Shir* !

« Je te crois, je te crois... Cesse de geindre, je ne t'ai pas fait mal. À peine t'ai-je frictionné les côtes et secoué pour voir si tu étais armé. Bois un peu de thé et cesse de gémir, par Gish, tu me fais honte ! Regarde, tous les clients t'observent et se moquent de toi. N'as-tu pas de pudeur ? Il est vrai que vous autres, *seb*, êtes des personnes fragiles. Sauf Murrah Shah. Lui, est de fer, même parmi les hommes des collines qui sont de vrais guerriers.

« Je l'ai rencontré dans des circonstances étranges. J'étais dans les montagnes au-dessus de Chitrâl... Parfois je reviens en Kafiristan, car j'ai la nostalgie de la vallée de Dungul, bien que je n'en approche jamais. Les hommes de ma tribu me tueraient, mes propres frères seraient dans l'obligation d'exercer la vengeance des Kashtàn, sous peine d'être chassés à leur tour ou massacrés. Toutefois l'odeur des mélèzes dans le couchant, les pistes étroites comme le dos de la main, l'air froid et pur de l'aube au-delà des montagnes, tout cela me manque. Après avoir chevauché avec des hommes perdus, je

¹⁷. *Kafir* : terme arabe désignant un non-musulman, ici un « païen ». Les tribus du Kafiristan, qui prétendaient descendre des Grecs d'Alexandre le Grand, sont restées polythéistes jusqu'en 1885 ; la campagne de conversion forcée, menée par l'émir d'Afghanistan Abd er-Rahman, en fit des musulmans : le pays s'appelle depuis Nuristan, « Pays de la Lumière ». Lire le récit du voyageur anglais sir Georges Scott Robertson, *The Kafirs of the Hindu-Kush*, Londres, 1896.

¹⁸. *Inglee seb* : formes afghanes de « Sahib anglais ».

suis heureux de m'asseoir auprès de bûcherons et de me chauffer à leur feu, de parler avec eux des batailles des dieux et des disputes entre tribus. Quelquefois, un voyageur donne des nouvelles, au détour d'une conversation, de mon père ou de mon aimée. J'ai ainsi appris qu'elle s'est mariée, il y a deux printemps, avec le frère de l'homme que j'avais égorgé. Mais je ne pouvais pas tuer tous les membres de son clan, n'est-ce pas ?

« Que tu ramasses ton carnet et notes mes paroles ? Et qu'en feras-tu ? Laisse-les libres de s'envoler. Vous autres *seb*, voulez toujours posséder ce qui n'est pas à vous !

« Oh, c'est bon, c'est bon. Écris si cela te chante, mais cesse de m'interrompre. En tout cas, je t'aurai prévenu, cela n'intéressera personne dans ton pays. Ils ne me connaissent pas et n'ont jamais entendu parler ni de Murrah Shah, ni du *Vetr*. Ils ne savent même pas ce qu'est un *Vetr* ! Oh ! Oh ! Les ignorants !

« Je longuais donc une vallée emplie d'une forêt bleue, haute et belle mais humide et sombre, accrochée au flanc d'une montagne immense. Je m'étais égaré et me hâtais, la neige était épaisse, le temps menaçait et je n'avais pas de cheval. Aussi fus-je surpris par le spectacle qui s'offrit à moi au détour de la piste. »

2

Du sang dans la neige

La piste débouchait sur une vaste clairière. Large d'une centaine de pas, elle scintillait dans la lumière, entourée par l'ombre azurée du feuillage des cèdres. Au centre de la surface immaculée de neige, se dressait un édifice familial. Posé sur un soubassement de pierres agencées avec soin, il comportait un étage de bois et s'achevait par de hautes piles pointant vers le ciel. Un tronc de bois creusé d'encoches menait du sol à l'unique porte ménagée à l'étage, deux mètres plus haut, au-dessus de la base de pierre.

Les poutres de cèdres formant l'ossature de la partie haute de l'édifice étaient décorées d'entrelacs végétaux et peintes de couleurs vives.

Un sanctuaire de Gish, me dis-je en m'engageant dans la clairière. La couche de neige était profonde, nul passage n'avait été dégagé depuis l'orée de la forêt. Je dus m'aider de la crosse du fusil pour progresser. Aucune fumée ne sortait du toit. Cela m'étonna car à l'étage, la porte était ouverte. *Le Mir*¹⁹ doit être absent, pensai-je, car le froid devait envahir le réduit qui lui servait d'habitation.

Occupé à dégager la neige à l'aide de la crosse du fusil, ahanant et suant, je n'aperçus pas l'homme qui m'interpella soudain d'une voix forte, en pashtoun :

« Ne bouge pas, camarade, et laisse ton fusil dans sa position actuelle. »

Je levai la tête. Le canon de mon arme était pointé sur la cime des arbres. Tout au plus pourrais-je effrayer un écureuil malchanceux en faisant feu. Par contre, l'inconnu, appuyé au montant de la porte à l'étage du sanctuaire, pointait un pistolet en direction de ma tête.

¹⁹. *Mir* : nom des « prêtres » chez les Kafirs.

Ce n'était pas le Mir du sanctuaire. Il était jeune, vingt-cinq ans peut-être. Son khalat était d'une couleur indéfinissable, de même que les pantalons au-dessous. Une pelisse en peau de mouton couvrait ses larges épaules et descendait dans son dos jusqu'au niveau des genoux. Des bottes souples de cavalier lui montaient aux mollets, aussi fatiguées que ses vêtements.

Un turban crasseux dissimulait ses cheveux. Ses joues étaient envahies par un début de barbe noire. Deux yeux gris me fixaient avec l'intensité d'un fauve, sans animosité cependant. Restait le canon de l'arme dardé sur mon crâne, un automatique comme les *Inglee* ou les *Chouravis*²⁰ en usent.

« Qui es-tu pour menacer un voyageur égaré qui ne possède rien d'autre qu'un fusil rouillé et des vêtements usés ? dis-je, car j'étais dans l'expectative et ignorais s'il s'agissait d'un pillard ou d'un membre de la famille du jast que j'avais tué.

— Tu n'es pas en position de poser des questions, ami, répondit-il avec un grand sourire. Qui es-tu, toi, et que fais-tu ici ? »

Rassuré – cet homme parlait pashtoun sans accent kafir et n'était donc pas un Kashtàn lancé à ma poursuite –, je déclamai mon nom, omettant juste de préciser que j'étais proscrit par ma propre tribu et que nul ne vengerait ma mort.

« Pourquoi rôdes-tu dans cette vallée ? continua l'autre.

— Je m'y suis engagé par erreur. Lorsque j'ai aperçu le sanctuaire, j'ai espéré que le Mir m'indiquerait un chemin rapide pour regagner Chitrâl, ou bien m'offrirait l'hospitalité pour la nuit. Mais tu n'es pas le Mir. Qu'en as-tu fait, brigand ?

— Je vois que tu portes un sabre au côté. Dégaine-le, lentement, prends-le par la pointe et envoie-le-moi.

— Pour que tu m'éborgnes avec ! » protestai-je.

Les yeux de l'homme devinrent des fentes. Sa voix avait la dureté du silex lorsqu'il dit :

« Je pourrais t'abattre d'ici, sans bouger et sans trembler, puis vérifier si te tuer était nécessaire. Alors obéis ! »

J'obtempérai. Mon sabre décrivit une large courbe jusqu'à tinter aux pieds de l'homme. Sans que le revolver ne quitte ma tête, il le ramassa et observa la lame.

« Possèdes-tu d'autres armes blanches ?

— Un couteau pour la cuisine ! ripostai-je en brandissant le poing. Par Mòn et tous les dieux, vais-je finir nu dans la neige parce qu'un Pashtoun fou collectionne mes effets ? »

Il éclata de rire et, à ma stupéfaction, rengaina le revolver et descendit par le tronc creusé d'encoques.

« *Yamash*, tu es inconscient ! m'exclamai-je. Tu me tournes le dos alors que je possède toujours mon fusil. Je pourrais t'abattre comme bon me semble ! »

²⁰. *Chouravis* : surnom afghan des soldats russes.

Arrivé au pied du tronc, il se tourna vers moi et vit le canon du *jezail* qui le tenait en joue.

« Kam Shyok, digne fils de Munal, pardonne-moi si mes injustes soupçons t'ont offensé, dit-il en effectuant une courbette à mon attention. Les parages ne sont pas sûrs. L'apparence des voyageurs peut être trompeuse, et je voulais d'abord savoir si tu t'étais servi de ton sabre peu auparavant. »

Il me le tendit.

« Pourquoi, je te prie, cette précaution ? dis-je en rengainant le *chamchir*. Qui es-tu, toi qui sors du sanctuaire de Gish à la place du Mir ?

— Mon nom est Irvin Murray.

— Murrah Shah ! » Je reconnus alors ces yeux gris – mais reconnaître n'est pas le terme exact. Je n'avais jamais vu Murrah Shah avant ce jour, bien qu'il fût célèbre à cette époque depuis déjà deux ou trois années en Afghanistan. Cependant tous les guerriers, de Djalalabad à Hérat, savaient que le regard d'*El Shir* est gris comme l'acier et plus meurtrier qu'un *tulwar*. « Tu es Murrah Shah ! Que fais-tu ici ?

— Tout comme toi, je suis égaré, si ce n'est que je suis descendu de l'autre versant de la vallée, dix minutes à peine avant que tu n'apparaisses à l'orée de la forêt. Tu n'as qu'à vérifier, ma piste est aussi visible que la tienne dans cette clairière plus lisse que la surface d'un lac.

— C'est vrai, acquiesçai-je après un instant. Dans ce cas, pourquoi m'as-tu menacé ? Que redoutes-tu, et en quoi l'observation de mon sabre t'a-t-elle convaincu de ma bonne foi ? »

Le visage de Murrah Shah se durcit. Il passa une main sur sa barbe naissante et désigna du menton la porte à l'étage.

« Le Mir n'est pas absent. Il est là-haut, et il y restera.

— Il est mort ?

— Autant qu'un homme à qui le cœur a été arraché peut l'être. »

Un vent glacé balaya la cime des cèdres. Un noir soupçon s'insinua dans mon esprit, ainsi que la peur. J'avais devant moi *El Shir* – ou quelqu'un qui disait se nommer *El Shir* –, et ses nombreux exploits avaient de quoi effrayer.

« C'est toi qui l'as tué ?

— Sa poitrine a été ouverte d'un seul coup, dit-il comme s'il n'avait pas entendu. On a écarté la cage thoracique pour lui ôter le cœur. Il était encore vivant à ce moment-là. Ses yeux sont révoltés et ses traits tordus par la douleur et une terreur...

« Non, ce n'est pas moi qui l'ai tué, et je voudrais bien rencontrer l'homme capable d'une telle boucherie. Par l'Enfer, la statue de Gish a été renversée. Il y a du sang partout ! »

Comme je restais là, indécis et mordillant ma barbe, il dégaina son *tulwar* et le passa sur la neige. La lame longue de deux pieds ne laissa nulle tache suspecte, aussi je décidai de lui faire confiance – d'autant qu'il avait eu l'occasion de me tuer et n'en avait pas

abusé. Je baissai mon fusil.

« Depuis combien de jours le Mir est-il mort ? » m'enquis-je avant de gravir le tronc. J'étais peu désireux d'entrer dans un lieu sombre empuanti par un cadavre en décomposition, quand bien même l'atmosphère glaciale de la vallée avait pu conserver le corps.

« Qui a parlé de jours ? dit Murrah Shah d'une voix étrange. Le Mir n'était pas froid lorsque je l'ai découvert. Il a été massacré il y a moins d'une heure.

— Une heure ? C'est impossible ! La dernière chute de neige a eu lieu hier soir, or les seules pistes ouvertes dans la clairière sont les nôtres !

— Exact. Voilà pourquoi, outre sa sauvagerie, je ne comprends pas ce meurtre. »

Je ne suis pas homme à pâlir devant un mort. Pourtant, lorsque je redescendis le tronc, je dus serrer les dents pour ne pas vomir. Murrah Shah me tournait le dos, les mains sur les hanches. Il observait la ligne bleue des cèdres avec une attention soutenue. Je m'assis par terre et me frictionnai le visage avec de la neige.

« Crois-tu qu'un animal ait pu commettre cette horreur ?

— Kam Shyok, tu ignores précisément où nous nous trouvons, mais tu connais mieux cette contrée que moi. Un animal peut-il couper un homme en deux, puis s'évanouir sans laisser la moindre empreinte sur les cinquante pas qui séparent le sanctuaire de l'arbre le plus proche ? »

Un frisson passa entre mes épaules lorsque je répondis :

« Non. Et... (Ma voix devint un murmure.) Je n'ai jamais vu un animal ouvrir la poitrine de l'homme dont il vient de faire sa proie et se contenter d'en extraire le cœur. En outre, quel animal s'acharnerait sur une statue de Gish, jusqu'à lui arracher la tête avec les dents ? Il y a là une volonté délibérée, une intelligence... sauvage mais réelle. »

L'*Inglee* me lança un regard perçant.

« Tu as l'œil et l'esprit acérés, Kam Shyok. As-tu une idée sur la manière dont l'assassin a traversé la clairière ?

— Peut-être. On peut se mouvoir sur de la neige fraîche à l'aide de deux faisceaux de branches tressées, puis verser de la poudreuse pour effacer les empreintes. Il devient dès lors impossible de repérer une piste.

— Les Mirs ont-ils des ennemis parmi les Kafirs ? Je veux dire, as-tu déjà entendu parler d'un meurtre similaire dans les montagnes ?

— Non. Sauf en cas de *jihad*, aucun musulman n'attaquerait à la légère un Mir. Parmi les Kafirs, les prêtres sont respectés par tous. Ils tranchent les désaccords entre tribus ou entre clans. Quelle que soit la réponse, on se plie à leur décision. Nul ne se permettrait de protester, car s'opposer aux Mirs, c'est s'opposer aux dieux, et d'abord... *Imra* ! m'exclamai-je comme une idée soudaine me frappait.

— Qu’y a-t-il ?

— Tu as demandé si les Mirs avaient des ennemis, si certains d’entre eux étaient parfois assassinés. (Je scrutai la masse de la forêt avec inquiétude.) Cela n’est plus arrivé depuis des générations, cependant lorsque j’étais jeune, j’ai entendu un vieil homme raconter une histoire. Je crus alors que ce n’était qu’une légende destinée à effrayer les enfants de Dungul, mais aujourd’hui...

« As-tu remarqué, Murrah Shah, que les autels des dieux Kafirs ressemblent à des tours ? Le Mir qui y réside en est le prêtre, mais aussi le défenseur. L’entrée est surélevée, précisément pour mettre le saint homme hors d’atteinte d’un ours – ou d’autre chose.

— Achève ton récit, Kam Shyok. Que racontait l’Ancien de Dungul ? »

Je me grattai la tête tout en observant le visage jeune et énergique de Murrah Shah. Il souriait, mais je lus dans ses yeux la volonté farouche de retrouver le coupable, quel qu’il fût.

« Imra est le dieu souverain des Kafirs, commençai-je. Il séjourne dans les nuées et les brumes, loin des hommes, en Urdesch. Mòn, le *pehlevan* du monde, est un héros et un *prayshambar*, un prophète. Il est le conseiller d’Imra. Il a pour mission d’abattre les monstres de son arc d’or. Un autre dieu traque les *div* et leur voue une haine mortelle, il a pour nom Gish. Il vit dans un château de fer et est le plus puissant des dieux. Lorsqu’il quitte sa demeure pour chasser sur les sommets, le ciel tremble, les éclairs raient les trois mondes. On le surnomme Yazid. Alors Yush, *malik* des démons, fuit Michdesh, le monde des hommes, et regagne Zozuk, le monde inférieur.

« Il est pourtant des créatures qui n’obéissent pas à Yush et ne craignent pas Gish. Elles errent, affamées, en Zozuk... et parfois elles s’immiscent en Michdesh par une faille dans le Mur qui protège l’univers des hommes.

« Alors, elles descendent, surgissant de vallées glacées où nul ne s’aventure car la vie y est impossible. Elles marchent parmi les humains, avides et mortelles. D’où elles viennent ? nul ne sait. Elles surgissent la nuit, de cols inviolés ou de montagnes inhabitées. Leurs gémissements éveillent des échos sinistres de parois de glace en falaise abrupte. Gish protège ceux qui entendent ces chants ! Ces créatures fondent sur les voyageurs solitaires. Elles attaquent les villages, plus imprévisibles et surnois que les avalanches du printemps, pour se repaître du corps et de l’âme des malheureux qu’elles croisent. Les musulmans les appellent *djinnns*. Nous autres Kafirs, leur avons donné le nom de *Vetr*.

« Il y a maintenant de nombreux siècles, les chefs de clans et les Mirs se réunirent au pied du Tirich Mir, la Montagne Sacrée. Ils prièrent Imra, Yazid et Nirmali, et Arom et Krumai... Ils offrirent de grands sacrifices. Car les *Vetr* semaient mort et désolation dans le pays, et nul ne pouvait s’opposer à ces créatures. Je me souviens d’une expression qu’utilisa l’Ancien de Dungul : “Les *Vetr* ne peuvent être tués par les armes des hommes”. Le plus puissant des guerriers d’antan n’a jamais pu s’opposer à cette épouvante. Yazid nous protège ! Les *Vetr* apparaissent, assouvissent leur faim insatiable dans le sang et la chair, puis regagnent leurs tanières... impunément. »

Murrah Shah avait écouté avec attention.

« À quoi ressemble un *Vetr* ?

— Nul ne sait. Ceux qui en ont vu n'ont pas vécu assez pour les décrire. L'Ancien disait que l'on reconnaît le passage de l'une de ces créatures à la manière dont elles dépècent leurs victimes. À chaque fois, elles... dévorent le cœur. »

Murrah Shah resta un instant silencieux. Je crus qu'il allait éclater de rire et se moquer de moi. Il n'en fit rien.

« Cette histoire est connue parmi les Kafirs ? demanda-t-il soudain.

— Je le pense. Pourquoi cette question ?

— Je crois que celui qui a tué le Mir s'est souvenu de cette légende pour dissimuler son crime. Cette macabre mise en scène, la volonté de camoufler les traces et de donner un aspect surnaturel au meurtre... nous avons affaire à un assassin doué d'imagination, Kam Shyok. Intelligent mais cruel. Un Kafir qui connaît les légendes et fait preuve d'une sauvagerie et d'un calme étonnants.

— Tu ne crois pas en l'existence des *Vetr*, Murrah Shah ? (Comme l'*Inglee* haussait les épaules :) Je ne peux t'en vouloir. Tu es jeune et étranger, et moi qui suis né dans ces collines je doutais de leur existence jusqu'à il y a une heure. Cependant écoute, mon histoire n'est pas finie. Les chefs de clans et les prêtres réunis au pied du Tirich Mir reçurent une réponse des dieux. De ce jour reculé, des autels de Gish furent installés dans des vallées secrètes. Certains défilés, dont l'emplacement fut indiqué aux prêtres durant leur sommeil, devaient rester sous la vigilance éternelle des Mirs. Leur sainteté écarterait le mal et empêcherait les *Vetr* de se répandre parmi les hommes.

— Ce fut efficace ?

— Il faut croire. Les *Vetr* ne sont plus aujourd'hui qu'une légende qui effraie les enfants. Pourtant, des Mirs veillent toujours – et certains, qui sans doute ne croient plus à la réalité des *Vetr*, meurent, le cœur arraché. »

Je me tus. Pour la première fois depuis des années, le bruissement du vent dans les hautes branches me parut animé d'une vie maussade, une menace tapie derrière le tronc moussu des arbres.

« Tu crois que c'est un *Vetr* qui a tué cet homme, dit Murrah Shah après un instant. Il suffirait pourtant d'un homme d'une grande force pour découper ainsi la poitrine du Mir.

— C'est vrai. Mais réfléchis : un homme capable d'un tel forfait doit peser un grand poids. Même appuyé sur des faisceaux de branches, il laisserait une piste visible. Or regarde, la neige de la clairière est lisse ! Il y a plus, ajoutai-je comme la mémoire me revenait peu à peu. Sache que les *Vetr* vouent une haine féroce aux Mirs et à celui qui reste leur ennemi perpétuel, Gish. Voilà pourquoi, toujours d'après l'Ancien, ces créatures démoniaques s'en prennent toujours aux sanctuaires des dieux.

— Et la statue de ce sanctuaire a été mutilée, opina l'*Inglee*. (Il sifflota entre ses dents, puis :) Il faut retrouver celui qui a commis ce crime. *Vetr* ou pas, le tueur a quitté le sanctuaire il y a à peine une heure. Séparons-nous. Décrivons un arc de cercle autour de la clairière. Nous découvrirons bien un indice de son passage et de la direction qu'il a prise.

— *Yamach* ! À moins que nous ne trouvions le *Vetr* lui-même, tapi sur une branche

dans l'épaisseur de la forêt.

— C'est possible, acquiesça Murrah Shah en assurant le tulwar dans sa ceinture. Mais je préfère que ce fou sanguinaire tombe sur moi plutôt que sur un enfant. »

Il récupéra son fusil, posé au pied de la tour, et s'engagea dans la neige.

« Comment nous préviendrons-nous l'un l'autre ? dis-je en me levant.

— Tu es un brave, Kam Shyok. Tu as davantage de courage que moi, car tu es persuadé qu'il s'agit de l'œuvre d'un *Vetr*, alors que je pense que nous avons affaire à un tueur sadique et intelligent. Peut-être n'est-ce pas si différent, après tout... Le premier qui trouve un indice n'a qu'à tirer un coup de feu.

— Et si le *Vetr* attaque l'un de nous ? »

Arrivé à l'orée de la clairière, *El Shir* se retourna en souriant :

« En ce cas, vide ton chargeur, dégaine ton sabre et prie Gish qu'il t'assiste ! Quoi qu'il advienne alors, sache, Kam Shyok fils de Munal, que je m'efforcerai de te venger. »

Sur ces paroles rassurantes, il s'évanouit dans les buissons. Je dus à mon tour m'enfoncer dans la neige, dans la direction opposée, jusqu'à ce que la pénombre bleue des cèdres pesât sur mes épaules.

3

Sur la piste du *Vetr*

Les ombres croissaient au creux de la vallée, au plus profond de la forêt, lorsque je rejoignis l'*Inglee*. Dix minutes plus tôt, une détonation avait interrompu mes recherches. Elle provenait de la gauche, à une centaine de mètres de la clairière. Je tendis l'oreille, m'appêtant à entendre d'autres coups de feu et à détalier dans la direction opposée. Rien ne vint, et je me mis péniblement en route.

Je n'avais rien trouvé, mais lorsque j'arrivais à hauteur de Murrah Shah, je vis qu'il n'en était pas de même pour lui.

« Qu'y a-t-il, *El Shir* ? As-tu vu le *Vetr* ? »

Le visage de mon compagnon était grave. Sans un mot, il désigna du doigt la petite combe qui s'étendait à nos pieds.

La forêt descendait en pente douce sur une cinquantaine de pas pour remonter d'une manière identique en face de nous. La dépression naissait plus haut, près des glaciers mortels des sommets, plongeant vers les vallées lointaines en un goulet étroit et régulier qui sillonnait la pente de la montagne telle une cicatrice. Les cèdres y étaient clairsemés, mais les buissons plus denses, la neige plus épaisse et la pénombre plus importante que sur la crête où nous nous trouvions. Ces caractéristiques n'empêchaient pourtant pas de discerner, sur le flanc opposé de la combe, une forme immobile, plus grande qu'un homme, allongée dans la neige au pied d'un cèdre tordu par les ans.

« J'ai préféré t'attendre avant de m'engager dans ces taillis, dit l'*Inglee* d'une voix neutre. Parviens-tu à identifier cette silhouette ? »

Je plissai les yeux, en vain.

« Reste ici pendant que je descends dans la combe, continua-t-il. Si tu vois quelque chose d'étrange, avertis-moi. Les buissons montent plus haut que ma tête, mais je lèverai le fusil. Tu sauras ainsi si c'est moi qui fais bouger les branches ou s'il s'agit d'autre chose. Dans ce cas, dis-moi d'où cela vient, que je sache de quel côté l'attendre – et puis tire. »

J'opinaï. Son plan était de bon sens. Si un *Vetr* ou un fou criminel se dissimulait dans ce trou, ç'aurait été stupidité de s'y risquer sans protection.

« Ne perds pas de temps, Murrah Shah. La lumière est mauvaise. Dans quelques minutes, je ne verrai plus grand-chose. »

Il descendit à pas prudents dans la dépression. Avant que les buissons ne le cachent à ma vue, il avait de la neige jusqu'à mi-cuisse et progressait avec difficulté. Il n'aurait aucune chance de fuir un danger à cette allure – mais je doutais que l'homme connu en Afghanistan sous le nom d'*El Shir* ait l'intention de fuir quoi que ce fut !

Les minutes passèrent avec une lenteur mortelle. Je ne voyais plus l'*Inglee*, seulement le faite des buissons qui s'agitait parfois dans la direction qu'il suivait. Je surveillais à droite et à gauche de cette ligne, mon regard montait jusqu'aux crêtes de la combe et au feuillage des cèdres... Qui n'a pas connu un crépuscule dans une forêt de conifères ignore ce qu'est l'obscurité qui oppresse, qui transforme les troncs et donne consistance aux cauchemars les plus noirs ! Imra sait que je ne suis pas un lâche, mais l'image du corps supplicié du Mir hantait mon esprit. L'idée que l'être capable d'un tel ouvrage se trouvât à proximité soumettait mes nerfs à rude épreuve. Aussi fus-je soulagé de voir Murrah Shah sortir des buissons à proximité de la silhouette allongée, sur l'autre flanc de la combe. Il me fit signe de la main et cria :

« C'est un léopard des neiges. Il a été tué il y a peu.

— De quelle manière ? m'enquis-je d'une voix qui tremblait.

— Égorgé, fut la réponse laconique. Attends. Non seulement on lui a ôté le cœur (à ces mots, je crois que mon propre cœur manqua un battement), mais on l'a écorché pour enlever la fourrure. Une partie de la tête manque, ainsi que la queue et l'extrémité des pattes. »

L'*Inglee* resta une minute aux côtés de la dépouille, observant la neige alentour et les arbres proches, puis il entreprit le chemin inverse. Ce fut plus rapide, car la piste était tracée, mais les ombres s'étaient encore épaissies lorsqu'il rejoignit la crête. Des gouttes de transpiration brillaient sur son front.

« Le léopard était un adulte dans la force de l'âge. Il était capable de terrasser un homme ou de venir à bout d'un yack de belle taille. Pourtant, il a été égorgé. Celui qui l'a tué s'est aidé, non d'une arme à feu ou d'un arc, mais d'une arme blanche maniée à bout portant, la même sans doute que celle qui a mis en pièces le Mir. De surcroît, il a défié le fauve dans son domaine.

— C'est-à-dire ?

— Il y avait du sang sur le tronc et les branches du cèdre. Lorsque le léopard est tombé dans la neige, il était déjà mort. Celui qui l'a tué l'a égorgé dans l'arbre, puis il est

descendu, a dépouillé l'animal, et est remonté dans les branches. »

Je sentis les courts cheveux de ma nuque se hérissier.

« Il s'y trouve encore ? »

L'*Inglee* secoua la tête.

« Non. Par contre, la peau du léopard a laissé une piste de sang dans la neige au pied des arbres proches. Notre tueur se dirige vers l'ouest, vers le bas de la vallée. Il suit la dépression. Chose étrange, pour ne pas laisser de piste, il progresse de branche en branche.

« Kam Shyok, je commence à me demander... »

Il n'acheva pas. Ses yeux étincelèrent de manière sinistre dans le crépuscule.

« *Inglee seb*, nous marchâmes la nuit entière sur les crêtes du goulet. Aurions-nous voulu prendre du repos, nous ne l'aurions pu. Le froid transformait notre haleine en volutes tourmentées, la neige tombait drue à nouveau, des glaçons se formaient sur nos vêtements et dans nos barbes. Nous nous guidâmes à la lueur des étoiles, car la lune ne daigna pas se montrer. L'univers se réduisait à la blancheur du sol et aux stries projetées par le noir de jais des arbres. Les rares lambeaux de ciel déchiquetés par les branches des cèdres nous permirent de garder la direction approximative de l'ouest.

« Murrah Shah avançait à pas réguliers, tel un homme en transe. La surface de la neige craquait et s'enfonçait sous ses bottes souples, sa lourde pelisse était blanchie par le gel. Cependant il ne semblait pas incommodé par la température. Ses yeux étaient des braises incandescentes. Il scrutait les profondeurs de la forêt et des frondaisons avec une grande intensité, tressaillant lorsqu'un animal détalait à notre approche. À un moment, je crois que trois loups se dressèrent devant nous. Je vis l'émeraude de leurs yeux briller dans notre direction. *El Shir* ne ralentit pas, et la meute s'effaça en silence.

« ... Je te remercie de poser la question, *Inglee seb*. Eh bien, quant à moi, je serrais les dents, essayais d'oublier le gel qui mordait mes doigts, la faim qui tenaillait mon ventre et la brûlure endolorie de mes muscles tétanisés. Que faire d'autre, d'ailleurs ? Depuis que j'avais rencontré ce jeune *Inglee*, je l'accompagnais et traquais avec lui ce qui avait tué le Mir. De toute manière, je ne me voyais pas dormir, seul, dans le sanctuaire au milieu de la forêt. Pour ce que j'en savais, le *Vetr* pouvait changer d'avis et revenir sur ses pas, ou bien un autre surgir de Zozuk, puisque le Mur n'était plus hermétique entre les deux mondes.

« Passons. Ce n'est pas cela que je veux raconter, mais comment, dans la nuit, nous parcourûmes dix longues lieues en suivant ce sillon noir, au plus profond de cette forêt hantée, sur les traces d'un démon sans visage sautant de branche en branche, pour atteindre aux premières lueurs de l'aube une piste déneigée qui serpentait à flanc de falaise. Elle menait à un hameau – oh, deux ou trois habitations de pisé et de bois, serrées les unes contre les autres, cernées de misérables champs. Je fus heureux en distinguant la fumée qui sortait des cheminées de pierres plates. Mes yeux étaient collés par le froid et

la fatigue, mon estomac criait famine. Un bol de soupe brûlante et une *chupati* trempée dans du beurre frit, voilà ce qui allait ravir mon âme et chasser la vision obsédante du Mir comme un cauchemar s'étiolo au réveil !

« Je me trompais. Lorsque nous arrivâmes dans le village, nous vîmes les portes brisées, les chiens qui geignaient... et nous comprîmes que le *Vetr* nous avait précédés de quelques heures. Il avait signé là de nouveaux crimes. Quatre.

« Non, je ne veux pas raconter ce que j'ai vu, ce matin écarlate, dans ce coin perdu du Kafiristan. Ni comment nous suivîmes la piste du *Vetr* jusqu'à Chitrâl d'abord, puis jusqu'à Kaboul. Cela t'étonne, *seb* ? Je te vois sourire. Peut-être ne me crois-tu pas ? Fais donc marcher ce qui te sert de cervelle, à moins que je ne la secoue à nouveau pour la stimuler ! Il était impossible d'aller trouver le gouverneur de Chitrâl ou l'émir de Kaboul pour dire : "holà, nobles seigneurs, un *Vetr* est descendu des montagnes pour semer la terreur parmi les Hommes. Faites en sorte qu'il ne vous échappe pas – ou *shut Imra di psàlà* !" ²¹

« À cette époque, Murrah Shah n'était rien pour l'émir. Il fallait se débrouiller seuls dans Kaboul. Au terme d'une piste de sang et de carnage longue de soixante lieues que nous suivîmes, tels des damnés visitant Yurdesh, pendant quatre nuits et trois jours. Remercie plutôt ton dieu que je ne raconte rien des scènes d'épouvante qui jalonnèrent cette traque – car le *Vetr* était affamé, et s'il évitait les gros villages, il fit sa proie de trois voyageurs solitaires et de deux autres habitations isolées.

« Jamais un homme ne chassa avec autant de rage que Murrah Shah. Je dois avouer que si, au fond de moi, j'éprouvais une certaine appréhension à l'idée de rattraper l'horreur qui nous distançait peu à peu, je n'eus bientôt plus qu'une idée en tête : la rejoindre et lui faire payer les souffrances dont elle s'était rendue coupable. *Vetr* ou maniaque criminel, il avait... Mais *Yamach* ! Puisque tu écris ce que je dis, je préfère te raconter comment, après la pénombre née des cèdres, nous nous retrouvâmes, *El Shir* et moi, dans l'ombre boueuse des ruelles de Kaboul, après que le *Vetr* se soit rendu coupable d'un nouveau crime à peine une lieue à l'extérieur des portes de la capitale. »

4

Dans les intrigues de Kaboul

La nuit venait de tomber, et j'étais perdu. La venelle où Murrah Shah s'engagea ressemblait à toutes les autres. Malgré sa fatigue – nous n'avions pas dormi dix heures en deux jours –, mon compagnon esquissa un sourire.

« Kam Shyok, sois heureux, nous arrivons.

— Tu m'en vois ravi, Murrah. Dis-moi : où arrivons-nous au juste, que je doive m'en réjouir ?

²¹. *Shut Imra di psàlà* : « Que la malédiction d'Imra s'abatte sur toi ! » (expression kafir).

— Au royaume des *efriits* ! répondit-il en riant. Il frappa un coup sec à une porte de bois ouvragée que rien ne distinguait parmi les centaines du bazar de Kaboul. Un *vasistas* invisible s'entrouvrit, un œil scrutateur se matérialisa derrière le battant.

— Passe ton chemin, pouilleux ! fut la réponse aimable. Le *vasistas* se referma d'un coup sec.

— Tu as perdu la clé du royaume, soupirai-je. Viens, tu t'es trompé de maison.

— Ce simplet d'Hassan ne m'a pas reconnu, avec cette barbe qui me mange les joues ! »

Il frappa derechef. Lorsque le *vasistas* se rouvrit, l'œil furieux d'Hassan se trouva face à l'orifice menaçant du colt.

« Hassan, fils d'une ânesse et d'un imam fou, ne reconnais-tu plus tes amis ? s'enquit Murrah d'une voix douce. Faudra-t-il que je fasse un trou dans ton crâne épais pour y faire entrer un peu de plomb, ou bien le nom d'*El Shir* te rappelle-t-il autre chose que la perdrix de combat sur laquelle tu paries tes afghanis injustement gagnés ?

— Je te reconnais, Murrah Shah ! s'exclama le portier avec une grimace ravie. Il n'y a que toi pour être aussi blasphématoire. »

Il referma le *vasistas*. J'allais faire une remarque à propos de l'efficacité diplomatique de mon camarade, lorsque la porte s'ouvrit. Un flot de lumière dorée et de musique se déversa dans la ruelle.

« Entre, Murrah Shah, et accepte mes excuses ! Celui-là est avec toi ? » dit le portier, un Ouzbek au nez camus et aux cheveux noirs. Il me jeta un regard peu amène tout en posant la main sur la garde du lourd *yatagan* qui dépassait de sa ceinture.

« Un camarade courageux et jovial ! me présenta l'*Inglee* avec une bourrade dans le dos. Kam Shyok, voici Hassan, portier de la plus précieuse des *Haveli* de Kaboul. »

L'Ouzbek referma la porte et l'assujettit de deux barres de fer. Du doigt, il désigna le rideau qui fermait le petit couloir où il montait la garde, puis se rassit à même le sol, une tasse de thé à portée de la main.

Murrah Shah m'entraîna au-delà du rideau. Une pièce basse se dessina dans la lumière tremblante de lampes suspendues au plafond. Sous les poutres enfumées, une dizaine de tables étaient disposées en désordre devant une cheminée où crépitait un feu. Quelques hommes étaient installés sur des coussins, une demi-douzaine au plus. Occupés à siroter du thé vert ou des brocs de *koumis*, ils nous prêtèrent à peine attention.

Un escalier flanquait la salle à main droite. De l'étage suintaient les notes graves d'une *zurna* accompagnée des accords gracieux de plusieurs *dilruba*.

« L'ambiance est morose au royaume des *efriits*, fis-je comme mon compagnon se dirigeait vers l'escalier. Où m'emmènes-tu à présent ?

— Suis-moi, Kam. J'ai quelqu'un à voir là-haut. »

Je secouai la tête. Les deux ou trois années par lesquelles j'étais l'aîné de Murrah Shah m'amenèrent à juger avec sévérité l'empressement qu'il montrait à rejoindre celle qui vivait dans un tel lieu. Je ne dis rien pourtant, car j'étais las et ne souhaitais rien qu'un bon repas et un lit. La perspective de dormir sous un toit ami me suffisait, alors que celle

de boire un thé servi par Hassan ou un de ses semblables, les yeux plongés dans ceux des clients taciturnes de la *haveli*, ne m'enchantait guère.

Un rideau voilait le haut de l'escalier. Ses fils d'argent tissés en forme de paon furent écartés par une main fine et blanche comme Murrah arrivait à la dernière marche. L'instant d'après, une forme élancée se jetait dans ses bras. L'*efriit* – ou quoi que ce fut – émit un petit cri de joie comme en pousse un jeune chat lorsqu'on lui présente une écuelle de lait. Il entreprit de dévorer de baisers le visage de l'*Inglee*, ôta le turban de mon compagnon pour passer ses doigts dans la chevelure noire.

« Murrah Shah, prince des cavaliers, tu mérites un bon bain ! Avant toute chose... mais tu n'es pas seul, dit l'*efriit* en jetant un coup d'œil vers moi. »

La Persane – c'en était une, aux yeux bleus comme l'azur, aux lèvres incarnates, aux longues mèches noires qui cascadaient sur des épaules d'ivoire, sans oublier ses joues de digitale et son cou pâle comme la soie –, la Persane donc, tapa sur les bras de l'*Inglee* afin qu'il laisse ses minuscules pieds reprendre appui sur le plancher.

« Zuleika, perle de Kaboul, voici Kam Shyok, un ami qui m'a suivi sur une rude route. Peux-tu nous héberger cette nuit ?

— Les clients sont rares en ce moment, répondit la courtisane avec un demi-sourire. Ce devrait être possible. Suivez-moi, seigneurs, un bain va vous être donné, et ensuite un repas. »

Au-delà du rideau de fils d'argent courait un couloir peu éclairé. Je passai devant une pièce jonchée de tapis et de coussins, où quatre créatures de rêve jouaient la musique que j'avais entendue depuis le rez-de-chaussée, sous la garde d'un second Ouzbek nommé Ozed. Aucune pourtant de ces belles n'égalait notre guide, Zuleika, qui menait Murrah par la main comme un enfant. Le couloir se poursuivait, jalonné à intervalles réguliers d'ouvertures masquées de brocards. Devant l'une d'elles, la Persane souleva un rideau : de la vapeur chaude s'en échappa.

« Le hamam est à vous, dit-elle en plissant le nez. Les pierres sont chaudes. Vous n'avez qu'à verser de l'eau dessus pour que la vapeur augmente. Voici des linges parfumés. N'hésitez pas à frotter, et si vous avez besoin d'aide... je vous envoie Ozed ! »

Avec un rire cristallin elle referma le rideau et nous laissa dans la salle embuée. Le feu ronflait dans la vaste cheminée, le sol de pierre devant l'âtre était très chaud. Une fois nos vêtements ôtés, l'*Inglee* y renversa le contenu d'un seau. Un nuage réconfortant nous enveloppa, débarrassant nos membres de la saleté et de la lassitude accumulées au long de la traque du *Vetr*. Je fermai les yeux et savourai cette quiétude – jusqu'à ce qu'une vague d'eau glacée ne me fasse bondir ! Murrah Shah éclata de rire, content de sa plaisanterie, mais je me vengeai bientôt, et ce furent deux hommes méconnaissables, propres, rasé – pour Murrah, car je suis fier de ma barbe rousse – et oints d'huile précieuse qui sortirent du hamam vingt minutes plus tard.

On avait remplacé nos habits par des vêtements simples et agréables, des chemises blanches et des pantalons bouffants. Une fille aux yeux de biche nous accompagna jusqu'à la salle où exerçaient les musiciennes. Une table y avait été dressée. Des plats fumaient, dont l'odeur me mit au supplice tant j'avais faim ! Toutefois je n'étais pas un rustre, et j'attendis que la maîtresse de maison m'indique sur quels coussins m'asseoir.

« C'est un honneur pour cette maison de recevoir Murrah Shah, minauda-t-elle comme l'*Inglee* s'installait à ses côtés et commençait à manger sans plus de cérémonie. Heureusement, le seigneur Kam a plus de manières.

— J'ai voyagé dans bien des contrées, dis-je en m'inclinant. J'ai même vu la mosquée bleue d'Hérat, mais jamais je n'aurais cru que la beauté d'une aurore, le parfum d'une fleur ou l'éclat d'une perle puissent s'incarner en un si parfait visage. Les dieux sont indulgents pour les hommes, qui laissent un tel trésor égayer leur errance.

— Par le ciel, s'étrangla Murrah Shah comme Zuleika me dédiait un sourire délicieux, on ne peut avoir confiance en personne ! Qui eût cru que mon ami Kam serait un tel beau parleur ?

— Tu l'as dit toi-même le jour de notre rencontre, *El Shir* : les apparences sont trompeuses.

— Ton ami est un poète, se moqua la Persane. Il y a bien longtemps que tu ne m'as dit de si belles choses. Prends exemple sur lui.

— Je m'y efforcerai, fit Murrah Shah en riant. Permits-moi toutefois d'intercéder pour lui. En remerciement de son compliment, autorise-le à manger, sinon il n'osera toucher ces plats et il meurt de faim, tout comme moi. »

Elle hocha la tête, et la conversation s'éteignit pour de longues minutes. Les musiciennes jouaient toujours, deux belles dames s'activaient alentour, emplissant nos verres et apportant des *chupatis* brûlantes. Enfin, les plats vidés et le carafon de vin bien entamé, nous reportâmes notre attention sur l'hôtesse des lieux.

« D'où arrivez-vous ? demanda Zuleika avec étonnement. Jamais je ne t'ai vu aussi affamé, Murrah.

— C'est une longue histoire. Certains épisodes sont trop cruels pour être racontés devant la perle du Khorassan », répondit mon compagnon en clignant de l'œil vers moi.

Il raconta cependant, et je découvris certains détails que j'ignorais. Deux semaines plus tôt, Murrah Shah s'était dirigé vers la passe de Khaïber, puis au nord à travers les défilés du Kafiristan, à la recherche d'un homme nommé Shermalik. Il s'était égaré, jusqu'à ce que nous nous rencontrions dans la vallée du *Vetr*. Lorsqu'il arriva à cet épisode, il ne se perdit pas en description. Pour Zuleika, nous traquions un criminel mystérieux qui s'était réfugié à Kaboul.

« Il a dû atteindre la capitale il y a deux jours, dit Murrah Shah en sirotant son vin. Toi qui es à l'écoute de Kaboul et en connais les pensées secrètes, n'as-tu rien vu ou entendu d'anormal depuis cette date ? »

La Persane appuya son adorable tête sur ses mains.

« Il n'est nul besoin d'être devin pour te répondre, Murrah. Le seul crime dont Kaboul parle en ce moment est celui du vieux *sardar*²² Izam al-Mulk, retrouvé mort dans une chambre de son palais.

²². *Sardar* : titre afghan, « prince ».

— Izam a été assassiné ! s'exclama l'*Inglee*. Connaît-on le coupable ?

— Il s'est évanoui dans les airs. Les gardes du sardar n'ont rien vu, et les envoyés de l'émir Nabullah ont été incapables de découvrir ne serait-ce que le passage utilisé par le tueur pour procéder. Même l'homme que le Résident *Inglee* a dépêché pour mener l'enquête a avoué son impuissance.

— Qui est cet Izam ? demandai-je, car j'étais ignorant des affaires de la capitale.

— Il était le prince d'un puissant *khel*²³ pashtoun, expliqua Murrah, celui des Mousahiban²⁴ de la tribu des Barakzai, auquel l'émir Nabullah Khan appartient et à qui il doit son trône. Sa mort fragilise le pouvoir de ce dernier, ce qui, bien sûr, inquiète les Britanniques : dans toute activité hostile à l'ordre établi, ils voient se profiler la menace russe – parfois avec raison.

— Quel est le *khel* opposé ?

— Tu comprends vite, dit Murrah avec un sourire de tigre. Il s'agit du *khel* pashtoun des Mohammadzai, ennemis des premiers depuis des siècles bien qu'ils appartiennent aussi à la tribu Barakzai. Les autres tribus se partagent entre ces deux partis, selon des clivages ancestraux et les intérêts ponctuels de leurs khans. Le sardar actuel en est Wali Shah. Il est jeune et ambitieux.

— Il ne peut être soupçonné, dit Zuleika.

— Pour quelle raison ? Il tuerait père et mère pour devenir émir ou, à défaut, le transformer en marionnette entre ses doigts sanglants.

— Lui aussi a été assassiné dans ses appartements. La même nuit que le sardar des Mousahiban. La nuit dernière. »

Il y eut un silence. *El Shir* se redressa et se frotta le menton.

« La nuit dernière, Wali Shah et Izam al-Mulk abattus... Ces meurtres mettent hors-jeu les *khels* pour un certain temps, puisqu'il faut aux *djirgahs* désigner les deux nouveaux sardars. L'émir étant âgé, qui reste-t-il comme pièce majeure sur cet échiquier, si ce n'est... »

— Le vizir Daoud lui-même, acheva Zuleika. Daoud er-Rahman, le bien nommé puisqu'il porte le titre d'un puissant émir du siècle dernier et se verrait bien dans ce rôle. Tu comprends à présent pourquoi il y a si peu de clients, en bas : les Kabouli attendent de connaître le loup qui sortira du bois après avoir déchiré ses rivaux. Pour l'heure, ils ne voient rien venir. (Zuleika posa la main sur l'épaule de Murrah.) En quoi ces meurtres t'intéressent-ils ? Crois-tu qu'ils soient l'œuvre du fou que vous traquez ?

— Je l'ignore. Sais-tu comment les deux sardars ont été tués ?

— Non. Mais je me renseignerai. À présent, assez parlé. Ton compagnon tombe de fatigue et toi-même es exténué. Suis-moi, Murrah. »

²³. *Khel* : division des tribus afghanes, « clan ».

²⁴. *Mousahiban* : nom de la dynastie afghane, qui régna sur le pays de 1929 à 1973.

L'*Inglee* et la Persane rejoignirent une pièce, moi une autre. Je crois qu'une des filles m'y porta à moitié, mais je n'en eus pas conscience. Sitôt ma couche atteinte, je m'écroulai, profondément endormi.

Zuleika nous l'apprit le lendemain, les sardars avaient été victimes d'un seul et unique tueur, d'une cruauté à peine croyable. Selon la rumeur, les deux victimes avaient été mises en pièces, et pire encore : leur cœur avait été arraché.

5

Une rencontre inattendue

Le quartier *faranji*²⁵ de Kaboul s'étagé sur une colline à peu de distance du palais de l'émir. Il n'est séparé du bazar que par une rue, une artère qui tranche le tissu urbain à la manière d'un coup de hache. D'un côté, un labyrinthe infini de ruelles, de places exiguës et de souks, de caravansérails bruyants et d'échoppes d'adobe débordant de marchandises aussi diverses qu'étranges, parmi une foule qui se dispute en trente dialectes différents. De l'autre, quelques avenues larges et illuminées par des réverbères fabriqués en Angleterre, élément dont l'incongruité faisait rire Murrah Shah

À cette heure tardive, l'avenue était déserte. La lune veillait sur Kaboul. À deux *miles* sur la gauche, la silhouette maussade du Bala-Hissar, la forteresse millénaire qui domine la cité de ses remparts de pierre ocre, projetait son ombre sur les bas quartiers. Au-delà, les montagnes dressaient leur désolation vers le ciel piqueté d'étoiles. Dissimulé dans la gueule d'une ruelle, j'observais les demeures à étage entourées de hauts murs d'enceinte qui formaient le quartier *faranji*.

« Tu dis que Daoud er-Rahman comme l'émir Nabullah logent de préférence ici plutôt que dans le Bala-Hissar ? » soufflai-je à Murrah Shah.

Immobile dans l'ombre, mon compagnon acquiesça.

« Il y a vingt ans, lorsque les ingénieurs anglais ont érigé la demeure du Résident, elle était isolée dans un vaste parc, au sommet d'une colline boisée à l'écart de la ville. Puis le Résident a invité l'émir, et le confort comme l'emplacement ont séduit ce dernier. Les ingénieurs britanniques ont alors bâti une demeure moderne pour l'émir, et les puissants Kabouli l'ont imité. Du coup, les Russes s'y sont installés pour ne pas être en reste. Ainsi, qu'il trône protégé par les murs épais et centenaires du Bala-Hissar ou qu'il reçoive ses invités installé dans un canapé de cuir, l'émir ne perd jamais de vue ceux qui constituent l'armature de son pouvoir – ou qui, au contraire, intriguent pour en saper les fondements.

« Les sardars y séjournaient lorsqu'ils étaient dans la capitale. Le tueur les a exécutés il y a deux nuits dans des villas distantes d'à peine trois cents mètres.

— C'est là que nous allons ? »

²⁵. *Faranji* : autre surnom afghan des Occidentaux.

Murrah eut un sourire énigmatique.

« Non. Cette nuit, je dois parler à un vieil ami. Ensuite, une visite à un vieil ennemi s'avérera peut-être nécessaire. *Kismet*. Une chose à la fois. Pour l'instant, il nous faut pénétrer dans la demeure du Résident anglais.

— Il est de tes amis ? » demandai-je, car un de mes compagnons de maraude, voleur de son état, m'avait confié que des molosses grands comme des poneys et plus hargneux qu'un Pashtoun à qui l'on a volé du bétail étaient lâchés dans les jardins du *malik* d'*Ingleestan* dès la tombée du jour.

« Lui, pas spécialement. Mais l'homme qu'il a envoyé enquêter sur le meurtre des deux sardars, l'est.

— Quel est son nom ? »

À nouveau, les lèvres de Murrah Shah arborèrent un sourire étrange.

« Il a plusieurs identités, mais est connu en Afghanistan sous le nom de Shaw. Thomas Shaw. »

Après un ultime regard aux alentours, mon compagnon fit un signe de tête. En un instant nous traversâmes la rue, tels deux loups humant l'air en terrain découvert. Puis l'ombre des arbres nous recouvrit. Blottis contre les hauts murs cernant les demeures blanches, nous avançâmes dans le quartier des *Faranji*, évitant les taches de lumière projetées par les réverbères, aux aguets car des patrouilles à cheval parcouraient la colline la nuit. Oh, il n'est pas interdit de se déplacer dans ce quartier après le crépuscule. Simplement la protection de l'émir et des résidents étrangers nécessite des précautions. De plus, Murrah Shah voulait agir dans la discrétion : celui que nous traquions ignorait notre existence, avait-il expliqué à Zuleika avant que nous ne quittions la *haveli* au crépuscule, ce qui faciliterait nos investigations et nous permettrait de remonter jusqu'à lui sans coup férir.

Le sommet de la colline était proche. Kaboul n'était plus qu'une masse ombreuse au-delà du scintillement du quartier *farangi*. Tapi dans une ruelle adjacente, à proximité de l'enceinte haute de quatre mètres qui ceint le parc du Résident, j'observai la rue principale. À quelques pas, une porte de fer massive s'ouvrait dans l'enceinte. Deux soldats, des Sikhs à en juger par leur coiffe, montaient la garde.

« Comment entrer ? soufflai-je à mon compagnon. Les grilles sont closes. Les soldats te connaissent-ils ?

— Juste assez pour m'arrêter et me remettre au Résident, lequel m'expulsera d'Afghanistan et me fera juger à Karachi pour haute trahison.

— *Yamach* ! Ton ami, il ne peut rien pour toi ?

— Il peut me recevoir en privé, mais si nous sommes surpris dans les jardins ou la villa du Résident, je ne donne pas cher de notre vie. Tu peux rester ici, Kam. »

Le juron qu'il reçut en réponse le fit rire. Avisant un réverbère, il y grimpa avec aisance, s'agrippa à une branche de cèdre qui franchissait l'enceinte et disparut dans les frondaisons. Je le suivis avec hâte et me retrouvai dans les jardins du *malik inglee*.

« Et à présent, Murrah Shah, homme habile entre tous, que faisons-nous ?

— Suis-moi. »

Il se fraya un chemin au travers des buissons épais. Une allée de graviers se découpa sous le mince croissant de lune, serpentant vers la silhouette noire de la demeure. Nous nous y glissâmes – et mes cheveux se hérissèrent lorsque trois formes se matérialisèrent, se hâtant vers nous en un silence surnaturel, les yeux étincelants, silhouettes aussi grandes que des poneys !

« Les chiens, articulai-je. Nous sommes morts. »

C'est le moment que choisit mon compagnon pour devenir fou. Il s'accroupit comme les molosses arrivaient et les salua d'un chuchotis joyeux :

« Nelson, Wellington et Victoria ! Heureux de vous revoir, mes agneaux ! »

Je dégainai le chamchir comme les chiens se jetaient sur lui, puis arrêtai mon bras et passai une main lasse devant mes yeux. Ce démon d'*Inglee* s'était joué de moi ! Il m'avait laissé dans l'appréhension de rencontrer les molosses alors que, au vu de leurs retrouvailles, ces quatre-là se connaissaient à merveille.

« Murrah Shah, excuse-moi de t'arracher à des amis si chers, cependant nous sommes venus dans un but précis. Si j'en crois ma mémoire, celui que tu voulais consulter se nomme Shaw. À moins qu'un autre de tes congénères à quatre pattes n'arrive bientôt, aucun de ceux qui te bavent dessus en ce moment ne porte ce nom.

— Il convient d'entretenir des fidélités si précieuses », dit l'*Inglee* en s'essuyant le visage.

Ayant achevé de saluer mon compagnon, les trois monstres me reniflaient avec suspicion, mais ils s'évanouirent en gambadant dans les fourrés.

« Vas-tu m'expliquer, par Imra, ou je te coupe la tête !

— J'ai séjourné ici il y a quelques années, en tant qu'attaché culturel. Assez pour ne plus vouloir y demeurer, toutefois j'y ai conservé des relations. Nelson, Wellington et Victoria ont une mémoire que les humains n'ont pas. Les Résidents changent, eux restent, et ils se souviennent. »

Nous approchions de la demeure. Les grandes portes-fenêtres ouvrant sur les jardins étaient closes. Une terrasse dominait l'arrière du bâtiment. La pointe d'une cigarette étincela : un soldat veillait là. Plus silencieux que des spectres, nous contournâmes un massif d'arbustes, franchîmes en courant les dix pas de gazon nous séparant de la maison et nous collâmes au mur entre deux baies. Quelques marches descendaient vers les communs : nous nous y coulâmes et, au-delà, entrâmes dans une pièce encombrée de bassines et de linges sales. Murrah se déplaçait avec aisance dans ces ténèbres. Il emprunta un escalier, ouvrit une porte et parcourut un couloir obscur, franchit une autre porte et avança dans un vaste hall, seulement éclairé par la lueur des étoiles qui filtrait au travers des portes-fenêtres. Avisant alors une entrée dérobée, il posa la main sur le pommeau.

« Prends garde, soufflai-je en lui serrant le coude. De la lumière. Quelqu'un derrière. »

Il haussa les épaules, ouvrit le battant et avança. Le halo lumineux d'une lampe à pétrole me fit cligner des yeux, mais Murrah m'entraîna à sa suite et referma la porte.

« Qui va là ? »

La voix était sèche, autoritaire, cependant la pièce semblait vide. Un bureau près d'une baie, encombré de papiers, sur lequel était posée la lampe ; un canapé de cuir, trois fauteuils, des milliers de livres le long des murs : telle fut la vision rapide que j'eus de l'endroit. Puis je discernai un pied qui dépassait du canapé. L'homme à qui il appartenait se redressa. Son visage ne trahit aucune émotion lorsqu'il nous aperçut.

Plus petit que Murrah ou moi-même, il était vêtu d'une chemise kaki remontée aux coudes et d'un ample pantalon afghan. Bien que n'ayant rien de remarquable, le visage forçait l'attention. Les traits n'étaient pas beaux, toutefois il en émanait une singulière impression d'énergie. Peut-être était-ce le contraste entre le menton volontaire et l'intensité rêveuse des yeux bleus. Les épaules étaient larges, les muscles des avant-bras tendus comme des câbles d'acier. Par-dessus tout, on devinait que la force première de cet homme était la volonté – et qu'en même temps, une étrange mélancolie coulait derrière ce regard qui semblait percer le secret des âmes.

(La conversation retranscrite ci-dessous eut lieu dans la langue des *seb*, mais Murrah me la rapporta fidèlement ; aussi suis-je en mesure de la raconter, mieux que quiconque puisque j'y assistais !)

« Bonsoir, Irvin. (L'homme posa un livre sur le canapé et tendit la main.) Voilà une heureuse surprise. À quand remonte notre dernière rencontre ?

— Une année, je crois. C'était à Miranshah, au Wasiristan. Bonsoir, Thomas. Vous relisez vos classiques ? »

Murray désignait le fort *in-quarto* délaissé par leur hôte. Ce dernier se mit à rire.

« Imaginez ma surprise lorsque je découvris, ici même, en plein Afghanistan, une édition originale du *Roi Lear*... La lecture n'en est que plus délectable.

« Un ami à vous ?

— Kam Shyok, un Kafir. »

Les yeux de l'homme eurent une lueur qui en dissipa la mélancolie. La main sur le cœur, en une attitude délibérément théâtrale, il déclama :

« *Le Fils de l'Homme s'en va-t-en guerre*

Une couronne d'or à gagner !

— ... *Sa bannière rouge sang flotte au loin :*

Qui le suivra dans son destin ? ²⁶ termina Murrah en riant à son tour. Heureux de vous revoir, et désolé de vous déranger si tard.

— Au diable ces politesses londoniennes ! L'affaire des deux sardars, fit l'*Inglee* en désignant les fauteuils. C'est elle qui vous amène. (Comme mon compagnon acquiesçait

²⁶. R. Kipling, *L'homme qui voulut être roi* : « *The Son of Man goes forth to war / a golden crown to gain ! / His blood-red banner streamed afar : / Who follows in his train ?* ».

en s'asseyant, il reprit :) J'ai quelques petites choses à vous apprendre. Mais d'abord, il faut que vous me racontiez ce que vous savez. Pourquoi cette histoire vous intéresse-t-elle ? Que fait un Kafir si loin de ses montagnes ? Chercherait-il une couronne, par hasard ? (Ses yeux étincelèrent.)

— Pas exactement. Il cherche une horreur, un tueur que nous avons suivi depuis les hauteurs de Chitrâl jusqu'à Kaboul. Ce monstre a une particularité : il signe ses crimes en arrachant le cœur de ses victimes.

— D'où votre intérêt pour les sardars, conclut l'homme redevenu grave. Mais lui, dit-il en me désignant, en quoi cela le concerne-t-il ?

— Il croit que nous sommes sur la piste, non d'un homme, mais d'un *Vetr*. Un *djinn*, si vous préférez. La première victime, à ce que nous en savons, était un Mir. Par la suite, l'être a massacré les habitants de plusieurs hameaux avant de quitter les montagnes du Kafiristan. Kam souhaite le mettre... hors d'état de nuire.

— Votre compagnie attire les hommes courageux, opina Thomas Shaw. Puissiez-vous ne jamais les décevoir... Savez-vous que je vous envie ? (Sa voix se fit lointaine, puis il reprit :) J'ignorais cette histoire de *Vetr*. Pas plus Kipling que Sir Robertson n'en parlent... Mais passons.

« Voici les éléments en ma possession. Le sardar Izam al-Mulk a été tué pendant son sommeil. J'ai vu la chambre de ce vieux roublard deux heures après que son corps eut été découvert. Tout était en ordre, excepté l'écarlate qui maculait le lit. Vous savez qu'il habitait, tout comme Wali Shah, une demeure moderne, assez comparable à celle-ci ? Et bien, volets et portes étaient clos, les gardes au-dessus de tout soupçon. Aucun n'aurait trahi pour de l'argent, car les guerriers appartenaient à son clan et savaient qu'ils avaient tout à perdre dans la désignation d'un autre sardar. Les *djirgahs* peuvent désigner un chef dans un autre clan : dès lors, c'est aux hommes de ce clan que vont les récompenses.

« Bref, pas de complicité apparente, pas d'indice laissé par l'agresseur. J'ai seulement remarqué l'expression de peur inscrite sur le visage d'Izam... d'une rare intensité, bien que j'aie contemplé le visage d'un grand nombre de morts !

« Le constat était identique chez Wali Shah, sauf que le sardar des Mohammadzai a eu l'opportunité de se défendre. C'était un homme jeune et énergique tout autant que cupide et ambitieux. Le nécessaire revers de ses qualités, sans doute.

« Revenons au meurtre. Vers minuit, il a appelé ses guerriers d'une voix stridente. Son appel s'est interrompu sur un râle de souffrance. Alors, aux dires des gardes, est arrivé quelque chose d'étonnant. Un rire inhumain a retenti dans le palais. À liquéfier la moelle dans les os du plus intrépide, ont juré les guerriers. Lorsqu'ils se sont enfin décidés à pénétrer dans le salon, Wali Shah était mort. Il serrait son tulwar – la lame était propre – et gisait au pied de la cheminée dans une mare de sang – son propre sang. Comme pour Izam al-Mulk, la cage thoracique avait éclaté sous un choc d'une violence inouïe. Le cœur avait disparu. Je n'ai pu identifier l'arme. Par contre, j'ai noté la terreur qui déformait ses traits.

« La pièce était vide. J'ai, là aussi, interrogé les guerriers. Ils n'ont rien vu, à l'exception d'un vieillard qui dit avoir aperçu une silhouette grise sauter du toit pour disparaître dans les buissons. Mais le faite du toit culmine à vingt mètres de hauteur, et le

vieil homme a lui-même convenu que la vision était aussi floue qu'un rêve éveillé. »

Comme je m'agitais, mal à l'aise dans cette habitation de *seb*, Murrah Shah me résuma la conversation. L'autre *Inglee* attendit avec patience, puis reprit :

« Voilà pour les faits. Je suppose que vous êtes plutôt intéressés par les pistes que je peux vous indiquer ? »

— Le bazar bruisse de rumeurs invérifiables. Vous êtes le seul Occidental à avoir été autorisé par l'émir à visiter les lieux. Avez-vous une idée de l'identité du tueur ou de sa manière de procéder ? »

Thomas Shaw secoua la tête.

« Pour la seconde partie de la question, aucune réponse. Pour la première... des suppositions, tout au plus. Voyez-vous, Irvin, le Résident – saint Georges protège son sommeil ! – redoute une manœuvre des Russes. C'est la raison pour laquelle il a fait appel à moi. À mon sens, il a tort. Pourquoi les Russes agiraient-ils avec un tel mystère alors qu'une balle ou un poison ferait l'affaire s'ils voulaient supprimer les sardars ? Pour tout dire, ils sont autant pris au dépourvu que nous. Les réunions des djirgahs promettent de fameuses empoignades entre clans ! »

« Non, je vois dans le caractère horrible des crimes l'œuvre d'un Oriental. L'objectif est non seulement d'éliminer des rivaux, mais aussi de troubler les esprits. Les rumeurs du bazar que vous évoquiez tantôt... on dit que la vengeance divine a frappé les sardars et qu'elle ne va pas s'arrêter en si bon chemin. »

— Qui pourrait-elle frapper encore ? »

Murrah se pencha en avant.

« On dit que l'émir Nabullah a consulté un saint homme, un *malang* nommé Issan Pir. Il aurait demandé à connaître l'avenir, et Issan Pir aurait répondu par ces quelques mots : “Les rues de Kaboul gémiront. Les pécheurs seront frappés, les justes seront élevés. *Allaho Akhbar*”. »

— L'émir serait en danger ? »

Thomas Shaw fit un geste d'impuissance.

« Qu'en saurais-je ? Il est certain que dans les circonstances actuelles, si Nabullah Khan disparaissait, nul ne pourrait s'opposer à l'accession au pouvoir de Daoud er-Rahman. »

— Que savez-vous de Daoud ?

— Ni plus ni moins que vous. C'est un sacré coquin, un ambitieux qui n'est pas mécontent des décès d'Izam al-Mulk et de Wali Shah. Le premier était un sérieux concurrent pour le vizir dont il convoitait la charge, l'autre un adversaire coriace qui ne lui laissait guère de répit.

— Daoud er-Rahman..., dit Murrah Shah. Je crois décidément qu'une seconde visite s'impose cette nuit.

— Il ne vous aime guère, à ce que je me suis laissé dire, ajouta Shaw en se levant. Soyez prudent. Vous pourriez bien disparaître, vous aussi, et je serais désolé de devoir

supporter le sourire béat du Régent. »

Murrah eut un rictus de fauve. Il serra la main de l'*Inglee* et ouvrit la porte donnant sur le hall.

« Au fait, comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ? s'enquit Shaw à voix basse. Les molosses du Régent sont censés dévorer tout intrus.

— Il se trouve que j'étais en poste l'année où trois chiots ont été amenés à la Résidence, répondit mon compagnon.

— Je comprends enfin l'origine de leurs noms ridicules ! s'exclama Shaw. Il n'y a qu'une tête dure d'Irlandais pour faire preuve d'un tel irrespect envers notre monarchie. »

Il referma la porte en riant. Nous nous évanouîmes dans la nuit.

6

« Une horreur est lâchée sur Kaboul ! »

« Je vois que tu fatigues, *Inglee seb*. À noter chacune de mes paroles, ta main tremble. Veux-tu boire un peu de thé avant que je n'en arrive au plus important : comment, Murrah Shah et moi, nous démasquâmes l'horreur surgie de Zozuk²⁷ pour l'affronter en un lieu ignoré des hommes, dans un combat digne du plus grand des *pehlevan* des ères passées ? Tu ne veux point de pause ? À ta guise. Sache alors que, de la demeure du Résident *Inglee*, nous gagnâmes très vite celle du vizir Daoud er-Rahman, située en contrebas sur la colline. La lune n'était qu'à la moitié de sa course, les rues étaient vides, aussi nous n'eûmes aucun mal à pénétrer dans le parc où est sis le palais du vizir. Les soldats qui veillaient dans les jardins, de grands veaux de Pashtouns, jouaient aux dés autour d'un feu.

« Nous trouvâmes une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée, gravâmes l'escalier menant à la chambre de Daoud. Nous progressions telles des mangoustes dans l'antre du cobra, prêts à frapper ou à détalier. Mais aucun garde ne nous intercepta. Le silence était celui d'un tombeau. J'avais l'impression confuse d'un piège, d'une menace qui guettait depuis les ombres. Murrah Shah lui-même était crispé. Le tulwar scintillait d'un feu morne dans sa main.

« Nous atteignîmes l'étage sans encombre. Après ? Et bien, après... »

La pénombre était totale sur le palier. Au jugé, nous nous dirigeâmes vers la gauche. J'ignorais tout de la disposition des lieux, mais Murrah m'avait dit de calquer mes pas sur les siens car il connaissait le plan du palais. Facile à dire dans ces ténèbres de géhenne !

²⁷. *Zozuk* : « Enfer » dans la mythologie kafir.

Il actionna un bouton de porte. Le battant s'entrouvrit. Murrah s'y glissa et referma derrière moi.

« Silence, Kam, susurra-t-il. Nous sommes dans le bureau qui précède les appartements privés du vizir. Je suis étonné qu'aucun garde... »

Il n'acheva pas. Une vive lumière dispersa la nuit.

Passé l'éblouissement, je vis que la nasse s'était refermée : une dizaine de silhouettes se précipitait sur nous, sabres au poing ! Je n'eus pas le temps de dégager le chamchir. Jeté au sol et ceinturé, je me débattis comme un démon. Mon poing droit trouva une mâchoire, l'un des agresseurs roula sur le tapis, inconscient. Les doigts de ma main gauche s'enfoncèrent dans une barbe, j'y fouaillai et arrachai une pleine poignée de poils hirsutes. Une voix hurla des insultes en pashtoun, puis on me battit une longue minute. Lorsque ce traitement sauvage cessa et qu'on me releva, je saignais d'une dizaine d'ecchymoses au visage. Des liens de cuir emprisonnaient mes bras, j'avais des difficultés à respirer tant les côtes m'élançaient.

Murrah Shah n'était pas dans la pièce. À la place, trois guerriers se tordaient de douleur sur le sol, de larges blessures déchiquetant leur khalat. J'éclatai d'un rire sauvage. Le tulwar de mon compagnon devait dégoutter de sang chaud à cette heure : son possesseur avait échappé au piège ! À en croire le remue-ménage dans le palais, ses poursuivants n'avaient aucune idée de l'endroit où il se dissimulait. Un coup dans le dos interrompit mon rire. Je dévisageai le Pashtoun qui me l'avait asséné, pour constater que sa barbe était moins fournie sur l'une de ses joues. Avec un demi-sourire, je me redressai et fis face à l'homme qui entraînait dans la pièce.

Il était petit et sa silhouette était désagréable. Il semblait flotter dans d'étranges vêtements d'Occidental, alors qu'en contraste son front coiffé du turban traditionnel le faisait ressembler à un chamelier de Kaboul. Un bouc noir terminait son visage sévère, ridé par les complots bien qu'il ne soit pas âgé de plus de cinquante ans. Ses yeux sombres me dévisagèrent sans aménité, leur noirceur soulignée par la blancheur malade du teint.

« Voici résolue l'énigme des meurtres récents. (Il me fixa d'un regard inquisiteur.) Il t'a fallu bien de la chance pour tromper les gardes des deux sardars. Sache que tes complices ne perdent rien pour attendre, à commencer par celui qui a ensanglanté mes tapis et que j'ai reconnu... Murrah Shah ! cracha-t-il avec rage.

— J'ignore qui tu es et ce qu'est Murrah Shah pour toi, mais nous n'avons aucune responsabilité dans les meurtres que tu évoques.

— Tu ignores qui je suis ! se moqua le petit homme en se penchant vers moi. Tu es bien le seul homme en Afghanistan à ne pas identifier le vizir Daoud er-Rahman, dans la demeure duquel tu viens pourtant de t'introduire !

— Tu es Daoud ? Tu ne ressembles guère à l'idée que j'avais de toi.

— Quelle idée avais-tu de moi, toi qui devais m'arracher le cœur ?

— Je pensais que tu étais un homme plus puissant et plus habile que Murrah Shah, pour que ce soit toi et non lui qui occupes le poste de vizir, répondis-je avec sincérité.

— En vérité, tel était l'objectif de ce fou d'*Inglee* ! se moqua Daoud en frottant ses

maines l'une contre l'autre. Désorganiser les djirghas, puis me tuer et prendre ma place... Quel enfant ! Aucun Pashtoun n'aurait accepté la tutelle d'un aventurier *inglee*. Aurait-il oublié les déroutes infligées par les tribus à l'Armée des Indes, à deux reprises ? Ou pensait-il réussir là où des canons et des fusils par milliers ont été tenus en échec ? Quelle prétention !

— Ton cerveau est malade. Je n'ai que faire de ton trône, et Murrah s'en moque comme un homme véritable se moque des colifichets de femmes. Quant à t'arracher le cœur... tu ne sais pas ce que tu dis.

— Qui es-tu, homme savant entre tous ? persifla-t-il

— Mon nom est Kam Shyok, fils de Munal, de la tribu des Kashtàn.

— Un *Kafer* ! » s'exclama le Pashtoun qui me surveillait.

Il s'agissait sans doute d'un Wasiri : leur territoire est attenant à celui des Kafirs, ces chacals nous connaissent pour avoir mené un grand nombre de raids contre nos vallées.

« Un chien païen des montagnes !

— Qui vaut mieux qu'un babouin de Pashtoun au pelage mité ! » fis-je en riant. En réponse, son poing caressa mon oreille. Je dus secouer la tête pour disperser les bourdonnements qui emplissaient mon crâne.

« ... explique le caractère barbare des crimes commis, commentait Daoud en lissant son bouc noir. Murrah a eu recours à un boucher Kafer pour exécuter ses noirs desseins et écarter les soupçons. Par Muhammad le Miséricordieux, il a failli réussir. J'ai bien pensé, au cours de ces deux jours d'angoisse, que ces meurtres étaient surnaturels ! Mais le mystère est écarté.

— Tu te trompes, vizir, dis-je avec lenteur. Pas plus Murrah que moi n'avons projeté de t'assassiner, ni ne sommes responsables... »

Sa main s'abattit à toute volée sur mon visage. Son haleine frappa mes narines.

« Tais-toi, charogne ! Tu ne vaux même pas l'acier qui te tranchera la tête.

— Tu n'as pas plus de cervelle que la chèvre à laquelle tu as volé ta barbe ! glapis-je au comble de l'exaspération, car j'en avais assez d'être battu.

— Alors explique-moi pourquoi tu te glissais, telle une araignée, vers ma chambre, sabre au poing ? Dans ce piètre dessein, quel rôle joues-tu ? »

J'hésitais. Murrah Shah avait soupçonné le vizir d'être l'instigateur des meurtres, mais les questions de Daoud n'étaient pas feintes, pas plus que la peur que je lisais dans ses yeux. Et je me mis à douter.

En vérité, je suivais Murrah Shah depuis quelques jours, mais j'ignorais tout de lui *avant* notre rencontre dans la clairière au milieu des cèdres. C'était lui qui avait découvert le *Vetr*, et seules ses empreintes dans la neige menaient jusqu'au sanctuaire du Mir assassiné... lui encore qui avait découvert, dans l'étendue de la forêt, le corps du léopard... lui qui l'avait observé, lui qui m'avait décrit le tronc du cèdre ensanglanté et la piste du *Vetr* descendant vers la vallée. Certes, par la suite nous avons suivi ensemble la trace mortelle du tueur. Mais s'il s'agissait d'un complot visant à s'emparer de l'État, il avait pu se faire précéder sur la route de Kaboul par des comparses, les véritables tueurs,

et me mener par la bride jusqu'à cette nuit et cette pièce...

Un coupable rêvé, une proie offerte en pâture à la vindicte de Daoud : voilà ce que je pouvais être pour Murrah... et voilà en vérité les pensées qui tournèrent dans mon esprit en un fragment de seconde comme Daoud m'observait sans ciller !

Il eut un sourire sinistre.

« Tu sembles perplexe, Kafer. Se pourrait-il que Murrah Shah, dit *El Shir*, le Tigre, se soit servi de toi ? Ce serait bien dans ses habitudes... En fait, tu as plus de la chèvre que moi ! (Il partit d'un rire sincère, mais je vis que, dans le même temps, le doute s'insinuait en lui.) Pourtant, si tu ignores les desseins de Murrah, qui a été le bras armé de cette sinistre affaire ? Qui a exécuté les deux sardars pour l'*Inglee* ? »

J'allais avouer mon ignorance, lorsque la porte donnant sur l'escalier s'ouvrit à toute volée, ses deux battants repoussés avec violence contre les murs. Les Pashtouns présents dans la pièce, une dizaine, dardèrent leurs fusils, s'attendant à voir Murrah Shah se précipiter vers eux – ou, mieux, l'aventurier enchaîné et encadré par leurs compagons.

Nulle forme n'apparut derrière les battants. Le palier au-delà restait sombre, à peine éclairé par les lampes du bureau. Les ténèbres régnaient dans la cage d'escalier, enveloppant l'étage en épais replis. Deux événements inexplicables survinrent alors. Un caquètement sardonique fit voler en éclats le silence qui régnait dans le bureau – dans le même temps, la lumière *reflua*. La nuit du palier se mit en mouvement, *envahissant le bureau* !

« Il viendra avec les ombres..., murmurai-je comme les paroles de l'Ancien de Dungul résonnaient à mes oreilles. Gish, protège les enfants des hommes : le *Vetr* arrive ! »

Le vizir se tenait, très pâle, au milieu de ses guerriers. Plus personne ne s'intéressait à moi, pas même le Wasiri qui avait été mon chien de garde.

« Les hommes de Wali Shah ont entendu ce rire lorsque le sardar a été tué, articula un des Pashtouns.

— Tirez, ordonna Daoud. C'est une sorcellerie de Murrah Shah. »

Les Pashtouns s'exécutèrent avec promptitude. Une salve nourrie éclata, qui ne ralentit en rien l'avancée de la ténèbre. Elle progressait avec lenteur dans le bureau, chassant les rayons lumineux tels les doigts d'une main invisible. Puis, dans la pénombre incertaine du palier, *quelque chose* se mit en mouvement.

Une forme vague, *grise*... plus grande qu'un homme et bien plus rapide... trancha la nuit tel un éclair. Ce pouvait être un homme, mais je n'en étais pas sûr tant la pénombre était grande. Tandis que l'être bondissait soudain au-dessus des guerriers disposés autour de Daoud, traversant les airs d'une manière prodigieuse, je discernai des bras d'une longueur démesurée – *trois ou quatre bras velus terminés par des griffes acérées* !

L'être s'abattit au milieu des Pashtouns, et aussitôt les enfants des hommes commencèrent à geindre !

Le tueur se dirigeait vers Daoud avec méthode. Il déchiqueta les guerriers les uns après les autres, les projetant, pantelants, à dix pas de distance. Presque indiscernables à l'œil nu, les serres s'activaient, déchiraient gorges et artères, ouvraient les ventres, fauchaient les vies. Et peu à peu, les griffes ensanglantées se rapprochaient de la poitrine de Daoud. Les balles qui striaient l'air, les tulwars maniés avec fureur par les vétérans de dizaines de batailles, rien n'arrêtait la progression de la créature ! L'acier comme le plomb étaient inefficaces. Encore un instant, et le dernier guerrier qui protégeait Daoud tomberait.

La porte des appartements privés du vizir s'ouvrit soudain, livrant passage à une silhouette ramassée sur elle-même. Une exclamation de surprise mêlée de joie m'échappa : Murrah Shah entra en scène !

Curieusement, il portait un bouclier de bois au bras gauche. Dans son poing droit le tulwar luisait d'un éclat meurtrier. Et curieusement encore, il était couvert de poussière noire, si bien que j'eus du mal à l'identifier au premier abord.

« Prends garde ! » m'exclamai-je. Ma voix fut couverte par le râle d'agonie de l'ultime Pashtoun, projeté en une masse écarlate à travers la pièce.

« Derrière moi, Daoud ! »

La voix de Murrah Shah claqua dans le silence. Ses yeux gris jaugèrent l'impalpable adversaire qui le dominait d'une tête, silhouette fantomatique parmi les ombres. Je vis la certitude vaciller dans le regard de l'aventurier.

« Les armes des mortels ne peuvent abattre un *Vetr* ! » criai-je à mon compagnon. Nul doute n'occupait plus mon esprit quant à sa loyauté, et j'avais sous les yeux la terrible preuve de l'existence du *Vetr*.

« Les balles ont traversé cette chose sans lui occasionner la moindre blessure, ajouta Daoud d'une voix haut perchée. Nous sommes perdus. Une horreur est lâchée sur Kaboul ! »

Le *Vetr* bondit. Plus vif qu'un battement de cœur, il s'élança. Suspendue dans les airs, la forme grise frappa vers le bas avec une dextérité étourdissante. À peine pus-je discerner l'éclat gris des quatre serres qui scintillaient dans la lumière, en direction du visage cendré de Daoud... Alors Murrah Shah entra en action. En vérité, il accomplit à cet instant un exploit que je n'oublierai jamais, dussé-je vivre cent ans ! Je ne sais s'il avait anticipé le mouvement du *Vetr* ou s'il avait décidé d'attaquer plutôt que d'attendre l'assaut. Toujours est-il qu'*El Shir*, cet homme de fer, bondit à la rencontre de la créature ! Ils se rencontrèrent dans les airs. Chacun frappa avec une férocité et une adresse surhumaines – alors que je revois la scène, je ne peux m'expliquer comment Murrah trouva le courage d'affronter une telle créature, armé d'un simple tulwar et d'un dérisoire écu de bois.

Un des bras du *Vetr* visa la tête de l'*Inglee*. Il opposa le bouclier. L'écu vola en éclats, toutefois il avait protégé la chair de l'*Inglee*. Une autre griffe s'abattit avec violence vers le cœur d'*El Shir*, mais cette fois le tulwar l'intercepta en vol, en une explosion de longs poils gris et de sang ! La créature poussa un rugissement de douleur – son que je n'aurais jamais cru possible d'entendre ! – et les deux adversaires se séparèrent.

Bien que déséquilibré, Murrah retomba sur ses pieds et se porta en avant. Et, chose

incroyable, ce fut le *Vetr* qui céda ! Il rejoignit le palier et disparut en une fraction de seconde. Les nuées ténébreuses s'évanouirent avec lui. Un hululement rageur résonna une dernière fois dans l'escalier, puis le silence retomba sur le palais du vizir.

« Qu'Allah soit trois fois loué, nous sommes saufs, balbutia Daoud en s'appuyant contre le chambranle de la porte.

— *Shamish !* dis-je en marchant vers Murrah immobile au milieu de la pièce. Je ne sais si Allah, Gish ou le dieu des *Inglee* y sont pour quelque chose, mais coupe ces liens, que je puisse te serrer dans mes bras ! »

Murrah Shah eut un sourire. Mi-surpris, mi-dubitatif, il haussa les épaules, comme si lui-même ne croyait pas vraiment à ce qui venait d'avoir lieu.

« Quel qu'en soit le responsable, nous pouvons l'en remercier. (Il coupa les lanières de cuir.) Regardez plutôt à quoi nous avons échappé. » Du bout de la botte, il toucha la chose qui gisait sur le tapis, parmi les corps suppliciés des Pashtouns.

Le tulwar avait atteint sa cible, et je compris pourquoi le *Vetr* avait hurlé avec une telle intensité. Il avait perdu une griffe au cours de l'assaut d'*El Shir*. Longue comme deux pouces humains, plus tranchante qu'un rasoir, elle était maculée de lambeaux de chair et de cervelle, sinistres vestiges de la résistance acharnée des Pashtouns. Au-dessus, un demi-centimètre de cuir blanc, couvert d'une épaisse toison grisâtre d'où suintait un liquide écarlate, marquait l'endroit où la griffe s'était rattachée au bras de la créature.

« Cela ressemble à une patte de léopard. »

Je frissonnai.

« Je ne comprends pas, protesta Daoud. Pourquoi ton tulwar a-t-il suffi là où ni les balles, ni les sabres de mes guerriers n'ont été efficaces ?

— Parce qu'*El Shir* est *El Shir* et que nul guerrier ne l'égale ! » assurai-je avec force.

Murrah Shah secoua la tête.

« Je l'ignore, Daoud er-Rahman. Quelle que soit la nature de cet être, homme habile ou créature surgie d'un autre monde, il n'est pas invulnérable.

— D'où sors-tu donc, ainsi déguisé en Éthiopien ? m'enquis-je soudain. Je croyais avoir entendu les gardes de Daoud te chasser dans les étages du palais, or tu surgis de la chambre du vizir !

— Ce palais a été bâti par des ingénieurs britanniques. Le Résident en conserve les plans dans son propre bureau, où je les ai consultés il y a quelques années. Aussi, après avoir gagné une chambre de l'étage, j'ai barricadé la porte et me suis glissé dans la cheminée. Je savais que les conduits étaient assez larges pour livrer passage à un homme et qu'il était possible, depuis le deuxième étage, de se glisser jusqu'à la cheminée du premier – dispositif prévu par les Anglais à des fins d'espionnage. (Daoud s'étrangla d'indignation.) J'ai eu du mal à descendre, à cause de la suie. À peine avais-je atteint la chambre que des détonations éclataient ici. J'ai entendu ta voix hurler que le *Vetr* arrivait, j'ai décroché ce bouclier de la panoplie qui orne la cheminée et me suis précipité vers la porte. Tu connais la suite. »

Le bruit d'une cavalcade résonna enfin dans le palais : les gardes du vizir, toujours à la

recherche de Murrah, se précipitaient au secours de leur maître. Je ramassai mon chamchir et mon fusil, posés sur une table basse – le babouin Wasiri qui me les avait arrachés avait, depuis, rejoint le paradis d’Allah –, et observai le vizir avec suspicion.

« Partons, Murrah. Je n’ai nulle confiance en ce personnage. »

Daoud er-Rahman me jeta un regard vif. Avant que nous n’esquissions un geste, il traversa la pièce et cria à l’adresse de ses hommes dans l’escalier :

« Il est bien temps que vous arriviez, singes sans nez ! Restez en bas et empêchez quiconque de monter. Si j’ai besoin de vous, je vous appellerai. Pour l’heure, que personne ne me dérange ! »

Ayant ainsi ordonné, Daoud er-Rahman referma avec brutalité les battants de la porte. Et, pure merveille en cette nuit infernale, lorsque le regard du vizir se posa sur nous, je distinguais une lueur de reconnaissance au fond de ses yeux noirs.

« Murrah Shah, accepte mes plus sincères remerciements. » Il désigna deux sièges à notre intention. Il ne semblait pas le moins du monde affecté par les dix cadavres qui encombraient la pièce. « Accepte, ainsi que ton camarade, mes humbles excuses. Je ne t’ai jamais porté dans mon cœur, cependant les événements de cette nuit me rendent ton débiteur à jamais. Muhammad, que Son nom soit trois fois béni, m’est témoin que, si je suis entêté dans mes haines, je suis aussi fidèle dans mes amitiés. Et puis, ajouta-t-il avec un ricanement rauque, après ce que j’ai vu cette nuit, je crois qu’il est préférable de compter *El Shir* parmi ses amis plutôt que ses adversaires !

« Trêve de compliments. Que veniez-vous faire ici cette nuit, si ce n’était m’assassiner ?

— Nous cherchions le commanditaire des meurtres, répondis-je.

— Car à qui la mort des deux sardars profitait-elle, sinon à moi-même ? acheva Daoud avec le rire d’un animal blessé. Vous n’êtes pas les seuls à être parvenus à cette conclusion. L’émir Nabullah me l’a jeté au visage pas plus tard que ce soir, en plein conseil ! (Daoud frappa du poing le bras du fauteuil.) *Shaitan* emporte Issan Pir ! Il avait déjà l’oreille de Nabullah Khan avant les crimes, voici qu’à présent son influence ne connaît plus de limites !

— Parle-moi de ce *malang*, demanda Murrah Shah d’une voix calme. C’est la seconde fois cette nuit que j’entends prononcer son nom.

— Issan Pir... », commença Daoud. Ses yeux reprirent leur dureté de fer. « Il se dit en effet *malang*, quoique j’ignore quels pouvoirs est supposé lui conférer ce titre. Avant que Nabullah ne l’invite au palais, il vendait des *tawiz*, des amulettes, dans un cimetière. Il se vantait auprès des paysans de savoir écarter les serpents et protéger des sortilèges. Pourtant, bien que les peaux dont il se vête soient plus puantes que son âme, il n’a rien des *malangs* qui errent dans le désert et vivent de charité ! Depuis deux mois qu’il séjourne au Bala-Hissar, l’or a coulé en ruisseaux des mains de l’émir dans les siennes, ses doigts poisseux ont caressé plus de courtisanes qu’il n’en était jamais entré dans la

demeure des émirs d'Afghanistan. La honte soit sur Nabullah qui tolère leur présence !

— Issan Pir est-il homme à assassiner les deux sardars ? s'enquit Murrah.

— Lui ? (Daoud eut un sourire méprisant.) C'est un lâche. La vue du sang l'indispose, au prétexte que cela troublerait sa pureté. C'est un parasite, incapable d'action violente.

— On peut toujours payer un tueur pour agir à sa place, dit Murrah. Il s'en est fallu de peu que tu disparaisses cette nuit. Or, toi éliminé, qui empêcherait le malang de dominer l'esprit de Nabullah et de régner, à travers lui, sur l'Afghanistan ?

— Personne », admit Daoud. Ses yeux lancèrent un éclair meurtrier. Il se leva et arpenta la pièce à grands pas – du moins, il enjamba les morts avec rapidité. « Que Shaïtan lui dévore le foie ! Avant demain, j'aurai sa tête dans les mains ou je ne serai plus vizir !

— Voilà une prévision qui pourrait fort s'accomplir, dans un sens ou dans l'autre, admit Murrah Shah. D'après ce que nous avons vu cette nuit, le malang possède un allié formidable.

— Cette chose..., dit Daoud en frissonnant.

— C'est un *Vetr*, intervins-je. Un démon monté de Yurdesh dans le monde des Hommes. Il est avide de destruction. Bien que les légendes Kafirs ne disent rien de tel, il semble en définitive qu'un sorcier puisse le diriger. »

Le vizir secoua la tête avec obstination.

« Je suis un bon musulman et ne crois pas à ces superstitions. Pourtant je suis forcé d'admettre...

— Je dois l'admettre aussi, dit Murrah. Je n'ai jamais rencontré pareil adversaire. Il serait vain de nier que nous avons affaire à un tueur, disons, *inhabituel*... qui n'est pas né de ce côté-ci du monde.

— Un monstre, frissonna Daoud. Dirigé par ce ver informe d'Issan Pir ! Allah Miséricordieux, que faire ? Guide-nous sur ce chemin périlleux !

— Tout espoir n'est pas perdu. Kam et moi pourchassons ce tueur depuis plusieurs jours. La piste mène à présent au Bala-Hissar.

— La forteresse de l'émir, gémit Daoud en se tenant les tempes.

— Mais dans laquelle le vizir peut entrer quand il le souhaite, acheva l'Irlandais.

— Autant me jeter dans la gueule du loup !

— Réfléchis, sourit l'*Inglee*. Issan Pir est veule. Il n'ose prendre un risque physique. Comment pourrait-il imaginer que toi, qui viens d'échapper à sa créature, te présente une heure plus tard devant les portes du Bala-Hissar pour traquer le tueur jusque dans sa tanière ? Surprends-le. Agis sans lui laisser le temps de s'organiser, terrasse-le avant qu'il ne reprenne l'initiative !

— C'est un jeu dangereux, murmura le vizir en caressant son bouc.

— Tu l'as dit toi-même, l'enjeu est ta tête ou la sienne. Quoi qu'il arrive, la partie sera jouée avant l'aube.

— M'aideras-tu, *Inglee* ? Je te récompenserai. »

Murrah Shah écarta du geste la proposition.

« Assez perdu de temps. Prête-nous des chevaux et nous traquerons avec toi cette vermine. »

7

Incursion en Zozuk

« En vérité, nous chevauchâmes au cœur de Kaboul dans un bruit de tempête, tel Gish jetant au bas de son char Yush le terrible ! Nous traversâmes en droite ligne les ombres, de la villa de Daoud vers la silhouette maussade du Bala-Hissar. Daoud er-Rahman, l'âme incertaine mais résolu à se débarrasser du malang, chevauchait entre Murrah Shah et moi-même. Quatre Pashtouns choisis – membres du clan de Daoud – nous accompagnaient dans cette mission périlleuse. Sache que nous étions sur la piste d'un tueur comme les hommes n'en avaient plus croisé depuis des lustres, guidé de surcroît par un sorcier à l'âme plus sombre que les fosses de Zozuk. Nul ne pouvait prédire le résultat de cette chasse, car jamais il n'en avait été entreprise de similaire !

« Qu'y a-t-il, *Inglee seb* ? Tu trouves que je parle trop fort ? Que m'importe l'opinion de ces fils de rat qui nous entourent ? Qu'ils lapent leurs thés et rejoignent leurs terriers dans le désert ! – et puis non, tu as raison. Certaines choses ne peuvent être entendues par des oreilles indiscreètes. Aussi je veux bien me rasseoir, rengainer mon chamchir et continuer ce récit à voix basse.

« Tu n'as plus d'encre ? Trempe ta plume dans le thé, *Inglee*, pour noter ce qui suit, trempe... »

La nuit millénaire du Bala-Hissar nous avait avalés depuis de longues minutes. Les rares flambeaux plantés dans les torchères de bronze ne suffisaient pas à dissiper la pénombre inexpugnable des couloirs de la forteresse. Deux Pashtouns marchaient en tête, deux autres en arrière. Grâce à Daoud, les portes du palais s'étaient ouvertes en grand. Nous avions laissé les chevaux aux mains de palefreniers mal réveillés, et gagné le corps principal de la demeure de l'émir. Ce bâtiment était le plus vaste que j'avais jamais contemplé. Les murs qui le ceignaient dominaient les habitations de pisé et de terre du bazar de la ville. Ils avaient été élevés plusieurs siècles plus tôt et avaient affronté de nombreuses invasions. Celle des Anglais bien sûr, et avant eux, les armées des Mongols : les cavaliers de Gengis Khan l'avaient conquis après avoir comblé les fossés en usant du cadavre des habitants de la ville.

L'aspect massif des tours, l'étroitesse des embrasures, le labyrinthe de passages et d'escaliers, enfin l'usure du sol dans les couloirs, tout disait l'antiquité des lieux et les mystères tissés par des générations de guerriers et de mages... les complots et les

trahisons, les femmes qui pleurent et le cliquetis des sabres, le glissement des cobras sous la lune ou la dague qui déchire la soie... une demeure sombre, austère, dont les quelques tapis et coffres de bois disposés de loin en loin ne suffisaient pas à disperser les envoûtements.

« La mort suinte des pierres, murmurai-je à Murrah. Il n'est guère étonnant qu'un *Vetr* ait cherché refuge ici. »

El Shir opina. Daoud et lui avaient discuté durant la cavalcade. Leur plan était de surprendre Issan Pir dans ses appartements, de lui faire avouer ses forfaits, puis de le traîner devant l'émir et d'obtenir sa tête. Par contre, il n'avait rien été prévu à propos du *Vetr*. Aussi marchais-je la main sur le pommeau du chamchir, les sens aux aguets.

Obliquant dans un couloir secondaire, nous descendîmes une volée de marches et débouchâmes dans un passage aéré par trois meurtrières. Me penchant en avant, je sentis sur mon visage le vent frais de la nuit. Nous étions à un étage élevé du Bala-Hissar. Au-dessus ne se trouvaient plus que les appartements de l'émir Nabullah.

« Voici où niche le serpent, indiqua Daoud. Sa chambre n'a pas d'autres ouvertures que celle-ci. »

La porte de chêne ouvragée de fer et bardée de clous avait un aspect rébarbatif. Elle s'ouvrit cependant sous notre poussée.

« La tanière est vide », grogna l'un des Pashtouns, un guerrier d'âge mur nommé Ali.

Nous entrâmes et refermâmes la porte. La pièce était déserte. Un brasero rougeoyait en son centre, éclairant d'une lumière incertaine un lit de coussins et quelques meubles en bois précieux. Des tapis anciens étouffèrent nos pas comme nous inspections les moindres recoins. Les tentures suspendues au mur ne révélèrent aucune cache secrète.

« Ce chien a senti le vent et a déguerpi... », commença Daoud.

À ce moment, des doigts frappèrent avec discrétion à la porte.

« Cachez-vous ! » ordonna Murrah.

Il se posta à droite du battant, de telle sorte qu'il puisse distinguer la personne qui pénétrerait dans la pièce avant que celle-ci ne l'aperçoive.

Les coups recommencèrent. Puis, sans doute lassé d'attendre, le visiteur poussa le battant – Murrah, plus vif qu'un tigre, lui saisit le poignet et l'envoya rouler sur les coussins, trois mètres plus loin ! Nous nous jetâmes sur lui, sabres levées. Mais la voix de Murrah claqua.

« Ne lui faites pas de mal ! C'est une femme. »

Dans un désordre de voiles, de jambes nues et de robes de soie, se redressa une jeune fille terrorisée. Les yeux, bruns et doux, étaient écarquillés. Des cheveux d'un noir profond tombaient en mèches rebelles sur son front. Elle fixa nos visages de ruffians l'un après l'autre et pâlit. La malheureuse était si décontenancée qu'aucun son ne sortit de ses lèvres.

Daoud se dressa au-dessus d'elle, sombre incarnation de l'autorité. Sa voix siffla telle la lanière d'un fouet.

« Qui es-tu et que fais-tu ici ? Réponds, par Shaïtan, ou je te fais écarteler sur l'heure !

— Mon nom est Tillah », seigneur, balbutia la malheureuse, une Tadjik à en juger par la forme délicate de ses yeux. « Le malang Issan Pir m'a ordonné de l'attendre dans ses appartements.

— À quelle heure devais-tu le rejoindre, catin ?

— Trois heures avant l'aube, seigneur, dit-elle en baissant la tête sous l'insulte. Mais...

— En ce cas, il ne saurait tarder, coupa le vizir. Mets-toi dans un coin et ne fais aucun bruit, ou tu t'en repentiras. »

Tillah se blottit aussi loin de la porte et de Daoud que l'exiguïté de la chambre le permettait. Elle avait reconnu le vizir et tremblait de tous ses membres. Pourtant, il était clair que quelque chose la tourmentait et qu'elle n'osait le dire. Je m'approchai sans bruit et versai dans une coupe un peu d'eau parfumée de pétales de rose, trouvée dans un carafon d'argent posé sur une table.

« N'aie crainte, Tillah, dis-je en tendant la coupe. Le vizir est un homme vindicatif mais juste. Si tu n'as rien à te reprocher, il ne te fera aucun mal. Ce n'est pas à toi qu'il en veut, mais au malang.

— Justement, seigneur », dit-elle dans un hoquet. Elle trempa ses lèvres dans la boisson parfumée, ce qui en soi constituait un spectacle fascinant. « Issan Pir m'avait dit de le rejoindre ici trois heures avant l'aube, puis il a ajouté qu'en cas d'absence, je devrais le retrouver ailleurs.

— Où donc, jeune beauté ? (Mon sourire dissimulait mal une impatience effrénée.)

— J'ignore le nom de l'endroit. Je peux vous y guider si vous le souhaitez.

— Tu es brave, Tillah. Viens, tu vas répéter ces paroles à Daoud. À présent, tu es sous ma protection. Gare à celui qui te menacera, serait-il l'émir lui-même ! »

Elle eut un sourire timide. Son poignet était plus fin que le pommeau d'un sabre, son parfum envoûtant comme un charme. Gish m'est témoin que je ne connaissais pas Issan Pir, mais j'avais à présent un grief personnel pour séparer la tête du malang de ses épaules.

« Daoud, la jeune fille peut nous conduire au mage.

— Elle sait où il se cache ! Pourquoi ne l'a-t-elle pas dit plus tôt ? »

Le vizir tendit le poing vers elle. J'arrêtai le geste.

« Parce que tu ne lui en as pas laissé l'occasion. »

Il me jaugea de ses yeux noirs.

« Soit. La colère m'aveugle parfois. Nous te suivons, Tillah, dit-il avec un sourire forcé. Oublie mes menaces et montre-nous le chemin. »

Des appartements d'Issan Pir, nous gagnâmes, à peu de distance dans le corridor, une salle abandonnée. Des travaux y avaient été entrepris récemment, car des gravats jonchaient le sol, mettant au jour une arche basse qui donnait sur un escalier dérobé. Nulle torche n'y brûlait, et Tillah frissonna.

« Voilà l'endroit qu'il m'a décrit. »

Daoud siffla.

« Que Mohammad m'aveugle... Qu'est cela ? D'où vient et où mène ce passage ?

— Quelles étaient les instructions du malang ? demanda Murrah Shah à Tillah.

— Il a dit : “Prends une torche et descends l'escalier oublié”. »

Je passai la tête sous l'arche. Au-delà, les ténèbres montaient d'une distance inconnue.

« De quoi s'agit-il au juste ? Un passage secret ?

— Plutôt un escalier reliant les hauteurs du Bala-Hissar à un réseau de caves abandonnées, analysa le vizir en reniflant l'humidité. Certains émirs des temps passés devaient craindre les membres de leur famille. Ils ont aménagé cette issue de secours. L'emplacement en a été oublié, ainsi que la destination... jusqu'à aujourd'hui. Que ce ver d'Issan Pir l'ait redécouvert me surprend. Quant à savoir ce qu'il y trame...

— Le mieux est d'aller voir, dit Murrah. Auparavant, je crois qu'il serait sage... »

Il me chuchota quelques mots à l'oreille. J'acquiesçai et entraînai Tillah à l'écart.

Les volées de marches n'en finissaient plus. Le passage tournait sur lui-même, s'enroulant dans le vide et la nuit insondable à la manière d'un serpent lové sur ses anneaux. Malek, un jeune Pashtoun neveu d'Ali, marchait en tête, son oncle sur ses talons et tenant haut une torche. Puis venaient Murrah, moi-même et Daoud, enfin le troisième Pashtoun avec une seconde torche. Le quatrième veillait sur Tillah : si nous ne remontions pas, il possédait l'ordre écrit par Daoud d'avertir l'émir Nabullah aux premières lueurs de l'aube.

« Cinq cents, compta l'*Inglee* devant moi.

— Des sommets de l'Hindou Kouch aux profondeurs de la terre... cette chasse nous aura menés loin, Murrah. »

Nos ombres déformées progressaient avec lenteur sur les blocs moussus, à droite. À gauche, il n'y avait rien : l'espace vide, l'éther immobile.

« Je n'aime pas ces ténèbres. Elles mènent en Zozuk.

— Qu'importe où elles mènent. L'escalier ne disparaîtra pas. L'important est qu'Issan Pir se trouve en bas.

— Et le *Vetr* ? »

Murrah tourna son visage vers moi.

« Rien qu'en te voyant, il aura peur. »

J'allais jurer, lorsque Malek s'arrêta.

« Si le seigneur *Kafer* veut bien prendre la torche et passer en tête. »

Je m'exécutai. À l'origine, le plan m'avait paru astucieux. Il avait eu l'avantage de

mettre Tillah hors de portée des griffes du malang. À présent que les caves humides béaient devant moi, les objections fusaient dans mon esprit, et en premier lieu celle-ci : jamais Issan Pir ne me confondrait avec la jeune fille.

« Lorsqu'il s'est agi d'échanger tes vêtements avec Tillah, tu étais plus prompt et n'as laissé ce soin à personne », souffla l'*Inglee*.

Je grognai, assujettis le voile devant ma barbe et pris la torche d'une main ferme. Le chamchir était dissimulé sous les amples robes empruntées à Tillah.

« Suivez-moi à distance. Je tiens à inculquer quelques principes au malang avant de vous l'abandonner. »

L'escalier donnait sur une petite salle, exacte réplique de celle qui lui servait d'antichambre six cents marches plus haut. Je passai la tête sous l'arche et m'arrêtai, stupéfait.

Les territoires sur lesquels l'escalier s'achevait étaient colossaux. À la clarté tremblante de la torche, les formes rongées d'arches et de piles grossières se perdaient dans le silence. Un instant, l'enfilade de salles obscures, de corridors surbaissés, d'escaliers se profilant dans les ténèbres me sembla l'œuvre du grimaçant Yush. Puis je remarquai que ces assemblages étaient taillés dans le même roc ocre que les remparts du Bala-Hissar, des dizaines de mètres plus haut. S'étendaient devant moi les carrières d'où les hommes avaient tiré les matériaux pour construire la forteresse.

L'étau qui oppressait ma poitrine s'allégea. L'immobilité de ce monde sépulcral n'était troublée que par le suintement de l'eau sur la pierre. La torche vacilla quelque peu dans ma main comme je dépassai la première arche. La salle suivante avait une vague forme circulaire, d'une dizaine de pas de diamètre. Les entrées irrégulières de couloirs en trouaient la paroi. J'avisai la première. Un tunnel à la voûte basse s'enfonçait dans les ténèbres selon une pente raide. Je n'avais nullement l'intention d'y descendre, lorsqu'un sifflement monta vers moi, faisant se dresser les poils de ma barbe derrière le voile.

« Par ici », susurrail une voix.

J'avancai et distinguai, masquée par un tissu, une ouverture sur ma droite, à une dizaine de mètres en contrebas. Je la fixai, indécis, lorsque la voix reprit :

« Tu es en retard, belle Tillah. Hâte-toi. »

J'écartai le rideau en lambeaux qui voilait l'ouverture. Une lueur écarlate en jaillit, éclaboussant les parois ocre du tunnel. Un brasero rougeoyait dans la petite pièce, meublée en tout et pour tout d'un épais lit de coussins. Une silhouette humaine y était vautrée. Je levai la main pour protéger mes yeux et mieux la distinguer, lorsqu'une exclamation étonnée jaillit.

« Quel avant-bras poilu... Par Shaïtan, tu n'es pas Tillah !

— Non, mais tu es Issan Pir ! »

Je dégageai le chamchir de mes robes. Le malang était un homme âgé, maigre et vêtu de guenilles tels les *yogis* indiens. Son visage était chafouin. Dans ses yeux soulignés de khôl brillait une malice malsaine. Je me précipitai vers lui comme une vierge vers son amant – et ne rencontrai que le vide ! Une panthère n'aurait été plus rapide que ce petit homme. Il se leva d'un bond, évita le sabre, passa sous mon bras avec une célérité rare et

disparut dans le tunnel.

Je dévalai à sa suite, plongeant dans les profondeurs de la terre. Cette poursuite dura un temps infini, par Gish ! – et lorsque je songeais qu'elle m'entraînait sur les pas d'un sorcier au sein d'un royaume où déambulait un *Vetr*, je pestais contre la folie qui m'avait suggéré de servir d'appât à ce piège.

« Plus bas », ahanai-je sur les talons du malang tandis que le tunnel s'ouvrait sur d'autres corridors, sur d'innombrables salles moussues. « Toujours plus bas dans le dédale infini de passages, de tranchées de carrières et de clairières souterraines, jusqu'au cœur profond de la terre ! »

Le plus souvent, je ne voyais d'Issan Pir qu'une tache indistincte qui palpitait à la lisière du halo de la torche – et soudain, je basculai dans une lumière grise. Aveuglé, les genoux pris dans une masse froide et molle, je m'étais de tout mon long. La torche s'éteignit en crépitant. Je n'en avais cure. Plus rien n'avait d'importance, en vérité !

Car je n'étais plus dans le souterrain. Une nuit sale éclaboussait la forêt où, par je ne sais quelle sorcellerie, j'errais à présent ! L'air était froid et vif. Quant à la matière humide qui enserrait mes genoux, avait mouché mon flambeau et collait à mes robes, ce n'était autre que de la neige.

J'étais... *ailleurs*.

« Mòn me foudroie ! » grognai-je, et mon haleine dessina des arabesques vaporeuses devant mon nez. Puis je me tus. Deux choses frappaient mon esprit.

La forêt n'était pas *normale*. Et là-bas, à cent pas devant moi, courait toujours Issan Pir. Oubliant pour l'heure toute autre considération, je me lançai à ses trousses dans l'épaisse piste laissée dans le sous-bois.

« Ce vieillard court plus vite qu'un lièvre devant un lynx », soufflai-je.

Insensiblement pourtant, je gagnai sur lui. En vérité, porté par les ailes de la vengeance et de la haine, je le rattrapai ! – jusqu'à ce qu'enfin, au terme de longues minutes, il trébuche sur une racine invisible. En un clin d'œil il gisait dans la neige, mon sabre dardé sur sa poitrine.

« Le jeu est fini, malang, articulai-je. (J'étais à bout de souffle, les robes de Tillah ayant entravé ma course.) Esquisse seulement un geste, cligne de l'œil, et l'acier de ma lame chatouillera ton cœur. *Murrah* ! criai-je sans détourner la tête. Notre ami est ici ! »

Un sourire flotta sur les lèvres cruelles d'Issan Pir.

« Tes amis sont hors de portée », dit-il d'une voix de crécelle. Lui aussi était éprouvé par notre course éperdue. « Es-tu aveugle ? Ils ne te seront d'aucun secours au royaume des *djinns*. »

— C'est ce que nous verrons. (Je l'empoignai sans ménagement et le remis sur pied.) Nous retournons à la salle du brasero. »

Ses yeux s'étrécirent. Il garda le silence. La direction que je choisis parmi les troncs noirs des arbres me parut être la bonne, puisque nous rebroussions chemin par la piste de neige. J'espérais que le sortilège se dissiperait si nous revenions à l'endroit de notre

arrivée. Je dus déchanter.

« Arrête-toi. »

Il s'exécuta. Nous nous trouvions au début de la piste de neige. Elle débutait là, à quelques mètres de taillis noirs. Rien avant. Ni mur, ni pan de roc ou cavité de grotte : rien que la neige, le froid et la piste qui naissait du néant.

« Tu es perdu, seigneur ? »

Le rictus qui déformait son visage m'irrita.

« Je crois que tu n'as pas une juste appréciation de la situation, grinçai-je. Tu penses que je suis un paysan superstitieux qu'il te sera aisé de manœuvrer. Alors écoute. Je suis un Kafir. Un de ces païens aux mains rouges qui adorent les démons, dans les montagnes sauvages à l'est de Kaboul. Je ne crains ni les *djinns* des musulmans, ni les *Vetr* de ma tribu. Mes dieux sont plus terribles que le pire de tes démons ! Sache encore que dans mon clan, on ne devient un guerrier qu'après avoir arraché le cœur fumant de la poitrine d'un musulman... et je suis un grand guerrier. » Je gloussai d'un air gourmand. Dans la situation désespérée où je me trouvais, mentir aussi effrontément me rassurait. « Il se trouve que, pour des raisons qui me sont personnelles, je ne t'aime pas, Issan Pir. Car, bien que sorcier, tu es aussi un fidèle de Muhammad, n'est-ce pas ? C'est ce que je pensai. (Je dessinaï de la pointe du sabre des cercles sur sa poitrine.) Seul Murrah Shah réussit parfois à réfréner mon... enthousiasme. Aussi je te conseille, avant que ma patience ne tarisse, de me montrer le chemin. »

Issan Pir n'était pas courageux : pour cela, Daoud et Murrah avaient raison. Pourtant, il ne cilla pas à mes menaces. Au contraire, son sourire s'élargit et il dit :

« Quelqu'un vient, Kafir. Pas celui que tu espères. »

8

L'ombre montée de Zozuk

Gish devait être occupé ailleurs. Mòn dormait, et les autres dieux étaient penchés sur une lointaine vallée du Kafiristan, à régler une sordide affaire de vol de bétail. Sinon, comment expliquer que les portes de Zozuk se soient entrouvertes et qu'une telle horreur apparaisse soudain à l'orée du taillis noir ?

La créature était grise. Immobile. *Floue*. Elle se matérialisa à proximité du taillis, à une dizaine de pas à peine. Par une sorcellerie impie, cet être altérait la lumière et masquait son apparence... Je secouai la tête : il n'était pas du pouvoir des hommes de résoudre les mystères de Zozuk.

Je restai coi. Issan Pir ne prononça pas une parole. Ce fut l'être qui rompit le silence. Sa voix résonna, basse, discordante sous les voûtes végétales. Le ton comme les paroles glacèrent le sang dans mes veines davantage que la neige sur mes robes.

« Insensé, ton cœur palpera dans ma gorge. Ton âme craquera entre mes crocs de fer.

— Si tu bouges, je tranche la gorge d'Issan Pir, menaçai-je.

— Tranche », fut la réponse sans équivoque.

À ces mots, le visage d'Issan Pir prit une curieuse teinte cendreuse. J'écartai le chamchir pour permettre au malang de répondre. Il ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. La peur rendait ce nabot muet au plus mauvais moment.

Le *Vetr* émit un hululement d'allégresse et fit mine d'avancer.

« Paix, *Vetr*. Ton heure n'est pas venue. »

Je sursautai. Un nouvel arrivant s'était matérialisé dans les ténèbres des sous-bois. Le visage dans l'ombre, il était enveloppé d'un khalat noir et observait la scène depuis un roc sous les arbres. Je ne l'avais jamais vu et allais m'enquérir de sa présence en ce lieu enchanté, lorsqu'il se passa quelque chose de singulier.

Issan Pir parla.

« Vous ? articula le malang en s'adressant au nouveau venu. Que faites-vous dans ces parages ?

— Une affaire à régler, répondit l'inconnu.

— Pourquoi ne pas me l'avoir confiée ?

— Parce que tu as échoué. Le vizir n'est pas mort cette nuit.

— Qu'y puis-je ? plaida Issan Pir. Le *Vetr* a rencontré une résistance inattendue.

— En la personne de Murrah Shah ! m'exclamai-je en riant. Par Gish le valeureux, trêve de bavardages ! Qui es-tu, toi l'encapuchonné ? En quoi les événements de la nuit te concernent-ils ?

— Tu as échoué, malang, poursuivit l'inconnu sans me prêter attention. Tu as échoué parce que tu es plus préoccupé par les catins à peau douce que par ton art. Le *Vetr* est puissant, mais la nécromancie qui le guide est exigeante. Lorsque l'esprit de celui qui l'a attiré en ce monde l'abandonne, il devient vulnérable. L'ignoraistu, Issan Pir, lorsque cette nuit tu te dissipais dans les bras d'une courtisane tandis que le *Vetr* combattait les gardes de Daoud ? N'as-tu pas compris, lorsque le *Vetr* est revenu blessé, que par ta faute mon pouvoir était amoindri, moqué, diminué ?

— Pardon, gémit mon prisonnier en baissant la tête, en signe de soumission absolue. Cela ne se reproduira plus, seigneur.

— Et pour cause. »

L'inconnu eut un rire sarcastique.

« Les choses sont claires, dis-je en m'adressant au malang. Ton "seigneur" ne te porte plus d'affection, et la créature lui obéit. Renvoie-la au néant qu'elle n'aurait jamais dû quitter, sinon il est évident que tu mourras, cette nuit ou une prochaine.

— Cette nuit plutôt qu'une autre », ricana le *Vetr*. Il déploya ses membres aux contours mouvants...

Ce qui suivit fut trop rapide pour mon œil. Issan Pir allait parler. Les mots ne dépassèrent jamais sa gorge. Une brusque secousse l'arracha de ma prise. Tel un fétu brisé, il fut emporté par l'ombre grise du *Vetr* et jeté aux pieds de l'inconnu. Le malang resta dans la neige qui se gorgea d'écarlate. La créature avait agi en un battement de

cœur, ses griffes avaient déchiqueté le cou du malang.

« Nous restons seuls », dit l'inconnu après avoir repoussé du pied le cadavre.

Le *Vetr* ondulait non loin en me couvant d'une attention avide.

« Je n'ai pas peur, ripostai-je. Je suis un Kafir, et un guerrier. Je purgerai le monde de cette horreur ou mourrai en essayant, et si j'échoue... *Yamach* ! Je rejoindrai le palais de Gish et assisterai Mòn dans sa traque des démons.

« Un détail me tracasse pourtant. Toi, quelle est ta place dans cette conspiration ? »

L'inconnu rejeta son khalat en arrière. Il devait s'attendre à ce que je le reconnaisse. Il n'en fut rien. Ce vieillard au nez en bec d'aigle et à la barbe d'argent, aux lèvres minces, m'était inconnu.

« Il est vrai que tu es un Barbare des montagnes, dit-il en souriant. Aussi vais-je me présenter. Je suis Nabullah, émir d'Afghanistan.

— L'émir ? L'incrédulité transparut dans ma voix. Comment as-tu pu t'allier à cette engeance infernale ?

— L'âge. » L'émir se pencha sur le corps du malang. Ses traits étaient fins, son front strié de rides nobles, pourtant ses yeux luisaient d'une excitation anormale. « Et le jeu du pouvoir. Le plaisir de triompher une dernière fois. Sur les deux sardars qui lorgnaient ma place tels des chiens une charogne, et sur cette vermine de Daoud.

— Tu as ordonné au monstre, avec l'aide du malang, d'assassiner les deux sardars ? Simplement pour le plaisir de démontrer ton pouvoir ? Par tous les démons de Yush, ton âme est plus noire que la fange d'une porcherie !

— À défaut de pouvoir compter sur un fils ou un confident, apte et sans pitié, je me suis résolu à recourir aux puissances cachées. Vois-tu, Kafir, le pouvoir est une drogue étrange. L'idée de mourir n'est rien en soi, mais celle d'abandonner le pouvoir... de le laisser à un successeur méprisé... est insupportable ! Un dicton tadjik dit : "le crime n'est qu'une forme dégénérée de l'ambition". À mon âge, je ne peux plus être ambitieux. Alors je me contente...

— D'assassiner ceux qui pourraient régner. Tu n'es qu'un vieux fou ! Dans ta stupidité, tu as appelé la mort dans ton palais. La lèpre ronge les hommes qui abandonnent leur destinée à des mains séniles et des esprits aussi branlants qu'une dent centenaire !

— Tu ne comprends pas, répondit Nabullah d'une voix enflée par l'excitation. Si je pouvais emmener le monde avec moi dans la tombe... s'il était en mon pouvoir de briser le Mur et d'enfoncer les portes pour que ce monde tout entier soit réduit en cendres... alors mon agonie serait légère ! »

J'en avais assez entendu. Ce vieillard avait perdu la raison. La cruauté, latente durant sa vie, régnait à présent sans partage sur son esprit. Nombreux étaient les monarques qui avaient achevé leur vie dans la terreur et les exécutions sommaires. Le problème avec Nabullah était qu'il agissait par le biais d'un *Vetr* et qu'il me fallait éliminer celui-ci avant d'en venir aux prises avec l'émir.

Je bondis vers la chose. Mon sabre étincela dans la lumière incertaine, visant le crâne

du monstre. Une créature née de ce côté-ci du Mur aurait peut-être été surprise, mais pas le *Vetr*. Avec un rire sauvage, il écarta les bras...

9

Dans un salon de thé, sur la route de Kaboul

« ... Je sais, *Inglee seb*, je sais. Cesse de geindre, *Yamach* ! Crois-tu que cela soit aisé à raconter ? Le *Vetr* écarta les bras et... Encore aujourd'hui, j'ignore si ce que je vis alors était réel.

« Murrah, Daoud et les deux Pashtouns me découvrirent inanimé dans une mine de quartz profonde, au terme de plusieurs heures d'exploration des souterrains. Je gisais dans une mare de sang, mon sang, en compagnie du corps du malang et d'un second cadavre, vêtu d'une peau de léopard. En soulevant la dépouille ensanglantée, ils reconnurent, dans le crâne fendu en deux par mon chamchir, le visage de l'émir Nabullah en personne !

« J'ignore si j'ai réellement tué Nabullah. J'ignore si l'émir et le *Vetr* ne constituaient qu'une seule et même créature... Aux dires de Daoud, l'émir était en réunion avec le malang dans la grande salle du Bala-Hissar la nuit où, avec Murrah Shah, nous traquions le tueur dans les forêts de cèdres au-dessus de Chitrâl. Sa haine des hommes attira-t-elle le *Vetr* jusqu'à Kaboul ? Une telle horreur est-elle possible ? Mais qui suis-je pour tenter de percer les secrets des dieux ?

« Cependant, il est une chose dont je n'aime pas parler. Dans la mine de quartz noir cette nuit-là, il se passa... la salive sèche dans ma bouche lorsque j'évoque ce souvenir... Car lorsque le *Vetr* ouvrit les bras, le monde se troubla devant mes yeux – pour se recomposer de terrible manière, par Gish ! Mais écoute, *Inglee*... »

Lorsque le *Vetr* ouvrit les bras, devant les taillis noirs, advint un second phénomène inexplicable pour qui n'admet pas les pouvoirs surnaturels d'un *Vetr*. L'espace et le temps subirent une nouvelle altération. Les ombres du taillis disparurent, le cadavre du malang s'évanouit. La brise nocturne gémit sur les sommets de pics gelés, la clarté lunaire éclaboussa l'étendue d'une clairière neigeuse. Des étoiles inconnues scintillaient au-dessus du faîte de grands arbres.

Ce n'était pas une illusion, un fantasme né de la magie du *Vetr* pour m'égarer. Mes bottes étaient toujours plantées dans un demi-mètre de neige fraîche, ma peau sous la fine tunique tremblait car le froid avait redoublé, ma transpiration s'évaporait en volutes de vapeur dans l'atmosphère rare des hauteurs. Pourtant, un élément paraissait familier. Une construction s'élevait au centre de la clairière : basse, ruinée, au toit effondré...

« La clairière au-dessus de Chitrâl. Gish vienne à mon aide, me voici de retour au début de cette histoire ! »

Le *Vetr* m’observait à quelques mètres. Lui ne s’enfonçait pas dans l’épais manteau neigeux. Il glissait sur la surface cristalline à la manière d’un fauve affamé, aussi libre de ses mouvements que les miens étaient entravés. Et autre fait étrange, ses traits avaient perdu leur fluidité.

La physionomie de la créature était parfaitement nette. Dans la nitescence nocturne, son visage semblait celui d’un être humain, mais contrefait de terrible manière. Les yeux étaient petits, fendus tels ceux d’un reptile, injectés d’écarlate. Sous un nez écrasé, des lèvres fines se retroussaient, découvrant des crocs cruels qui claquaient dans le vide. L’être bavait, et la similitude avec un carnassier terrestre était encore renforcée par la présence, sur son crâne, de la dépouille du léopard des neiges. La gueule de l’animal servait de coiffe au monstre : les pattes avant retombaient sur les épaules du *Vetr*, l’arrière-train était ceint autour de sa taille.

Telle était l’unique vêtue du *Vetr*. Le haut du corps était simiesque, les longs bras s’achevaient sur quatre griffes acérées, sauf le bras droit auquel il manquait deux serres – là où le tulwar de Murrah avait déposé un baiser. Quant à ses jambes... les courts poils de ma nuque se dressèrent d’effroi. Elles étaient courtes et torsées, *semblables à celles d’un tigre*, articulées vers l’arrière, ce qui conférait au monstre une détente prodigieuse.

Penchée en avant, la créature décrivait des cercles de plus en plus étroits. À peine capable de me mouvoir afin de lui faire face, je jugeai mes chances d’échapper à ce duel et haussai les épaules. D’ici peu, j’aurai rejoint la table de Gish et mangerai en compagnie des paladins du temps passé. Inconsciemment, je laissai mes regards errer sur la clairière – oh, sans quitter du regard mon adversaire : un instant d’inattention aurait hâté le dénouement prévisible – et frissonnai.

« Où est le sanctuaire de Gish ? soufflai-je, à moitié suffoqué par le gel et la surprise. Cet édifice n’est qu’une ruine sans âge...

— Homme, tu n’es plus en Michdesh, grinça la voix moqueuse du *Vetr*. Les puissances que tu as coutume d’adorer ne sont rien ici. Tu es à proximité du Mur certes, mais du côté où règne Yush, Seigneur à la Sombre Face. Tu es en Zozuk. »

Je clignai des yeux, incrédule. La nuit était froide, *plus froide* que la normale. Les étoiles, que je me risquai à observer une seconde, formaient des constellations inédites, voilées par un obstacle qui en dissimulait l’éclat.

« Le Mur... le Mur érigé par les prêtres de Gish masque la lueur des étoiles, cracha le *Vetr*. La nuit est éternelle en Zozuk. Jamais de soleil, jamais de lune. Seulement les ombres, le froid et le silence. Et parmi les ombres, le sombre trône de Yush, la sombre citadelle de Yush, et le sombre peuple de Yush. Regarde, mortel ! Ces arbres ne sont pas des végétaux, mais une forêt de troncs de fer, taillés par la magie de Yush à l’imitation des plantes de Michdesh. Nulle vie ne croît ici, nulle créature ne marche sous ces voûtes immuables, exceptées les créatures de Yush ; nul vent ne parcourt ces clairières recouvertes de givre, exceptée l’haleine de Yush. Car les portes de Michdesh se sont refermées, emprisonnant ce monde dans l’oubli et le froid.

— Pourtant, tu l’as franchi, et d’autres avant toi, parvins-je à articuler car l’aspect inhabituel de la forêt me choquait.

— Tu as bonne mémoire, mortel. »

Les yeux du tueur eurent un flamboiement sinistre. Il désigna un pic dans son dos, noyé parmi les ombres de l'horizon.

« Les montagnes de Zozuk touchent en certains lieux le Mur qu'ont érigé la puissance de Gish et la magie des prêtres. Parfois, la vigilance se relâche sur le Mur... Alors, une créature de Yush s'échappe.

— À moins que des hommes dénaturés ne l'appellent en Michdesh. »

Le *Vetr* ricana. Le frisson qui glissa entre mes omoplates ne devait rien au froid.

« Certains mortels préfèrent notre compagnie à celle de leurs semblables. Ils ouvrent une brèche dans le Mur...

— ... par laquelle les scorpions tels que toi s'insinuent, avides de meurtres ! explosai-je. Assez perdu de temps. Si je dois mourir, je veux pouvoir frapper. Hâte-toi, je gèle debout.

— Tes désirs sont des ordres, mortel. »

Dans la forêt hantée, sous les étoiles humides, débuta alors un duel inégal. Sinuant sur la neige tel un léopard, il décrivit des cercles rapides, avançant et reculant selon sa fantaisie et la défense de mon chamchir. Mes mouvements paraissaient désespérément gauches devant sa superbe vélocité. Bientôt je saignais d'une dizaine d'estafilades plus ou moins profondes, alors que ma lame était aussi propre qu'à la sortie de la forge. Une feinte nouvelle du *Vetr*, et ses crocs détachèrent un lambeau de chair de mon bras.

« *Yamash !* rugis-je, rendu furieux par la douleur et la frustration. Crapaud de Zozuk, approche encore et tu mourras ! »

Il rit de mes menaces, hors de portée des moulinets du sabre. La peur de la mort m'abandonna alors. La colère vrombit sous mon crâne, la fureur enfla dans ma poitrine. Je grinçai des dents, déterminé à écraser ce monstre ou à périr en essayant.

« Assez plaisanté, grinça le *Vetr*. Ta tête ornera ma ceinture, de ta peau je confectionnerai un manteau, ta barbe rousse me servira de bourse. »

Mon regard se brouilla. Une brume écarlate emporta ma raison et je plongeai dans la neige. Il s'écarta d'un bond – mais cette fois le sabre fut plus rapide. L'acier vola et déchiqueta les muscles de sa cuisse. Déséquilibré, le *Vetr* grogna et trébucha. Il darda ses griffes et m'arracha l'arme des mains. Qu'importait ! J'assénai mon poing droit en plein dans sa face de sanglier, de toute la puissance de mes épaules décuplée par la rage. Il vacilla dans la neige et je recommençai, plongeant avec lui dans un maelström de poudreuse et de sang mêlés. Mon poing s'abattit et s'abattit encore. Il riposta avec sauvagerie. Ses griffes mirent en pièces les robes de Tillah et arrachèrent de larges pans de peau à ma poitrine et à mes épaules. Je n'en avais cure. Assis à califourchon sur sa poitrine, j'avais la satisfaction de sentir ses os craquer sous mon poing, de voir le sang gicler de sa gueule d'horreur, d'entendre ses râles et ses grognements de douleur et de colère.

Cette phase ne dura que quelques secondes. D'une secousse, il se débarrassa de moi. Je boulai dans la neige et me redressai d'un bond – à temps pour recevoir sa masse en plein estomac. Le souffle coupé, je fus projeté en arrière et heurtai avec violence un arbre de fer. Je m'affaissai contre les racines, sentant le métal glacé du tronc coller à ma joue.

Le *Vetr* avança, crocs tendus.

« Ô Môn, *Pehlevan* du monde, gémis-je, accueille mon âme parmi les preux. »

Comme j'entendais les pas de la mort crisser sur la neige (et regrettais d'avoir livré un combat si glorieux vêtu comme une femme), une flèche interrompit sa course. Le *Vetr* marchait vers moi, lorsqu'un trait enflammé déchira le ciel nocturne et se planta dans sa poitrine. Il rauqua, surpris, et se détourna. Un second trait siffla, mais le *Vetr* l'évita d'un pas souple. Les flammèches s'éteignirent en claquant dans la neige. Le monstre leva ses bras difformes et hurla vers le ciel, en un défi sauvage à son mystérieux agresseur :

« Montre-toi ! Sors de ta cachette, lâche ton arc, ou j'arrache la tête de celui-ci avant de dévorer ton cœur ! »

Un bruit sourd m'apprit que mon sauveur obtempérait. L'arc vola dans les airs et s'abattit dans la neige à l'orée de la clairière, à une vingtaine de pas du *Vetr*. À sa suite, une silhouette s'extirpa des ombres de la forêt minérale. Le *Vetr* grogna, d'étonnement ou de joie, je l'ignore. Il me tourna le dos et affronta...

Mon regard se troubla. Du sang coulait en ruisseau depuis mon front, ma vie fuyait avec lui des nombreuses blessures subies durant le corps à corps. Il me sembla cependant que l'homme portait une cotte de mailles ajustée avec art. L'armure étincelait telles les écailles d'un serpent sur ses larges épaules, lançait des rais de lumière vers les ténèbres. De sous ses mèches noires, des yeux gris fixaient le monstre avec intensité. Puis il plia le bras et dégagea une longue hache.

L'attaque du *Vetr* fut foudroyante, la réaction du guerrier instantanée. Se déplaçant aussi rapidement que son adversaire – *sur* la neige ! –, il pivota sur les talons, évita la charge du monstre et tailla. La hache passa sous les griffes et déchira le ventre. Le *Vetr* glapit et fit un bond de côté, le guerrier ne le laissa pas s'échapper. Insensible aux griffes qui striaient sa cuirasse, il s'accrocha à la créature. Le fer se leva à nouveau, puis le combat se poursuivit hors de mon champ de vision, parmi les troncs de métal gelé de la forêt pétrifiée.

Je sombrai dans le néant.

« Ce qu'il advint de moi ? Je remercie l'*Inglee seb* de sa sollicitude. Je m'éveillai dans la *haveli* de Zuleika, deux jours et une nuit après l'avoir quitté en compagnie de Murrah Shah pour le quartier *faranji*. Je crus être mort, car la première chose que je vis fut le visage de la belle Tillah penchée sur ma couche.

« Par la suite, tandis que Murrah me racontait comment Daoud avait repris en main les djirgahs et avait été proclamé émir d'Afghanistan, je lui racontai les détails de ma lutte contre le *Vetr*. Il demeura silencieux de longues minutes, opina et dit en arpentant la pièce à pas lents :

« — Je te crois, Kam. J'ignore si l'être qui t'a sauvé du *Vetr* a existé ou s'il n'était qu'une image issue de ton esprit en perdition. Quoi qu'il en soit, tu as purgé le monde de cette horreur. Je crois...

« Il n'acheva pas. Tillah écarta le rideau de ma chambre, l'*Inglee* sortit – et le reste ne te regarde pas, *Inglee seb. Yamach !* Cesse d'écrire, achève ton thé, et si tu le souhaites nous ferons route commune. Le soleil a quitté le zénith, la route est longue et les ombres épaisses jusqu'à Kaboul. »

La Source de l'Efriit

« Es-tu fatigué, Murrah Shah ? » Zuleika secoua sa longue chevelure noire. Les boucles parfumées caressèrent les épaules de l'homme allongé à ses côtés sur des coussins de soie.

Dans la pièce basse, aux murs ornés de brocarts pourpres et or, un brasero crépitait, irradiant sa lumière chaude dans la chambre. Un épais tapis de laine recouvrait le sol incrusté de tesselles bleues.

« Le tigre de Kaboul dormirait-il sur mon épaule, tel un petit enfant ? Que diraient tes ennemis s'ils te voyaient, Murrah Shah ? »

La Persane prononça le nom de l'aventurier comme elle le prononçait toujours, en accentuant la sifflante. Aucune réponse ne vint. Elle allait soupirer, lorsque l'homme réagit. Les yeux gris d'Irvin Murray s'ouvrirent soudain et étincelèrent. Sa main remonta le long du flanc de l'Eurasienne, à peine voilée par une étoffe diaphane, et s'arrêta sur sa gorge dénudée. Il en suivit les courbes avec douceur, étonné par le velouté de la peau.

« Je ne dors pas, Zuleika. Crois-tu que je le pourrais ? Quel homme pourrait dormir entre les bras de Zuleika la Courtisane ? »

— Murrah Shah seul pourrait ! se moqua-t-elle. Si tu ne dors pas, pourquoi ne réponds-tu pas ? Pourquoi es-tu immobile et silencieux, ô Murrah Shah, prince des guerriers ? Est-ce l'émir qui te préoccupe ?

— L'émir... »

Murray eut un geste de dénégation. Il resta silencieux, le regard tourné vers l'ombre du Bala-Hissar qu'il pouvait apercevoir par l'ouverture de la fenêtre. Puis il se dressa sur un coude et murmura :

« Veux-tu que je te raconte une histoire, Zuleika ? Une histoire que j'ai lue à Hérat, dans un manuscrit rédigé il y a des siècles en vieux persan.

— Si elle est longue..., protesta-t-elle.

— Elle ne le sera pas, répondit l'aventurier. (Et il ajouta avec un sourire :) Je crois qu'elle te plaira.

— Alors raconte, dit Zuleika en se blottissant contre lui. Raconte, Murrah Shah... »

« Cette histoire est oubliée depuis des millénaires. En vérité, les replis du passé dissimulent maintes horreurs et merveilles, et seuls les fous et les sages se penchent

parfois sur l'écarlate des ères révolues. Voici pourtant ce que l'un d'eux consigna d'une main tremblante sur un vélin de Bagdad, bien avant que Cromwell ne monte sur le trône d'Angleterre.

« En ces temps mystérieux, les royaumes Firanja n'étaient plus que souvenirs dissipés par le vent. De leur grandeur, ne subsistaient que néant et poussière. Les farouches guerriers qui les avaient bâtis étaient tombés, la poitrine crevée par le bronze cruel. Les dynasties qui s'étaient dressées, fières et conquérantes, étaient retournées à l'oubli. Seul résonnait encore l'écho assourdi de leurs plaintes, car des louves plus jeunes leur avaient dévoré le cœur.

« Un royaume Firanja demeurait. Isolé du monde par de hautes montagnes, il subsistait. Mais, oublié des hommes et de Dieu, il sombrait, se dissolvait peu à peu sous les assauts du temps. Le Prince al-Bardawil était l'unique héritier du royaume. Un matin pourtant, ce Prince décida de quitter la cité pour marcher sur les traces d'Eskandar²⁸, le grand roi du passé. Il voulait partir à la recherche du seul être sur terre qui pouvait sauver son peuple de la sécheresse : l'*efriit* de la Source Cachée, origine de toute fertilité en ce monde.

« Et comme Eskandar, un matin, il partit.

« La cité du Prince se dressait au pied d'un pic étincelant de blancheur, la plus haute montagne du monde. Cette montagne se reflétait dans les profondeurs de deux lacs jumeaux. Autrefois, ces lacs avaient été deux lapis-lazuli translucides. Hélas, ils n'étaient plus que boue infâme, tant l'ardeur du soleil et la colère de Shaïtan avaient frappé avec acharnement le dernier royaume Firanja de cette contrée païenne.

« Le Prince al-Bardawil monta sur son fougueux coursier perse, une monture de dieux tant sa robe était claire et sa course rapide. Cet animal était connu des hommes sous le nom d'*El Borak*, mais les Firanja disaient simplement : "le Rapide". Il était semblable aux Pères de la race, par l'endurance de sa course, l'intelligence de son front et l'assurance de ses pas.

« La cuirasse du Prince, en mailles fines du Daghestan, était d'argent ciselé d'or et incrustée de diamants ; son casque une coupole aiguë où palpitait un grenat pur, aux facettes mouvantes. Une large ceinture en soie du Sistan ceignait sa taille ; un *yatagan* d'acier y pendait, forgé par un Maître de Damas. Sur la lame était gravé ce vers immortel du poète de Nishapûr²⁹ :

Je ne suis pas de ceux que fait trembler la mort

²⁸. Alexandre le Grand (356 av. J.-C.–323 av. J.-C.).

²⁹. Omar Khayyam (1048-1131).

« Tandis que le Prince avançait d'un pas tranquille, ses boucles noires caressaient ses épaules et ses yeux bleus parcouraient d'un feu serein le peuple des Firanja assemblés. Il semblait un lion sombre et pensif lorsqu'il passa sous l'arche fortifiée de la porte. »

Murray se tut. Son regard était plongé dans les yeux dorés de la Persane : il semblait lire des secrets enfouis dans l'âme même de Zuleika.

« Le Prince dit adieu à sa ville. Sur le chemin, les jeunes filles pleuraient, les vieillards gémissaient, les chiens hurlaient et les jeunes hommes brûlaient du désir de le suivre. Mais il s'enfonça, seul, dans le désert, et disparut.

« Longtemps il chevaucha. Enfin, il arriva, au milieu du désert, en vue de deux cités. Les dunes s'étendaient, uniformes, de part et d'autre de deux collines basses, aux pentes douces. Au faîte des collines, tels deux bourgeons éclos, des palais de marbre rose, des tours veinées d'or fin, des minarets scintillants dansaient sur le ciel blanc. De puissants remparts protégeaient les cités jumelles. Des ombres en cuirasses, aux casques de cristal, surveillaient le désert. Au hasard, le Prince Firanja dirigea les pas d'*El Borak*, sa monture, vers une des deux villes.

« Une flèche siffla et vibra, et s'enfonça à ses pieds.

« Haussant les épaules, il fit volter son cheval et chevaucha vers la seconde cité. Franchissant le vallon entre les deux collines, il remarqua que des squelettes y gisaient... os blancs de chevaux et de chameaux, crânes d'hommes morts des éons plus tôt, couronnes que le sable enfouissait, armures brisées, sabres rouillés et étendards épars, à moitié recouverts par les dunes. Alors le Prince comprit. Il arrêta son cheval et chanta, car il savait qu'une flèche l'attendait dans la seconde cité... une flèche nommée Mort.

*Il était une tour qui jusqu'au ciel montait,
Devant elle l'orgueil des rois pliait ;
Sur ses ruines geint maintenant l'oiseau,
Et ses pleurs : où ? où ? où ? résonnent en secret.*

« Ayant déclamé ces vers du rêveur de Nishapûr, le Prince repartit, et à nouveau les collines jumelles se perdirent dans la brume chaude, loin, loin derrière lui.

« Des jours arides passèrent. Nulle trace de vie humaine pour briser la monotonie du monde. Le Prince Firanja souffrait de la chaleur, mais sa monture, aux foulées régulières, et Dieu lui-même soutinrent son effort. Jusqu'à ce qu'il arrive en vue du Cratère. Ses bords irréguliers descendaient à pic sur plusieurs centaines de coudée. Ses falaises friables coulaient en lits de poussière jusqu'à la plaine qui déroulait au loin, inaccessibles, des paysages gorgés d'eau et de végétation. Un brouillard d'humidité recouvrait la vision. Al-Bardawil voulut descendre, mais les parois étaient plus sèches que sa peau, et de chemin, il n'y en avait point. Le Prince secoua la tête et reprit sa quête.

« À l'instant où il se détournait, la vision s'évanouit. À la place de la vallée verdoyante, un horizon de rocs et de vapeurs malsaines surgit. Une ombre redoutable hurla vers lui, mais le Prince ne se retourna pas, et le *djinn* prisonnier du Cratère continua de clamer sa faim sous le ciel infernal.

« Longtemps, longtemps, le Prince chevaucha. Enfin des montagnes se dessinèrent dans le lointain, au-dessus du désert. Leurs flancs semblaient de velours, tout comme l'étendue de sable blanc qui y menait. Ce n'était point là ce qui attira le regard d'al-Bardawil.

« Au creux des montagnes, à l'endroit où l'ombre complice des deux monts se joignait, une forêt bleu-noir rêvait, protégée par une hauteur aux souples courbes douces. Le Prince s'y enfonça, doucement, car la forêt était épaisse et silencieuse. Il arriva enfin à un vallon secret, ombragé et humide. Un tapis d'herbes tendres et d'odorantes fleurs murmurait sous le ciel. Une source scintillait tout près, dans une lumière mouvante d'ombres légères et de gouttes irisées. Alors le Prince sut que sa quête s'achevait et qu'il avait découvert ce que si longtemps il avait cherché : la Source magique origine de toute fertilité en ce monde, le secret qu'Eskandar avait vainement poursuivi.

« Al-Bardawil descendit de son coursier, ôta son casque et marcha vers les eaux fraîches. Il allait tremper les lèvres dans l'eau étincelante, lorsqu'une voix l'interrompit, citant toujours le poète de Nishapûr :

*Vois, près de nous, la Rose éclore – “et vois aussi”
dit-elle, ‘mon rire offre au monde un éclat d’or :
Soudain le vert cordon qui retient mon khalat
Craque et, sur le Jardin, fait pleuvoir son trésor.*

« Al-Bardawil se retourna. Ce qu'il vit l'éblouit. L'*efriit* de la Source venait d'apparaître, et pourtant le Prince ne porta pas la main à son yatagan. Car l'*efriit* était une jeune fille aux yeux couleur de miel, aux cheveux de nuit et à la peau d'albâtre, un rêve évanescant dans un vêtement de soie diaphane, et sa voix une pluie d'opale sur un lac calme. Abandonnant la Source, al-Bardawil s'approcha d'elle, oublia sa soif et chanta :

*Le Cercle, c'est ce que nous sommes tous deux :
Quand même ses deux bouts semblent se séparer,
Nous ne sommes pourtant qu'un seul corps et je sais
Que la boucle de l'orbe sur nous va se fermer*

« Et comme les derniers mots du rêveur de Nishapûr résonnaient dans la clairière, comme le murmure de la Source recouvrait toute chose et que les étoiles sur le désert luisaient, les doigts de l'*efriit* tirèrent le yatagan de sa gaine et ôtèrent ceinture et cuirasse, les doigts du Prince écartèrent les pans légers du khalat de soie, les lèvres douces de la fée rencontrèrent les lèvres desséchées du Prince, et le Prince s'abreuva à la Source.

« Au loin, la cité entre les deux lacs redevint riche et fertile, les dunes innombrables se couvrirent de vignes, et la paix régna sur les collines sœurs, en plein cœur du désert. »

Murrah Shah se tut. Un chat solitaire descendit marauder du toit de la *haveli* dans l'ombre des ruelles. Les étoiles une à une s'éteignirent dans le ciel de Kaboul.

Le Talisman de Malak Taus

« Or, près des cieux, au bord du gouffre où rien ne change,
Une plume échappée à l'aile de l'Archange
Était restée et, pure et blanche, frissonnait.
L'ange au front de qui l'aube éblouissante naît
la vit, la prit, et dit, l'œil sur le ciel sublime :
— Seigneur, faut-il qu'elle aille, elle aussi, dans l'abîme ?
Dieu se tourna, par l'être et la vie absorbée,
Et dit : — Ne jetez pas ce qui n'est pas tombé. »
Victor Hugo, *La Fin de Satan*

1

La peur rôde

La nuit était venteuse, emplie de l'haleine vaseuse de l'océan. Rares étaient les Dublinois qui déambulaient à cette heure tardive. Un homme pourtant se hâtait sous la pluie. Engoncé dans un imperméable, une casquette sur le crâne, il franchit la Liffey sur le O'Connell Bridge et longea les flots tumultueux. Sur la rive gauche, les larges baies de Custom House perçaient à peine la brume ; sur la rive droite, les fenêtres des *pubs* jetaient reflets et chant aigre des flûtes dans les flaques.

Après s'être orienté, l'homme obliqua dans une ruelle sombre, s'enfonça dans un dédale de passages glissants et de taudis et laissa loin derrière les sons de la ville moderne, pour déboucher enfin sur un espace obscur : une place. Des hôtels particuliers la flanquaient sur trois côtés, le bassin d'une fontaine trônait en son centre. Mais un siècle s'était écoulé depuis que Parnell Square n'abritait plus la morgue des armateurs anglais pour lesquels elle avait été érigée. À l'image du quartier, les édifices avaient subi les offenses du temps. Les portes béaient, arrachées à leurs gonds, la fontaine était fissurée. Des cinq demeures qu'il observait, quatre étaient abandonnées, repaires probables d'apaches et d'indigents ; seule la plus étroite, à droite, était habitée : une maigre lueur transperçait les volets tirés devant l'une des fenêtres du rez-de-chaussée.

« *Casey Hall*. Le repaire d'Howard Kingsley », murmura l'homme.

Les mains dans les poches, avançant d'un pas décidé vers l'hôtel particulier, Irvin Murray se remémora le peu qu'il savait sur son hôte.

Howard Kingsley – Lord Howard, s'il vous plaît ! Riche. Citoyen britannique résidant en République d'Irlande, la quarantaine, unique héritier du titre et de la fortune des Kingsley... Grand collectionneur, mais considéré par ses pairs comme peu sociable. Célibataire, ne fréquente aucun club, ne quitte jamais Casey Hall. Mais il correspond avec les conservateurs d'une multitude de musées à travers le monde et il porte, en sus du titre de Lord, celui de docteur en archéologie.

Il est de notoriété publique qu'il ne reçoit personne dans sa demeure à l'allure de

forteresse. Alors pourquoi diable...

Lorsque le téléphone avait sonné, dans la minable chambre qu'il occupait à l'*Hibernian Inn*, l'aventurier n'en avait pas cru ses oreilles.

« Nul ne doit vous voir entrer ou sortir, avait expliqué la voix autoritaire du Lord. Je ne tiens pas à ce que l'on sache que j'invite des visiteurs ! Trop d'importuns se permettraient alors de sonner à ma porte, et je n'ai pas de temps à perdre.

— En quoi puis-je vous être utile ? s'était étonné Murray. Je n'ai rien à vous vendre et ne suis pas archéologue.

— N'êtes-vous pas entré en Afghanistan en tant qu'attaché du British Museum ? »

L'Irlandais ne répondit pas, et un rire sarcastique s'échappa du combiné.

« Je sais certaines choses sur vous. Par exemple, les tribus de l'Hindou Kouch vous connaissent et vous craignent sous des noms aussi divers que Murrah Shah ou *El Shir* : "le Tigre" en pashtoun. Votre habileté à manier les armes est phénoménale, une légende pour les *natives* d'Asie Centrale. Votre indépendance est proverbiale.

« Il y a un mois, vous avez quitté vos montagnes du Yaghestan pour Dublin, seul, dans un but précis. (La voix de Lord Kingsley avait baissé.) Négocier discrètement l'achat d'armes auprès des révolutionnaires irlandais de l'IRA afin de débarrasser l'émir de Kaboul de toute influence étrangère, en particulier britannique. Ai-je commis une erreur ? »

À nouveau, Murray avait conservé le silence. Cet inconnu pouvait agir pour le compte d'un gouvernement à qui l'initiative de l'aventurier déplaisait.

Alors, Howard Kingsley changea de ton. D'ironique, le registre devint grave et pressant :

« Je vous en prie, rejoignez-moi ce soir à vingt-trois heures trente à Parnell Square. J'ai besoin d'un homme de votre trempe.

— En quoi vous serai-je utile ? avait répété Murray.

— Je ne peux le dire au téléphone. Retrouvez-moi ce soir, je vous expliquerai. Soyez exact. Et un détail encore : veillez à ne pas être suivi, et soyez armé. »

Irvin Murray assura le colt dans la gaine passée sous son bras et fixa la lueur rougeâtre qui filtrait des volets de Casey Hall. Un regard en arrière, vers le quartier délabré dont il venait d'émerger, puis il haussa les épaules et gravit les marches usées par un siècle de pluie. Pour ce qu'il en savait, Howard Kingsley pouvait l'avoir attiré dans un piège afin de l'éliminer des affaires afghanes : certains gouvernements s'y étaient employés dans les vallées de l'Hindou Kouch... L'aventurier sourit. La tâche pouvait sembler plus aisée dans une ruelle de Dublin, loin des montagnes afrides. C'est à cela qu'il s'attendait en quittant la Liffey et en pénétrant dans le labyrinthe de passages borgnes. Il s'était trompé.

Il remarqua les serrures neuves sur la massive porte de chêne et les volets renforcés de fer, et il se rappela les intonations alarmées dans le combiné téléphonique. La peur

sourdait des murs de granit de cette maison victorienne, elle rongait l'esprit de Kingsley, poussant le Lord à déroger à son isolement et à supplier l'Irlandais – mais de quoi avait-il peur ?

Murray frappa, selon le code convenu, à la lourde porte de Casey Hall. Un judas fut découvert au centre du panneau et une voix rocailleuse, où perçait un fort accent étranger, demanda au travers d'un vasistas invisible :

« *Qui êtes-vous ?* »

L'aventurier eut un geste d'impatience.

« Mon nom est Irvin Murray. Lord Kingsley m'a prié de le retrouver ici à vingt-trois heures trente. Je crois être ponctuel et en droit de voir cette damnée porte s'ouvrir ! »

L'œilleton fut obturé. Derrière le panneau de chêne, des verrous claquèrent, des clés tournèrent dans des serrures soigneusement huilées et le battant s'entrebâilla. Le halo d'une lampe à pétrole frappa l'aventurier de plein fouet. Il ne cilla pas et attendit que l'examen s'achève. Enfin, la chaîne qui barrait l'entrée fut retirée d'une main prompte, et la porte s'effaça.

« Entrez, *sahib*³⁰. Excusez ma prudence. »

Murray se glissa dans Casey Hall vaste et silencieux. Il remarqua deux faits. La demeure était plongée dans l'obscurité, et le majordome qui fixait rapidement les verrous, au teint cuivré et à la longue barbe noire, portait le haut turban orné du *khandas* : l'emblème de deux sabres entrecroisés sur un poignard. L'Irlandais baissa les yeux et reconnut le *kashera*, l'ample pantalon des Sikhs.

À n'en pas douter, lorsqu'il se redressa après avoir salué Murray d'une flexion du buste et le fixa de ses yeux noirs, le majordome était bien un *Nihang*, un membre de la puissante secte guerrière du nord de l'Inde. Plus large d'épaules que l'Irlandais, il le dépassait d'une tête. Les Sikhs étaient des combattants redoutables, à l'âme trempée, au courage de lion. Un siècle plus tôt, ils avaient défendu avec acharnement leur royaume de Lahore et le temple d'Amritsar contre les troupes anglaises. Depuis, ils servaient avec constance dans l'armée impériale. Jamais ils n'avaient dérogé à leur réputation d'intrépidité. Pourtant, le Sikh suait d'angoisse : sa peau avait la couleur du bronze cendreaux.

« Mon nom est Tughral Singh, dit le serviteur en le débarrassant avec prestance de l'imperméable et de la casquette dégouttants d'eau.

— Avez-vous un problème d'électricité ? s'enquit l'aventurier d'une voix neutre.

— En effet », acquiesça Tughral. Dans sa main gauche, la lampe à pétrole trembla ; la droite se posa sur le pommeau du sabre dépassant de la large ceinture de soie. « La panne venait de se déclarer lorsque j'ai entendu les coups frappés par votre Seigneurie. J'ai ordre de vous conduire aussitôt auprès du *sahib*, puis de restaurer le courant. Veuillez me suivre. »

³⁰. *Sahib* : « Seigneur » en hindi.

D'une démarche empreinte de nervosité, le Sikh guida Irvin Murray dans les ténèbres d'un couloir fantastique. Deux galeries d'objets exotiques les dominaient. Des cornes d'antilopes, des masques façonnés lorsque l'empire Zimbabwe était jeune surgissaient des murs. Les faces grimaçantes de dieux oubliés et d'idoles amérindiennes traversaient les cloisons pour observer les visiteurs de leurs regards exorbités. Le halo de la lampe à pétrole les animait d'une vie artificielle, puis l'ombre les engloutissait comme le Sikh les dépassait, et elles retournaient au néant.

Tughral Singh fit halte devant une double porte, à droite du corridor. Il ouvrit l'un des battants et s'effaça devant le visiteur.

« *Sahib*, voici le *gentleman* que vous attendiez. Il a frappé selon le code, et sa description correspond à...

— Merci, Tughral. Laisse-nous, et rétablis l'électricité. »

Le Sikh referma en silence, son pas décrut dans les ténèbres. Murray reporta son attention sur la pièce. Éclairée par les braises d'un feu mourant, une silhouette se leva d'un profond chesterfield de cuir. Un briquet fut battu, une mèche allumée, un globe de verre mis en place. Le cercle lumineux de la lampe à pétrole éclaboussa la scène.

De manière incongrue, son interlocuteur était en habit de soirée, et l'aventurier reconnut la haute stature, la chevelure blonde soigneusement coiffée et le visage taillé à la hache de l'archéologue anglais. Deux yeux bleus comme la glace scintillèrent dans la nuit.

« Soyez le bienvenu, Irvin Murray, l'accueillit Lord Kingsley. Vous avez frappé à Casey Hall à l'heure précise : politesse royale.

— Juste au moment où l'électricité sautait dans votre demeure ? » fit l'Irlandais en serrant la main tendue.

La poigne était énergique.

« À peu de choses près, oui, répondit son hôte sans s'émouvoir. Simple coïncidence. »

Howard Kingsley lui fit signe de s'asseoir. Quelques bûches jetées dans le feu et une seconde lampe à pétrole, posée sur un bar en teck, lui permirent d'apprécier l'ameublement du salon. Une unique fenêtre – à coup sûr celle qui avait attiré son attention depuis l'extérieur – s'ouvrait sur Parnell Square. Dans l'axe de celle-ci se trouvait un bureau surchargé d'*in-quarto*. Le chesterfield de Murray était disposé devant une cheminée de marbre, séparé d'un second fauteuil par le bar en teck. Des bibliothèques de plusieurs mètres occupaient chaque pouce des murs de la pièce. Elles ne laissaient d'espace, outre à la double porte d'entrée, qu'à une ouverture ménagée dans le mur de gauche.

« Ne sortant presque plus et n'étant pas marié, j'ai meublé cette demeure à mon goût – qui, j'espère, vous convient. Whisky, gin, vodka ?

— À votre convenance.

— Laphroaig, dit le Lord en manipulant avec précaution un carafon de cristal.

— Parfait. »

Le ton badin de Kingsley agaçait Murray. Il prit cependant le verre ambré et attendit.

Derrière les vitres des bibliothèques, étaient disposées des pièces archéologiques de grand prix. Un lécythe grec à fond blanc côtoyait un buste du dieu étrusque Tina, un fer de lance du Luristan et une idole cycladique. Sur la cheminée, une horloge du XVIII^e siècle égrenait les secondes... le seul objet du décor que Murray s'était attendu à trouver en ce lieu. Car le salon était à l'image de son propriétaire : cerné par les ténèbres, et pourtant indéniablement britannique.

« Comme je vous l'ai dit, commença Howard Kingsley après une minute de contemplation des flammes, je vous remercie d'avoir accepté mon invitation. Je n'en attendais pas moins de vous. Vous vous demandez sans doute qui a pu me fournir les renseignements dont je dispose sur vos activités ? (Il eut le même reniflement suffisant qui avait indisposé Murray au téléphone.) Un des agents britanniques de la frontière, plus intéressé par les antiquités orientales que par la politique. Il a entendu parler de vous... Qu'importe son nom. »

Murray avala une gorgée de Laphroaig, laissa les saveurs d'iode et de tourbe envahir sa gorge et posa enfin la question qui le taraudait depuis qu'il était entré dans Casey Hall :

« Qu'attendez-vous de moi, Lord Kingsley ? *De quoi avez-vous peur, que le whisky manque verser de votre verre ?* »

2

L'Ombre surgie de l'Orient

Howard Kingsley posa son verre et passa deux mains tremblantes dans ses cheveux dorés. Il eut un vague sourire.

« La franchise afghane, à n'en pas douter. Vos manières sont en accord avec ce que je sais de vous. Venez, dit-il en se dirigeant vers la porte intérieure. J'ai quelque chose à vous montrer. »

L'Irlandais posa son whisky sur la cheminée et le suivit. La pièce voisine était plongée dans la nuit. L'interrupteur fut abaissé sans résultat, aussi les deux hommes se munirent-ils des lampes du salon pour pénétrer dans le Cabinet de Lord Kingsley. Une dizaine de vitrines encombraient la pièce. Au centre se trouvait un bureau plus vaste que celui du salon. Un tapis circassien étouffa les pas des deux hommes comme ils effectuaient avec lenteur le tour des objets exposés.

« Mes trésors, désigna le Lord avec fierté en levant la lampe. Un ensemble unique en son genre, plus riche même que le Pitt Rivers Museum d'Oxford, constitué à grands frais – et à grands risques ! »

Le corridor d'entrée de Casey Hall ne constituait qu'une infime partie des collections de l'archéologue anglais. Les yeux gris d'Irvin Murray brillèrent. Réunie sur quelques mètres carrés de velours et de bois précieux, une singulière collection d'armes ornait les murs ou scintillait dans les vitrines. Sarbacanes d'un demi mètre, fléchettes enduites de curare, lances pygmées pour la chasse au gorille, casses têtes maoris, kriss malais,

couteaux sacrificiels aztèques... voisinaient avec une épée double du XIII^e siècle européen, un sabre d'abordage et un *yatagan* incrusté d'or. Une *djambiya* arabe était posée sur le bureau, à côté d'un exemplaire usé du *Rameau d'or* de Frazer. Deux *tulwars* afghans, merveilleusement travaillés, étaient entrecroisés sur le conduit de la cheminée, des sagaies zouloues au-dessus de la porte donnant sur le couloir.

Mais la Mort était aussi présente sous forme de têtes réduites, de crânes ornés de pierreries et de colliers en os humains. Elle empruntait les traits parcheminés d'une momie de chat, d'idoles grimaçantes, de démons mayas ou toltèques, de dieux nés dans les jungles de Bornéo ou du Congo... Le musée de chacal d'Anubis, maître des défunts lorsque Thèbes régnait sur la Cité des Momies, dominait un angle de la pièce. Dans un autre coin, l'aventurier distingua une idole de bois plus grande qu'un homme et taillée dans quelque vallée perdue du Kafiristan.

« La mort est une des obsessions de l'humanité, expliquait le Lord. Vous le savez mieux que quiconque. Vos séjours fréquents dans des contrées que l'homme Blanc n'a jamais explorées n'ont pu manquer de vous placer dans des situations périlleuses. Moi-même, j'ai croisé la mort à de multiples reprises dans ma jeunesse, et cette sensation m'a effrayé, je n'ai pas honte de le dire. Elle a aussi provoqué en moi un sentiment de curiosité, et d'*excitation*. La mort, l'idée que s'en font les hommes, les outils qu'ils utilisent pour la donner... tel est le thème de cette collection.

« En vérité, pontifia Kingsley, rien ne distingue l'Homme – et quelques mammifères supérieurs – du commun des animaux, excepté la conscience aiguë de l'Échéance finale. C'est elle qui amène chaque individu, du moins les plus remarquables, à lutter pour la retarder. Progrès médical, agricole, industriel, social, militaire... Des sciences comme la médecine bien sûr, mais aussi l'histoire, la philosophie, la religion même, sont nées de l'appréhension de la Mort. Sans cette tension, l'Humanité n'aurait jamais atteint le degré de complexité qui caractérise chacune de ses sociétés, de l'Angleterre victorienne aux Hottentots du Cap. Toute culture repose sur l'existence indéniable, tant physique que morale, de la Mort. Pensez-vous qu'une race d'immortels aurait besoin d'électricité ?

« Ne croyez pas que ces études m'ont mené vers les folies que sont la magie noire ou l'occultisme. Je suis un scientifique. Depuis des années, j'amasse une documentation historique et ethnologique sur le sujet, et je ne désespère pas d'écrire un jour un ouvrage sur *La Mort et l'Humanité à travers les âges*. Vous voyez, j'ai déjà le titre ! dit-il en riant.

« J'ai commencé ces recherches à ma sortie du *College* d'Oxford, et j'ai parcouru le monde à la recherche d'objets, mais surtout de cultures méconnues et de leurs conceptions de l'au-delà. Il y a quelques années, j'ai quitté cette demeure pour un voyage secret. Beaucoup croient que je ne suis qu'un rat de bibliothèque. C'est faux. Ou plutôt, cela me permet d'aller en toute discrétion là où nul n'a l'idée de se rendre. Voilà pourquoi, sur la foi d'un paragraphe de Wolton dans sa *Géographie d'Asie Centrale*, je me rendis dans les montagnes d'Anatolie, au nord de Mossoul, en pays Yezidi.

— Les Yezidis ! (L'exclamation de surprise échappa à Murray.) Vous êtes entré dans le Djebel Shaykhan ?

— Oui. J'ai pénétré dans le dernier repaire des *Dasin* : tel est le nom qu'ils se donnent, bien que les musulmans préfèrent les qualifier de *Shaitan-Perest* : “Adorateurs du Diable”. J'ai franchi la porte fortifiée interdite à tout étranger, continua Kingsley de sa

voix chaude, j'ai pénétré dans le Temple aux Sept Portes voué à l'Ange Déchu, au cœur de la cité sise sur les pentes du Taurus.

— Et qu'avez-vous découvert ? »

Les épaules d'Howard Kingsley furent secouées d'un léger rire.

« Votre intérêt prouve que vous êtes au courant des légendes colportées par les musulmans d'Irak, de Perse et d'ailleurs, qui font état d'extraordinaires mines de diamant situées sous le temple. J'ai exploré ces mines. Un véritable labyrinthe. Elles sont fabuleusement antiques et plongent au cœur de la terre. Elles ne sont pourtant pas l'œuvre des Yezidis. Les Romains ont occupé la cité de Shaykhan au temps de Marc Aurèle : les puits s'y trouvaient déjà. Et les diamants y sont bel et bien !

« Non, mon intérêt pour le Temple de Shaïtan ne résidait pas dans ces richesses. Je recherchais un objet unique, un élément central dans les croyances de la secte. Que savez-vous des Yezidis ? demanda-t-il brusquement.

— Ce que tout homme habitué à côtoyer les musulmans en connaît, réfléchit l'Irlandais. Ce sont des sectateurs du Diable, *Malak Taus* dans la langue des Dasin. C'est-à-dire qu'ils attendent le retour de l'Ange Déchu qui établira son Royaume sur la terre et élèvera ses fidèles à ses côtés.

« Depuis le XIV^e siècle, ils ne sont plus qu'une poignée en Irak, car Sunnites et Chiïtes s'accordèrent à les considérer comme hérétiques et les persécutèrent avec entrain. Le Temple aux Sept Portes, dont chaque pierre porte la sculpture d'un serpent noir, est l'unique sanctuaire au monde consacré à Shaïtan. Il cache, paraît-il, une statue de l'Ange aussi sombre que l'Érèbe et dotée de pouvoirs étranges... Écoutez, cessons ce jeu ! Vous êtes la première personne que je rencontre à être jamais entrée à Shaykhan. Vous en savez plus que moi sur les Dasin et leur religion.

— Je disposais de renseignements comparables aux vôtres à mon départ, et c'est pourquoi je me risquais dans le Djebel Yezidi, seul, afin de voir cette fameuse statue. Ces gens m'intéressaient. Leurs croyances devaient être originales, sinon pourquoi les musulmans leur vouaient-ils une haine aussi tenace ?

« Après de multiples péripéties, je passai sous l'arche cyclopéenne des remparts et pénétrai, déguisé, dans Shaykhan. La cité est à l'ombre de pics aux noms inconnus des Européens. Elle est austère d'aspect, car les Yezidis n'ont guère de contact avec les populations kurdes environnantes, bien que leurs langues soient proches. De même, ces montagnards aux yeux clairs et à la peau blanche m'ont paru apparentés aux populations iraniennes de l'Asie, plutôt qu'arabes ou turques... mais qu'importe.

« Le Temple occupe le cœur de la cité. C'est une bâtisse antique, construite en appareil noir et luisant. L'intérieur est ombreux, car nulle fenêtre n'a été ménagée dans les murs pour éclairer la nef. Des colonnes massives, rectangulaires et mal taillées, rythment l'espace. Je n'en ai pas vu le sommet, ni le toit du temple car les ténèbres sont trop épaisses. En revanche, j'ai vu la statue de l'Ange. »

Howard Kingsley se tut, les yeux dans le vague, et Murray ne dit mot. Finalement, l'explorateur frissonna et, comme éveillé d'un mauvais rêve, il reprit :

« Il n'est pas possible de la décrire. Elle n'est pas *hideuse*. Elle sort simplement de

l'ordinaire. Elle ne ressemble à rien de ce que j'avais vu ou que j'ai vu depuis. Une œuvre unique, géniale à sa manière, quoique singulièrement effrayante. Son souvenir me trouble encore, vous l'avez constaté.

« Dans les griffes de l'Ange, poursuivit l'Anglais avec un sourire carnassier, était posé l'objet que j'étais venu chercher de si loin. Le talisman des Yezidis, le symbole de leur alliance avec Malak Taus et qui leur promet, après la mort, la résurrection au jour de Son triomphe.

— Je n'ai pas entendu parler de cet aspect de la légende, avoua Murray.

— Wolton l'apprit au cours d'un voyage en Irak, mais il ne vit pas le talisman. Moi, je l'ai vu. Et je l'ai ramené. »

L'Irlandais sursauta.

« Vous l'avez volé aux Yezidis ? Et vous avez réussi à sortir de leurs montagnes ?

— Ce fut serré, pourtant j'y parvins. (Les yeux d'acier de Kingsley jetèrent un éclair.) Il est ici, dans cette maison. »

Irvin Murray regarda autour de lui avec suspicion.

« Je comprends à présent votre angoisse. Les Yezidis vous ont retrouvé. Ils sont ici, à Dublin...

— Et ils veulent leur talisman », conclut le Lord.

3

Le Fléau d'Allah

Il sembla à Irvin Murray qu'un vent glacé, chargé des neiges du Taurus, s'était insinué dans la verte Erin, se glissant dans le Cabinet tel un serpent dans l'herbe, animant statues et armes d'une énergie maussade.

« Pourquoi avoir pris ce risque ? insista l'aventurier. Vous connaissiez le fanatisme et l'opiniâtreté des Yezidis. Vous deviez vous douter qu'ils n'abandonneraient pas. »

Howard Kingsley s'appuya au bureau.

« Je pensais n'avoir laissé aucune piste. J'ai débarqué à Mossoul après un long séjour à Zanzibar, puis Mascate sur la côte arabique. J'avais pris une fausse identité dès mon départ d'Irlande et en avais changé à chaque étape, ainsi que de métier... J'ai même accompli le voyage de Mascate à Bassorah comme clandestin sur un boutre indigène.

— En vain, semble-t-il. »

Pour toute réponse, l'archéologue ouvrit un tiroir du bureau et présenta sa paume à l'Irlandais.

« Voici ce qu'ils envoient à leurs ennemis. »

Irvin Murray détaillait un diamant à l'eau exceptionnelle, taillé en pointe de flèche.

« Quand l'avez-vous reçu ?

— Je l’ai trouvé ce matin sur ma table de nuit. J’avoue que, sur le moment, la perspective qu’un sectateur de Malak Taus ait pénétré dans ma chambre alors que j’étais endormi ne m’a guère enchanté, et je me suis étonné d’être encore en vie. Puis je compris. Ils ignorent où est dissimulé le talisman, ils comptent m’effrayer de telle manière que je le leur restitue. Puis sans doute me tueront-ils, avant de retourner dans leurs collines battues par les vents.

— Que comptez-vous faire ?

— Pourquoi croyez-vous que je vous ai appelé ? J’ai risqué ma vie pour leur dérober cet objet, je ne le laisserai pas tomber entre leurs griffes sans qu’eux aussi courent quelques périls ! Mon Dieu, je me souviens de la course folle pour quitter leurs montagnes, avec sans cesse la peur d’être rejoint... À leur tour de connaître l’angoisse et d’endurer l’attente ! »

Murray secoua la tête.

« La vie n’est pas un jeu, Lord Kingsley, et je ne suis pas un mercenaire. Vous feriez mieux... »

Un craquement du parquet, dans le couloir, interrompit l’aventurier. Sa main glissa vers son aisselle droite tandis que celle de l’Anglais disparaissait dans sa veste. Puis la porte s’ouvrit. La silhouette enturbannée de Tughral se faufila dans la pièce.

Les deux hommes avaient presque oublié le domestique. La montre de Murray indiquait minuit moins dix : il y avait vingt minutes que le Sikh était parti rétablir le courant.

« *Sahibs*, pardonnez mon intrusion, mais il y a quelque chose qui ne va pas. Dans la cave... le boîtier électrique a été arraché. *Et, par Kabir le Pieux, quelque chose rôde dans la maison !* »

Lord Kingsley eut un reniflement nerveux, mais se força à rester impassible.

« Depuis ce matin j’entends des pas dans des pièces qui, lorsque j’y entre, sont vides et silencieuses. Cette nouvelle ne m’étonne pas.

— Fouillons Casey Hall, proposa Murray.

— J’ai déjà exploré les caves, *sahib*. Elles ne sont pas étendues : deux pièces encombrées de bouteilles et de fûts.

— Tu les as fouillées seul ? »

Cette fois, Howard Kingsley était surpris. Tughral répondit avec simplicité.

« Oui, *sahib*. Un *Nihang* ne doit pas reculer devant les ténèbres. Je n’ai pas débusqué de Yezidis. »

L’Irlandais observa le Sikh. Il retrouvait dans ce colosse laconique un peu du caractère afghan : le doute devant le surnaturel, mais un courage indomptable face à des adversaires humains.

« Alors, que décidez-vous ? lui demanda Kingsley. Les Yezidis n'ont rien contre vous. Je pense que, si vous le souhaitez, vous pouvez encore quitter cette demeure en paix. »

L'aventurier secoua la tête. Kingsley lui était antipathique, cependant les événements prenaient une tournure surprenante.

« J'ignore la raison pour laquelle vous avez préféré me contacter, finit-il par dire, plutôt que d'avertir les autorités ou ce Service dans lequel vous comptez tant d'amis... mais peut-être l'apprendrai-je bientôt.

— Vous restez ? »

Kingsley s'apprêtait à lui serrer la main. L'aventurier l'arrêta.

« Gardez vos remerciements. Je persiste à penser que vous devriez rendre le talisman à ses propriétaires. Simplement, je suis curieux. Et j'espère bien pouvoir jeter un coup d'œil à cet objet avant la fin de la nuit.

— Si ce n'est que cela..., commença l'archéologue, mais Tughral l'interrompit.

— Excusez-moi, *sahibs*, peut-être des sabres descendent-ils vers nous depuis l'étage. Peut-être la main qui a arraché les fils est-elle en ce moment en train d'entrebâiller une fenêtre à ses complices. Je préfère affronter un homme que dix et choisir mon moment plutôt que d'attendre celui de mon ennemi.

— Tughral parle d'or, admit Howard Kingsley. Remettons cette explication après la fouille, voulez-vous. Avez-vous une arme ?

— Un colt.

— Je suis certes armé, dit le Lord en sortant un mauser de son veston, mais les Yezidis privilégient l'arme blanche. Aussi suis-je d'avis de nous équiper en conséquence. Ma collection vous est ouverte, décréta-t-il d'un geste théâtral qui balaya les vitrines d'exposition.

— Mon choix est fait. »

L'aventurier souleva un des tulwars accrochés au-dessus de l'âtre et effectua quelques passes. L'arme était équilibrée et étonnamment légère malgré les deux pieds³¹ de la lame. Lord Kingsley approuva de la tête.

« Ils appartinrent au champion des Afghans, Kosh-Hâl, khan des Khattak. Ils ne pouvaient être maniés par main plus sûre. Je prends cette hache au manche court. C'est un travail dalcassien, expliqua-t-il comme l'Irlandais se penchait sur le fer décoré d'esses. Elle a été découverte dans le tumulus d'un chef gaélique tombé en 1014, non loin de Dublin, lors de la célèbre bataille de Clontarf. Je l'ai remontée sur un manche de chêne.

« Et toi, Tughral ? Prends donc un revolver en sus de ton sabre. »

Le Sikh prit le revolver que lui tendait Kingsley avec un grognement de mépris.

« Je n'en ai guère besoin, *sahib*. Avec cela, dit-il en dégaina la longue lame de son *kirpan*, les chiens du diable japperont de douleur avant de regagner leurs niches ! »

³¹. Un pied anglais vaut 30,5 centimètres.

Les trois hommes sortirent du Cabinet. La hache dans une main, Kingsley leva haut une lampe à pétrole. Tughral Singh et Murray l'encadraient, armes au poing. Leurs silhouettes se découpèrent follement sur les murs du corridor.

Trente minutes plus tard, ils redescendaient le grand escalier menant à l'étage, dépités. Ils avaient inspecté en vain la cave et les huit pièces de Casey Hall. Le visage d'Howard Kingsley était perplexe, celui du Sikh avait pâli à nouveau. Seul l'Irlandais ne paraissait pas affecté.

Ils se dirigèrent vers le Cabinet – et s'arrêtèrent sur le seuil. La *djambiya*, posée d'ordinaire sur le bureau, avait été fichée avec violence dans le dossier du fauteuil. Seule la garde émergeait. Elle retenait une feuille de papier barrée avec fureur d'une inscription écarlate.

Murray sur les talons, Howard Kingsley se précipita. Le message était rédigé en langue kurde. Ils le lurent ensemble : *Rendez-le, ou mourez !*

« Par tous les saints ! s'emporta le Lord une fois la porte du Cabinet refermée. Comment font-ils pour aller et venir à leur guise dans une forteresse dont toutes les issues sont calfeutrées ? Un de ces sauvages s'est faufilé jusqu'ici alors que nous explorions l'étage, et ce après que nous ayons passé au crible les caves et le rez-de-chaussée ! Cela me dépasse.

— Les *Abedei-Iblis* sont des démons, affirma Tughral. Ils rampent la nuit jusqu'à leurs ennemis et leur tranchent la tête. Ils sont invisibles, obéissent au mal et adorent les serpents ! »

Irvin Murray éclata de rire, ce qui fit sursauter ses compagnons.

« Tughral, je te présenterai l'un de mes amis afridis. Ta nature optimiste et la sienne s'entendront à merveille, d'autant que tu partages nombre de ses préjugés à l'encontre des Yezidis !

« Trêve de plaisanterie. Il est évident qu'il existe un passage dans cette vieille bâtisse, une entrée dérobée dont vous ne soupçonnez pas l'existence mais que les Adorateurs de Malak Taus ont découvert.

— La cave..., dit Kingsley après réflexion. Elle est plus ancienne que l'hôtel. Sinon je ne vois pas.

— Nous les dénicherons. Auparavant, je souhaiterais des éclaircissements. Eux comme vous savez de quoi il est question dans ce message. Allez-vous vous décider à me montrer le talisman, ou n'avez-vous toujours pas confiance ?

— J'ai confiance, protesta l'Anglais. Contrairement à ce que vous supposez, vos talents de combattant et votre statut d'irrégulier ne sont pas les seules raisons qui m'ont convaincu de faire appel à vous. Vous avez vécu de longues années en Asie et avez une grande expérience des Orientaux et de leurs religions. Quels sont les desseins des

Yezidis ? »

Murray secoua la tête.

« Je n'ai jamais eu l'occasion d'approcher les *Shaitan-Perest*, et en Afghanistan le Djebel Shaykhan n'est qu'un nom auquel s'attachent de vagues légendes. Pourtant, je sais une chose des Yezidis : ce sont des adversaires loyaux. Même leurs ennemis les plus acharnés leur reconnaissent cette qualité. S'ils avaient voulu vous tuer, ils auraient agi ce matin et fouiller en paix votre demeure. Ou ils auraient pu m'abattre dans les ruelles de Parnell Square. Car ils savent, n'en doutez pas, que vous vivez en reclus en compagnie d'un unique domestique et ne recevez que de rares visites. Rien ne les empêchait de vous égorger, de démonter ce plancher lambris par lambris pour découvrir le talisman, puis de repartir, aussi furtifs que des spectres, vers leur citadelle d'Asie.

— J'aurais pu déposer le talisman à la banque. Pour le récupérer, un ordre signé de ma main serait nécessaire : ne croyez-vous pas que cette possibilité les retienne ?

— Ils supposent, tout comme moi, que vous ne vous êtes pas séparé de l'objet pour lequel vous avez risqué votre vie. Et quand bien même cela serait, les protections d'une banque ne sont pas de nature à les arrêter.

— Vous avez une grande considération pour ces sectateurs du diable, renifla le Lord.

— J'ignore depuis quand ils sont à Dublin. Sans doute vous observent-ils depuis de longs jours. Or ils ont découvert un passage secret, ont la certitude que vous détenez l'objet à Casey Hall et ont cerné votre caractère... Leur efficacité est grande, leur ténacité conforme à la légende.

« Ce message est votre ultime chance. Remettez-leur le talisman, et vous vivrez.

— Et si vous vous trompez ?

— Je paierai mon erreur avec vous, de la même manière que vous paierez celle d'avoir dérobé le cœur de leurs croyances. »

Il y eut un silence. Message à la main, Lord Kingsley ne bougeait pas : il lisait et relisait les mots griffonnés d'une écriture maladroite. Murray insista :

« Quelle que soit votre décision, répondez à ma question : quelle est la nature de ce talisman que les Yezidis sont venus chercher ? »

L'archéologue se décida. Il posa la feuille sur le bureau, contourna le fauteuil et avisa une panoplie d'armes touareg entre deux vitrines. Un ressort invisible claqua comme il manipulait un bouclier en peau d'oryx, et la panoplie entière pivota. L'éclat gris acier d'un coffre-fort étincela faiblement dans la lumière des lampes à pétrole.

« Les Yezidis, et vous, avez vu juste, dit l'Anglais. Je n'ai pas déposé cet objet unique au monde entre les mains d'un banquier. Il n'a pas quitté cette pièce. Depuis lors, nul Européen autre que moi ne l'a contemplé. (Il fit jouer la combinaison du coffre, tira d'un coup sec sur la poignée et sortit de la cavité un long étui de soie noire.) Voici ce que les *Shaitan-Perest* traquent par-delà les océans. Le talisman que Malak Taus serrait dans ses griffes et qui scintillait dans les ténèbres du Temple des Sept Anges à Shaykhan. (Il tendit l'étui à Murray et recula contre une vitrine.) Voyez vous-même. »

Les yeux gris de l'aventurier devinrent deux fentes comme il dégageait de la soie un

lourd sabre orné de pierreries, une arme particulière... un sabre à deux lames.

« Un *zulfikar* ! L'arme double de Mohammad, avec laquelle le Prophète chassa les démons d'Arabie !

— En l'occurrence, ce *zulfikar* est celui de Malak Taus, dit Howard Kingsley dont le regard étincelait. Il est dit dans le *Mashaf Rāsh*, le *Livre Noir* des Dasin, que l'Ange Déchu forgea cette arme dans les fosses de l'Enfer où Allah l'avait précipité après sa Rébellion. Il mit sept mille ans à la confectionner, à la polir sur un bloc d'obsidienne et à lui insuffler sa haine et sa soif de vengeance. Puis il la confia à Shahid ben Djaiyar, le premier-né d'Adam, le premier aussi de ses Adorateurs.

« Cette lame... est le Fléau d'Allah ! L'arme qui jettera Dieu à bas de son trône lorsque Malak Taus se dressera à nouveau contre lui – et cette fois, triomphera ! Elle est aussi l'incarnation de la promesse de l'Ange aux Yezidis : en échange de leur dévotion, Shaïtan les élèvera lorsque son Royaume renaîtra.

— Pourquoi avoir dérobé le sabre ? »

Le Lord eut un petit rire.

« Ni pour les diamants qui brillent sur la garde, ni pour les filigranes d'or qui tressent les lames. Non, les Yezidis confèrent à ce *zulfikar* un pouvoir immense. La haine de Malak Taus y est concentrée. Elle détruit les ennemis de l'Ange, c'est-à-dire les Croyants en Allah et son Prophète. Mais elle est aussi censée ressusciter les générations défuntes de *Shaïtan-Perest* le jour du Jugement. Il s'agit donc d'un talisman de vie et de mort, de damnation et d'immortalité... Une arme unique. C'est cela qui en fait le prix à mes yeux.

« Singulière croyance, et singulier objet. Avez-vous vu le travail des lames ? »

Le sabre était lourd, les deux lames anciennes et émoussées, cependant les extrémités restaient acérées. Deux fils d'or, incrustés dans l'acier, formaient des arabesques qui couraient de la garde à la pointe du *zulfikar*.

« Un travail antique, réfléchit l'Irlandais. Le poids est trop important pour que cette arme ait jamais été employée en combat par un homme. Il s'agit plutôt d'un ex-voto, une offrande cultuelle d'une époque bien antérieure à l'apparition de l'Islam en Arabie.

— Excellent ! s'exclama Howard Kingsley que l'analyse comblait d'aise. Pourriez-vous en situer la date de fabrication ? »

Irvin Murray secoua la tête. Tughral Singh s'approcha avec réticence. De toute évidence, la vue de cet objet forgé par un démon heurtait ses principes religieux et lui répugnait au plus haut point.

« Les inscriptions sont illisibles. Je ne sais pas.

— Pour un spécialiste des langues sémitiques, ce que je suis, elles annoncent l'araméen ou le babylonien. Autrement dit, celui qui a forgé ces lames était un lointain ancêtre des peuples qui vécurent et régnèrent sur la Mésopotamie au deuxième millénaire avant notre ère... un de leurs ancêtres, Murray !

« Comment les Yezidis ont-ils adopté cette arme en tant que *zulfikar* de Malak Taus, voilà ce que je serais curieux de découvrir. Une arme trouvée dans une ziggourat ou les ruines d'une cité pré-biblique, arrachée à l'oubli par un membre de la secte ? Trophée

volé à un démon assyrien, tel Malak Bel au nom évocateur, et transformé par la suite en talisman de Shaïtan ? Ou bien sabre d'une divinité pré-islamique de la péninsule arabique, à la singulière destinée ? Qui peut savoir ?

« Si vous permettez, avant que nous ne retournions à la cave mettre un terme aux allées et venues de nos hôtes indésirables...

— Vous l'enfermez à nouveau ? s'étonna Murray. Je croyais que votre décision était prise.

— Elle l'est en effet. Elle n'a pas varié. J'ai confiance en vous, mais ceci... (il soupesa le sabre) est unique, d'une valeur scientifique inestimable. Il est hors de question qu'il disparaisse à nouveau dans les montagnes gelées des Dasin.

— Que faites-vous de l'avertissement des Yezidis ? » dit l'Irlandais qu'une sourde colère envahissait.

Lord Kingsley eut un rire méprisant – qu'il n'acheva jamais. Les portes du Cabinet s'ouvrirent à toute volée, livrant passage à une horde de silhouettes noires aux yeux farouches, qui se précipitèrent en hurlant dans la pièce.

4

Le Jeu de la Mort

« *Aez da Khuda !* »

Le terrible cri de guerre des Yezidis résonna sous les poutres de chêne centenaires. Une masse d'Adorateurs du Diable vêtus de *khalats* noirs, barbus, les yeux fous sous des mèches graisseuses, se déversa dans le Cabinet en une fraction de seconde. Abasourdis, Murray et ses compagnons n'eurent que le temps d'entrevoir l'éclat des couteaux et des longs *kilijs*³² que brandissaient les Dasin. Puis la meute fut sur eux.

« Des *karabash* ! gémit Lord Kingsley. Les Têtes Noires, les prêtres de Malak Taus ! *Maudits !* »

Il appuya sur la détente du mauser. Le crâne d'un des prêtres éclata. Aussitôt trois autres sautèrent par-dessus le cadavre, et les sabres sifflèrent.

Le Sikh se précipita au secours de son maître, une lueur de folie dans les yeux, mais six *karabash* lui barrèrent le chemin. Il ferrailla en jurant par les dix prophètes des Sikhs, et une féroce mêlée s'engagea.

Irvin Murray aussi avait fort à faire. Plusieurs *karabash* plongeaient sur lui. Le colt aboya deux fois et un prêtre partit en arrière, la poitrine transpercée, un second tituba, une balle dans l'épaule. Mais les *kilijs* s'abattirent en un essaim furieux, et l'Irlandais renonça à tirer. Tulwar au poing, il para d'instinct. En un instant, il redevint le sauvage combattant des défilés afghans, Murrah Shah le guerrier, redouté de la passe de Khaïber

³². *Kilij* : sabre turc à double tranchant.

aux oasis d'Asie centrale ! Le tulwar étincela d'un éclat sinistre, la lame vibra d'une vie propre, et les karabash s'écartèrent en gémissant. Le cercle se desserra un instant et l'Irlandais eut le temps d'entrevoir Tughral éventrer un Yezidi d'un large mouvement de kirpan. Puis les Têtes Noires se ruèrent à nouveau à l'attaque.

Les kilijis miaulèrent. L'aventurier dut reculer, couvert par le colt fumant. Un karabash bascula dans une vitrine, un trou à la place du cœur, il entraîna la lampe à pétrole et l'ensemble éclata sur le tapis circassien en une nappe de flammes. Les Yezidis n'en eurent cure. Enjambant flammes et cadavres, ils pressèrent l'aventurier de plus belle, défiant avec témérité la lame droite qui scintillait dans sa main. Un Tête Noire disparut, le visage barré d'un sillon écarlate. Mais les kilijis tressaient des mailles d'acier autour du crâne de Murray et l'aventurier fut à nouveau contraint de céder du terrain.

Dans le Cabinet en ruine, dansait une folle sarabande d'ombres échevelées, parmi les vitrines fracassées et les flammes montantes de l'incendie. Tughral Singh beuglait en hindi des invectives près de la porte du salon, jouant du kirpan. Le nombre des assaillants avait diminué – il restait autant de Yezidis que ceux déjà tombés, soit une demi-douzaine –, mais il n'y avait plus trace de l'archéologue.

« Où est Lord Kingsley ? cria Murray.

— Je ne sais pas », ahana le Sikh en repoussant trois adversaires.

L'assaut de quatre karabash mit fin à la brève conversation. Deux n'arrivèrent jamais jusqu'à l'Irlandais : l'un fauché par une balle en pleine tête, l'autre la gorge transpercée par le tulwar. Mais le sabre se coinça entre les vertèbres, et les deux derniers Têtes Noires projetèrent l'Irlandais au sol avec une violence inouïe.

Le temps de reprendre son souffle, l'aventurier avait perdu ses armes et sa situation était désespérée ! L'un des karabash lui écrasait les jambes et maintenait son bras droit au sol ; l'autre, agenouillé sur sa poitrine, pointait un sabre vers sa gorge ! Éperdu, l'Irlandais regarda autour de lui. À un mètre sur la gauche, une épée targuie tombée d'une vitrine luisait d'un éclat mat. Il tendit le bras, mais quinze centimètres séparaient ses doigts de la *katuba*. Raclant le parquet en quête du colt, sa main rencontra un objet effilé, léger et empenné. Elle s'y referma et Murray l'enfonça dans le flanc du Dasin.

Il n'avait pas fallu une seconde à Murray pour agir : l'effet fut plus foudroyant encore sur le Yezidi ! Il tressauta et bascula sur le côté, pétrifié par la mort. Seul l'empennage de la fléchette amazonienne, enduite de curare, dépassait de son khalat noir.

Le dernier Yezidi poussa un hurlement de rage. Relâchant les jambes de l'Irlandais, il se dressa sur les genoux et brandit son sabre. Murray fut plus rapide. Libéré, il empoigna la *katuba*, l'épée targuie siffla et la tête du karabash vola dans la pénombre du Cabinet.

Une haute silhouette se pencha alors sur Murray, imprécise contre les feux de l'incendie : Tughral Singh. S'essuyant le front d'une main lasse, il aida l'Irlandais à se relever.

« Un grand nombre de ces chiens a rejoint le royaume de Malak Taus, dit le colosse. Puissent leurs âmes y pourrir pour le meurtre du *sahib* ! »

Des flammes d'un demi-mètre montaient du tapis en feu. Le bureau n'était plus qu'étincelles et bois incandescent. Une dizaine de cadavres en khalat noir jonchaient le

cabinet dévasté. Aucun karabash vivant ne restait dans la pièce. Murray chercha du regard le corps de l'archéologue. Disparu. Et l'étui du zulfikar était vide.

« Lord Kingsley n'est pas mort », dit-il en ramassant son colt.

Il dégagea le tulwar du cou du Yezidi et voulut avancer jusqu'au coffre, mais l'incendie gagnait avec rapidité. Les deux hommes durent se réfugier dans le salon voisin.

Leurs habits étaient en lambeaux, hachés par les kilijis des prêtres. Malgré la violence démentielle de l'assaut, ni l'un ni l'autre n'était grièvement atteint. Le Sikh essuya la croûte noire du kirpan sur sa chemise et tendit l'oreille vers les ténèbres de la maison. Les flammes qui consumaient le Cabinet éclaboussaient d'une lueur sinistre les bibliothèques du salon ; plus sinistres encore étaient les ténèbres de Casey Hall au-delà de la double porte.

« Lord Kingsley n'est pas mort », répéta Irvin Murray en prenant le verre sur la cheminée.

Il vida d'un trait le Laphroaig tiède. Il n'y avait pas une heure qu'il l'avait posé là, cependant il lui semblait que des jours entiers s'étaient écoulés depuis qu'il avait franchi le seuil de Casey Hall et plongé dans les arcanes de la personnalité d'Howard Kingsley et de la religion des Dasin.

Tughral, jusqu'alors à l'écoute des rumeurs de la maison, se détourna des ombres du hall.

« Entendez-vous, *sahib* ? Ce battement sourd... »

Murray acquiesça. À l'étage, un *pas* formidable venait de retentir, couvrant soudain le ronflement de l'incendie. Il se répéta, ébranlant la demeure, évoquant le sabot d'un cheval infernal qui martèlerait le parquet centenaire.

« *Qui* marche là-haut ? » lança le Sikh vers les ténèbres de l'étage.

Il pointa le kirpan et avança vers l'escalier, mais l'Irlandais le retint.

« Quoi que ce soit, laisse-le en paix. Le zulfikar a disparu, Lord Kingsley a été enlevé, et ce qui se trouve à l'étage cherche à nous y attirer. Vois, le sang de l'un des karabash blessé se dirige vers la cave. C'est en bas qu'il faut les traquer.

« Les Dasin ont récupéré leur talisman », murmura l'aventurier.

Comme ils passaient en silence au pied de l'escalier, la démarche monstrueuse se rapprochait du palier supérieur.

« Alors pourquoi ont-ils capturé Kingsley ? Avec le zulfikar en leur possession, ils auraient pu, soit disparaître en le laissant en paix, soit le tuer sur place : il était en mauvaise posture dans le Cabinet et nous n'étions pas en mesure de l'aider. Or, ils n'ont fait ni l'un ni l'autre.

« Je crois, conclut-il en s'engageant dans la courte volée de marches de la cave, que ton maître n'a pas tout dit. Si les Yezidis se sont donné la peine de l'emmener, c'est qu'ils avaient autre chose à récupérer. Lord Kingsley n'a pas volé que le zulfikar dans le Temple de Malak Taus. Il y a déniché autre chose, et *c'est cet objet que les Yezidis veulent à présent récupérer...* quels que soient les risques !

« Oui, Kingsley a menti, conclut l'aventurier en poussant la porte de la cave. Le véritable talisman de Malak Taus n'est pas encore apparu dans cette histoire.

— Alors le *sahib* n'est pas mort ?

— Tant que les Yezidis ignorent où il a caché ce qu'ils cherchent, il restera en vie. Mais le délai sera de courte durée. »

Les deux hommes entrèrent dans la cave – et à cet instant, l'escalier du hall frémit comme la créature de l'étage s'y engageait ! La maison trembla, une latte de chêne céda comme une brindille sous le poids impossible de ce qui descendait vers eux.

« Le compagnon des Dasin nous cherche.

— Je n'ai guère envie de le croiser », fit Tughral.

Murray acquiesça. Ils avancèrent en silence dans la nuit de la cave.

5

La Face de l'Ange

Le sous-sol de Casey Hall était peu étendu. Murray reconnut l'étroit corridor et les arches qui se faisaient face, donnant chacune sur une salle humide tapissée de bouteilles. Face à l'escalier, des câbles pendaient d'une armoire électrique.

« Les démons ont arraché les fils, dit Tughral Singh. (Il tenait une lampe-torche trouvée dans le bureau du salon.) Nous avons déjà exploré les réserves au-delà des arches, *sahib*. Il est impossible de s'y dissimuler. (Le Sikh secoua la tête.) Croyez-vous que ces démons traversent les murs ? La porte d'entrée est verrouillée, il n'y a nulle trace ici – et cette chose à l'étage... Des forces mauvaises ont été libérées, qui s'apprêtent à nous expédier dans les gouffres sans fond où trône Malak Taus !

— Ne laisse pas courir ton imagination. Essayons plutôt de comprendre les Yezidis.

« À l'origine, leur but est clair : affoler Kingsley pour le pousser à sortir les talismans de leur cachette et à fuir Casey Hall. Nos amis l'auraient alors intercepté dans les ruelles. Dans cette optique, il était important que leurs allées et venues conservent un certain mystère. (L'aventurier sourit.) Cela est bien dans leur manière. Nombre d'armées musulmanes se sont disloquées avant d'apercevoir le Djebel Shaykhan, simplement par l'aura de terreur dont aiment à s'entourer les Dasin.

« Pour déposer la flèche de diamant, puis pour saboter l'électricité, un seul karabash était nécessaire. Les Yezidis sont des maîtres dans l'art de la dissimulation. Il était facile pour eux de se glisser dans Casey Hall puis d'attendre dans l'ombre, tels des cobras, le moment de frapper. Pourtant rien ne se passa comme prévu. Kingsley ne céda pas à la peur, et il reçut de l'aide.

« Mon arrivée dut les déconcerter. Dans leur mentalité de pillards, ils croyaient qu'un voleur n'oserait pas avertir les autorités. Ils avaient raison. Mais voici qu'au moment où ils plongent Casey Hall dans les ténèbres, je frappe à l'entrée. Dès lors, Kingsley s'arme, organise des rondes, fouille la maison. Il ne fuira plus. Le plan originel des Yezidis

s'écroule.

— Mon maître est un loup parmi les *Inglee* ! affirma le Sikh avec fierté.

— Ce n'est pas un lâche, opina l'Irlandais, même si ses motivations sont ambiguës. Mais ses adversaires sont persévérants. Après un ultime avertissement, sans effet – le message de la *djambiya* –, ils changent de tactique. Lorsque ton maître ouvre le coffre-fort, ils fondent sur nous tels les chiens du Jugement ! Mais s'ils récupèrent le zulfikar, où est caché le second talisman, le plus précieux ? Pour le découvrir, ils enlèvent Kingsley.

« Par tous les dieux, ce sont des adversaires imprévisibles mais décidés ! Ce qui rend la position de ton maître précaire, car ils ne reculeront devant rien pour récupérer leur bien.

— Y compris la torture, rauqua Tughral.

— Peut-être. »

La respiration de l'aventurier s'accéléra.

Le gravier de la seconde réserve était bouleversé. Aidé par le Sikh, il poussa un casier à bouteilles. Une faille oblongue apparut dans le mur, à moitié dissimulée par le casier. Le faisceau de la lampe s'enfonça dans le passage, révélant un souterrain bas taillé dans le roc, aux voûtes moussues suintantes d'humidité.

« Il y a du sang sur les pierres, indiqua Tughral Singh dans le faisceau lumineux. Ils ont tué mon maître !

— J'ai blessé l'un des karabash à l'épaule, expliqua Murray. Remercie-le, car il laisse une piste qui mène droit à leur repaire. »

Un choc sourd résonna contre la porte de la cave. Un hurlement démoniaque déchira alors les ténèbres, puis un second choc, *et le bois vola en éclats*. Un sifflement moqueur glissa vers eux, une haleine putride s'insinua dans la cave comme celle d'un python colossal.

« Par Kabir, le démon nous a trouvés ! » haleta le Sikh.

L'aventurier resserra sa prise sur le tulwar. Le sifflement comportait une horreur telle qu'il n'en avait jamais imaginé, même dans ses cauchemars les plus désespérés ! Il recula, entraîné par le Sikh.

« Viens, *sahib*, entrons dans cette ratière et puisse cette ombre retourner dans les limbes ! Suis-moi, *sahib*. Je sais ton nom, j'ai vécu à Peshawar avant de quitter les Indes, je connais tes exploits dans ce pays de loups qu'est l'Hindou Kouch. Avec toi à mes côtés, j'ouvrirai un chemin de sang dans les rangs des *Abedei-Iblis*, je sauverai mon maître de leurs griffes, pourvu que ce qui hante Casey Hall ne nous rattrape pas ! »

Ils claquèrent la paroi secrète dans leur dos, et le début de leur course dans le souterrain ressembla à une fuite. Mais rien ne se pressant sur leurs traces, ils ralentirent bientôt l'allure.

Le passage était assez large et haut pour que les deux hommes s’y redressent. Lampe en avant et kirpan au poing, Tughral Singh marchait en tête. Ses chausses effleuraient le roc visqueux sans éveiller d’écho. Deux pas en arrière, le tulwar à la ceinture, l’aventurier le couvrait de son colt. L’entrée du tunnel était loin en arrière. Seuls le tintement d’infiltrations séculaires et le pas de rats invisibles troublaient parfois la nuit. Ce qui les traquait dans Casey Hall, quelle que fût sa nature, était bloqué à l’extérieur du souterrain.

Les ténèbres étaient totales. Le passage était aisé à suivre, même s’il croisait de temps à autre des galeries adjacentes : il fallait alors veiller à ne pas s’écarter de la piste sanglante laissée par le Yezidi. À un embranchement pourtant, elle disparut.

« Nous passons sous les hôtels voisins de Casey Hall, hésita le Sikh. Qui sait si ces chiens ne nous entraînent pas dans l’Enfer de Malak Taus ? Que Gobind les maudisse ! Il cracha à terre.

— Le tunnel mène aux quais de la Liffey, fit Murray qui étudiait le sol des différents passages. Les armateurs de Dublin ont dû frauder le fisc anglais pendant des siècles avec un plaisir sans cesse renouvelé. Et cependant...

— Quoi ?

— Je ne crois pas qu’ils en aient été les bâtisseurs.

— Qui alors ? »

L’Irlandais montra des traits verticaux à demi effacés sur une paroi.

« D’après ces inscriptions runiques, ce sont les Vikings, les fondateurs de *Dubh Linn*, la “Mare Noire” comme les Gaels nommaient cette ville de païens, qui creusèrent ce passage. Ce souterrain a mille ans, Tughral. Il est sans doute oublié depuis un bon siècle – et cependant les Yezidis l’ont découvert. » Il secoua la tête. Certains faits, dans cette histoire, ne s’expliquaient pas. « À droite, dit-il enfin. Le sol a été dérangé. Ils ont emprunté ce tunnel.

— Mon maître m’a parlé quelquefois de la sorcellerie de ceux qu’il appelait les *Shāitan-Perest*, murmura le Sikh comme ils obliquaient dans un passage plus étroit. Ce soir, il a cité, dans le Cabinet, le Livre Noir de cette secte, le *Mashaf Rāsh*. Ce qu’il n’a pas dit, c’est qu’un exemplaire de cet ouvrage maudit se trouve sur les rayonnages du salon – puissent les flammes le consumer avec le chat momifié du Cabinet : je n’ai jamais aimé cet animal !

« Le *sahib* Kingsley a lu ce livre. Voici ce qu’il m’a dit, ce matin même, après qu’il eut découvert la pierre taillée en forme de flèche sur sa table de chevet :

« “Tughral, les *Shāitan-Perest* ont d’étranges connaissances. Il est écrit ici (il avait le *Mashaf Rāsh* sur les genoux, assis dans le fauteuil du salon), que l’Ange Malak Taus a élu domicile dans les galeries qui truffent le Djebel Shaykhan et dont l’une aboutit au cœur du Temple des Sept Anges. Il est dit aussi que Malak Taus aidera et guidera ses Adorateurs vers la lumière, les mènera à la guerre et poursuivra leurs ennemis de sa haine.”

« “Je crois, ajouta-t-il encore après avoir observé un profond silence, comme s’il auscultait les entrailles de Casey Hall, je crois que quelque chose rôde dans cette demeure. Je sens une présence, invisible et redoutable, qui s’attache à mes pas. Elle est en

repos encore... mais son éveil ne tardera plus.”

« À ce moment, poursuivit Tughral, mon maître paraissait surpris, et abattu. Il se replongea dans la lecture de ce livre maudit. Je ne l’avais jamais vu ainsi : aux aguets, attentif, il sursautait chaque fois que j’entrais dans la pièce ou qu’un meuble craquait. Puis il trouva les lignes qu’il souhaitait. Il les lut à plusieurs reprises. Aussitôt après, il prit le téléphone et demanda un numéro. Je compris plus tard que c’était vous qu’il appelait. Il parut plus calme par la suite. Aux aguets toujours, mais soulagé.

« *Bole so nihal, sat shri akal*³³, dit sentencieusement le Sikh. Il avait tort. Ni la sorcellerie des *Shaïtan-Perest*, ni votre présence n’ont évité sa disparition. Et à présent, pour avoir entendu le monstre à mon tour, je pense que ce que consigne le *Mashaf Rāsh* est la vérité, qu’un démon immortel hante les montagnes noires des Yezidis et que ses adorateurs l’ont invoqué ici pour attraper mon maître et le punir de ses actes.

— Qui sait ? (L’aventurier avait écouté le récit de Tughral Singh avec attention.) J’ai vu des choses étranges dans les montagnes afghanes...

— À présent, reprit le Sikh, il est à leur merci. Nous seuls pouvons le sauver, et nous courons en aveugle dans ce trou à rats, le démon sur nos talons. Je n’ai pas peur, car le devoir d’un Sikh est de combattre le mal partout où il se terre ainsi qu’il est dit dans le *Guru Granth Sahib*. Même au sein de ces ombres immobiles, loin du pays de mes ancêtres, je... *Par Kabir !* »

Le tunnel *frémit*. Une ondulation naquit entre ses murs, le sol tressaillit. Un courant d’air fétide balaya le souterrain, comme si une masse énorme se frayait avec difficulté un passage entre les parois humides, repoussant l’air telle une gigantesque griffe.

Le Sikh s’était immobilisé. Murray l’entraîna en jurant.

« Nul besoin de me tirer, *sahib* ! Un Sikh ne recule pas là où un *Inglee* avance. Je ne voudrais pas mourir dans ces ténèbres avant d’avoir sauvé mon maître ! »

Ils se mirent à courir. Le souterrain forma bientôt un angle dans le halo mouvant de la lampe électrique. Des marches usées apparurent à main droite, montant vers la surface, et les deux hommes abandonnèrent sans regret le tunnel.

De nombreux pieds avaient ôté la poussière des degrés de granit. Tughral éteignit la lampe. Avec précaution, ils se faufilèrent en haut du court escalier et débouchèrent, par une trappe, dans une cave. À tâtons, ils rampèrent sur des gravats, jusqu’à une ouverture basse. L’aventurier voila la lampe : la lueur révéla un corridor ruiné, long d’une dizaine de mètres. Au-delà, un nouvel escalier se dessinait dans la pénombre.

Aussi furtifs que des loups, ils s’engagèrent dans le corridor et s’arrêtèrent au pied des marches. Une voix aux accents étranges, portée par un rayon de lumière, flotta vers eux.

³³. « Que tous ceux qui sont sauvés disent : la Vérité est éternelle ! » (formule de salutation, et cri de guerre sikh).

« Enfin tu reviens à toi, seigneur *Kingslee*. Comme tous les *Inglee*, tu as la tête dure. C'est une bonne chose. Tu pourras ainsi répondre à mes questions. »

Un murmure faible parvint à l'Irlandais, et Murray dut empêcher le Sikh de se ruer en avant.

« Ce gémississement appartient à mon maître, ragea Tughral en brandissant le kirpan. Je n'ai pas compris ce que disait l'autre, mais le *sahib* est en danger et je ne suis pas un chacal pour le laisser mourir ! Laisse-moi tuer quelques-unes de ces larves avant que le démon ne s'extirpe du souterrain.

— Prends patience ! Je comprends le langage des Yezidis, bien que leur kurde soit archaïque. Laisse-moi écouter et te traduire. Il sera toujours temps d'intervenir si cela devient nécessaire.

« Mon nom est Ubed, reprit la première voix, sans doute en réponse à une question inaudible d'Howard Kingsley. Je suis le *Mir-i-Shaykhan* des *Dawasin*... grâce à toi, puisque tu as abattu l'ancien cheikh et trois de ses *pirs* il y a deux hivers, lors de ta visite au djebel des *Shaitan-Perest*, comme les ignorants travestissent notre nom.

— Vous n'êtes pas dans vos montagnes, protesta l'archéologue d'une voix qui reprenait rapidement de l'assurance, mais en Irlande, en Europe de l'Ouest. Comment croyez-vous échapper aux services de sécurité de ce pays ? Sitôt ma disparition connue, les ports seront bouclés, les navires fouillés, la police remuera ciel et terre pour vous dénicher. Peut-être se hâte-t-elle déjà vers Casey Hall, prévenue par mon domestique. »

Ubed eut un rire de contentement.

« Ah, seigneur *Kingslee*, tu es bien tel que je t'imaginais : un de ces *sahibs* courageux et fier, mais hélas pour toi, optimiste. Tu n'as pas alerté ton gouvernement car ce que tu caches, tu *nous* l'as volé, et tu sais que les voleurs sont partout punis. Si tu disparaissais, les tiens penseraient que tu es mort dans l'incendie de ta demeure – car sache qu'elle est la proie des flammes en ce moment même. Quant à ton serviteur... (Il y eut un silence, que Murray et Tughral mirent à profit pour se poster avec précaution au sommet de l'escalier.) Si les sabres de mes karabash ne l'ont pas transpercé à cette heure, ainsi que l'autre *sahib* que tu avais cru bon d'appeler, ils ne valent guère mieux. L'Ombre est sur eux, et nul ne peut lui échapper.

« Laissons cela. Le Seigneur de la Lune et de l'Obscurité nous a guidés dans ces contrées sauvages jusqu'à toi, Maraudeur de Shaykhan, voleur et sacrilège ! Il nous a guidés, car Sa colère est grande. Elle souffle sur nos montagnes comme un hiver éternel. Le Temple souillé du sang de ses Adorateurs, sa statue blasphémée, dépouillée... Longue a été la traque, depuis cette aube enneigée où les *Dawasin* ont découvert le cheikh assassiné et le *talism* volé. Longtemps nous t'avons chassé sur les pentes glacées du Taurus, tandis que tu avançais poussé par la peur et le désir de vivre, et tu avais les pieds légers alors. Aussi nous échappas-tu.

« Alors même que nous perdions ta trace au bord de ce torrent gelé où tu te jetas sans crainte de périr, dans les collines désolées au nord de Mossoul... des yeux te suivaient. Des yeux qui ne cillent jamais et qui, depuis ce temps, ne t'ont jamais quitté. Et alors que tu regagnais ta demeure, par-delà les mers violettes et les falaises abruptes, les *Dawasin*

apprenaient ton nom, ils connaissaient ton visage, et ils préparaient la longue expédition jusqu'à ton pays perdu parmi les vagues grises d'un océan glacial.

« La préparation dura deux hivers. Mais aujourd'hui nous foulons la terre de ton pays, et nous sommes venus reprendre notre bien. »

Irvin Murray et Tughral tendirent le cou dans la direction des voix. Ils discernèrent Lord Kingsley et son interlocuteur.

Une unique bougie posée sur des gravats éclairait la scène. Le visage d'Howard Kingsley était tailladé. Cheveux et vêtements en désordre, il était inconfortablement couché à même le sol, au centre d'un réduit obscur. Du sang maculait sa chemise entaillée par un sabre, de solides liens de cuir l'immobilisaient. Pourtant, dans les ténèbres de ce qui avait dû être l'arrière-salle étroite d'une cuisine, ses yeux bleus étincelaient avec fierté.

Autour du prisonnier, une quinzaine de silhouettes vêtues de khalat noir et de pelisse de moutons, la barbe et les cheveux broussailleux, faisaient cercle autour de l'Anglais. Certains des karabash tenaient des fusils, d'autres serraient farouchement des kilijjs dégainés. Tous fixaient Lord Kingsley avec des regards furieux, sans que l'archéologue ne s'en soucie. Il secoua la tête, et ses mèches blondes jetèrent un éclair dans la nuit. Face à lui, un homme vêtu de noir tournait le dos à l'escalier. Sa chevelure était d'argent, de même que sa barbe tressée. À n'en pas douter il s'agissait d'Ubed, le *Mir-i-Shaykhan* des Yezidis. Dans la petite pièce dépourvue de fenêtres, il émanait de cette forme une majesté et une menace presque tangibles.

Howard Kingsley le dévisagea et se mit à rire.

« Si vous m'avez, *moi*, vous n'avez pas découvert ce que vous désiriez !

— C'est pour cela que tu es encore en vie, seigneur, répondit Ubed avec patience. Mes compagnons auraient pu te tuer dans la maison. Ils ne l'ont pas fait, car tels n'étaient pas leurs ordres. Aussi écoute. Le zulfikar du Seigneur de l'Obscurité est à nouveau à la garde de son peuple. C'est bien. Mais où est le *sindjak* que tu as dérobé sur l'autel ?

— Que je l'avoue, et vous me tuerez juste après ! »

Ubed secoua la tête.

« Parle, et tu sauveras ta vie. Dis-nous où est le *sindjak*.

— Qu'est-ce que cela ? grogna le Sikh à l'oreille de Murray qui traduisait. Encore une sorcellerie de ces chiens ?

— Un *sindjak*, murmura l'Irlandais. Ce fou a pris un des sept *sanadjik*, ou plutôt il a emporté le Grand *Sindjak*, le principal !

— Deviens-tu fou toi aussi ? (Tughral observa le visage de son compagnon avec surprise.) Tes yeux jettent des flammes. Qu'est-ce que ces *sanadjik* que tu parais si bien connaître ?

— Ce sont des statuettes d'or, expliqua très vite l'aventurier. Elles sont au nombre de sept, comme les sept anges qui ont accompagné Malak Taus en Enfer après sa chute. Elles ont la forme d'oiseaux, de paon pour être précis. Mais le Grand *Sindjak*... Seigneur ! Nul ne l'a jamais vu, on ignore même sa forme. Il est le plus important, car il

est lié à l'Ange lui-même. Je comprends à présent la ténacité des Yezidis. Ce fou a enlevé les deux objets les plus sacrés de leur religion !

— Et maintenant, ils vont le torturer pour le contraindre à avouer.

— Je ne crois pas. Ils lui ont promis la vie sauve, et la parole d'un Dasin, plus encore d'un prêtre, est inviolable. Encore faudrait-il que ton maître... »

Le menton sur la poitrine, Lord Kingsley réfléchissait. Puis il releva la tête. Un rictus sardonique déformait ses lèvres.

« Je n'ai pas peur de la mort, vieil homme. Je ne te crains pas, et je ne crains pas ton dieu. Tu me défies, mais voici ce que je dis : le Grand Sindjak est en ma possession parce que j'ai su le prendre et le conserver. Tu veux le reconquérir ? Soit. Alors détache-moi, donne-moi un sabre, et gagne-le ! Tu hésites ? se moqua Kingsley comme le *Mir-i-Shaykhan* demeurerait immobile.

— Ton courage n'a d'égal que ta folie, seigneur, répondit Ubed.

— Vous pouvez me torturer, annonça le Lord avec dédain. Mes lèvres demeureront scellées.

— Nos moyens sont plus subtils, seigneur. Plus terribles aussi. Trêve de bavardage. Le temps presse. Prépare-toi. »

L'archéologue tourna la tête vers les karabash, mais aucun n'avait bougé.

Murray s'impatientait, muscles tendus, prêt à bondir. Tughral à ses côtés s'agita en grognant.

« Entêtement stupide, typiquement anglais, ragea l'Irlandais. Il a gâché sa dernière chance. À présent, il va falloir se battre pour le tirer d'affaire.

— Ils sont quinze dans la pièce, seize avec le vieil homme, compta le Sikh. Certains ont des fusils, et il y en a peut-être d'autres dans la pièce où mène l'ouverture basse, là-bas. Ce sera difficile, mais un vrai *Nihang* peut affronter une légion, a dit Gobind – que son esprit m'assiste dans cette lutte.

— D'autant plus qu'il nous est impossible de fuir par le souterrain », siffla l'aventurier.

La colère montait en lui, teintée d'une singulière allégresse sauvage. Il savourait pleinement le paradoxe de retrouver, au cœur de son Irlande natale, les mystères de l'Orient qu'il avait quitté à regret quelques semaines plus tôt. Une secte d'Adorateurs du Diable, un combat à l'arme blanche dans un salon incendié, une ombre redoutable qui suivait leur piste tel un chien de l'Enfer... et à présent la perspective d'un assaut désespéré, d'une charge folle à travers la pièce noyée de nuit, pour bousculer les Yezidis et sauver leur prisonnier. Il ricana et se mit sur la pointe des pieds.

Le *Mir-i-Shaykhan* s'était approché de Kingsley. Les yeux bleus de l'Anglais fixèrent le visage d'Ubed sans que transparaisse la moindre émotion. Pas un muscle ne bougea lorsqu'une dague scintilla soudain dans la main du prêtre.

« La peur, voilà le secret de la vie, dit Ubed. C'est par peur de la mort que les hommes rendent un culte aux dieux. Mais toi... (il passa la dague devant la gorge de l'Anglais) ...tu n'as pas peur. Tes yeux ne faiblissent pas. Pourtant, tu as vu ce que seuls les

karabash ont le privilège d'apercevoir : la statue du Seigneur de l'Obscurité – la *Face de l'Ange*. »

Howard Kingsley tressaillit. L'expression de son visage se modifia imperceptiblement, bien qu'il se forçât à rester impassible.

« Je ne vais pas te tuer, continua Ubed. Celui qui a vu la Face du Seigneur de l'Obscurité ne peut oublier. Ce souvenir coule derrière son front en une source noire, sans qu'il puisse la tarir. Son âme connaît la vérité, même si son esprit la refuse. Alors regarde, seigneur ! (Le *Mir-i-Shaykhan* se pencha sur Kingsley, et le regard du Lord se perdit dans celui du Dasin.) Regarde, seigneur, et ton âme sera délivrée par Celui que l'on ne nomme pas. *Il* la verra comme en pleine lumière, dans sa nudité, avec ses bassesses, ses gloires et ses secrets, et tu seras délivré. Ouvre ton âme, et tu verras la *Face de l'Ange* ! »

La dague du *Mir-i-Shaykhan* traça une arabesque dans la nuit et déchira le front du Lord, en une légère éraflure. Les yeux bleus alors vacillèrent, ils se détournèrent du prêtre et fixèrent un point au-dessus de ses épaules, plus haut, bien plus haut que la taille d'un homme. Howard Kingsley gémit, sa tête s'affaissa. Il tomba sur le sol poussiéreux, face contre terre.

Murray et Tughral bondirent en silence dans la pièce, armes au poing. Au même instant un grondement sourd naquit sous leurs pieds, s'élevant des profondeurs de la terre, et le sol trembla.

6

L'Ombre de Dawud

Le revolver de Tughral aboya. Un karabash poussa une exclamation de douleur. Le colt de l'aventurier scintilla dans sa main comme il le pointait vers la tête argentée d'Ubed, mais alors qu'il allait tirer, le *Mir-i-Shaykhan*, d'un geste rapide, renversa la bougie et plongea la pièce dans les ténèbres. Murray tira au jugé. À la lueur fugitive de la détonation, il aperçut les Yezidis disparaître dans un silence surnaturel par l'autre porte basse. Jurant comme un damné, le Sikh voulut se jeter à leur poursuite, mais il trébucha sur le corps de Kingsley et s'étala sur le sol.

« Enfants que vous êtes ! se moquait la voix déjà lointaine d'Ubed. Je savais où vous étiez à chaque instant depuis la fin du combat, car l'un des Sept vous couvre de ses ailes. Jamais il n'a failli à sa tâche. Hâtez-vous, enfants, car *Il* monte vers vous depuis les puits profonds de Géhenne ! »

Les échos moqueurs se perdirent dans le silence. Fouillant dans sa veste, Irvin Murray en extirpa enfin la lampe-torche et se pencha sur l'Anglais. Tughral Singh se releva en pestant, juste au moment où, dans un grincement inquiétant, le parquet sous leurs pieds se mettait à osciller, tel le pont d'un navire pris au plus fort d'un ouragan !

Kingsley gémit, et Tughral se précipita avec un rire nerveux.

« Le *sahib* est vivant, dit-il d'une voix sourde. Il est inconscient, mais vivant. *Par Kabir* ! Je crois que son esprit est tombé dans l'ombre de ce qui monte de la cave.

— Chargeons-le sur notre dos et quittons ce lieu. N’attendons pas que le plancher vermoulu cède sous nos pas !

— Et les Yezidis ? » grogna le Sikh en hissant l’archéologue sur ses épaules. Murray surveillait en alternance l’escalier menant à la cave et l’ouverture par laquelle les Yezidis s’étaient volatilisés. « Ne vont-ils pas nous guetter dans les recoins de ce tombeau ?

— Je ne crois pas. Ubed a ordonné à ses prêtres de le suivre à Casey Hall.

— Pourquoi ? La demeure de mon maître est en flammes.

— J’ignore comment il s’y est pris, mais il sait à présent où est le Grand Sindjak et il compte le récupérer, quand bien même il lui faudrait affronter les flammes de... *Attention !* »

Les deux hommes étaient à proximité de la porte basse. Le parquet vrillait, menaçant de se disloquer, et soudain... il céda ! Les fondations craquèrent, les lattes du parquet s’effilochèrent comme du tissu trop tendu et s’effondrèrent en une pluie poussiéreuse. Projetés en avant, Murray et ses compagnons basculèrent dans une pièce éclairée par la lune. Une fenêtre sans vitre donnait sur l’humidité de la nuit dublinoise. Avec des regards inquiets vers le puits sombre qui béait à présent derrière eux, ils se glissèrent au-dehors et s’adossèrent au mur. Au-dessus de Parnell Square, les nuages chargés de pluie avaient disparu : la vue des étoiles leur redonna du courage.

Le premier, Tughral Singh exprima leurs préoccupations.

« *Quelque chose* a brisé le parquet comme une pierre trop lourde crève la couche de glace d’un étang. *Cela* est retombé dans la cave... La terre en a tremblé. L’as-tu perçu, *sahib* ?

— J’ai entendu. »

L’aventurier était songeur. Face à eux, se dressait la haute silhouette de Casey Hall, noire et mystérieuse.

« Qu’était-ce, par Kabir ? Cela nous traque sans répit, se faufile dans un souterrain à peine assez large pour un homme, renverse un mur et... Casey Hall ne brûle plus ! s’exclama le Sikh.

— On ne distingue ni flammes ni fumée, admit Irvin Murray. Quant à savoir quelle horreur les Yezidis ont lâché sur Dublin...

— C’est un des sept Anges, articula Howard Kingsley à leurs pieds. Un des *sanadjik* gardiens du Temple. Sans doute Dawud, car je suis entré et sorti du Temple Noir par l’arche qui lui est consacré.

— *Sahib*, ne parlez pas ainsi ! » cria le Sikh, partagé entre la joie d’entendre son maître, la peur que suscitaient ses paroles et la colère contre l’appréhension qui sourdait en lui.

« Où sont les Yezidis ? s’enquit le Lord en se redressant avec difficulté. À Casey Hall ?

— Exact, répondit l’aventurier. Puisque c’est là, sans doute, que vous avez dissimulé le Grand Sindjak. Ubed y a entraîné les karabash sitôt après vous avoir arraché le secret par hypnose.

— Hypnose ? (Howard Kingsley eut un rire méprisant.) Ce n'était pas de l'hypnose, ou alors d'un type singulier.

— Qu'avez-vous vu, *sahib* ? Votre visage a pâli et vos yeux se sont révoltés, si bien que j'ai cru que le vieux démon aux cheveux blancs avait enfoncé la dague dans votre gorge pour vous arracher l'âme. »

L'archéologue frissonna et toucha la blessure à son front. Il jeta un œil sombre à Tughral, puis reporta son attention sur Casey Hall.

« Des ombres. Les traits d'Ubed et des Yezidis, les murs lépreux, la bougie, tout s'est confondu avec d'autres ombres. Jusqu'à ce qu'une forme plus sombre s'impose.

— Malak Taus ? ajouta l'Irlandais d'un ton badin comme Kingsley n'achevait pas.

— Ne prononcez pas son nom cette nuit ! fut la réponse rageuse, aussitôt suivie d'un soupir. Excusez mon trouble, Murray... car vous avez raison. J'ai reconnu les traits de la statue qui m'avait tant impressionné dans le temple de Shaykhan. J'ai vu les yeux s'ouvrir sur une nuit éternelle, la bouche béer et se pencher sur mon visage. Et ma conscience a, par miséricorde, volé en éclats.

— Ubed sait où vous avez dissimulé le Grand Sindjak, dit Murray.

— Lui et ses sbires ont défoncé la porte et fouillent Casey Hall ! ragea Tughral qui s'était avancé sur la place pour mieux distinguer la façade de l'hôtel particulier.

— Allez-vous enfin le laisser récupérer son bien ! s'exclama l'Irlandais comme l'Anglais empruntait le revolver du Sikh. Votre satané entêtement est la cause de trop d'événements sanglants pour que je poursuive la partie. Votre esprit est malade, Kingsley ! Votre intérêt pour la mort confine à la folie. Les Yezidis auraient pu nous abattre sans risque à plusieurs reprises. Ils ne l'ont pas fait, alors que l'on ne compte plus les karabash tombés sous nos balles.

— Ignorez-vous qu'ils prêtent serment de mourir pour Malak Taus ? répondit avec sarcasme Kingsley. Ils espèrent accélérer le cycle de leurs réincarnations et être prêts au jour de la victoire du démon, afin que leurs âmes s'élèvent avec lui.

— Ils font preuve d'un plus grand courage que vous. Vous n'obéissez qu'au plaisir de posséder et de détruire, eux défendent leurs croyances. Ils ont plus de noblesse dans le sang qu'un sale lord anglais !

— Belle sortie, digne d'un Irlandais ! admit l'archéologue. Vous oubliez qu'ils ont voulu vous tuer dans mon Cabinet.

— Peut-être. Mais ils ont risqué leur vie à ce jeu, et ils ont perdu. J'aurais pu perdre. Dans les montagnes où je vis, on ne hait pas un ennemi valeureux et loyal. En revanche, les chefs irresponsables, guidés par leurs ambitions personnelles ou leur fanatisme, ne gardent pas longtemps la tête sur les épaules.

— Sentimentalisme dénué de sens. Ce que je veux, je le prends.

— Épargnez-moi vos sermons ! Vous n'avez pas tenu dix secondes devant les kilijis des karabash. Le moindre des guerriers de la passe de Khaïber vous étranglerait d'une main.

— Nous sommes identiques, sourit le Lord. Les hommes de tribu marchent à vos côtés

parce qu'ils savent qu'ils ont plus de chance de vaincre avec vous que contre vous. Vous avancez sans vous préoccuper de la mort, des dieux ou de la morale... moi non plus. Pourtant détrompez-vous. Les Yezidis ne sont pas magnanimes, et Ubed moins que tout autre. Car le plus drôle est que vous n'avez pas le choix ! ricana-t-il soudain, et ses yeux lancèrent un éclair mauvais. Vous ne pouvez vous défilier, Murray. Vous êtes dans l'ombre de Dawud, qu'Ubed n'a pas hésité à invoquer contre nous trois. Il faut me suivre et m'aider à récupérer le Grand Sindjak avant les Yezidis, sinon...

— Sinon ?

— Dawud, qui s'agite en ce moment dans les ruines de cette demeure, ne va pas tarder à se libérer. Et seul le *Mir-i-Shaykhan*, c'est-à-dire Ubed que vous couvrez d'éloges, peut condamner les ennemis des Yezidis à mourir dans les griffes d'un sindjak. C'est l'ultime recours des Adorateurs du Diable contre les sacrilèges et les incroyants. Et cette mort-là est plus terrible encore que les tortures que vous avez pu imaginer dans vos rêves les plus hantés ! Telle est la malédiction qui a tenu les musulmans à distance du dernier sanctuaire des Dasin pendant des siècles.

— C'est pour cela que vous avez abattu l'ancien *Mir-i-Shaykhan* ? le contra Murray.

— Pour cela, et parce qu'il me menaçait d'un cimetière. Malheureusement, cela n'a en fin de compte ni écarté la malédiction, ni égaré le sindjak.

— Ne peut-on lui échapper ? s'enquit le Sikh.

— Si fait, opina Lord Kingsley en fixant Irvin Murray immobile, les bras croisés sur la poitrine. Pour cela, il faut détenir le Grand Sindjak et prononcer une certaine prière, conservée dans le *Kitab al Djilwa*, qui renvoie l'Ange inférieur dans les limbes.

— Qu'est-ce encore que ce *Kitab* ? maugréa Tughral en tirant sur sa barbe.

— Le Livre des Révélations, expliqua patiemment l'archéologue. J'en possède un exemplaire. Il permet de compléter et d'annuler nombre des malédiction contenues dans le *Mashaf Rāsh*. Me suivez-vous, Murray ? Avec vous, nous aurons plus de chance d'atteindre ma bibliothèque et de récupérer le sindjak.

— Dites-vous seulement la vérité ?

— Libre à vous de ne pas me croire. Mais vous avez constaté la présence de Dawud sur nos talons.

— Je vous crois, admit l'aventurier à contrecœur. Et peut-être parviendrai-je à limiter votre folie en vous accompagnant.

— Vain espoir ! Alors, hâtons-nous : les *Shaitan-Perest* ont déjà trop d'avance, et Dawud s'agite dans sa cave. »

Un rictus moqueur sur les lèvres, Howard Kingsley marcha à grands pas dans les flaques de Parnell Square, sans se préoccuper de ses compagnons ni d'être vu des Yezidis tapis dans sa demeure. Il gravit deux par deux les marches du perron et s'engouffra dans les ténèbres de Casey Hall par les portes arrachées.

Pour la seconde fois, Irvin Murray traversa le hall orné de trophées et de masques grimaçants, et franchit sur les pas de Kingsley la double porte menant à la bibliothèque.

La pièce était plongée dans l'obscurité, exceptée le halo des braises dans la cheminée. Il n'y avait pas trace d'incendie bien qu'une odeur entêtante de fumée imprégnât l'atmosphère. Murray alluma la lampe-torche, et le faisceau ténu perça les ombres.

« Nous vous attendions, seigneurs. »

Ubed était confortablement installé dans un des chesterfield. Sur ses genoux, était posé le zulfikar de Malak Taus. Et il tenait le carafon contenant le whisky, s'amusant à faire tourner le Laphroaig ambré dans sa main.

Howard Kingsley pointa son revolver avec un rauquement de fureur – et à cet instant, vingt torches s'allumèrent comme par enchantement, vingt visages féroces entourèrent les trois hommes. Ils émergèrent des bibliothèques, sortirent des murs et transpercèrent les ténèbres, échappés de l'Enfer pour grimacer vers les hommes déjà morts. Les kilijis scintillèrent, ainsi que les canons de fusils modernes, volés sur les râteliers de Casey Hall. Les karabash encerclaient les trois hommes.

« Gardez patience, seigneur *Kingslee*, dit Ubed d'une voix calme. Votre esprit est en proie à une colère plus noire encore que l'Érèbe, car vous n'avez pu cacher au Seigneur de la Lune et de l'Obscurité le secret qui rongait votre âme. Réjouissez-vous, vos tourments seront bientôt finis.

— Je ne suis pas encore mort, bâtard ! grinça l'Anglais. Mon revolver est pointé précisément sur ton crâne. Donne-moi une seule raison pour que je n'appuie pas sur la détente.

— Vous mourrez dans la seconde qui suit, ainsi que vos compagnons.

— Tu ne m'apprends rien. Parle encore !

— Qu'importe ma vie. Elle est entre les mains du Seigneur de l'Ombre et de la Lumière. Les fidèles se chargeront de ramener ma dépouille jusqu'au temple, ainsi que le sindjak et le zulfikar sacré. Quant à vous, Dawud dévorera vos âmes pour l'éternité.

— Qu'importe mon âme ! répéta l'Anglais en une mortelle ironie. Mais peut-être... (Il baissa son arme et visa le carafon de cristal.) Peut-être vas-tu changer de registre après *ceci* ! »

La détonation prit Murray au dépourvu. Ubed poussa un cri de souffrance, la main droite transpercée par la balle de l'archéologue. Le Yezidi lâcha le carafon, qui se brisa devant la cheminée – exception faite du cabochon aux mille facettes qui roula aux pieds de Kingsley.

« Vieux fou ! » triompha le Lord.

Plus vif qu'un loup, il se pencha pour ramasser l'objet – mais Murray réagit avec la promptitude d'un tigre. Il bouscula Tughral pétrifié, plongea vers le cabochon qui rebondissait sur le parquet et l'atteignit au moment où les doigts avides de Kingsley allaient s'en saisir.

« Rat d'Irlandais ! » éructa ce dernier en dardant le revolver vers l'aventurier.

Il n'eut pas le temps de tirer. Un instant décontenancés, les Adorateurs du Diable ripostèrent enfin. Ils se portèrent en avant, usant des fusils comme de gourdins. Kingsley tira au jugé, mais le revolver lui fut arraché, il fut frappé et jeté sans ménagement au sol, où il rejoignit Tughral qui, ceinturé par cinq Yezidis et jurant comme un damné, n'avait même pas eu le temps de dégainer.

« Traître ! » cracha Howard Kingsley, le visage plaqué contre le sol. Ses cheveux blonds étaient en désordre, du sang coulait dans ses yeux depuis son front rouvert par la crosse d'un fusil. « Vous n'êtes qu'un chien, Murray ! Je vous arracherai le cœur, je... »

— Tais-toi un peu, *Inglee*, ou je t'arrache la langue », murmura un Yezidi à son oreille.

D'un effort surhumain, l'Anglais releva la tête. Ce qu'il vit, à la lueur mouvante des torches, le stupéfia. Irvin Murray était debout au centre d'un demi-cercle mortel. Quinze karabash l'observaient avec attention, sans qu'aucun n'ose avancer. Car l'Irlandais, adossé à la cheminée, maintenait d'une poigne de fer Ubed devant sa poitrine, le zulfikar pointé sur la gorge du *Mir-i-Shaykhan*.

Kingsley sourit – puis il comprit ce que s'apprêtait à faire l'aventurier, et il s'étrangla.

« Ne faites pas cela, au nom du ciel ! articula-t-il avant que la main d'un karabash ne lui coupe le souffle.

— Tu entends, *Inglee*, dit le Yezidi à Murray. Ton ami n'est pas d'accord. Il n'a pas envie de mourir.

— Réfléchissez, haleta Ubed en agitant sa main percée. Si vous détruisez le Grand Sindjak, vous signez votre arrêt de mort. »

Un rire sans joie secoua les larges épaules de l'aventurier. La chaleur de l'âtre brûlait son dos. Sa main gauche était au-dessus du feu. Entre ses doigts, scintillait le cabochon en cristal de la carafe de whisky – ou plutôt, le formidable diamant qui n'était autre que le Grand Sindjak des Yezidis !

« Vous pouvez essayer de me tuer, dit-il à l'adresse des Adorateurs du Diable. Mais le *Mir-i-Shaykhan* mourra avant moi, et je lâcherai aussitôt le Cœur de Malak Taus dans les flammes. Après... (Cette fois-ci, son rire évoqua l'allégresse d'une goule affamée.) Il faudra m'abattre très vite pour récupérer le sindjak avant que la chaleur ne le voile ou le consume. Et qui d'entre vous acceptera de mourir, transpercé par le zulfikar de l'Ange ? Son âme pourrira dans les fosses de l'Enfer au-delà de l'éternité, en compagnie des ennemis de Malak Taus, sans espoir de réincarnation ! Allons, camarades, lequel sacrifiera et le Cœur de l'Ange, et son salut éternel, pour le plaisir de me tuer ?

— Tu es un homme d'acier, Murray *sahib*... », souffla Ubed qui sentait les deux pointes acérées du zulfikar peser sur sa gorge « ...et tu connais bien nos croyances.

— Juste assez pour ne pas être victime de tes karabash, riposta l'Irlandais avec un sourire sauvage. Pourtant je ne tiens ni à te tuer, ni à détruire le Grand Sindjak.

— Que veux-tu alors ? Un tremblement dans sa voix trahit l'espoir du *Mir-i-Shaykhan*.

— La vie sauve pour mes compagnons et moi-même.

— Tu as ma parole que les karabash vous laisseront en paix si le sindjak nous est

rendu intact.

— Il ment ! cria Kingsley malgré la poigne des hommes qui le maintenaient au sol. Il laisse à Dawud le soin de... *ouch* !

— Cet aspic est de tes amis ? demanda Ubed après que l'Anglais eut été réduit au silence par une bourrade dans les côtes. Tu ne lui ressembles pas.

— Je ne le prise guère en effet, mais pour l'instant nos intérêts sont communs. Grâce à toi. Ton esprit est affûté comme une dague, seigneur Ubed. Tu promets la vie alors que la destruction est sur nos âmes. En vérité, tu as lâché Dawud sur nous. Quelle que soit la nature de cet être, il nous suit depuis le début de la nuit et se hâte pour obéir à tes commandements.

— Qu'y puis-je ? Seule la restitution du Grand Sindjak est en mesure d'effacer la malédiction jetée par mon peuple sur ses ennemis.

— Mensonge ! glapit Howard Kingsley.

— J'ai entendu les griffes de Dawud racler les pierres du souterrain, dit Murray. J'ai senti son souffle immonde dans le néant de la cave, je sais que seule une prière du *Kitab al Djilwa*, prononcée avec le Grand Sindjak dans la main, peut annuler la malédiction.

« Aussi, voici le marché que je te propose. Je te rends le sindjak. Libre à toi, ensuite, de prononcer la prière ou de te taire. Simplement, si tu refuses, le zulfikar percera ta gorge.

— Tu ferais cela ? haleta le vieillard. Je veux dire, si je t'obéis, tu rendras le sindjak et le zulfikar ?

— Tu as ma parole. Et la parole de Murrah Shah est respectée de Djalalabad à Ankara.

— Murrah Shah ? (Une lueur étrange passa dans les yeux d'Ubed.) J'accepte. »

Avec lenteur, sous les yeux exorbités de Kingsley et de Tughral, l'aventurier retira sa main gauche de l'âtre et l'approcha de celle, ensanglantée, du *Mir-i-Shaykhan*. Sans écarter les pointes du zulfikar de la gorge d'Ubed, il déposa le diamant dans la paume tremblante.

« À toi de choisir, Ubed.

— Je n'ai qu'une parole, tout comme toi. »

Le Yezidi leva le diamant à hauteur de ses yeux et ouvrit la bouche pour prononcer la prière.

Alors, surgie de nulle part, une bourrasque renversa les meubles du salon et fit voler en éclats les vitres des bibliothèques. Elle souffla les torches tenues par les Yezidis telles des allumettes. Les battants de la double porte du hall craquèrent et sortirent de leurs gonds, s'écrasant avec fracas dans la pièce. Puis le silence pesa sur Casey Hall, seulement brisé par le crépitement des braises mourantes.

« Dawud..., haleta Kingsley d'une voix blanche. Il est là.

— Parle vite », ordonna Murray à l'oreille d'Ubed.

Pétrifié par la soudaineté de l'intrusion, le *Mir-i-Shaykhan* acquiesça. Il commença à psalmodier parmi les hommes tendus – puis son débit devint haché, hésitant. Les muscles

du vieillard se raidirent comme l'effort de respirer devenait de plus en plus pénible. L'aventurier lui-même ressentit une forte pression contre sa poitrine, comme si une serre gigantesque transperçait le corps d'Ubed et éraflait le sien.

« Tenez bon », murmura-t-il au Yezidi. Il leva les yeux et chercha un indice de la formidable présence qui, avec lenteur et de manière incompréhensible, asphyxiait le prêtre de Malak Taus. « Dawud s'en prend à Ubed ! cria-t-il à l'adresse de l'Anglais. Pourquoi ? »

L'archéologue, toujours tenu par trois Yezidis, émit un râle désespéré.

« Alors, il est trop tard. Le Mir n'a pas eu le temps de prononcer la totalité de la prière. Or, une fois lâché, Dawud n'obéit que modérément à ses maîtres. Il a surpris Ubed... alors qu'il s'apprêtait à le renvoyer dans les limbes... et cela ne lui plaît pas. *Mais rassurez-vous, pauvre fou*, ricana-t-il brusquement, *vous êtes le suivant sur la liste !* »

La pression disparut avec la même soudaineté qu'elle s'était imposée à Murray. À la seconde, le corps d'Ubed se détendit. Il échappa à la prise de l'aventurier et glissa à terre. Dans sa chute, le *Mir-i-Shaykhan* lâcha le sindjak taché de sang. Ses traits étaient figés dans d'indicibles souffrances et ses yeux étaient vitreux, comme brûlés par une vision interdite. Les cheveux blancs formaient une couronne à son visage.

Irvin Murray fixa le cadavre supplicié, puis reporta son attention sur les ténèbres environnantes.

« Vois-tu quelque chose, *El Shir* ? »

Tughral se tordait sous la poigne de quatre Yezidis paralysés de stupeur. Il avait donné à l'Irlandais le nom sous lequel les Afghans et les tribus du nord de l'Inde le connaissaient, ce qui fit naître un pâle sourire sur les lèvres de Murray.

« Rien. (Il poussa du pied le diamant qui avait roulé de la main d'Ubed.) Mais il est là. »

Du menton, il désigna l'obscurité de la pièce, le plafond, les recoins obscurs entre les bibliothèques de chêne noir. Une braise craqua dans l'âtre – et ce qui suivit resta dans l'esprit de l'aventurier comme un cauchemar écarlate.

D'un geste brusque, Howard Kingsley se débarrassa des karabash qui le maintenaient au sol. Surpris, les Yezidis voulurent le maîtriser, mais l'archéologue se déplaça avec une rapidité surprenante. Saisissant le bras de l'un de ses agresseurs, il le brisa sans effort apparent, empoigna le kilij passé à la ceinture d'un second et dans le même mouvement lui trancha la gorge. Deux Yezidis ouvrirent le feu à bout portant. Les balles déchiquetèrent la poitrine de l'Anglais, mais il ne tomba pas ! Il ne tituba même pas. Sans bruit, il ouvrit la poitrine du plus proche du tranchant du kilij, coupant le cœur en deux, tandis que de la main gauche il retournait la tête du second sur son cou. Les vertèbres craquèrent sous les lambris de Casey Hall.

Dans un silence total, il marcha sur les karabash encore vivants.

« Un des Sept pèse sur nos âmes ! » hurla brusquement l'un d'eux. Son visage prit une pâleur mortelle. « Seigneur de l'Ombre, rappelle ton Serviteur et prend pitié de tes enfants ! »

À ce cri, les Yezidis présents dans la pièce paniquèrent. La mort du *Mir-i-Shaykhan*

les avait décontenancés, le meurtre sauvage de leurs compagnons acheva de les affoler. Ils abandonnèrent la pièce à Kingsley et se fondirent en désordre dans la nuit dublinoise.

Le dernier karabash sorti, l'Anglais se tourna avec lenteur vers Irvin Murray, jusqu'à ce que la lueur incertaine des braises éclabousse ses traits. Les courts cheveux sur la nuque de l'aventurier se hérissèrent alors. Il serra les dents, ses yeux prirent une tonalité métallique et il assura le zulfikar dans sa main.

Howard Kingsley était à deux mètres de lui. Ses cheveux blonds brillaient d'un éclat surnaturel, la blessure sur son front ne saignait plus. Un petit sourire retroussa les lèvres fines comme il secouait le kilij poissé de sang et défiait Murray du regard – *et Murray comprit que ce n'était plus l'Anglais qui se trouvait devant lui.*

Le regard de l'Anglais... À la place des yeux bleus, une nuit sans âge noyait les orbites de l'archéologue ! L'être ouvrit la bouche, et la même noirceur insondable des gouffres qui s'étendent loin sous les mines de Shaykhan palpita entre ses lèvres fines. Howard Kingsley n'existait plus, il n'avait plus de consistance. Seule son apparence se déplaçait devant l'aventurier, mais la créature qui le faisait se mouvoir n'était pas humaine.

Elle ouvrit la bouche. Le même sifflement innommable qui avait retenti dans la cave, au début de la soirée, vrilla le cœur et l'esprit de Murray. Puis l'être ramassa le diamant et émit un caquètement informe.

« Ce n'est plus mon maître, balbutia Tughral en reculant d'instinct le plus loin possible de la forme qui lui tournait le dos. Cette horreur a volé l'esprit et la chair du *sahib* !

— Ton "maître" comparaît en ce moment devant le Mien, éructa la chose d'une voix grinçante. Il se traîne et se tord devant Celui qui, depuis sept mille ans, est assis sur un trône de crânes, au plus profond des puits où gémissent les âmes damnées.

« En cet instant, continua la créature, parce qu'une partie de la conscience de l'être qui se nommait Howard Kingsley demeure encore dans cette enveloppe méprisable, je perçois ses pensées. (Elle éclata d'un rire froid, d'une cruauté implacable, et enfonça à trois reprises le kilij dans sa propre poitrine.) Il devine les tourments qui l'attendent. Son âme est brûlée, la moelle gèle dans ses os, son cœur bat comme un oiseau affolé dans cette dérisoire cage de chair.

— Tu es Dawud, constata Murray d'une voix qu'il voulait égale et qui pourtant tressaillit.

— Pour te servir ! L'être esquissa une révérence. N'y pense même pas, ricana-t-il en faisant tourner le sindjak ensanglanté entre ses doigts. Il est trop tard pour prononcer la prière : pas pour mourir. Cependant sois heureux, sacrilège, car tu vas apercevoir ce que nul depuis Shahid ben Djaiyar n'a eu le privilège de contempler – *la face de l'Ange !* »

D'un geste vif, Dawud leva le sindjak dans la lumière mourante et fit jouer entre ses doigts les facettes du Cœur de Malak Taus. Un craquement ébranla Casey Hall, de ses fondations à son faite. Du diamant, irradiia une luminescence translucide. Alors, dans l'éther devenu laiteux, une ombre indicible se matérialisa dans le salon.

Le corps d'Howard Kingsley avait subi une altération prodigieuse : il n'arrêtait plus la

lumière ! Ce ne fut pas sa silhouette qui se profila sur les murs encombrés de bibliothèques, mais celle de la créature qui habitait son enveloppe charnelle. L'ombre révéla un magma en mouvement, un cœur aux battements incœrcibles enfoui dans une forme voilée par deux membranes puissantes, telles les ailes doubles de la peur. Deux étincelles jumelles palpitaient dans la partie supérieure de l'être, couvant Irvin Murray d'une attention infernale. Grâce à Dieu, le détail des traits demeura indistinct ! Un chaos sombre, monté de la nuit abyssale, ancien tel le sommet lugubre des monts Taurus – d'une antiquité et d'une volonté malveillantes, d'une cruauté infinie –, puis, aussi soudainement qu'elle s'était révélée, la vision s'évanouit. La silhouette fragile de ce qui avait été Lord Kingsley réapparut, le sindjak dans une main, le kilij écarlate dans l'autre.

« Il est temps, dit la créature. Prépare-toi à rejoindre le maraudeur blond. »

Il bondit, plus rapide qu'un battement de cœur. Murray entrevit l'éclair des cheveux dorés et celui de la lame qui traversait les airs à une vitesse surnaturelle, ainsi que le double éclat des pupilles fendues qui le toisaient derrière le masque de chair de Kingsley. L'aventurier leva le zulfikar et voulut se déporter vers la droite. Trop tard ! Déjà le kilij sifflait.

Une douleur lancinante paralysa son bras gauche. Dawud effleura le sol trois pas derrière son adversaire. Il se retourna et revint à l'assaut en un clin d'œil, se propulsant avec la dextérité d'un cobra. Incapable de suivre ou d'anticiper les mouvements de cette forme insaisissable, Murray n'essaya pas d'éviter l'attaque. Jouant son va-tout, gêné par sa blessure au bras gauche, il plongea en aveugle sur le côté et tailla largement en direction de la créature.

Pendant un temps qui lui parut infini (à peine un instant pour Tughral, qui observait le combat et cherchait son kirpan à tâtons) et alors que le lourd zulfikar ne déchirait que le vide, l'aventurier s'attendit à ce que la lame de Dawud lui perce la gorge. Mais quelque chose bloqua le zulfikar avec un choc sourd. L'aventurier fut déséquilibré et tomba sur le dos.

Roulant en arrière, il se rétablit sur la pointe des pieds, juste à temps pour discerner Dawud qui, dans la pénombre, plongeait à nouveau sur lui – mais les traits de l'Ange grimaçaient de rage ! Une large entaille béait dans la chemise de Kingsley : la créature était blessée ! Une substance noire, non pas liquide mais éthérée, s'échappait en épaisses volutes. Pour autant, Dawud n'avait rien perdu de sa vitesse. Il frappa avec rage, visant la tête de l'aventurier. Pris par surprise, celui-ci para d'instinct. Par hasard plus que par habileté, l'acier du kilij s'engagea entre les deux lames du zulfikar.

Un autre homme, étourdi par ce répit, n'aurait su le mettre à profit. Cependant les qualités de combattant d'*El Shir* n'étaient pas chantées pour rien parmi les tribus pashtounes de l'Hindou Kouch. Ses réflexes le firent agir avant même que son esprit ne réalise la situation. Ce fut sans doute cela qui surprit Dawud et permit à l'aventurier, d'une torsion du poignet, de lui arracher le kilij.

Dawud ne fut pas décontenancé. Solidement campée au-dessus de Murray agenouillé, la créature le saisit à la gorge, rejeta son menton en arrière et entreprit de lui briser l'échine. La puissance de Dawud était celle d'un titan nébuleux. Pourtant, durant la seconde où, sollicitant chaque parcelle d'énergie de ses muscles endurcis par des années d'errance et de batailles hurlantes dans les collines afghanes, l'Irlandais parvint à résister

à l'assaut de l'Ange, il darda le zulfikar vers le haut et l'enfonça dans la poitrine de la créature.

Un hurlement de dépit lui vrilla les oreilles. Au moment où sa colonne vertébrale allait se briser, courbée en un angle mortel... la pression disparut. Ouvrant les yeux, des étoiles dans le regard, il vit la large blessure dans le thorax de Dawud et l'hémorragie de vapeurs délétères qui s'en échappait. La chose n'était pas morte, si tant est qu'elle puisse mourir. Il était clair cependant que l'antique zulfikar lui avait infligé une blessure grave... la seule blessure capable de disperser sa substance.

La créature pressa les mains de Kingsley sur l'entaille béante, puis cessa lorsqu'elle eut constaté la vanité de ses efforts. Elle se pencha alors sur Murray. Une épaisse masse ombreuse jaillit de son torse déchiqueté comme elle sifflait à l'oreille de l'aventurier :

« Tu as de la chance, mortel. Jamais humain ne m'a ainsi renvoyé... auprès de... mon Maître... avant que j'aie accompli ma mission. Mais les desseins de mon Maître... seul... Lui... les... comprend. »

Il s'effondra sur l'aventurier. Sa substance acheva de se disperser dans les ombres du salon.

« Tu l'as tué ! Par Baba Nânak, tu as réussi à renvoyer la créature de Malak Taus au néant ! »

Agenouillé à côté de l'Irlandais, Tughral repoussa le corps de celui qui avait été Howard Kingsley et prit les mains de l'aventurier.

« Grâce te soit rendu, frère, d'avoir purgé le monde de cette infection. Tu es plus digne de ton surnom que moi, *El Shir*³⁴. Pendant que tu combattais le mal hideux, je cherchais mon kirpan. Que mes ancêtres me pardonnent !

— Ils te pardonneront sans doute, surtout si tu m'aides à m'asseoir et à bander cette blessure, dit Murray en serrant son bras gauche poissé de sang.

— Tout de suite, *El Shir*. Ne bouge pas. Je sais où est l'infirmerie du *sahib*. Là, il y aura ce qu'il faut pour te soigner. Et malheur au Yezidi que je croiserai ! »

Il sortit à grands pas. Appuyé contre la cheminée et encore étourdi par le combat, Irvin Murray observa le cadavre de l'archéologue, la poitrine déchirée par les balles des Yezidis, le kilij de Dawud et le zulfikar. Il secoua la tête.

« Dieu ait ton âme, Anglais... Quel qu'il soit. »

Il reporta son attention sur le sindjak qui brillait entre les doigts de Kingsley – lorsqu'il les vit bouger.

« Murray..., articula l'Anglais d'une voix à peine audible. Ô mon Dieu, Murray, je l'ai

³⁴. *Singh*, surnom usuel des Sikhs, signifie « lion » en sanskrit ; *El Shir* signifie « le tigre » en persan.

vu. J'ai vu le visage de la Mort... J'ai vu Malak Taus, sur son siège d'ombre, loin, loin sous la terre. Il attend... et il se rit du gémissement des damnés.

— Vous allez vivre, encouragea l'Irlandais en le prenant dans ses bras. Accrochez-vous !

— Je ne crois pas. J'ai vu l'Ange, Murray, comme je vous vois. (Kingsley ouvrit les yeux, et l'Irlandais reconnut les pupilles bleues, quoique vitreuses, de l'archéologue.) J'ai vu l'Ange, j'ai avancé dans des grottes formidables, que la main de l'homme n'a pas taillées et qui sont plus régulières que le plus beau des palais. J'ai marché sur un pont plus étroit que l'ongle d'une femme. Au-dessous, s'étendent des ombres si épaisses qu'elles ralentissent la chute des malheureux que leurs crimes précipitent dans le gouffre. Ô Dieu, j'ai avancé sur ce pont, en équilibre instable. À chaque pas, le pont s'étrécissait, et la voix de Malak Taus tonnait à mes oreilles comme un vent mortel.

« Puis trois griffes percèrent mon cœur, et je basculais en avant, hurlant, hurlant de toute mon âme ! Pourtant le gouffre ne m'avalait pas. Pour une raison que j'ignore... je suis revenu.

« Malak Taus... Il a éteint les flammes de l'Enfer de ses larmes pour racheter les fautes des hommes, et il purifie de sa pitié ses Adorateurs. »

Il délira quelques secondes, puis son regard redevint clair et sa main emprisonna l'épaule de Murray.

« Ramenez le zulfikar et le sindjak au Temple Noir, dans le Djebel Shaykhan. Par pitié pour mon âme, rendez aux Yezidis ce que je leur ai dérobé !

— Je le ferai, promit l'aventurier. Je le jure sur mon âme.

— Je le savais, eut la force d'ajouter le mourant. Malak Taus le savait aussi. Dawud... lui... a parlé de... vous en termes... élogieux. »

Lorsque Tughral rentra dans la pièce, avec bandages et alcool, Lord Kingsley était mort et Irvin Murray jouait distraitement avec les facettes du Grand Sindjak.

Le Temple Noir de Shaykhan

« Mieux vaut mourir que de voir, de nuit,
le Temple Noir de Shaitan au creux d'*al Qamarr Waadi*
– Car même la mort ne protège pas des Gardiens,
les *Alf Dallaame* faméliques et malins. »
Suleiman ben Abdul al Azred, *Necronomicon*.

1

Embûches à Mossoul

« L'Ange déchu deux fois
verra deux fois sa chute morte. »
*Kitab al Djilwa*³⁵, Prologue.

« Dans la nuit, l'Ombre luit. Voici qui dispersera les ténèbres. »

Ombre dans la pénombre, la silhouette encapuchonnée secoua une bourse de cuir, et un objet insolite étincela dans la paume d'Irvin Murray. Un éclat tombé de la voûte stellaire, un feu solide et froid... un diamant. Taillé en croissant de lune, il brillait d'une eau bleutée entre les doigts de l'Irlandais. Dans l'arrière-cour lépreuse du souk de Mossoul, la gemme scintilla une ultime fois comme l'aventurier la glissait dans sa ceinture. La pierre valait davantage que toutes les marchandises du souk... plus que Mossoul entière ! Pourtant des guenilles à l'effluve animal enveloppaient le voyageur qui l'avait transportée. Il fallait un motif puissant, ou une confiance hors du commun, pour envoyer un tel message avec un tel objet. Mais Irvin Murray ne doutait pas de la loyauté de l'homme encapuchonné envers Celui qu'il servait.

Un muezzin éloigné entonna ses adorations nocturnes à Allah, et Murray plissa les yeux. Il discernait à peine le visage : des traits d'aigle, une chevelure grasseuse, une barbe en mèches tressées que des doigts nerveux tiraient par moments. Le voyageur jetait des regards inquiets. En apparence, rien ne le différenciait d'un paysan syriaque ou d'un commerçant kurde. En apparence...

Quelques jours plus tôt, Murray l'avait abordé dans les jardins des environs de Mossoul, au crépuscule. Certains détails avaient attiré son attention : le bonnet de peau posé sur le crâne, cette barbe si curieuse... Les habitudes de l'homme avaient fini par le convaincre.

« Que l'Ange-Paon t'accompagne », avait salué l'Irlandais en rejoignant l'individu au

³⁵. *Le Livre des Révélation* des Dasin (autre nom des Yezidis).

sortir des portes délabrées de la ville.

L’apostrophe avait pétrifié son vis-à-vis. La main sur le poignard, l’homme avait épié les vergers alentour, avec la méfiance d’un loup, puis avait répondu d’une voix rogue :

« Que dis-tu, étranger ? Tu es fou ! Je ne comprends rien à tes paroles.

— Assurément, shaykh Mazen te protège, avait poursuivi l’aventurier en s’adossant à un mur éboulé. Tu refuses les pains de froment, ne pries guère lorsque le muezzin appelle...

— Je suis Nestorien ! Et toi, qui es-tu, maudit, pour m’espionner ainsi ?

— Il est exact que tu entres dans les églises et les monastères, fut la réponse imperturbable. Pourtant je t’ai vu, pas plus tard que ce matin, à genoux front contre terre... (l’autre grommela, invoquant Allah, mais l’inquiétude hantait son regard) ...et tu n’étais pas tourné vers la Mecque, mais vers le soleil levant ! conclut Murray en riant. En vérité, tu es un *Dasin*, camarade ! Un *Shaitan-Perest* pour les Arabes, un *Halta* pour les Turcs, un *Abedei-Iblis* pour les Perses... un Yezidi pour les *Faranji*³⁶ !

« Allons, l’ami, range ce poignard et écoute. J’ai un message pour le *Mir-i-Shaykhan*. Un message d’Ubed. (À ce nom, l’homme s’immobilisa, attentif aux paroles de l’Irlandais.) Dis au nouveau Mir que le *talism* est en route pour le Djebel. »

L’homme sursauta. Le poignard grinça en sortant de sa gaine et il allait se jeter sur son interlocuteur : la gueule du colt de Murray l’en dissuada.

« Tu mens ! cracha ce dernier, tremblant de tout le corps. Qui es-tu pour m’importuner ainsi ?

— Mon nom est Murrah Shah. Mais peut-être connais-tu mieux celui d’Howard Kingsley, le maraudeur... ou celui d’Ubed, le précédent et défunt Mir des *Dasin*, parti en *Ingleestan* et jamais revenu. Réfléchis : rien ne m’empêchait de te dénoncer ce jour aux autorités anglaises ou, pire, aux imams de la ville. L’ai-je fait ? »

Le doute s’estompa dans l’esprit du Yezidi.

« Je te crois. Que veux-tu du serviteur de Celui qui Attend ?

— Que la route s’ouvre devant moi jusqu’au Djebel ! J’attendrai la réponse au souk chaque nuit, à la septième heure... et je n’attendrai que sept nuits. Est-ce clair ?

— Pourquoi ne pas me confier la mission, seigneur ? » Cette fois, la voix était respectueuse. L’homme tirait sur sa barbe, ses yeux verts étincelant d’une joie sincère. « La récompense serait identique, je le jure sur mon âme !

— Je ne doute pas de ta fidélité envers le Maître, mais un mourant m’a confié cette mission : c’est à moi qu’il revient de l’accomplir. »

L’homme s’inclina et s’éloigna sur le sentier, silhouette noire dans le couchant.

Et cinq nuits plus tard, au cœur du souk, dans la main de Murray, scintillait la réponse qu’il espérait : le diamant-lune, le précieux sauf-conduit qui le mènerait en toute sécurité

³⁶. *Faranji* : surnom afghan des Occidentaux.

au Djebel Shaykhan, la cité des Yezidis, le repaire des Adorateurs du Diable au nord de l'Irak.

Avec un signe de tête, le Dasin disparut dans une ruelle malodorante. Murray fit de même, par une autre venelle. Il ne vit ni n'entendit le Yezidi qui psalmodiait une mélodie entêtante, visage tendu vers la lune, un sourire sur les lèvres :

« Sois satisfait, Seigneur : le *Faranji* ne marche plus seul désormais... Seigneur de l'Astre noir, sois satisfait ! »

L'itinéraire jusqu'à la mesure louée par Murray à un Chaldéen misérable, dans les faubourgs de Mossoul, sinuait dans un quartier mal famé de la cité irakienne. Depuis le souk, il fallait marcher plusieurs centaines de mètres, dans un labyrinthe de taudis sordides, avant d'atteindre la cahute, collée à la muraille extérieure. Les silhouettes furtives, tapies sous les porches, n'étaient pas rares, et les commerçants replets de la ville ne se risquaient jamais la nuit dans ce coupe-gorge.

Les voleurs n'inquiétaient guère l'aventurier. Habitué aux expéditions dans les zones les plus dangereuses du monde, il évitait l'éclat lunaire, les flaques nauséabondes et les passages trop étroits dans lesquels l'usage de son long couteau khaïber aurait été délicat. Pour ceux qui l'apercevaient, sa démarche souple témoignait de ses qualités de bretteur, impression confirmée par ses larges épaules et son air farouche. Aussi l'Irlandais déboucha-t-il sans encombre sous les arcades du caravansérail désert qui trouait de sa large place le tissu labyrinthique de la ville. Le vaste marché, érigé pendant la domination mameluk, était bordé de boutiques misérables, fermées à cette heure tardive, et entouré d'un portique continu, utile protection contre l'ardeur du soleil.

Après une seconde d'hésitation – un frisson entre les épaules –, Murray quitta l'ombre du portique et s'engagea sur la place. Il avait fait quelques pas lorsqu'une détonation déchira la nuit : un miaulement venimeux siffla à ses oreilles ! Murray roula sur lui-même et, allongé dans la poussière, dégaina son colt. Un juron lui apprit que le tireur, furieux de sa maladresse, se dissimulait de l'autre côté du caravansérail, invisible sous le portique. Un claquement de culasse : un second projectile allait suivre. Colt au poing, l'Irlandais se redressa – mais comme il allait se jeter en arrière, l'écho de plusieurs pas, dans le passage qu'il venait de quitter, l'avertit qu'un piège mortel se refermait.

Il agit alors que la culasse du tireur se refermait. Ses bottes souples volèrent comme il rebroussait chemin et bondissait vers la corniche du portique. Ses doigts sentirent la brique céder sous son poids, mais un rétablissement de fauve l'amena, accroupi, sur le toit orné de dômes, selon l'usage de l'architecture mameluk. Une balle siffla à un bon mètre, et Murray aperçut la flamme vomie par le canon du tireur embusqué derrière un pilier, face à lui. Le colt aboya trois fois en réponse, sans effet audible sur le tueur, puis l'aventurier se déplaça sur la gauche, plié en deux. Son objectif était de franchir le caravansérail par le toit, du moins de gagner un des côtés du portique pour échapper à ses poursuivants et rejoindre le labyrinthe des ruelles... Ce n'était pas la première fois qu'on essayait de l'assassiner, et ici comme dans les montagnes afghanes, ce genre de chasse l'emplissait d'allégresse !

Une balle miaula, inoffensive, plusieurs pas en arrière, et le tireur cria à ses complices,

en arabe :

« Il est sur le toit ! Montez le débusquer !

— Des Irakiens ! Et qui me connaissent ! J'ai des amis partout... » Il s'accroupit derrière un dôme.

Quatre silhouettes se hissèrent sur le portique à l'endroit de son ascension. Les tueurs se déployèrent sur la surface bosselée du toit, marchant en ligne dans sa direction, revolver au poing, fusil pointé.

Murray ajusta son tir, poignet posé sur le dôme, et appuya sur la détente. Une ombre partit en arrière, foudroyée, mais ses compagnons virent où était leur proie. Une pluie de projectiles crépita autour de l'aventurier. Des tirs hâtifs, effectués en pleine course... Murray renifla de mépris et attendit que les pas soient proches. Il se dressa alors, colt main gauche, couteau khaïber main droite, et les chasseurs apprirent que le gibier qu'ils convoitaient était d'une espèce plus mortelle que les commerçants de Mossoul !

La première balle transperça un crâne, et son propriétaire roula du toit pour s'écraser sur les dalles du caravansérail. En même temps, le couteau afghan dessina une courbe étincelante : la main du second tueur vola sous les étoiles, crispée sur la crosse du revolver ; l'homme tomba à genoux, serrant son moignon sanglant. Le troisième tueur vida son chargeur en direction de l'aventurier, mais il fut victime de son manque de prévoyance : la chambre du fusil sonna creux. Il jeta l'arme à la tête de Murray et brandit son *yatagan*. Bien campé sur ses jambes, l'Irlandais bloqua la lame avec le couteau afghan et appuya sur la détente. Le colt gronda deux fois et les balles transpercèrent la poitrine de son adversaire : il roula entre les dômes, mort.

Sans se préoccuper du tueur agonisant, l'aventurier gagna en hâte le flanc gauche du caravansérail et, allongé sur la corniche, écouta avec attention les rumeurs des ruelles. Derrière lui, le tireur embusqué interpellait ses camarades d'une voix inquiète, mais nul bruit n'émanait du lavis ombreux en contrebas. Murray enjamba le parapet de briques et se laissa tomber sur le sol. Colt prêt à tirer, il franchit les quatre mètres le séparant de la plus proche venelle et disparut dans la nuit.

Quelques minutes de course rapide, et Murray atteignait la mesure de Nafwal le Chaldéen, à proximité des vieux remparts de Mossoul. Il frappa selon un code convenu, et aussitôt la porte aux ferrures rouillées s'ouvrit. L'Irlandais pénétra dans l'unique pièce au sol terreux, baignée par l'or d'une lampe à pétrole. Un colosse au teint de bronze referma le battant et bloqua la targe.

L'Irlandais lança le diamant sur la table encombrée de matériels de voyage.

« Nous y voici, Tughral. Ceci est la réponse du grand-prêtre des Adorateurs du Diable : le diamant-lune, signe de la protection accordée par le Mir. Nous partons immédiatement : notre présence est connue, j'ai dû me battre pour arriver ici !

— Des Adorateurs du Diable ? », s'enquit Tughral en inclinant la tête, coiffée du haut turban à *khandas*³⁷ des Sikhs. Il observait avec dégoût la pierre habilement taillée.

³⁷. *Khandas* : emblème sikh constitué de deux sabres entrecroisés sur un poignard.

Dans le halo de la lampe, tandis que le diamant-lune lançait des éclats, le Pendjabi semblait une statue plongée dans la contemplation. Sa barbe noire caressa le col de son ample chemise comme il s'écriait avec véhémence :

« Ces chiens nous attirent pour mieux nous égorger. Par Kabir, si tu n'étais pas Murrah Shah, je dirais que tu es sot de te fier à ces suppôts du diable !

— Mais je suis Murrah Shah, et tu m'accompagneras, fit l'Irlandais avec un grand rire. D'autant que ce n'était pas des Yezidis qui m'attendaient.

— Qui alors ? Qui peut savoir notre but et ce que nous transportons ?

— Je l'ignore. Mais plus tôt nous gagnerons le Djebel Shaykhan, mieux ce sera !

— Bien sûr. Nous défierons ensemble les démons, puis nous disparaîtrons. *Bole so nihāl, sat shri akal*³⁸. N'est-ce pas ce que nous avons fait en Égypte ? Nous y avons croisé des ombres anciennes et puissantes...

— Et nous sommes revenus.

— Il n'empêche que tu es fou, Murrah !

— *Parwanist*, comme disent les Afghans. La piste sera longue jusqu'aux pics du Taurus. Et même avec ça (il désigna le diamant), il se pourrait que les embûches soient nombreuses. »

Sur le mur derrière l'aventurier, son ombre acquiesça. Un bref signe de tête, que Tughral aperçut sans s'en inquiéter tant les flammes de la lampe déformaient les silhouettes sur le crépi lépreux. Pourtant, un observateur attentif aurait noté qu'au moment où l'ombre sur le mur bougeait, l'Irlandais était immobile.

Tughral et Murray avaient quitté la mesure du Chaldéen depuis une demi-heure lorsqu'un fort groupe de cavaliers se présenta devant la porte. Elle céda très vite aux coups d'épaule des ruffians, et le propriétaire fut amené sans ménagement devant le chef.

« Où sont l'*Inglee* et son compagnon ? fut la question posée d'une voix rogue. Vite, Nafwal, réponds !

— Ils sont partis il y a peu, seigneur, balbutia le Chaldéen tremblant. Je n'ai pu les retenir : il semblait que le Diable était à leurs trousses.

— Il l'est, fut la réponse sinistre. Tu m'as déçu, Nafwal tu devais les retenir le temps que nous arrivions pour tuer le Sikh.

— Mais l'*Inglee* ! Vous deviez le tuer dans les ruelles...

— En effet. Il nous a échappé, mais cela ne te regarde plus. Abdallah, fais taire ce

³⁸. « Que tous ceux qui sont sauvés disent : la Vérité est éternelle ! » (formule de salutation, et cri de guerre sikh).

chien : il a perdu toute utilité.

« En route, camarades », reprit celui que ses hommes nommaient “le cheikh” : penché sur sa selle, il contemplait d’un œil attentif le corps agité de spasmes du Chaldéen égorgé. « La route est longue, les occasions nombreuses pour l’homme déterminé. En avant ! »

2

En pays yezidi

« Les plus redoutables des Yezidis habitent la montagne du Sindjar.
Ils sont divisés entre deux shaykhs,
dont l’un commande à la partie du Levant,
et l’autre à celle du Midi. »
Silvestre de Sacy, *Notice sur les Yezidis*, Paris, 1809.

Chevauchant dans une combe gazonnée, aux pentes semées de chênes et de cèdres moussus, derrière le Sikh plus droit sur sa selle qu’un lancier britannique, Murray ressassait les événements qui l’avaient amené, en compagnie de Tughral, des faubourgs de Dublin à ces collines du nord-est de l’Irak britannique. C’était vrai, un mourant lui avait confié cette mission... l’Anglais Howard Kingsley, mort dans des circonstances troubles pour avoir dérobé aux Yezidis deux des objets sacrés de leur culte satanique.

Quelques mois plus tôt, la vengeance des Adorateurs du Diable s’était déchaînée dans son hôtel particulier de Casey Hall, au centre de la capitale irlandaise. Une vengeance à faire dresser les cheveux du plus courageux des baroudeurs ! Avant d’expirer, le corps et l’âme déchirés par une force invisible, Lord Kingsley avait arraché à l’Irlandais le serment de rendre aux Yezidis ce qu’il leur avait dérobé.

Depuis cette pluvieuse nuit gaélique (le pléonasme réjouit Murray), l’aventurier s’était efforcé de tenir parole. Il s’était embarqué sur un paquebot à destination de Port-Saïd, et de là avait chevauché vers Jérusalem, Bagdad et enfin Mossoul. Tughral Singh, autrefois attaché à Kingsley, à présent compagnon de route du Gael, avait lui aussi accepté la mission : entrer dans la ville interdite de Shaykhan, au pied du mont Sindjar, et remettre au *Mir-i-Shaykhan*, le prêtre des Yezidis, les deux talismans volés par l’Anglais. Tel avait été, aux yeux du Lord agonisant, la rançon à verser pour arracher son âme à l’enfer de Malak Taus. Tel était le but de Murray et du Pendjabi, unis par les circonstances d’un étrange destin, un identique trajet vers l’Inde et, depuis la tragique nuit irlandaise, une estime réciproque...

Irvin Murray passa la main sur sa sacoche de selle. Un étui long y était dissimulé. Il contenait une arme singulière, un *zulfikar*, un sabre à lame double. Les Musulmans prêtaient au Prophète une telle arme, mais celle détenue par l’Irlandais aurait fait détalier un Croyant avec horreur ! Car ce *zulfikar* aurait été forgé par Malak Taus, le diable des Yezidis... De fait, l’origine de cette pièce constituait un mystère archéologique pour l’aventurier, et il en avait été de même pour Howard Kingsley. Murray secoua la tête. Il avait constaté la réalité des pouvoirs du *zulfikar*. Que sa fabrication ait été l’œuvre d’un démon prédiluvien n’était pas improbable.

Il chassa ce souvenir désagréable et toucha un renflement secret de sa ceinture. Parmi les cartouches du colt, se dissimulait le second talisman, le plus précieux, et pas seulement en raison de la matière qui le constituait. Si, pour tout autre qu'un Yezidi, Murray transportait un diamant lourd de huit cents carats, la pierre, d'une pureté absolue, revêtait aux yeux de la secte une signification particulière. Il s'agissait d'un *sindjak*, plus exactement du Grand Sindjak, le Cœur de Malak Taus, l'image et la présence de l'Ange parmi ses Adorateurs.

De tout temps, l'objet avait été conservé dans le Temple Noir dévolu au Diable, au cœur de l'antique cité de Shaykhan, capitale des *Dasin*, comme ils se nommaient eux-mêmes depuis un temps immémorial. La main de bois de Malak Taus l'avait étreint des éons durant, jusqu'à ce que l'avidité d'Howard Kingsley ne l'arrache à Sa statue. Malheur au maraudeur anglais ! Le Mal s'était éveillé... un mal formidable, inconnu des Occidentaux mais redouté par les Orientaux, qu'ils fussent Juifs, Nestoriens, Sunnites ou Chiïtes ! Une fois encore, Murray chassa ces souvenirs d'un revers de la main. Une ombre avait été libérée, qui avait traqué Kingsley par-delà les déserts et les mers, l'avait débusqué dans son repaire dublois de Casey Hall, et finalement... l'avait broyé sans rémission. Il s'en était fallu de peu que Tughral et lui-même ne succombent à la malédiction.

« Nous sortons des collines, *sahib*. Voici le plateau, et là-bas les montagnes des Yezidis... Par Kabir, qu'est cela ? »

Émergeant de la combe sur une crête calcaire, les deux hommes observèrent le plateau pierreux qui s'étendait à perte de vue devant eux. Voilée d'une brume de chaleur, la tête mauve du Taurus dressait sa crinière de neige sur l'horizon septentrional, menace lointaine. Les Musulmans évitaient la contrée. Le plateau était *dâr al-Harb* à leurs yeux, « terre païenne », terre de guerre. En vérité, le panorama méritait cette appréciation.

Entre le lavis de collines boisées dominant Mossoul et la chaîne du Taurus au nord, ondulait le pays yezidi. Une terre sèche, brûlée, parsemée d'arbustes et de rares trous d'eau, zébrée d'oueds pulvérulents. Au printemps, un éphémère tapis de fleurs égayait sa platitude : les chèvres et chevaux des *Dasin* s'en gorgeaient avant les rigueurs de l'été. En ce début du mois d'août, l'aspect était lugubre. D'herbe, ne restait pas même la paille. Seuls des rocs blancs plantaient l'étendue du plateau, écorchant le ciel, pointes sculptées par des siècles de tempêtes aussi brèves que violentes.

Les Bédouins se détournaient de la contrée avec force crachats et formules de malédiction. Des *rezzous* avaient autrefois été lancés contre les clans yezidis. Les tribus conservaient de vagues souvenirs de ces expéditions, des récits que le plus intrépide pillard ne contait qu'à voix basse et de jour, au sein des tentes de son clan ou d'une cité de briques – loin, loin du pays yezidi. Une nouvelle fois, Murray secoua la tête. Une étrange appréhension s'insinuait dans son esprit, un pressentiment identique à celui qui, en Inde, l'avait averti qu'un cobra glissait vers lui dans l'obscurité d'une grotte... Il n'était que de voir le vent façonner des mirages sur le plateau pour expliquer ces légendes d'Adorateurs du Diable surgissant du néant, insensibles aux armes des hommes et aux prières des mollahs, assassins possédés par l'esprit démoniaque de Malak Taus, leurs pupilles étincelant de feux émeraude, semant mort et épouvante parmi les adversaires des *Dasin* !

En cet instant, la région était d'autant plus lugubre que des points noirs voletaient à basse altitude.

« Des charognards, désigna Tughral. Ils se posent à peu de distance. Une bête crevée sans doute. *Pouah !* Ce pays pue la mort. »

Murray garda le silence. Les oiseaux planaient au-dessus d'un des amas de rocs formant récif à la surface tourmentée du plateau. La piste des deux hommes menait au nord-est, droit vers le Taurus, cependant une impulsion diffuse – ce fourmillement dans la nuque qui le prévenait du danger – poussa l'Irlandais à déranger les vautours.

Le spectacle n'était guère réjouissant. L'aventurier siffla, penché sur sa selle, et ses yeux eurent un éclair métallique. Parmi les rocs et les buissons de genévriers qui disputaient aux éléments le droit de croître, les charognards faisaient bombance. Tughral jura. Il ne s'agissait pas d'un animal.

Des hommes. Sept. Vêtus de manteau noir sur des habits blancs, coiffés d'un bonnet noir orné de bandelettes de cuir. Égorgés, abattus à l'épée ou d'une balle dans le dos. Chaque cadavre portait plusieurs blessures, mais leurs propres armes n'avaient pas servi. Exécutés, morts sans combattre, fauchés par le feu de leurs adversaires puis achevés d'un coup de sabre : un massacre perpétré avec compétence, sans état d'âme, et dissimulé à l'ombre des rocs blancs.

« Des *kotchek*, des novices, expliqua l'aventurier à l'adresse de Tughral. Des prêtres yezidis destinés au service du temple à Shaykhan. Ils remplissent des missions temporelles pour le Mir avant d'être admis au grade supérieur. Seuls ceux qui ont prouvé leur fidélité à Malak Taus sont élevés au rang de *karabash*, les Têtes Noires, les prêtres qui assurent le service de l'Ange.

— Ceux-là ont échoué, renifla le Pendjabi avec mépris. Sept Adorateurs de moins, c'est autant de chances supplémentaires pour nous !

— Crois-tu ? fut la réponse songeuse. Regarde celui-ci. Malgré le sang, tu distingues les mèches qui tressent sa barbe, ses traits d'aigle ?

— Dois-je le reconnaître ? L'a-t-on croisé à Casey Hall, lors de la nuit funeste où mon maître a été assassiné ?

— C'était lui, le messenger de Mossoul. Lui qui m'a apporté le diamant-lune et la réponse du Mir. »

Ce fut au tour de Tughral d'émettre un sifflement.

« Il est froid, poursuivit le Gael agenouillé parmi les corps. Ils sont morts depuis au moins deux heures. Les tueurs les ont attaqués peu après l'aube, puis ont entassé les corps loin de la piste.

— Des Musulmans ? Des Bédouins en vadrouille sur la frontière ?

— Je ne crois pas. Un Bédouin n'aurait pas abandonné un tel sabre orné de pierreries, ni omis d'emporter ces fusils.

— Les Arabes ont pu être surpris par d'autres Yezidis et contraints à la fuite.

— Exact. Pourtant je ne crois pas que les Yezidis auraient laissé des *kotchek* pourrir une journée entière entre ces rocs, en proie aux vautours. Ils auraient au moins laissé un

homme pour les veiller.

— Alors ? s'énerva Tughral qui épiait les alentours avec une attention renouvelée. Crois-tu qu'un de ces guerriers fous hanté par Malak Taus, dont nous a parlé ce Bédouin à Mossoul, rôde dans les environs ?

— Non. Si tant est qu'ils existent, ces guerriers démons ne s'abattent que sur les ennemis des Yezidis, pas sur des novices. En revanche... pourquoi donc mon messenger campait-il ici, au débouché de l'unique piste menant de Mossoul à Shaykhan ? Nous devions forcément émerger des collines par cette crête, il ne pouvait manquer notre venue. Dans quel but veillait-il ?

— Nous accompagner ! Le Mir le lui avait ordonné, aussi devait-il nous servir d'escorte.

— Sans doute. » L'aventurier remonta en selle et prit la direction du nord-est, main sur la crosse du colt. « Peut-être avait-il pour mission de veiller sur nous lors de la traversée du plateau. Il est clair que le diamant-lune ne suffira pas à notre sécurité : ceux qui ont massacré les kotchek nous observent en ce moment, et je ne serais pas surpris qu'il s'agisse des complices de ceux qui m'attendaient hier dans le caravansérail.

— Qu'avais-je prédit à Mossoul ? La route jusqu'à Shaykhan n'est pas sûre !

— À l'évidence il existe, entre Mossoul et la Cité Noire, des hommes qui n'ont aucune envie de nous voir entrer dans le Djebel Shaykhan. Mais qui ? »

Murray laissa la réponse en suspens, mais le Pendjabi remarqua que les mâchoires de son compagnon s'étaient resserrées et que ses yeux parcouraient le plateau avec insistance, détaillant les rocs au fur et à mesure qu'ils montaient sur la steppe.

Et sur le sol caillouteux, les ombres des deux hommes s'étirèrent tout le jour, au gré des dénivelés et des courbes de terrain.

3

Une ombre parmi les ombres

« Que l'Ange s'avance – Que l'ennemi trépasse !
Quand l'Ombre s'éveille et aide le fidèle –
alors, ô merveille,
d'Allah, Yavhé et Dieu liés, passe l'orgueil. »
Kitab al Djilwa, Incantation.

« Par Kabir le Pieux, ce pays est vide comme la tête d'un mollah ! N'allons-nous pas tomber sur un clan yezidi, des gardiens de troupeaux ou que sais-je encore ? »

Assis sur les talons, le Sikh sirotait une tasse de thé vert en jetant des coups d'œil méfiants aux alentours. Il ne prisait que peu l'installation du bivouac dans l'un des innombrables chaos rocheux jalonnant le plateau, en l'occurrence de colossaux blocs de calcaire adossés les uns aux autres. Les kotchek n'avaient-ils pas été surpris dans un lieu similaire ? L'Irlandais ne semblait guère prêter attention à ce détail, ce qui irritait son

compagnon, plus habitué à la discipline britannique qu'à l'insouciance gaélique.

« De tout le jour, nous n'avons rencontré âme qui vive. À quoi sert le diamant-lune ? Le pays yezidi n'est peuplé que de poussière et de scorpions. Par Kabir, la piste de Shaykhan est plus sûre que le caravansérail de Mossoul ! s'exclama-t-il avec moquerie.

— Si j'ai choisi l'été pour entrer dans la gueule de Malak Taus, ce n'est pas par hasard », expliqua Murray en rebouchant sa flasque de whisky : Tughral Singh avait répondu à sa proposition de toast par une dénégation outrée de la tête. « Vois-tu, sobre compagnon, la dixième nuit de la lune d'août, dans deux nuits donc, a lieu une grande cérémonie annuelle. Elle attire les Yezidis de Mossoul et du Kurdistan vers un lieu situé à quelques *miles* de Shaykhan : Lalesh, une vallée au nord du mont Sindjar, où ils se rassemblent sur le tombeau de shaykh Adi, un saint adoré par la secte. Le pays se vide, telle une mare au soleil, et la population se concentre au-delà de Shaykhan, sur la vénérée tombe. Seuls demeurent dans la Cité Noire les malades, quelques vieillards et les gardiens du Temple.

— Comment sais-tu cela, si tu n'es jamais entré en pays Yezidi ?

— D'autres l'ont fait pour moi, au cours des âges. Quoi que tu en penses, je n'ai pas perdu mon temps dans les bibliothèques de Dublin avant que nous n'embarquions pour Port-Saïd. Dès 1809, un aristocrate français, Silvestre de Sacy, rapportait dans sa *Notice sur les Yezidis* les propos de l'abbé Sestini, qui croisa dans ces parages vers 1781. D'autres depuis ont confirmé ses renseignements, dont l'Anglais Layard en 1846. Ils sont formels quant à la cérémonie de Lalesh.

— Pourquoi entrer dans Shaykhan à ce moment-là ? Nous ramenons les talismans, pourquoi nous dissimuler ?

— Comme tu le sais, nous ignorons les dispositions réelles du nouveau Mir à notre égard. En attendant d'être fixé, moins on rencontre de Yezidis, plus le voyage sera paisible. Tel était mon calcul en quittant Mossoul à cette date. Ne partages-tu pas ce précepte de prudence ? »

Sur ce, l'Irlandais se roula dans sa couverture, laissant Tughral perplexe. Le fusil entre les pieds, le Sikh prit le premier tour de garde.

La main plaquée sur la bouche du Sikh arrêta le grognement de surprise. La voix de Murray siffla :

« Des visiteurs. »

Dans l'obscurité précédant l'aube, le Sikh s'assit sur les talons, avec la souplesse du tigre en chasse, et tira le *kirpan* : la lame longue de trois pieds scintilla dans la lueur mourante du feu.

« Qui ? Combien ? furent les questions inaudibles. Où ?

— Autour. Une dizaine, plus peut-être. Les assassins des kotchek, je présume. »

Se fauillant dans les broussailles, l'Irlandais entraîna son compagnon à l'abri d'un surplomb. Protégés des tireurs en contrebas par une crête d'éboulis, ils s'allongèrent dans l'ombre et attendirent, silencieux, en hommes habitués à vivre au rythme lent des embuscades. Quelques mètres en dessous, le campement tremblotait dans le faible halo des braises.

Trois passages menaient de la steppe yezidie à l'intérieur du bastion, trois fissures qui zébraient la blancheur des colossaux blocs de calcaire les entourant ; une seule des failles était praticable par un cheval, celle qu'avaient suivie les aventuriers au crépuscule. Dans l'obscurité précédant l'aurore, protégés par la crête de sable et l'ombre du surplomb, les deux hommes avaient sous leur feu tant le bivouac que les trois ouvertures menant au désert. Ils armèrent leurs fusils.

« Nous les taillerons en pièces », affirma Tughral Singh en plantant le kirpan dans le sable, à portée de main. Le Pendjabi était aussi véhément dans l'attente que patient dans l'action. À présent, il appréciait en connaisseur le lieu choisi par l'Irlandais : une place forte inexpugnable, un éclairage qui aveuglait l'ennemi, et même... Il eut un petit rire. « Il n'y a pas pire adversaire que toi, Murrah Shah. Avant de m'éveiller, tu as disposé les couvertures de manière à façonner deux silhouettes endormies. Par Gobind Singh, je vais finir par croire que c'est toi, le Protégé du Diable !

— J'ai entendu le sable crisser dans l'une des fissures, expliqua l'aventurier sans détourner la tête. Un éclaireur. J'ai eu le temps de me glisser à sa suite jusqu'à cette cavité, là-bas, et j'ai entrevu de nombreux cavaliers... »

Il se tut. Une ombre s'extirpait d'une faille. Le Sikh pointa le fusil et retint son souffle, priant pour qu'il ne s'agisse pas d'un guerrier démon invincible. Deux ombres se détachèrent alors aux côtés de la première, et des autres fissures, tels des vers d'une charogne, émergea en silence un flot de ruffians.

Ils furent bientôt une quinzaine, debout à la lisière du halo écarlate émanant des braises. Dans leurs poings, luisaient sabres et fusils. Certains portaient des vestes en peaux de mouton, des pantalons bouffants et des bottes de cavaliers : des *peshmergas*³⁹ kurdes... D'autres arboraient le turban des Bédouins, d'autres encore les vestes dépareillées de l'armée turque. Ils se postèrent en cercle autour du camp.

« Des pillards ! siffla Tughral. La lie du désert. Voilà qui explique le massacre des kotchek. Ils sont revenus sur les lieux du massacre, ont trouvé nos traces, et... »

Une pression du coude de Murray le fit taire. En contrebas, les chevaux des voyageurs n'avaient que peu manifesté d'inquiétude à l'intrusion des nouveaux venus, aussi les tueurs n'avaient-ils nulle raison de se croire découverts.

Soudain, sur l'injonction d'un homme resté en arrière, ils ouvrirent le feu avec méthode.

Les détonations roulèrent une demi-minute entre les parois de calcaire. Les couvertures furent hachées par le plomb brûlant, les chevaux se cabrèrent, le sable vola,

³⁹. *Peshmergas* : surnom usuel des combattants kurdes.

soulevé par une myriade de projectiles ! Le Sikh pointa son fusil, mais l'Irlandais le retint. Il attendit que l'homme en retrait ordonne de cesser le feu, puis que les tueurs se redressent, confiants dans l'effet dévastateur de leur salve.

« *Maintenant !* »

Les pillards n'étaient qu'à quelques mètres. Légèrement en dévers, silhouettes noires sur l'écarlate du foyer, ils formaient une cible parfaite pour un tireur aussi précis que Tughral. Sa première balle transperça le cerveau d'un Kurde dégingandé, la seconde foudroya un Arabe en plein cœur. Ils n'avaient pas touché terre que le Sikh bondissait de sa cachette en beuglant un tonitruant « *Dole so nihal, sat shri akal !* ». Kirpan au poing, il dévala la pente et engagea deux ruffians qui ne s'attendaient pas à un tel accueil ! Le premier mourut avant d'avoir esquissé un geste, le crâne fendu jusqu'au nez. Le second pointa son fusil et tira, mais la balle manqua sa cible de dix centimètres. Il n'eut pas le temps de corriger l'erreur : un instant plus tard, il s'écroulait, un flot de sang giclant de sa carotide.

À la seconde où la balle de Tughral transperçait la tempe du Kurde, l'Irlandais entama son œuvre de destruction. Visant alternativement à droite et à gauche, il frappa d'abord les pillards les plus excentrés, puis resserra son tir, rabattant les tueurs dans un angle de plus en plus réduit. La salve creusa de terribles ravages, jusqu'à ce que Murray se glisse à son tour hors du surplomb. Délaissant le fusil, il dégaina le tulwar et se précipita sur les survivants, à la suite du Sikh qui agitait son kirpan en alternant louanges à Baba Nānak et injures à l'adresse de ses adversaires.

Un instant, les agresseurs hésitèrent. Huit cadavres gisaient dans la dépression, un blessé geignait au sol... le tribut avait été exorbitant, et les deux silhouettes qu'ils affrontaient étaient déchaînées ! Mais l'homme dissimulé jeta un nouvel ordre, et les six survivants montèrent d'un seul mouvement à la rencontre des assaillants. Fusil à la hanche, ils tirèrent au jugé, puis le corps à corps s'engagea, âpre, violent, sans pitié.

Un géant barbu fit feu à bout portant. D'instinct, Murray se courba et tailla vers le ventre. Les muscles déchiquetés, le géant s'effondra, mais déjà une autre balle frôlait l'Irlandais. Un Kurde aux yeux chassieux, revolver fumant, reçut un direct qui lui broya le nez. À demi assommé, il lâcha l'arme et tituba, mais alors que le couteau khaïber allait le clouer au sol, un Arabe à la joue couturée interposa son yatagan. L'aventurier repoussa la lame courbe, pivota et planta son arme dans la poitrine du Bédouin. Il n'eut que le temps de le dégager : un éclair métallique, aperçu du coin de l'œil, trahit le cimenterre qui volait vers son crâne. Manié par un Turc trapu, le fer frôla sa nuque... puis le déserteur ottoman dut lutter pour sa vie ! Une première passe l'obligea à baisser son sabre, la seconde à reculer pour ne pas être transpercé, la troisième aurait dû le voir mourir, mais alors que le tulwar allait transpercer sa garde vacillante, le Kurde aux yeux chassieux, le nez en sang, plongea vers les jambes de l'Irlandais et les immobilisa en une poigne de fer. Le tueur ricana en relevant la tête : le Turc revenait à l'assaut, le Sikh était trop éloigné pour agir... l'*Inglee* allait mourir !

Mais ce fut sur le Kurde cramponné aux jambes que s'abattit l'Ange du Jugement. Le pommeau acéré du grand couteau afghan lui défonça le front et il s'effondra avec des soubresauts nerveux. Son sacrifice permit cependant au déserteur ottoman de reprendre l'avantage. Avec un beuglement, le Turc tailla en direction de Murray, si vite qu'il n'était

plus temps de parer. L'Irlandais évita la mort en roulant sur le sable, puis se redressa et revint à l'assaut. Les deux hommes se rencontrèrent, choc de muscles et de haine... et ce fut l'Ottoman qui céda ! Alors que l'aventurier bloquait au vol le poignet du déserteur, le renégat ne vit pas le coutelas qui, remontant le long de sa jambe, le transperçait comme un mouton à l'abattoir.

Murray dégagea sa lame. Non loin, Tughral affrontait un Druze. Suant d'angoisse, celui-ci reculait en ahanant sous les coups de boutoir du Pendjabi. Son yatagan collait désespérément à la lame du Sikh, mais le redoutable guerrier des montagnes libanaises ne pouvait rien contre l'habileté avec laquelle le kirpan était manié. Sentant sa fin proche, il poussa un hurlement et se jeta en avant, en une tentative désespérée pour briser le cercle de fer tissé autour de sa vie. Le Sikh esquiva l'assaut et, sans que Murray ne discerne la riposte, laissa passer le Druze. Celui-ci fit quelques pas et... rejoignit ses ancêtres pour une nouvelle réincarnation. D'une profonde entaille à la poitrine, le sang s'échappait à gros bouillons.

Au moment où Tughral se tournait vers Murray, un rictus satisfait aux lèvres, une détonation retentit.

« Couche-toi ! »

L'avertissement de Murray vint trop tard. Le plomb laboura le flanc du Sikh, y déposant une zébrure sanglante. Tughral vacilla mais ne tomba pas. Murray dégaina le colt : dans la folie du combat, il avait oublié l'automatique au nez camus. L'arme aboya cinq fois vers la fissure, détachant de minces fumées de calcaire comme les balles s'enfonçaient dans le roc. Arme pointée, tulwar au poing, l'Irlandais entra impétueusement dans l'anfractuosité. Il aperçut une ombre à l'autre extrémité. Une balle miaula, inoffensive, mais le tireur n'attendit pas la riposte. Lorsque Murray déboucha sur la steppe, le battement de sabots contre le sol pierreux lui apprit que le chef des tueurs était loin sur l'immensité du plateau yezidi.

Il revint en pestant et trouva le Sikh bien vivant, debout et la barbe hérissée, tel un loup auquel on aurait dérobé sa pitance. Il faisait le tour des cadavres. Le blessé était encore vivant.

« Ce chien peut parler, Murrah ! Vois, le poumon est atteint, mais il ne mourra pas tout de suite. Alors réponds, maudit, et par Kabir le pieux, je jure d'abréger tes souffrances ! »

Le blessé, un Kurde à la barbe poivre et sel, serrait le poing sur sa poitrine. D'un orifice rond, sourdait la vie, en une source presque tarie. Les yeux vitreux, il délirait dans son dialecte natal, une mousse rose au coin de la bouche. L'Irlandais alla jusqu'au bivouac, prit une outre et humecta les lèvres du mourant. Un semblant de raison revint dans le regard de l'agonisant. Il eut un frisson et observa les visages penchés sur lui.

« Le cheikh avait raison, souffla-t-il, tu es un adversaire redoutable, Murrah. Pourtant, la surprise était totale. Nous vous avons dépassés par la route directe, nous avons exterminé les Yezidis... Ils ont dit vrai avant de mourir : vous êtes bien sortis des collines... avec le *talism*. Mais *kismet* !⁴⁰

⁴⁰. *Kismet* : expression arabe, « c'est le destin ! ».

— Qui est ce *cheikh* ? Que veut-il ? » La voix de Murray était aussi douce qu'un vent caressant une colline.

« Tu le connais, et il te connaît, fut la réponse grimaçante. Il sait ce que tu transportes...

— Comment, par tous les dieux ?

— Le Chaldéen, à Mossoul, fut la réponse narquoise. Il était en affaire avec le cheikh... il vous a espionné... et ce dernier t'a déjà rencontré. Te tuer... et voler les *talismans*... c'était... notre... plan. »

Le Kurde eut un hoquet, marmonna une ultime phrase, puis la mèche de sa vie s'éteignit.

L'Irlandais s'ébroua. Si Tughral émit une suite de malédictions bien senties, Murray se contenta de recharger fusil et colt.

« J'ai connu Murrah Shah plus démonstratif, conclut le Pendjabi après une nouvelle série de blasphèmes. Nous les avons fauchés tel le sabre de Dieu !

— C'est exact. Pardonne-moi, Tughral, mais ce qu'a dit ce chien me laisse perplexe.

— *Sri Wahégourou ji ka Khalsa, Sri Wahégourou ji ki Fateb*⁴¹, fit le Sikh sentencieusement. S'il y a encore en toi un peu de l'opiniâtreté britannique, elle a fort à faire pour maîtriser ton côté irlandais ! Ne te laisse pas perturber par les paroles d'un mort. C'était un menteur, voilà tout. »

Murray haussa les épaules, selon un geste usuel chez lui lorsqu'il ne parvenait pas à résoudre un problème. Après avoir pansé l'égratignure du Sikh, les deux compagnons, chevaux à la bride, s'extirpèrent des blocs de calcaire. Les premières lueurs de l'aube striaient le ciel, ruisseaux écarlates sur la robe noire de la nuit. Non loin dans un buisson, les quinze chevaux des tueurs attendaient avec patience des maîtres qui ne reviendraient plus. Par humanité, les deux compagnons les libérèrent, non sans avoir fouillé les fontes de selle. Ils n'y trouvèrent que le butin de médiocres pillards.

La piste du mystérieux cheikh se perdait vers l'ouest. L'Irlandais et le Sikh s'en désintéressèrent, piquant au nord-est, vers le Taurus, Shaykhan et la cité des Yezidis. Car si le Kurde agonisant avait dit vrai, ils n'en avaient pas fini avec celui qui, à cette heure, galopait vers le reste de sa bande. En dépit de son nouvel échec, l'homme n'abandonnerait pas son dessein : piller le Temple Noir, au cœur de Shaykhan, et voler les talismans. Le diamant-lune de Murray lui aurait permis d'atteindre sans encombre la forteresse yezidi puis, en se faisant passer pour l'aventurier, de tromper le Mir et de mettre la main sur le trésor des Adorateurs du Diable. Cette nuit, comme la précédente à Mossoul, il n'avait pas réussi à voler le laissez-passer, mais il reviendrait, avec davantage d'hommes, et – Murray en était persuadé – il irait jusqu'à attaquer la cité de front, puisque la ruse avait échoué. L'aventurier secoua la tête : qui était capable d'une telle audace ?

⁴¹. « Le Khalsa appartient à Dieu le Prodigeux, et la victoire est Sienne » (prière sikh).

L'ultime murmure du Kurde lui était de peu d'aide :

« Le cheikh mènera ses hommes... aux trésors de *Shaitan*, et cette fois tu ne pourras rien contre lui... *El Shir* ! »

El Shir : « le Tigre », le surnom donné par les Afghans, amis ou ennemis, à l'Irlandais ! Comment un Kurde pouvait-il connaître ces mots tadjiks, alors qu'il était né et mort à deux mille kilomètres à l'ouest de Kaboul ? Murray devait donc avoir croisé le cheikh dans les montagnes afghanes...

Son rire roula sur le plateau. Le soleil croissait sur l'horizon et les massives montagnes au nord commençaient à pâlir. Dans deux nuits, les *Shaitan-Perest* adoreraient shaykh Adi à Lalesh. L'Irlandais écarta l'énigme de l'identité du cheikh comme on écarte une mouche importune. Et à Tughral qui s'étonnait de son rire, il répondit :

« Dans deux nuits, l'affaire sera close, dans un sens ou dans l'autre. »

4

Le Temple Noir

« Au cœur profond de la terre, étincelle la Perle claire ;
sur la queue bigarrée du paon, clignent rubis et diamants.
Partout les Yeux de la Nuit veillent – Ô terrible merveille !
Jamais ils ne s'éteignent.
Malheur aux profanateurs ! »
Kitab al Djilwa, Exorde.

Des nuages couraient en tourbillons au-dessus du plateau, avant-garde de l'orage. La Cité Noire se détachait sur les flancs désolés du Sindjar, pic majeur du Djebel Shaykhan. La piste ondulait sur les contreforts caillouteux, peinant depuis le plateau à l'assaut des pentes du Taurus. Pas un arbre n'avait réussi à s'enraciner dans cet horizon brun-noir : effet du climat, de l'érosion... ou de l'ancienneté hideuse du site. À cette heure du crépuscule, ni Tughral ni Murray ne connaissaient la réponse.

Shaykhan avait été bâtie à flanc de montagne, sur un éperon de granit quelque huit cents mètres au-dessus du plateau. Une forteresse trapue la protégeait, ceinte de remparts couleur de jais.

« Beled Sindjar, la résidence du Mir. »

Deux mille mètres de rocs nus dominaient encore les créneaux du fortin : le mont Sindjar, et derrière lui la mer de crêtes de la chaîne asiatique barrait l'horizon de son éternelle menace. Des vapeurs s'effiloçaient sur les cimes neigeuses.

« Nous y voici. Le site est conforme à sa légende, Tughral. Djebel Shaykhan, la cité des Adorateurs du Diable, ceinte de ses murs de pierre noire, protégée par la peur et les démons de Malak Taus... Je suis heureux de te contempler, citadelle du Diable ! »

À ces mots, le Sikh secoua la tête. Bien que son turban soit gris de poussière et son visage fatigué par deux jours et une nuit de chevauchée sans repos, le Sikh était aussi raide sur sa selle qu'à l'heure où ils avaient quitté Mossoul.

« Je marche avec un fou. C'est un nid de serpents, un lieu que les autres hommes évitent avec terreur, et toi... »

Il n'acheva pas : l'Irlandais avait entrepris la montée.

Ils gravirent la piste au pas des chevaux exténués, prenant garde de ne pas dévier du chemin. Les précipices gagnèrent rapidement en altitude comme ils approchaient de l'enceinte. À leur gauche, le soleil couchant éclaboussait les pentes d'or liquide ; à leur droite, la nuit noyait déjà les détails du paysage, et elle gagnait sur le plateau telle une marée noire, masquant le gué du fleuve Khabour franchi à midi et les maigres champs qui agrémentaient ses rives. Bientôt, seule la partie haute de Shaykhan fut visible, toujours dominée par la menace du Beled Sindjar. Puis ne resta que le mont Sindjar, formidable masse neigeuse qui émergeait dans les ultimes rayons du jour. Lorsqu'ils atteignirent l'éperon de granit sur lequel Shaykhan était bâti, ciel, pic, forteresse et cité se confondaient avec les nuées de l'orage.

Un éclair de chaleur zébra l'éther avec un craquement sec.

« La ville semble abandonnée. » Tughral s'agita sur sa selle, mal à l'aise. Il dégaina le kirpan, rajusta le turban et épousseta ses vêtements. « Un *Késhadhari* se doit d'honorer ses pères lorsque la mort approche.

— Tu es pessimiste. Oublies-tu que nous disposons d'un laissez-passer ? »

Le rempart protégeant la cité était constitué d'énormes blocs monolithes. Une seule porte trouait le mur, dominée par deux tours que rejoignait une arche érigée au matin du monde par les Géants – ou plutôt les Anges venimeux qui, selon les Dasin, obéissaient à Malak Taus. L'arche enjambait le passage d'un seul tenant, avec pour linteau un monolithe noir. Les deux hommes s'arrêtèrent avant de la franchir, attendant qu'un Yezidi se manifeste. En désespoir de cause, ils avancèrent. Tughral frissonna : un serpent était sculpté sur la pierre de voûte. Le reptile dardait sa langue bifide vers les intrus. Le Pendjabi ouvrit la bouche, mais ne dit mot. Dans son cœur, il avait la certitude qu'ils ne sortiraient pas vivants de ce lieu abandonné de Dieu.

La cité au-delà était à l'avenant. Des maisons basses, assez semblables à celles d'Alep ou de Mossoul, des rues étroites non pavées, quelques souks étroits... À l'échelle du Kurdistan, Shaykhan n'était qu'un gros bourg comptant quelques milliers d'âmes. Rien d'inaccoutumé, à l'exception du matériau – une pierre sombre, dépourvue de tout éclat – et de l'édifice qui dominait les toits plats. Le bâtiment révélait la cité de montagne pour ce qu'elle était : le repaire d'une secte autant abhorrée que redoutée par ses voisins.

Car sur une éminence au cœur de la cité, le sanctuaire rêvait au-dessus des hommes. Pas plus synagogue, qu'église ou mosquée : dans la cité du Diable, seul régnait le temple de Malak Taus.

Les deux hommes mirent pied à terre sur le parvis de pavés noirs ceignant le temple. Ils n'avaient rencontré que des chiens errants dans les ruelles, et sous les grondements de l'orage, l'impression était celle d'une cité morte. Cependant ils n'étaient pas venus si loin pour rebrousser chemin : ils montèrent sans hésiter les marches du sanctuaire.

L'édifice était antique, ses flancs du même appareil sombre et profond que le reste de la cité. Les degrés en façade du Temple étaient si étroits qu'ils ne permettaient que de poser la pointe des pieds, mais une légende disait que Malak Taus et ses Anges volaient,

tandis que ses Adorateurs gravissaient à genoux l'escalier du Saint des Saints.

« À croire que les Yezidis ont d'abord élevé le sanctuaire et son rempart, puis que les adeptes ont, au cours des siècles, bâti leurs demeures autour du Temple, à la recherche de sa protection. Il est vrai que les Musulmans les ont persécutés à maintes reprises depuis le XIV^e siècle.

— Pas sans raison assurément, grogna Tughral. »

Plusieurs entrées avaient été ménagées dans le mur périmétral du Temple. Murray et son compagnon savaient qu'elles étaient au nombre de sept : sept portes, pour les sept Anges gardiens de la résidence de Malak Taus.

« Regarde, encore un serpent ! »

Ils avaient gravi les sept marches du podium inférieur et faisaient face à une des sept bouches de ténèbres. Murray acquiesça. Sur les murs extérieurs, la silhouette d'un reptile, au corps plus large qu'un homme, était peinte. À droite de l'entrée, sa queue ; à gauche, sa gueule ouverte sur des crocs en relief – et soudain ils sursautèrent : *un éclair avait illuminé les yeux du monstre !*

« Prends garde, Murrah, cet endroit est maudit, les démons le hantent, des serpents courent dans ces murs, ils y *vivent* ! Partons, par Kabir ! »

Couteau afghan au poing, l'Irlandais avançait. Si son île natale regorgeait de légendes prodigieuses, il ne pouvait imaginer qu'un reptile puisse les dévisager depuis l'intérieur d'un mur. Il devait y avoir une explication rationnelle à ce phénomène !

Au-dessus de lui, l'éther craqua, et un nouvel éclair se refléta dans les facettes du serpent. Les deux diamants ovales faisant office d'yeux luirent d'un éclat ophidien... Quoique rassuré, l'aventurier frissonna. Fichées dans le jais du bloc, les pierres précieuses étincelaient d'une vie insane, comme si, derrière l'eau des diamants, une *conscience* les observait. Un mystère de plus dans cette cité interdite... Il haussa les épaules et pénétra dans le Temple.

Quelques caractères en kurde archaïque, gravés sur le linteau, lui apprirent que la porte qu'ils empruntaient était sous la protection du démon Shams al-Dîn.

« “L'Ange de Lumière”... Espérons qu'il porte bien son nom. »

En réponse à ce vœu, un éclair illumina le seuil du Temple. L'ombre de Murray, déformée, s'allongea sans fin dans les profondeurs de l'édifice. De grosses gouttes de pluie battirent contre les dalles de l'entrée.

Comme il suivait l'Irlandais à l'intérieur du Temple, il sembla à Tughral que le ciel lui-même pleurait leur disparition.

La salle était plus vaste qu'il n'y paraissait de l'extérieur. Les fûts grossiers des colonnes se perdaient dans le néant du toit. Nulle fenêtre ne perçait les murs, si bien que les multiples nefs conservaient leur aspect nébuleux, les dalles noires du sol ne reflétant

que la nuit du plafond. Après quelques pas, l'Irlandais battit son briquet et alluma une lampe-tempête.

« Ne crains-tu pas de révéler notre présence ? »

— Je ne me cache pas. » Il dégagea le diamant-lune de sa poche et le confia à Tughral. « Porte-le de manière à ce qu'il soit visible, et de l'autre main tiens prêt le kirpan. Qui sait ce qui peut guetter dans cette poix ? »

« Holà, quelqu'un ! cria-t-il en kurde. Nous voulons rencontrer le *Mir-i-Shaykhan* ! »

« Pas un karabash, pas un kotchek. Voilà qui est singulier : le temple est vide. Soit, nous explorerons nous-mêmes l'autre de Malak Taus ! »

Précédés par le halo de la lampe, ils progressèrent avec lenteur dans la nef centrale. Leurs bottes n'éveillaient qu'un écho assourdi au sein des ombres. Tughral se retourna : la porte de Shams, bien que distante d'à peine quelques pas, n'était plus visible. Il serra la garde du kirpan. Les ténèbres pesaient sur son âme comme une malédiction.

Une silhouette sortit de la nuit. Le faisceau de la lampe tomba d'abord sur sa face, et Murray tressaillit. Le colt apparut dans son poing, puis la lumière éclaira le buste et les épaules de la créature.

« Une statue ! »

Les deux compagnons firent halte. Celui qui les attendait là, dans ce naos enténébré, veillait de toute éternité.

« *Malak Taus* ! souffla le Sikh. Baba Guru nous protège ! »

La prière s'éteignit sur ses lèvres tant le spectacle était surprenant. La statue était d'un bois plus sombre que l'ébène, d'un tronc si noir qu'il paraissait brûlé. Assise sur un piédestal du même matériau, elle dominait les hommes de sa large stature. Le visage d'abord attirait l'attention : un ovale élégant, deux yeux stylisés sous un haut front, un nez fin, des lèvres à peine ébauchées... l'ensemble n'était pas désagréable à contempler. Sans doute les *xoana*⁴² des premiers Grecs incarnaient-ils à l'identique la sérénité et la majesté des dieux de l'Olympe, ainsi que leur formidable puissance. À cet instant, Tughral comme Murray admirèrent le travail de l'artisan qui avait su tirer, de cette matière morte, cette esquisse d'harmonie céleste.

Le reste était en complet contraste. Seul le visage possédait la grâce ouranienne. Sur le front, naissaient deux cornes longues d'un mètre, et l'Irlandais comprit avec surprise qu'il s'agissait non d'un artifice du créateur de l'œuvre, mais d'une disposition naturelle : les ornements n'étaient autres que deux branches poussées du vivant du tronc sur le front du Démon.

Mais c'était à partir du cou que se révélait l'essence infernale de Malak Taus. Les épaules et la poitrine étaient larges et bien proportionnées, alors que les bras étaient noueux, plus longs que ceux d'un grand anthropoïde, et les mains démesurées, aux ongles de tigre. Deux encoches avaient été ménagées dans leur paume : presque deux ans plus

⁴². *Xoana* (sing. *xoanon*) : mot grec désignant des statues archaïques, rigides, à l'origine en bois.

tôt, Howard Kingsley avait arraché là les plus précieux des talismans yezidis.

Comme la lampe-torche descendait encore, ils virent la taille informe, ceinte d'un baudrier serti de pierreries : y pendait, vide, le fourreau du zulfikar. La statue trônait sur un siège de bois, mais la partie inférieure du corps se confondait avec les pieds du fauteuil. À la vérité, les membres inférieurs de l'Ange n'étaient qu'ébauchés dans le tronc brut de l'arbre. Plus singulier encore : *l'arbre n'était pas mort !* Ses racines soulevaient le sol, fissurant les dalles de pierre. Le simulacre de Malak Taus était un arbre encore en terre ! Sans doute le végétal avait-il préexisté au Temple, avant que les bâtisseurs n'érigent le sanctuaire en écrin pour l'adorer.

« Par tous les dieux, Tughral, c'est la première statue vivante que je croise !

— Que dis-tu ? sursauta le Pendjabi. Ce n'est que du bois !

— Saison après saison, en dépit des ténèbres du Temple, cette statue grandit. Regarde, le sol est craquelé, et je suis presque sûr que les cornes s'allongent année après année.

— Du moins le faisaient-elles jusqu'à ce que le maraudeur dérobe le cœur de l'Ange. Mais tu as raison, étranger, cette statue est vivante. »

La voix surprit tant les deux hommes que Murray faillit lâcher la lampe ! Se maîtrisant, il en pointa le faisceau vers la statue. Une silhouette enveloppée d'un surprenant manteau blanc s'en détacha. Tughral rentra la tête dans les épaules, prêt à bondir.

« Soyez en paix, étrangers. Si shaykh Mazen avait voulu votre trépas, vous seriez déjà morts, baignant à Ses pieds dans votre sang, pour la joie de Son regard.

— Tu aurais réussi cet exploit seul, vieillard ? se moqua le Sikh.

— Les serviteurs de Dieu sont innombrables dans son Temple. » L'homme claquait des mains, et une dizaine de silhouettes, vêtues de noir et presque indiscernables au sein des ténèbres, se matérialisèrent entre les colonnes. Elles serraient des hallebardes d'une autre époque, au large fer. « Je le répète, si l'Ange vous était hostile, vous n'auriez pas eu le privilège, réservé aux karabash, d'admirer Son image.

— Comment se fait-il que tu parles anglais ? s'étonna l'Irlandais. Si tu es le *Mir-i-Shaykhan*, il t'est interdit de t'éloigner à plus d'une journée de marche du Sindjar, par conséquent de connaître une langue étrangère.

— Tu es bien renseigné, seigneur, fut la réponse courtoise. Je ne suis Mir que depuis le départ d'Ubed pour l'*Ingleestan*. Auparavant, j'ai été karabash, et avant encore, kotchek, comme Moha, le Dasin que tu as abordé à Mossoul. J'ai mis à profit ces voyages pour apprendre diverses langues occidentales. Mais dis-moi : Moha avait ordre de te convoier jusqu'au Temple. Pourquoi n'est-il pas avec vous ?

— Quelqu'un a jugé bon de contrarier tes ordres. Moha et ses six compagnons ont été éliminés avant que nous n'arrivions sur le plateau. »

Le Mir, un homme d'âge mur mais encore vigoureux, se pencha en avant sous le choc.

« Des kotchek massacrés ! Par l'Ange-Paon, qui a osé ?

— Les mêmes sans doute qui nous ont attaqués il y a deux nuits, sur le plateau, et la nuit d'avant à Mossoul. D'après leurs vêtements, ils s'agissaient de pillards. Leur chef se

fait appeler cheikh, mais...

— Le cheikh ! » siffla le Mir, et son regard bleu s'étrécit comme une lame de sabre. « Se pourrait-il que ce chien... Il a déjà tenté de s'en prendre au Temple. » Il fixa l'Irlandais, cherchant à lire dans son esprit, jeta un regard interrogatif à la statue, puis leur fit signe de le suivre. « Gardez le Temple vous autres, lança-t-il à l'adresse des karabash. La trahison rôde ce soir dans les rues de Shaykhan !

« Le cheikh... », répéta le Mir en entraînant les deux hommes dans un escalier : les marches s'enfonçaient dans le sol, derrière la statue. « Et Shaykhan presque déserte pour la fête de shaykh Adi ! Le moment est bien choisi pour la tentative, mais oserait-il ? Es-tu certain qu'il s'agissait de ses hommes, seigneur ? (Et sur l'affirmative de Murray :) Si tel est le cas, la nuit sera longue. Agha Voshda ! »

Les trois hommes avaient atteint une crypte aménagée sous la nef du temple. Quelques torches jetaient des éclats mouvants sur les voûtes basses, les bancs et tables alignés de chaque côté et les tentures qui voilaient les murs de loin en loin. Un bras musclé écarta le rideau le plus proche. Un karabash aux traits impassibles sortit de la cellule et s'inclina devant le Mir.

« Je suis à vos ordres, shaykh Nasir, et aux ordres de l'Ange.

— Envoie un messenger au Beled Sindjar, qu'il ordonne aux karabash présents de rejoindre au plus tôt le Temple. Dis-leur de se méfier : le cheikh a mis ses menaces à exécution. Et, Voshda : interdit à quiconque n'est pas karabash de pénétrer ici. »

L'agha s'inclina et s'éclipsa dans l'escalier. Rasséréné, le Mir indiqua un banc.

« Tu es Murrah Shah, l'*Inglee*, et toi Tughral, l'*Indi*. Bienvenue à vous. Moha m'a transmis ton message. L'as-tu trompé ? Non... non, je ne crois pas. Dans le Temple, l'effigie de l'Ange vous a accueillis avec bienveillance.

— Comment cette souche desséchée... ? »

Une pression de Murray sur le pied de Tughral interrompit la tirade, mais Nasir avait compris le sens général. Il se mit à rire.

« Ton maître, le maraudeur *Kingslee*, ne croyait pas davantage aux pouvoirs de l'Ange, pas même à son existence. Certes, ce que tu as vu dans la pièce au-dessus n'est qu'un vieil arbre pourri, et pourtant : éclaire le fond de la salle, Murrah, et tu verras les racines sortir du plafond et plonger dans la terre sous nos pieds. Attends le printemps, Tughral, et tu verras les cornes bourgeonner sur le front de l'Ange. Ainsi est-il de l'univers : le Seigneur de la Lune et de la Lumière traverse ses différents plans, quand bien même l'Homme ne discerne qu'un aspect trompeur, et partiel, de Son apparence. Derrière la mort, la puissance vivifiante de l'Ange est à l'œuvre. Le *Mashaf Rāsh* révèle aux descendants de Shahid ben Djaiyar le rôle que Dieu a dévolu à notre sombre Seigneur dans l'œuvre divine.

— Comment adorer le Diable ? insista le Sikh, à la fois troublé et outré par le discours du Mir.

— Comment adorer Dieu ? fut la réponse sibylline. Nos ennemis nous qualifient de *Putperest*, d'Adorateurs d'idoles, ou de *Shaitan-Perest*, Adorateurs du Diable. Les Perses nous ont persécutés comme *Abedei-Iblis*, dévots d'Éblis, nous traitant de *Ciragh-*

sondiren, Éteigneurs de Lumière. Un autre nom est plus proche de nos croyances : *Yezidi*... Bien qu'il soit synonyme de terreur sacrilège pour nos voisins, il dérive du perse *ized* : "Ange". Notre cri de guerre n'est-il pas *aez da Khuda* ? » Murray opina : il l'avait entendu résonner, dans des circonstances meurtrières, sous les lambris de Casey Hall. « *Dieu m'a créé !* Voilà ce que crient les Dasin en mourant pour leur foi.

« Toi, dit-il en désignant Tughral, tu appartiens à une secte de puissants guerriers. Ils se battent pour Dieu et pour l'idée qu'ils se font du bien. Il en est de même pour les Dasin.

— Pourquoi ce temple à Malak Taus, alors ? s'enquit l'Irlandais. Seuls les Dasin rendent un culte à l'Ange déchu !

— Apparences... Rien n'est plus trompeur que les apparences, Murrah. L'esprit humain va au plus simple, alors que l'esprit divin s'épanouit dans la complexité. Seul Dieu est créateur, seul Dieu est maître de ses œuvres : tel est l'enseignement du *Mashaf Rāsh*. Mais si Dieu est immatériel, comment intervient-il dans le monde des hommes ? Sa créature, shaykh Mazen, l'Ange, le Seigneur du Soleil et de l'Obscurité, le Malak Taus des Arabes, Celui que nous autres célébrons depuis toujours, n'est que l'exécuteur des ordres de Dieu. Parfois sans doute, aux yeux superficiels et aveugles des hommes, Il paraît se tromper, corrompre, détruire, s'opposer à Dieu même... Pourtant, réfléchissez. Nombreuses sont les guerres qui ravagèrent cette région, nombreux les Lions de l'Islam qui rugirent sous nos murs, innombrables nos ennemis. Cependant le Temple est toujours debout. Dieu n'a pas voulu notre fin, et son Ange nous a toujours porté secours. N'est-ce pas là une preuve ? »

Le Sikh ne disait mot. Ses yeux brillaient. Captivé par la pensée religieuse du Mir, il tirait sur sa barbe, cherchant un argument à lui opposer. Ce fut Murray qui rompit le silence :

« Des philosophes grecs, les stoïciens, prétendaient que Dieu était extérieur au monde mais qu'il y agissait par le biais du *logos*. La Raison, l'Ordre, une force invisible, intangible, mais agissante... Et des éons avant l'aube de Rome, un réformateur vaticina non loin de ces collines. C'était un Perse, il avait nom Mani et affirmait que le monde était ce qu'il est parce que deux Principes, le matériel et le divin, guerroyaient l'un contre l'autre.

— Et avant lui, un prophète, perse déjà, du nom de Zoroastre, décrivit la chute des Anges et l'opposition entre Ahura Mazda le Lumineux et Ahriman le Ténébreux. Ta science est grande, Murrah, mais sache que ce temple existait avant que Zoroastre ne naisse. En fait, (shaykh Nasir émit un gloussement rieur) tant Zoroastre que Mani avaient lu le *Mashaf Rāsh*. Hélas, qui peut dire s'ils le comprirent vraiment ?

« Laissons ces querelles. Le retour des dons prouve que l'Ange étend à nouveau Sa protection sur Shaykhan. Votre présence ici est une joie pour moi et tous les fidèles, car l'Ange vous a choisi comme véhicules des talismans dérobés par l'*Inglee*.

— C'est mon maître qui a demandé, de son plein gré, à ce que l'on ramène les objets volés, protesta le Pendjabi. Je n'obéis qu'à Dieu !

— Soit, admit le Mir d'un geste conciliant. Les avez-vous ? »

Murray dégagea l'étui long qui contenait le zulfikar : il l'avait porté en bandoulière

depuis l'attaque des pillards.

« Enfin ! soupira le Yezidi. Et le sindjak ? »

L'énorme diamant roula sur la table. Nasir s'en empara avec tendresse, l'émotion était visible dans ses yeux.

« Dieu soit béni de m'avoir donné cette joie ! L'Ange est à nouveau présent dans son Temple. Allons, cela se fête ! »

Il se leva et revint d'une pièce latérale avec trois récipients de terre cuite et un broc de métal.

Le vin était parfumé sous la langue. Murray le savoura avec plaisir, seul Tughral, l'ayant reniflé avec suspicion, reposa en grognant le gobelet sur la table.

« Un point me laisse perplexe, Mir, s'enquit l'Irlandais sans lever les yeux de son gobelet. Si tu connais le cheikh et son projet d'attaquer Shaykhan, pourquoi la ville ne grouille-t-elle pas de guerriers ? »

Shaykh Nasir acquiesça.

« Tu dis vrai, Murrah. Tu es un homme d'action, et moi un radoteur. Plutôt que de parler religion, il aurait fallu s'enquérir de la défense du Temple. L'agha devrait être de retour... Ah, j'entends des pas dans l'escalier. »

Ce n'était pas Voshda, mais un karabash, et son état confirma l'inquiétude de Murray : le Tête Noire n'avait pas atteint la dernière marche qu'il s'effondrait ! L'Irlandais se précipita. Le karabash articula le mot « Mirza », puis mourut. D'une terrible déchirure au côté, le sang coulait à grands jets.

« *Ara béhest*, salua le Mir. L'Ange t'accueille, *kahana*.

— On se bat là-haut ! » rugit l'Irlandais. Il se précipita dans l'escalier, suivi comme son ombre par le Sikh. Au fur et à mesure qu'ils montaient, le fracas de la bataille s'amplifia.

5

Le Jugement de Malak Taus

« Viennent à Lui les dévots et les autres.
À tous l'Ange fera une offre.
Malheur à celui qui, dans Ses trésors,
choisira l'or ! »
Kitab al Djilwa, Apocalypse.

Détonations et râles emplissaient le Temple. Un pandémonium de silhouettes hurlantes s'entre-déchirait avec entrain entre les colonnes. Aux « *aez da Khuda* » des karabash, répondaient les jurons des assaillants : les deux groupes s'affrontaient dans un déchaînement de haine impitoyable !

Au sortir de l'escalier, Murray se retrouva dans la pénombre du naos. Une forme se

jeta sur lui, *kilij* brandi, et force fut à l'Irlandais de parer. Il écrasa la crosse du colt sur la tempe de son adversaire.

« La lumière, *sahib* ! »

Le Sikh jaillit à son tour du tunnel, tendant la lampe-tempête à son compagnon. L'aventurier s'en saisit, mais une balle manqua lui arracher la tête, aussi jeta-t-il la lampe au milieu de la nef, devant la statue. Le réservoir éclata et le pétrole s'enflamma, révélant les hommes aux prises avec la mort.

Les karabash avaient le dessous. Plus nombreux qu'au début de la nuit, ils ne pouvaient cependant rien face aux fusils des envahisseurs : depuis quand des hallebardes pouvaient-elles tenir en échec des armes à feu ? Serrés autour de la statue, les prêtres défendaient le Saint des Saints avec désespoir. Plusieurs baignaient dans leur sang, et les flammèches de pétrole se reflétaient dans l'écarlate des flaques.

En dépit de leur avantage, les pillards demeuraient prudents. Deux avaient été surpris par un Tête Noire posté derrière une colonne : l'effet dévastateur des hallebardes avait refroidi leur enthousiasme.

Voshda, l'agha des karabash, était dissimulé à proximité de l'escalier. Il aperçut l'aventurier et lança, en kurde :

« Le messenger était parti pour le Beled lorsque ces chiens ont fait irruption. Les renforts ne tarderont plus.

— Que dit ce mécréant ? demanda Tughral qui comprenait mal le kurde archaïque des Dasin.

— N'auront-ils que des hallebardes ? » riposta Murray.

Voshda opina avec fatalisme.

« En temps normal, les karabash n'ont pas à se battre. Ce sont les Baadhris, les hommes de tribu, qui affrontent les pillards sur le plateau.

— Que se passe-t-il ? s'énerma le Pendjabi. Que dites-vous ?

— Il dit que le puissant guerrier à turban et l'honorable *sahib* sont les bienvenus à la fête ! traduisit l'Irlandais. Prépare ton revolver, Tughral. Nous seuls pouvons repousser les fusils des pillards. Essayons de retarder l'échéance. Un miracle est toujours possible.

— Surtout dans l'ancre du Diable ! » En ricanant, le Sikh pointa le revolver et visa avec soin. Près de l'entrée, un Kurde bascula. Il avait imprudemment passé son visage moustachu par-dessus le piédestal d'une colonne. « *Aez da Khuda*, camarade ! Salue l'Ange de ma part. »

La fusillade dura quelques minutes. À un moment, un Arabe coiffé d'un keffieh sale jeta un paquet depuis une des sept portes extérieures. L'Irlandais vit Voshda pâlir. C'était une tête humaine qui rebondissait sur les dalles.

« Le messenger, je suppose ? s'enquit l'aventurier.

— Nous sommes perdus, grinça l'agha. Du Beled, personne n'entendra la fusillade. Tant pis. *Par l'étendard de Yezid !* » hurla-t-il en se jetant à découvert.

À ce cri, les quinze karabash encore en vie quittèrent leurs abris et chargèrent en

silence. Les pillards n'en demandaient pas tant. Leur tir faucha un tiers des Têtes Noires avant qu'ils n'arrivent au contact. Alors les hallebardes taillèrent, et ce fut au tour des hommes du cheikh de mourir.

Avec un juron, Murray emboîta le pas à l'agha, furieux de sa réaction. Comment prendre d'assaut sept portes lorsque l'on ne dispose que de quinze guerriers ?

« Folie que tout cela ! »

Et pourtant, tandis que, sur les talons de l'agha, il sautait au-dessus du pétrole en feu, vidant son colt sur les silhouettes tapies près des entrées, fauchant de son tir précis les pillards imprudemment avancés... alors qu'il s'efforçait de couvrir l'attaque insensée de ses nouveaux alliés... au fond de son âme, le Gael jubilait. Ses amis afghans n'auraient pas agi autrement ! Promis à une défaite lente, ils en auraient hâté le dénouement, pourvu que l'ivresse du combat l'emporte sur l'attente ! En vérité, cela convenait à la perfection à sa nature celtique. Ses ancêtres n'avaient pas chargé autrement les rangs bardés d'acier des Vikings à Clontarf ou les *Ironsides* cuirassés de Cromwell à Drogheda. Entre une victoire sans péril et une défaite glorieuse, lui comme eux chérissaient la bravoure, même si la mort en constituait le terme.

À la lueur de sa dernière cartouche, il vit l'agha fondre sur trois pillards – puis la vie de Murray se transforma en une bataille échevelée. Un fusil cracha, la balle érafla sa joue. Le couteau khaïber riposta. Murray balança sa lame de toute la force de l'épaule et, avec la vitesse de sa course, la pointe empala le guerrier et ressortit entre ses omoplates. L'aventurier repoussa le cadavre, à temps pour éviter un sabre. Il était au milieu de ses adversaires, ils ne pouvaient plus utiliser leurs armes à feu. Murray se baissa, le sabre le manqua à nouveau, et le Gael tailla en réponse vers le ventre de l'homme. La botte, apprise au contact des guerriers afridis, était toujours meurtrière, et le pillard disparut dans un rôle d'agonie, entrailles ouvertes ! L'instant d'après, l'aventurier était aux prises avec quatre pillards et avait fort à faire pour échapper aux cimenterres.

« *Allah il Allah !* » hurla le plus proche tueur. Le couteau khaïber l'ouvrit de l'oreille à la joue, et l'ardeur martiale du pillard s'évanouit.

L'Irlandais virevolta. Une lame déchira sa chemise, une autre manqua tromper sa garde : il fallut un réflexe de loup pour la bloquer à un pouce du cœur. Contre-attaquant avec fureur, l'Irlandais asséna un coup d'estoc à la gorge de son agresseur puis, libérant la pointe, fit décrire au couteau khaïber une courbe meurtrière qui brisa un yatagan et sectionna un bras sous le coude. Tel un vent d'automne, la folie du combat l'emporta. Il balança son poing gauche dans un visage grimaçant : le canon du colt dévasta la mâchoire, laissant une rouge ruine, tandis que le couteau afghan fracassait le crâne d'une ombre. L'aventurier recula. Un fusil tonna non loin et il discerna l'agha qui tombait : sa silhouette s'était découpée sur le carré bleu nuit d'une porte ; une grappe d'adversaires le recouvrit aussitôt.

Murray ignorait où combattait Tughral, mais en dépit du vacarme il entendait parfois une exclamation de joie féroce qui témoignait de l'efficacité meurtrière du Sikh. Profitant d'une éphémère accalmie, comme ses ennemis formaient un cercle hésitant, telles des hyènes autour d'un fauve, il beugla en anglais :

« Tughral ! À l'escalier, vite ! » Et il répéta, cette fois en kurde à l'adresse des

éventuels karabash encore indemnes : « Au souterrain, *kahana* ! Le Mir l'ordonne !

— Le Mir n'est qu'un chien ! », éructa un Arménien en épaulant son fusil.

Le coup partit avant que l'Irlandais ne puisse frapper. L'homme n'était qu'à deux mètres, le canon de son fusil était pointé droit sur la poitrine de l'aventurier : la balle aurait dû lui perforer le cœur... Il n'en fut rien. Au contraire, ce fut le visage de l'Arménien qui explosa, déchiqueté en même temps que le fût défectueux de l'arme.

« Mauvais matériel », grinça Murray en plongeant derrière la statue. Deux balles s'enfoncèrent avec un choc sourd dans la statue de Malak Taus, faisant voler écorce et esquilles de bois.

« Avancez, chacals ! intima une voix furieuse. Massacrez l'*Inglee* et son chien sikh ! J'abats le premier qui recule ! »

Ces mots galvanisèrent les tueurs ébranlés par la tournure des affrontements. Irvin Murray tressaillit et faillit rebrousser chemin : à n'en pas douter c'était la voix du cheikh... et assurément elle avait des accents familiers ! Perplexe, il glissa vers l'escalier. *Qui* lui rappelait-elle ? Un souvenir désagréable, qu'il ne parvenait pas à préciser... mais en rapport avec les collines de l'Hindou Kouch et la frontière de l'Inde.

Tughral l'attendait au pied des marches, kirpan sanglant au poing. En combat rapproché, le Sikh n'avait utilisé que sa lame, comme à son habitude : lui si admiratif des Anglais rationnels, méprisait en général les armes à feu.

« Dégaîne ton revolver, *Nihang*, fit Murray en rechargeant le colt. Recule aussi lentement que tu peux. Je rejoins les karabash en bas et prépare...

— Quels karabash, Murrah ? Il reste toi et moi. Nos courageux compagnons se sont fait tailler en pièces, pour le bonheur du Diable !

— Malédiction ! Alors descends avec moi. Vue sa date de construction, ce Temple possède certainement une issue secrète.

— Si c'est le cas, shaykh Nasir l'a déjà emprunté, constata le Pendjabi en atteignant la salle souterraine. Il n'y a personne.

— Par ici, seigneurs ! » La voix du Mir leur parvint d'abord, puis ils virent sa main derrière les racines, à l'autre bout de la pièce. « Seule demeure cette voie. »

Depuis la crypte voûtée, les fuyards entendirent le cheikh crier, en haut de l'escalier :

« Descendez, égorgez ces deux chiens et le Mir ! Il va disparaître avec les talismans et les autres trésors ! »

Murray rejoignit le Mir et s'arrêta, surpris. Le mur en noir appareil était lisse et nu derrière les racines.

« Quelle voie ? Il n'y a rien ici. »

D'un air grave, le Mir brandit un livre à la couverture de cuir ferrée. Une puissante odeur de poussière s'en dégageait.

« Le *Mashaf Rāsh*. L'exemplaire original, dicté par l'Ange-Paon à Shahid ben Djaiyar au retour de sept mille ans d'Enfer. Écrit de la main du fondateur du Temple : les autres versions ne sont que copies fautives.

— Belle pièce, admit l'aventurier. Cependant le temps ne se prête guère à la bibliophilie, aussi j'espère qu'il y a une autre sortie à ce piège souterrain !

— Le Temple est tel qu'il se présente : sept issues, aucune autre. Rien ne peut se dissimuler sous le regard de l'Ange.

— Laisse un peu les arguments théologiques ! Kingsley m'a dit avoir exploré des galeries sous le Temple : où sont-elles ?

— J'ignore ce que le maraudeur a vu, ou ce que l'Ange a voulu qu'il voie... Écoute donc, Murrah, et calme-toi ! Quand vous êtes montés combattre, je me suis couché face contre terre, guettant Sa voix. En réponse à mes questions, j'ai reçu l'ordre d'ouvrir le Livre Noir au hasard. Voici ce que j'ai lu... *Convoque-Le à tout moment – sache qu'Il est toujours présent.*

— Par saint Patrick, en quoi cela nous aide-t-il !

— Hâtez-vous, par Kabir ! cria Tughral en ajustant son revolver. »

Les pillards, après une minute d'hésitation, se risquaient enfin dans l'escalier de la crypte.

« Aie confiance, Murrah. Tu le sais, l'Ange peut envoyer un des Sept à notre aide, simplement il lui faut un... hôte. Un corps qui accepte de le recevoir. Moi, par ma qualité de Mir, je ne le puis, et l'*Indi* refusera. Acceptes-tu ? »

Irvin Murray eut un geste de recul. L'image d'Howard Kingsley, torturé par l'envoyé de Malak Taus maître de son âme et de son corps, hantait sa mémoire. Il regarda le Mir, puis le Pendjabi. Tughral déchargeait son revolver sur les guerriers tentant de prendre pied dans la crypte, et l'Irlandais l'entendit réciter une prière sikh en prévision de sa mort prochaine : *Chinta ta ki kijiye jo anhoi hoey, Eh marag sansar ko Nânak thir nahin koey*⁴³... L'heure n'était plus à l'hésitation. L'aventurier fit glisser son colt jusqu'à son camarade, estimant qu'il en aurait bientôt un usage urgent, se tourna vers Nasir et conclut :

« Fais vite. Au point où nous en sommes ! »

Le Mir lui mit dans la main le sindjak, saisit le zulfikar et répéta sur l'Irlandais le geste qu'Ubed avait, lors de la lugubre nuit d'octobre dublinoise, accompli sur Kingsley : les deux pointes déchirèrent son front. Nasir récita alors : « *Regarde, seigneur, et ton âme sera délivrée par Celui que l'on ne nomme pas. Il la verra comme en pleine lumière, dans sa nudité, avec ses bassesses, ses gloires et ses secrets, et tu seras délivré. Ouvre ton âme, et tu verras la Face de l'Ange !* ».

La vision de Murray se troubla. La lumière devint nuit, la nuit s'illumina. Plus tard, Tughral confia à l'aventurier que son étourdissement n'avait duré qu'un instant.

Là n'était pas le plus remarquable.

⁴³. « Ne soyez concerné que par ce qui est anormal / les choses se passent ainsi ici-bas, ô Nânak il n'y a aucune exception ».

Au cœur profond de l'Enfer

« Tombent les astres, vacille Dieu :
Dans la ténèbre, brillent les Yeux. »
Kitab al Djilwa, Apocalypse.

Dans les murs épais de la salle souterraine, Murray vit une galerie s'ouvrir. Elle naissait derrière les racines de la statue et n'était que vaguement étagonnée. Le conduit ne montait pas : il s'enfonçait dans le sol selon une pente régulière. Nul éclairage n'était disposé le long des parois, cependant l'Irlandais ne s'en inquiéta pas. La nuit n'était qu'un voile gris pour ses yeux depuis que le Mir avait déchiré la peau de son front.

Suggestion hypnotique, pensa-t-il en s'engageant dans le boyau de terre.

Il suivit la pente durant ce qui lui parut de longues minutes. La crypte où le Sikh combattait avait depuis longtemps disparu. À cette pensée, l'aventurier s'arrêta.

« Où vais-je, par Mannanàn ? Le conduit ne monte pas, il descend. Jamais il ne débouchera à l'air libre ! Tandis que je perds mon temps, Tughral est peut-être en train de succomber, peut-être est-il déjà mort ! »

Il allait revenir sur ses pas, lorsqu'un son l'arrêta.

« *Murray !* »

Il sursauta. La voix était distante, montant vers lui depuis le fond de la galerie. L'Irlandais fixa les ombres en contrebas, en vain. Il se détourna, mais à nouveau le son se manifesta.

« *Irvin Murray !*

— Par tous les saints, je deviens fou ! »

L'ombre monta avec lenteur. Le Gael serra le long couteau afghan, cherchant dans le contact de la poignée de cuir un contrepoids à l'atmosphère surnaturelle de l'instant. Le spectre stoppa avant d'émerger entièrement des ténèbres vaporeuses. Cela *flottait* au-dessus du sol, inconsistant, mais Murray n'aurait pu jurer, à cet instant de démente, que ses propres bottes s'enfonçaient bien dans le limon de la galerie, ni même que la galerie était réelle.

« Quel étrange rêve Nasir a suscité, pensa-t-il, quelque peu rasséréné. Qui es-tu et que veux-tu, l'ombre ? »

Il n'avait pas prononcé ces paroles, cependant le spectre répondit.

« Suis-moi et tu sauras. »

Avec un geste flou, l'ombre le précéda dans la descente. Murray obtempéra, sa curiosité d'Irlandais l'ayant emporté sur toute autre considération. Peut-être le gobelet de vin offert par le Mir contenait-il une drogue... à moins que les lames du zulfikar, dont il avait déjà testé les propriétés magiques, n'aient été enduites d'une substance hallucinogène.

« Rien de tout cela, voyageur. Ton esprit est convoqué par le Seigneur de l'Ombre. »

Il fallut un temps à Murray pour intégrer la révélation. Il l'accueillit avec calme, et...

« Non, je ne suis pas Dawud, répondit l'ombre à la question informulée. Mon nom est... mais regarde ! » Tourbillonnant, l'ombre ouvrit les bras : une lueur blanche s'irradia dans la galerie souterraine. L'instant d'après, la grisaille régnait à nouveau. « Devines-tu mon nom, voyageur ? »

— Je suis entrée dans le Temple par la porte de Shams al-Dîn, le Lumineux. Je suis heureux que tu sois mon guide, Ange de Lumière. »

Le spectre se couvrit d'étincelles multicolores. Il ralentit le pas, réduisant la distance le séparant de Murray.

« Je suis heureux également, voyageur. Je t'ai suivi depuis Mossoul, et moi qui étincelle, je devins semblable à ton ombre même. Je t'assistais dans la nuit de Mossoul, je t'assistais lors de l'attaque des pillards sur le plateau, je t'assistais encore il y a un instant, lors du combat dans le Saint des Saints, détournant de toi la fureur et la mort... Tu es loin de ton pays, étranger. Dawud a dit grand bien de toi au Maître. Pourtant, ne te réjouis pas. Ce périple est dangereux. Je ne te serais de rien si tu faillis. »

— Pourquoi suis-je ici ? Où suis-je ? »

La galerie s'effaça. Le Gael abordait le seuil d'une grotte aux dimensions colossales. Les parois et la voûte demeuraient indiscernables. La brume grise flottait, et dans la brume elle-même des ombres tournoyaient, et lorsqu'elles aperçurent Murray, elles se rapprochèrent.

« Avance sans trouble », souffla l'intangible présence de Shams al-Dîn.

L'Irlandais ne se troubla pas. À cet instant crucial, il restait curieusement calme et se remémora la description des Enfers de Virgile : *Ils allaient comme des ombres par la nuit déserte à travers l'obscurité et les vastes demeures de Pluton et son royaume de simulacres... Devant le vestibule même, où Deuil et les Remords vengeurs ont fait leur lit.*

À l'énoncé de ces vers, l'Ange eut un rire.

« Vision de poète ! se moqua-t-il. Hâte-toi, voyageur, le temps presse. De tes actes, dépend la vie de ton compagnon. »

Murray traversa la foule ombreuse sans ralentir. Parfois des visages ridés plongeaient leurs regards ternes dans ses yeux, des mains inconsistantes accrochaient ses épaules, la chevelure de jeunes filles effleurait ses joues, le visage potelé d'enfants tournait vers lui des moues tristes. Il se força à les traverser sans frémir, sans non plus laisser la pitié l'envahir : si un mort ne peut tuer un vivant, un vivant ne peut aider un mort.

« Les âmes des Dasin, expliqua Shams tandis que le peuple des morts s'effiloçait sur leur passage. En l'absence du *talism*, ils ne peuvent être jugés et gagner lieu plus propice. Aussi tournent-ils ici, misérables depuis le vol de *l'Inglee*, attendant que l'Ange retrouve le Grand Sindjak. Ils t'auraient ignoré si tu n'avais porté le sindjak dans ta main, mais rassure-toi : ils en craignent l'éclat. »

Murray baissa la tête. Il avait oublié le joyau.

« Je l'avais rendu au Mir... Reprends-le, Shams. Confie-le à ton Maître. »

L'Ange de Lumière se rétracta.

« Le sindjak est le don du Maître aux Dasin. Voyageur, c'est à toi qu'il revient de le rendre au Maître, et à lui seul. N'as-tu pas promis à un homme mourant de t'acquitter de cette mission ?

— Howard Kingsley...

— Voici le Pont. »

Le sol de la grotte prenait fin sur un précipice insondable. Une arche naturelle en pierre noire, large comme la paume d'une main de fillette, l'enjambait. L'Irlandais se pencha. Un souffle froid telle la Géhenne, vomi du gouffre, le glaça jusqu'aux os.

« Le Seigneur de la Lune et de l'Obscurité t'attend au-delà. Franchis le Pont, restitue le sindjak au Maître, et tu seras renvoyé sain et sauf dans la salle du Temple.

— Dans le cas contraire ?

— Ton ami mourra. Toi aussi. Sache que sa mort sera douce par rapport à la tienne si tu glisses dans le gouffre. »

Shams bondit par-delà le précipice. Il s'évanouit dans la demi-obscurité, pas tout à fait cependant : une étincelle claire palpitait par moments sur l'autre bord, pâle fanal, et l'Irlandais crut déceler la forme tourmentée des racines d'un arbre. D'autres vers de Virgile lui revinrent, et il trouva rassurant, dans ce rêve dément, de se remémorer le vénérable poème latin : *Au milieu du vestibule un orme touffu, immense, étend ses rameaux et ses bras séculaires... Là se pressent des fantômes monstrueux.*

Puis, sindjak dans la main gauche, couteau khaïber dans l'autre, le Gael marcha sur le pont.

Il ne devait garder qu'un souvenir confus des événements. Le début de la progression fut paisible, et puis – cela *changea*. L'éther vibra, une menace sourde monta du gouffre. Il se força à ne pas baisser les yeux, se fixant sur l'éclat blanc qui palpitait là-bas, sur la rive où Shams attendait. Il ne put cependant s'empêcher de voir...

Le nadir⁴⁴ de l'horreur ! Les esprits inférieurs, la noire écume du bouillonnement de l'Enfer. Trop de noms pour les décrire, aucun pour les louer ! *Djinns* pour les Arabes, *Yek* mangeurs d'homme pour les Turcs, *Adbadji* des Mongols errants sur la steppe, formes mauvaises et avides, *Hortlak* des Perses, malfaisants et insanes enfants de la nuit, créatures maudites... Les Kafirs afghans les craignaient sous le nom de *Vetr*, le prophète Mani les avait qualifiés de *druj* et de *daêva*, rangés sous la bannière en cuir humain d'Ahriman le Noir ; d'autres, des poètes, les appelèrent *Dholes* mangeurs d'os, *Shoggoths* immondes ou bien *Shantak* squameux... Tous, ils s'extirpèrent du néant glacé comme Murray se trouvait à mi-chemin de l'arche, lançant leurs cris de colère vers lui, en équilibre instable sur le mince pont. Affrontant la meute à grands coups de couteau khaïber, il se força à avancer. Il était en proie à deux sentiments contradictoires. Pour préserver sa raison, son esprit lui affirmait que tout cela n'était que cauchemar – mais son épaule sentit la griffe d'une horreur, et lorsque le couteau khaïber sectionna le long cou

⁴⁴. « Nadir » : contraire de « zénith », ici synonyme de « gouffre, tréfonds ».

d'un Shantak, la chose replongea dans une pluie de sang et de douleur vers les abysses ! En vérité, son âme savait qu'il jouait avec le destin, et même lorsque le pont, de paume, devint fin comme un doigt, il se força à rester sur le fil, chassant le doute de son esprit, refusant l'abandon, bataillant sans faiblir.

Dans un éclair de lucidité, il se souvint du sindjak qu'il serrait dans le poing gauche et de l'effet qu'il avait eu sur les morts. Sans ralentir, sans cesser de tailler du tulwar, il ouvrit la main...

Il n'était plus sur le pont. La horde infernale ne l'entourait plus de ses miasmes. Il leva la tête. Shams al-Dîn était là, mais il n'était plus seul. Une voix grave résonna.

« En ouvrant la main pour libérer l'éclat du sindjak, tu as fait acte de foi. Foi dans le pouvoir du joyau, foi dans le pouvoir de son Maître. Bienvenue, voyageur. Acquitte-toi de ta mission. »

Il tendit la main et entreprit de lever les yeux. Vers...

Irvin Murray sortit en sursaut de la vision. Les détonations retentissaient dans la salle sous le Temple. Tughral Singh l'appela comme les pillards débouchaient en masse de l'escalier et se ruaient sur lui.

« *Aez da Khuda !* »

Murray tressaillit. Sa propre voix le surprit. Le mugissement d'un taureau en colère n'aurait pas retenti plus fort ! L'écho n'en était pas éteint que l'Irlandais s'abattait sur les tueurs avec la virulence d'un ouragan. Il se souvint du visage de Tughral éberlué, tourné vers lui et curieusement immobile, et de la lenteur de ses adversaires.

Il voyait la sueur sur le front des assaillants, leur doigt sale se crispier sur la gâchette des fusils, leurs bras se lever pour brandir le sabre – et lui, Irvin Murray, broyait les fronts, évitait les balles et abattait son coutelas avant que les sabres ne frappent. Il semblait un tigre parmi des chacals endormis. Même le Sikh, dont il connaissait la vivacité de combattant, parut curieusement gourde comme l'Irlandais le dépassait pour s'engager dans l'escalier. Une nuée de pillards blessés ou agonisants, rejetés tels des pantins brisés ou fuyant sa venue avec des hurlements d'horreur, jalonna sa montée vers le naos du Temple Noir. L'aventurier secoua la tête. Jamais il n'avait ressenti un tel sentiment d'invulnérabilité – et c'était une réalité ! Il en eut la certitude en débouchant dans la salle aux sept portes : *une volée de plomb brûlant le transperça de plein fouet.*

Il bascula, son propre sang éclaboussant ses lèvres. Trois balles dans la poitrine, une dans les reins, une dans l'épaule, deux dans la cuisse ! La fin de la route, la mort, enfin croisée sur un chemin aux mille détours, les ennemis qui triomphent et le corps qui vacille, la douleur qui irradie et la conscience qui se voile d'écarlate... Un instant, Murray tituba, et il eut une pensée pour ses camarades afghans et pour leur pays magique, ces amis auprès desquels il aurait souhaité rendre son ultime souffle... pour ceux de ses ennemis qu'il aurait aimé voir mort, en punition de leurs crimes, et de l'insatisfaction à déjà quitter la scène... puis la palpitation dans sa poitrine *reprit* ! Son cœur déchiré se

reforma, le sang quitta ses poumons, et avec lui le goût âcre de l'agonie reflua de sa gorge. L'épaule et la jambe blessées furent à nouveau solides, les reins retrouvèrent leur vigueur. En vérité, celui qui se redressa, au seuil des escaliers, dans l'ombre de la statue de Shaïtan, *n'était plus un homme*.

Les pillards le comprirent. Avec des hurlements stridents, nombreux quittèrent les lieux, lâchant fusils et sabres, fuyant l'abomination du Temple pour la clarté des étoiles. Rares furent ceux qui tinrent devant l'apparition. Trois guerriers, rendus fous par la peur et l'excitation du combat, se jetèrent sur Murray avec la fureur du désespoir. Sans pitié, la Puissance qui contrôlait le corps de l'Irlandais en faucha deux du couteau khaïber ; le troisième eut l'échine brisée sur le fût d'une colonne et resta au sol, mort et caquetant. Ne resta plus alors aucun guerrier pour affronter, dans la ténèbre éternelle où rêvait l'Ange-Paon, la créature qui avait pris possession d'Irvin Murray.

7

La tombe de shaykh Adi

« Je contemplais cet extraordinaire spectacle,
quand le brouhaha des voix humaines se tut soudain,
et un son mélodieux, à la fois solennel
et mélancolique, s'éleva de la vallée. »

Henry Austen Layard, *Nineveh and its Remains*, Londres, 1849.

Un doux balancement tira l'Irlandais des limbes. Entre ses paupières mi-closes, la lumière se diaprait de vert et d'argent, d'ombres et de brise parfumée. Parfois des trilles d'oiseaux fusaient, le gargouillis d'un torrent de montagne rafraîchissait le silence. Irvin Murray ne sentait plus son corps. Il flottait, et lorsque, enfin, il ouvrit les yeux, ce fut pour admirer un ciel cobalt, piqueté d'étoiles alors que, à la lisière de son champ de vision, de redoutables pics enneigés se paraient encore de l'or du soleil.

« Je suis mort et ceci est le paradis de Malak Taus. »

Il n'avait que murmuré, pourtant une tête se pencha sur lui. Ni l'Ange-Paon, ni Shams al-Dîn : un jeune homme aux boucles brunes, qui lui sourit à belles dents.

« Ceci est certes le royaume de l'Ange, mais toi et moi sommes bien vivants, *Inglee*. Mon nom est Hussein, je suis le fils du Mir, et ma mission est de te convoier, ainsi que le seigneur *Indi*, jusqu'au mausolée de shaykh Adi, le Très Saint, protecteur des Dasin. Je suis heureux de te savoir éveillé. »

Un beuglement arrêta la réponse de Murray. Le visage d'Hussein s'effaça, et à la place le haut turban du Sikh masqua le majestueux paysage.

« Par rajah Arjan et toutes les milices *akila*, tu es sauf, Murrah ! Mes prières n'ont pas été vaines – en dépit du fait que je suis, depuis cette nuit, entouré par des multitudes d'Adorateurs du Diable ! Allons, mon cœur se réjouit, et... Mais, d'abord, dis-moi : c'est bien... tu es bien... ? »

L'Irlandais se mit sur un coude. Il eut un sourire et posa la main sur la large épaule de

Tughral. Assurément, la question qui taraudait l'esprit de son compagnon traînait aussi dans le sien.

« J'ai l'impression, Tughral. Pour ce que je peux en savoir, la puissance qui m'habitait dans le Temple... a déserté. Oui, c'est bien à Irvin Murray que tu t'adresses, et seulement à lui. »

La poitrine du Sikh exhala un soupir de soulagement. Sa méfiance envers les sectateurs de Malak Taus n'avait pas disparu, toutefois ses griefs venaient de s'alléger d'un élément de poids.

« Raconte-moi, reprit l'Irlandais. Autant je garde un souvenir confus du dernier corps à corps, autant ma mémoire disparaît juste après. Je revois le corps d'un Bédouin contre une colonne du Temple, vaguement éclairé par la lueur de la lune pénétrant le sanctuaire depuis une des portes... puis une sensation de chute : je m'enfonce dans le sol, et...

— Quand je t'ai rejoint dans le Temple, le coupa précipitamment le Sikh, tu gisais près de l'entrée, inconscient. Je t'ai cru mort, car qui aurait pu survivre au combat que tu avais mené ? Par Baba Nânak, j'avais enjambé tant de cadavres depuis la crypte, que j'avais l'impression d'errer dans la *jehenna* de Kali ! À chaque corps, je regardais si ce n'était pas toi... jusqu'à ce qu'enfin je te trouve, blafard, tes habits maculés de sang, déchiquetés par les balles et l'acier des sabres. J'écartai ta chemise, certain de trouver tes chairs à vif et le cœur mort... Rien ! Tu respirais paisiblement, sans l'ombre d'une estafilade, tout au plus rien de récent : de vieilles cicatrices, mais aucune blessure de la nuit.

— Shams al-Dîn... Bénie soit ta Lumière », marmonna Murray avec sincérité.

Tughral poursuivit son récit, d'une voix qu'il voulait égale.

« Alors le shaykh est monté de la crypte. Il tenait un livre, pas celui qu'il t'avait montré avant de t'entailler le front avec le zulfikar : un autre, tout aussi vieux et maudit, leur manuel de sorcellerie ou je ne sais quoi.

— Le *Kitab al Djilwa* ! Rappelle-toi, Tughral : Howard Kingsley en possédait une copie. Il contient les formules permettant d'annuler les malédictions conservées par le *Mashaf Râsh*... Je comprends, siffla-t-il doucement.

— Tu as de la chance, lui fut-il répondu par un Pendjabi renfrogné. Moi, je n'entends rien à ces nécromancies ! Toujours est-il que le shaykh a frotté ton front avec un onguent. En soi, cela ne pouvait te faire du mal, aussi le laissai-je agir. Puis, avant que j'aie pu l'interrompre, il maugréa des paroles incompréhensibles et t'ouvrit la bouche. Et là, (Tughral baissa la voix et se rapprocha de l'oreille de l'Irlandais) une illusion a saisi mes sens. La fatigue sans doute, après cette rude bataille et le long séjour dans ces ombres infectées. Toujours est-il que j'ai vu *quelque chose* sortir d'entre tes lèvres. Une brume, une fumée... qui en même temps paraissait scintiller à grande distance.

— Tu en as vu plus que quiconque ici, fit la voix joyeuse d'Hussein, de l'autre côté de la couche de Murray. Assurément, le Seigneur de l'Ombre et de la Lumière vous compte parmi ses favoris, qu'Il permette à ses Anges de vous secourir et de vous apparaître, à vous qui n'êtes pas Dasin. Il est vrai que votre venue est une fête ici. »

Tughral se retira, bougon, et Murray en profita pour s'asseoir. Il était installé sur un lit

à porteur que six vigoureux karabash convoaient dans une paradisiaque vallée de montagne, le long d'un ruisseau né sur l'échine austère du Taurus. Pâturages et vergers défilaient de part et d'autre du chemin de terre. Au-devant, les ultimes pentes d'un col montaient sur l'horizon.

Murray fit arrêter la couche. Il était dans une forme éblouissante, d'excellente humeur, et il retrouva avec bonheur, suspendus à l'arrière de la litière, sa ceinture, son colt et son coutelas. La lame de ce dernier portait une tavelure noire, et Murray remercia le forgeron afridi qui, dans ses farouches montagnes du Tirah, sur la frontière du nord-ouest, l'avait affûtée avec un soin vigilant : la créature qu'il avait abattue cette nuit, sur le pont enjambant le nadir ténébreux, était d'une nature autrement redoutable qu'un Pashtoun Shinwari ou qu'un soldat du Vice-Roi des Indes.

« Béni sois-tu ! souffla l'Irlandais à destination de l'artisan inconnu, au moment où Tughral lui tendait une des boîtes de cartouches que le Sikh portait, avec le reste de son attirail, dans un sac à dos.

— Que Har Gobind étende sa main sur toi », répondit aussitôt le Sikh, surpris par la bénédiction.

À voir sa mine renfermée, sa méfiance envers les Yezidis ne s'était que peu atténuée. Et pourtant, ce qu'ils virent au-delà du col pierreux était un spectacle de matin du monde.

Gardée par un groupe de Baadhris équipés de fusils, la vallée qui s'ouvrait en contrebas était étroite et sans issue, à peine un ravin sis entre de vertigineuses falaises. Une forêt de chênes au faîte élevé, au tronc noueux, traversée par un ruisseau, en couvrait la surface. Face au col, à un demi-mile à vol d'oiseau, deux dômes d'or pur scintillaient tels des îlots dans une mer de branches.

« La tombe de shaykh Adi », dit Hussein en désignant l'édifice.

Le sanctuaire était adossé au roc abrupt des falaises, en face du col d'entrée. Les nouveaux arrivants admirèrent un instant la perspective, puis basculèrent sur la piste forestière. Et comme ils s'enfouaient sous les frondaisons, ils aperçurent une foule vêtue de blanc, affairée auprès de foyers de fortune ou cheminant vers la tombe de shaykh Adi. Parmi elle, des jeunes filles se lavaient sans manière dans le ruisseau.

« En *Ingleestan*, questionna Murray, les jeunes filles ne se dévêtent pas en public, et tu connais la jalousie malade des musulmans envers leurs femmes. Comment se fait-il que vous, Dasin, n'ayez pas les mêmes préventions ?

— Ce soir, ces beautés chanteront pour l'Ange de Lumière, comme nous tous, expliqua Hussein. Elles se purifient dans le *Nasr*. Regarde leur visage, admire leur silhouette : telle est la plus grande richesse des Dasin, tel est le bienfait que l'Ange a accordé aux hommes pour les consoler dans la vallée de larmes de la vie. Pourquoi dissimuler ce que Dieu a voulu beau ? Quelle impudeur que de se prétendre plus grand que Lui, quel orgueil de masquer aux yeux de ses frères l'harmonie qu'Il a accordé à nos sœurs !

— On accuse les Dasin de se livrer à la débauche dans cette vallée, insista l'Irlandais.

— Ceux qui le prétendent sont des menteurs, cracha Hussein avec dédain. Ils nous prêtent de noirs desseins, mais c'est leur âme qui est noire et corrompt. En vérité, ceux-

là sont des chiens lubriques, et ils croient que tous les hommes sont aussi vicieux qu'eux ! Voilà pourquoi ils voilent leurs femmes et leur interdisent de sortir. Ils mesurent le monde à l'aune de leur bestialité. Malak Taus les maudisse ! »

La tombe de shaykh Adi était entourée de hauts murs, percés d'une unique entrée, une arche dominée par les deux minarets d'or. Une fois l'arche franchie, on accédait à une cour intérieure, ombragée par une treille. Un bassin attendait les pèlerins. L'eau glissait dans des canaux taillés à la ressemblance de la queue d'un paon, depuis un réservoir creusé dans le roc : ce dernier était alimenté par un torrent qui cascadaient du haut de la falaise, à l'arrière du sanctuaire, dans une gorge large d'un mètre à peine et d'une déclivité vertigineuse.

Au centre de la cour, trônait une construction modeste. Si la tombe de shaykh Adi avait été bâtie à l'image du saint, alors ce dernier avait été d'une modestie rare. Quatre dalles monolithes pour les murs, une cinquième pour le toit ; trois marches, usées par des générations de chausses, descendaient vers une porte de chêne. Sans doute un rituel amenait-il les Dasin à toucher le bois de la porte car le chêne brillait, poli par de multiples contacts.

« Au-delà, shaykh Adi veille sur ses enfants. »

Murray et Tughral reconnurent la voix : shaykh Nasir, le *Mir-i-Shaykhan*, émergea des ombres de la treille et les invita à s'asseoir parmi les pèlerins.

Au cours des heures qui suivirent, allongés sur de moelleux coussins, Murray et le Sikh furent gavés de viandes parfumées, de galettes, d'amandes grillées, de sorbets, de raisins d'Alep, de figues du Sindjar, de dattes de Bassorah, de vin d'Amadiyah... Shaykh Nasir leur expliqua les rites à venir, leur certifia que les pillards et leur mystérieux chef, le cheikh, étaient traqués sans relâche par les Baadhri, les hommes de tribu armés, eux, d'armes à feu, et leur annonça à la minuit que cette journée de fête dans la vallée de shaykh Adi était la dernière des trois.

« Grâce à vous, loin sont les ténèbres du Temple, dit-il en fixant la lune qui ourlait les lèvres du ravin. Voyez, place à la Lumière ! »

Le Mir leva la main, et aussitôt les lampes à huile posées à proximité des convives furent soufflées. Murray sursauta, se rappelant un surnom des Yezidis : *Ciragh-sondiren*, les « Éteigneurs de Lumière ». Assurément, l'appellation était méritée ! Tughral s'agita à ses côtés, craignant un piège. Mais avant que le Pendjabi ne puisse manifester son trouble, les pentes du ravin se couvrirent d'étincelles. Les chênes aux ombres profondes disparurent ; à la place, un fleuve de feu se constitua, coulant vers la tombe de shaykh Adi en une marée de dévotion lumineuse.

Le ravin étincelait, tel une Voie lactée posée sur terre.

Un chant naquit parmi les Porteurs de Lumière, un chant aérien, à l'image des jeunes filles qui l'entonnaient, à l'image aussi du visage ouranien de la statue de bois dans le Temple Noir de Shaykhan. Mais cela ne dura pas. Peu à peu la mélodie se fit grave, peu à peu le chant devint discordant, chaotique. La voix des hommes domina, couvrant la grâce céleste des voix féminines, et les lumières vacillèrent au rythme dissonant – jusqu'à s'éteindre sur une ultime stridence. L'aventurier songea à la partie inférieure du tronc de

Malak Taus, dans le naos enténébré, et il frissonna en mémoire des abysses chthoniens avec lesquels communiquaient ses racines.

Le silence régna. Alors, dans l'immobilité générale, une porte grinça, quelque part dans l'enceinte. Murray entendit Tughral se lever à demi, et lui-même sentit les courts poils de sa nuque se hérissier. *Car la porte était celle, aux lambris usés, de la tombe de shaykh Adi*, et elle s'ouvrait *de l'intérieur* !

Belle mise en scène, se força-t-il à penser, exerçant un contrôle d'acier sur ses nerfs.

Shaykh Nasir fit quelques pas vers la tombe, une torche au poing, tenant haut dans la main un objet étincelant de mille feux. L'Irlandais l'identifia aussitôt : le Grand Sindjak, l'énorme diamant dérobé aux Dasin par Lord Kingsley. Le moment était venu : le Mir allait restituer le talisman à Malak Taus devant son peuple assemblé.

Ainsi cet aspect du rêve n'était qu'illusion, songea Murray. Il se souvenait pourtant avoir remis le sindjak à l'Ange, après avoir franchi le pont.

Mais Nasir n'atteignit jamais la tombe. Des détonations éclatèrent soudain et le Mir tournoya, atteint de plein fouet ! La torche s'éteignit, le sindjak roula au sol, la porte de la tombe se referma avec force et durant trois secondes interminables, rien ne troubla le silence hébété.

« Quelle est cette diablerie ! marmonna Tughral. C'est prévu, Murrah ?

— Je ne crois pas, s'exclama l'Irlandais en retrouvant ses réflexes. On a tiré sur Nasir, et... *Damnation* ! »

Les Dasin aussi avaient compris. Ils réagirent enfin, et dans la panique générale, Murray s'efforça en vain de s'approcher du Mir gisant dans une mare de sang. Des briquets battirent, des flambeaux crépitèrent, et de nouvelles détonations claquèrent, fauchant les silhouettes agglutinées dans le sanctuaire. Les balles apprirent aux Yezidis qu'allumer une torche signifiait mourir ! Des hommes s'effondrèrent en râlant, d'autres couraient sans but, mais la plupart comprirent qu'une mort invisible rôdait dans la cour et se précipitèrent à l'extérieur.

Allongé sous les treilles, parmi tables et bancs renversés, Murray avait dégainé le colt. Il avait distinctement aperçu les flammes vomies par les fusils : les tireurs étaient embusqués dans le torrent, à l'arrière du sanctuaire. Ils étaient descendus par la gorge abrupte, évitant ainsi les gardes armés de la vallée. De cette position, ils tenaient la cour entière sous leur feu, sans risque pour eux car invisibles pour les karabash assemblés près des portes. À en juger par la vitesse de tir, les agresseurs n'étaient qu'une demi-douzaine, mais fortement armés et déterminés. L'Irlandais pensa aussitôt aux tueurs du cheikh : ces chiens avaient échappé aux Baadhris lâchés à leurs trousses !

« Un diable d'homme les mène, siffla Murray. Mais qui ?

— Qu'y a-t-il, Murrah ? murmura le Pendjabi en se postant à ses côtés, derrière le panneau de chêne d'une table. Qui sont ces gens qui tirent sur les Yezidis ? Des *muslims* ?

— Regarde ! »

Trois ombres sautèrent hors du torrent, fusils pointés, tenant en respect les blessés geignant sur le sol et l'arche d'entrée. Aucun tir ne provint des Yezidis assemblés à la

porte, aussi l'un des tueurs se dirigea avec rapidité vers le corps de Nasir. C'est le moment que Murray choisit pour faire feu. L'homme tomba, mais l'Irlandais s'attira une riposte nourrie, et n'eut été Tughral qui le plaqua au sol, à l'abri précaire d'un cadavre yezidi, l'aventurier aurait fini là sa carrière ! Les balles explosèrent à ses oreilles, arrachant la pierre à quelques centimètres de son crâne ou s'enfonçant avec un choc écœurant dans le corps protecteur du Dasin. L'Irlandais riposta au jugé, sans lever les yeux : ses balles ne menaçaient en rien les agresseurs, mais elles troublaient leur tir et les empêchaient de s'approcher.

Au terme d'une minute de fusillade nourrie, ils purent lever la tête. L'homme qu'avait visé Murray ne bougerait jamais plus, en revanche ses compagnons s'étaient retirés. Et le Grand Sindjak avait disparu.

« Attention, souffla le Sikh dont les yeux étincelaient. J'ai vu un mouvement à l'entrée de la gorge.

— Un tireur, pour retarder les poursuivants, acquiesça Murray. Prends mon colt : je vais essayer de m'approcher de la tombe du shaykh, cela amènera l'autre à se découvrir.

— Pas question, fut la réponse offusquée. Tu tires mieux que moi.

— Pas question non plus ! Tu viens de me sauver la vie, je...

— Par Guru Krishan, abats-le avant qu'il n'ajuste son tir et nous serons quittes pour ce soir ! » fut la réponse hargneuse.

Poussant un hurlement qui fit sursauter l'aventurier, le Pendjabi dégaina son kirpan et se leva, maudissant son adversaire avec forces jurons sikhs, musulmans et hindous ! Au désespoir de Murray, Tughral ne se mit pas à courir ou à zigzaguer : marchant à grands pas, il se dirigea droit vers la faille, brandissant son sabre comme s'il affrontait un maître d'escrime en une succession éblouissante d'estoc et de bottes. Il multiplia les moulinets et les parades, la lame étincelait sous les étoiles, seul élément mobile dans ce monde de noirceur. Le résultat était fascinant, mais l'homme qu'affrontait Tughral était équipé d'un fusil moderne et savait s'en servir. Or, pour que Murray puisse le localiser et l'abattre, il fallait *d'abord* que le tueur tire une fois sur le Sikh.

« Pas plus d'une fois, mais avec ce fou de Sikh, aussi visible que la lune dans le ciel... »

Le tireur appuya sur la détente ! L'Irlandais vit la flamme au bout du fusil, il ajusta aussitôt la position de sa main et vida son chargeur. La dernière balle quittait à peine son arme qu'il se levait et courait vers la gorge, coutelas dardé. Il y trouva un Turc, le crâne transpercé, qui salissait le torrent des bris de son cerveau. Rassuré, il fit volte-face et chercha Tughral. Un juron lui échappa. Appuyé sur un coude, tête basse, le Sikh gisait, immobile.

« Je vais bien, articula le Pendjabi comme Murray lui relevait la tête. Ce chien m'a tiré dans l'épaule. *Aï*, voilà une ruse que tu ne connaissais pas, Murrah !

— Quelle ruse ? s'exclama son compagnon, à la fois soulagé et furieux. Tu as chargé comme un ours aveugle ! »

Tughral toussota, non de douleur mais d'indignation :

« Pas du tout ! Pas du tout, Murrah ! Je savais qu'il verrait le kirpan briller sous la

lune, aussi l'ai-je agité en tous sens pour qu'il le voie, mais j'ai pris soin de le tenir à bout de bras, de côté, très loin de ma tête ou de ma poitrine. Ainsi, sa balle devait me frôler sous le bras tendu, en lieu et place de mon cœur si je l'avais pointé au niveau de ma ceinture.

— Comment expliques-tu alors qu'il t'ait touché ?

— Il visait mal, le maudit ! Jamais un Sikh n'aurait tiré autant à droite de la lame d'un sabre ! Ces brigands louchent autant que des chiens éclopés.

— Prends patience, fit alors Murray. Les Yezidis ne vont pas tarder à revenir.

— Où vas-tu ?

— Je poursuis les tireurs dans le torrent, avant qu'ils ne s'évanouissent dans les montagnes avec le Grand Sindjak. Préviens Hussein. »

8

La Vallée de la Lune

« Marcheur de la Vallée des Ombres, famélique errant,
Forme sans âge et sans visage,
En vain tu te hâtes vers la Grotte,
Car sur ton front, ô noir présage,
pèse le Jugement :
Son ire t'emportera, tel un nuage,
Jusqu'au rivage et à la sombre Côte. »
Kitab al Djilwa, Ode aux Gardiens.

Colt au poing, l'Irlandais s'extirpa de la gorge. L'ascension de la cascade n'avait pas été facile. Plusieurs glissades l'avaient laissé dégoulinant, mais le fouillis de branches au-dessus du torrent lui avait plus d'une fois évité de dévaler le torrent. Il déboucha dans un vallon aux pentes prononcées. Le ruisseau y sinuait sur une centaine de mètres, depuis un pic lointain. Ce dévers n'était qu'une minuscule ride à la surface du formidable enchevêtrement vertical du Taurus, mais il permettait à quelques arbustes de survivre dans cet environnement hostile.

Murray resta à l'abri du rideau de végétation dentelant le cours d'eau, scrutant la nuit de ses sens exercés. Il distingua le chuintement d'une chauve-souris, le craquement né de la fuite de rongeurs... Le choc d'un sabot non ferré contre un rocher l'avertit de la proximité de ceux qu'il traquait.

Le cheval était attaché par la bride à un tronc, à l'orée des buissons. Sellé et harnaché, il cueillait les jeunes pousses à sa portée. Lorsque l'aventurier s'approcha, le rassurant d'une caresse, l'animal hocha la tête et continua de mâcher.

« Je ne suis pas celui que tu attendais, souffla l'Irlandais. Ton maître a terminé sa sinistre carrière en contrebas. »

Il détachait la bride lorsqu'un froissement lui révéla le piège. Avant qu'il ne réagisse, quelque chose s'écrasa sur l'arrière de son crâne et le néant l'engloutit.

« Il a la tête dure, il ne va pas tarder... »

La voix s'évanouit, puis revint, dissipant peu à peu la brume de douleur qui masquait sa conscience.

Irvin Murray oscillait sur le dos d'un cheval, les mains liées autour de l'encolure, le visage contre l'épaule de l'animal. Ses jambes aussi étaient liées, la corde passée sous le ventre de la monture l'empêchant de glisser à terre.

L'aventurier s'ébroua. Son regard était lucide, sa perception de la réalité entière. La nuit régnait encore. Des cavaliers l'entouraient, peu nombreux bien qu'il ne puisse les compter. Assurément, l'aventurier avait été surpris par ceux qu'il pourchassait, et ils l'emmenaient à vive allure à travers les montagnes. Dans quel but ? Pourquoi ne l'avaient-ils pas égorgé sur les rives du torrent ? Les pillards et leur mystérieux chef n'avaient jamais montré de compassion par le passé... et l'Irlandais n'en espérait aucune, à présent qu'ils possédaient le Grand Sindjak.

« Ah, notre hôte est éveillé. » Une ombre approcha, lame nue au poing. D'un coup habile, le yatagan sectionna le lien autour des mains du prisonnier, puis celui enserrant ses genoux. « Ne tente pas de fuir, Murray : trois fusils ne quittent pas ton dos, tu n'aurais pas parcouru deux mètres que tu baignerais dans ton sang. »

À nouveau ces intonations familières... L'aventurier se pencha en avant, cherchant à dissiper les ténèbres qui masquaient le visage du cheikh. Celui-ci éclata de rire et rejeta le keffieh dissimulant ses traits.

« Tu me vexes, Murray, ou plutôt Murrah Shah ! Il est vrai qu'on te connaît aussi dans l'Hindou Kouch sous le surnom, plutôt vulgaire ma foi, d'*El Shir*, le Tigre. M'as-tu oublié ? »

La lumière se fit enfin dans la mémoire de l'Irlandais. Ce front dégarni dominant un nez en bec-de-corbin, cette barbiche noire, cette silhouette mince et nerveuse... Les yeux gris de l'aventurier s'étrécirent jusqu'à devenir deux pointes d'acier.

« Comment t'oublier, Hanlin ? Comment oublier le sang que tu as versé à Hadda, alors que tu volais des statues gréco-bouddhiques pour les vendre à Peshawar ? Du sang afghan, et du sang français aussi : deux de tes compatriotes ont été tués lors du raid que tu menas sur les fouilles de ce monastère antique, et l'un d'eux était de mes amis... Hélas pour toi !

— En effet, convint le renégat français d'un ton joyeux : Jean Hanlin, pour te servir ! Celui que tu traquas jusqu'en Inde, faisant échouer une fructueuse transaction, et qui ne t'échappa qu'en s'embarquant précipitamment pour l'Indochine. Tu as eu la première manche, c'est indéniable ; quant à la seconde...

« Eh bien, l'Irak est un terrain propice au trafic d'art. Le Chaldéen de Mossoul, qui te loua sa demeure et m'indiqua ta présence, ignorait à quel point ta venue me réjouit ! Dès que j'ai appris ta destination, j'ai rassemblé les loups dont je suis devenu le cheikh – par l'énergie et le courage, crois-moi ! – et me voici. Le vol des *talism* yezidis par le lord

anglais est connu dans ces régions, du moins dans certaines administrations auxquelles j'ai accès – quelques bakchichs ouvrent toutes les portes ! –, et les kotchek surpris au nord de Mossoul m'ont révélé le fin mot de l'histoire.

— Sous la torture ! » explosa Murray.

L'ancien archéologue ne releva pas.

« Je savais donc que tu détenais le Grand Sindjak et que, pauvre naïf, tu t'apprêtais à le rendre aux Yezidis. J'ai échoué à te tuer dans le désert, car seule une partie de mes pillards était disponible. Après cet échec, je les ai tous rassemblés, ce qui m'a permis d'attaquer le Temple, et... (Il se tut, comme si le souvenir était désagréable.) Quoi qu'il en soit, te voici à ma merci.

— Je reconnais là ton caractère, Hanlin : fourbe, cruel, sans honneur... et une avidité sans borne ! Tu enjambes les morts comme d'autres les honneurs !

— Encore le cas de Berthet. Pauvre vieux ! À Hadda, il n'a rien voulu savoir, alors que je lui proposais un partage équitable. Quelle idée de se mettre en travers du dépôt archéologique pour sauver de vieilles têtes de moines et de démons ! Il les a rejoints dans l'oubli, et tu le suivras bientôt, conclut Hanlin sinistrement.

— Précisément, pourquoi m'as-tu épargné ? »

Hanlin eut un petit rire, tout en tirant de sa chemise une curieuse boussole niellée d'argent.

« Dans quelques minutes, tu souhaiteras être mort, dit-il en s'orientant dans le dédale des collines. J'espère pour toi que ton surnom d'*El Shir* n'est pas usurpé, mais même ainsi tu ne retarderas la fin que de quelques instants. Pour mon plus grand profit. Songe à cela, Murray : ta mort me sera profitable ! » Le rire qui suivit évoqua le sifflement du python refermant ses anneaux sur sa proie.

« Nous sommes arrivés, déclara soudain le Français. Regarde, Murray, ce dont tes amis les Yezidis ont pris soin de ne jamais te parler ! »

L'aventurier observa. Le petit groupe de cavaliers – sept, nota-t-il, lui inclus – avait fait halte sur un éperon rocheux, en pleine montagne. Le pays alentour était noyé de ténèbres, seule la vague silhouette des pics les dominant se devinait sur le piqueté du ciel. L'Irlandais ouvrit la bouche pour se moquer, lorsque Hanlin frotta son briquet et alluma une lampe sourde. Un ruffian qui protestait, par crainte des Baadhris, s'attira cette étrange riposte :

« Les Baadhris ont perdu notre piste voici des heures ! Ceux qui guettent ici n'ont pas besoin de lumière pour nous repérer, Hazid : ils savent déjà où et combien nous sommes, mais ils ignorent que nous connaissons leur présence... et surtout nous disposons de chevaux. Cela nous maintiendra hors de leur portée.

— Hors de portée de qui, *effedem*⁴⁵ ? s'enquit Babrak, un Turc aux larges épaules, en jetant un regard inquiet sur la nuit.

⁴⁵. *Effedem* : titre turc signifiant « seigneur ».

— Le *Mashaf Rāsh* les nomme “les Gardiens”, et il ne s’attarde pas sur leur description. Mais attendez que je vérifie...

— Tu as un exemplaire du Livre Noir sur toi ? »

La surprise de Murray était réelle : pour avoir vu l’original de cuir conservé dans le souterrain du Temple, ou la copie possédée par Lord Kingsley à Dublin, il connaissait l’épaisseur du livre saint des Dasin. Le Français le détrompa en agitant quelques feuillets :

« Juste les meilleurs passages, *El Shir* ! Un bon archéologue choisit ses sources, mais la seule vérité est celle du terrain. Aussi vais-je attendre la venue de la lune pour vous expliquer... Ah, voici ! »

Bas sur l’horizon, l’astre se dégagea d’un redent. Quoique masqués par la brume, ses rayons éclairèrent une vaste dépression dont la surface pétrifiée, striée de dunes et de rocs, semblait une mer furieuse, encaissée et cernée de falaises. En un âge plus froid, un glacier y avait prospéré, rabotant les montagnes ; en fondant, il avait abandonné derrière lui l’in vraisemblable chaos rocheux qui s’étendait sur plus d’un demi-*mile* de diamètre.

« Voici où se dissimule le véritable Temple de Malak Taus, Murray. Eh oui, camarades, je vous l’avais promis : *al Qamarr Waadi*, la Vallée de la Lune, comme la nomment avec terreur et convoitise les Arabes ! Les Dasin n’en parlent qu’à mots couverts, et pour cause : il n’y a pas plus grand secret dans leur secte. Ce que vous contemplez est le lieu d’où ils tirent et où ils entreposent leurs fabuleux diamants. Le gisement se trouve dans une des montagnes face à nous, et le Grand Sindjak est la clé qui nous en ouvrira les portes !

— Où ? Où ? crièrent plusieurs voix. Montre-nous, *effedem* !

— Patience ! Le chemin va apparaître bientôt, mais souvenez-vous qu’il n’est pas aisé – et je ne parle pas des sables mouvants, qui pullulent pourtant dans cette cuvette du Diable ! Les Gardiens veillent, et il y a d’autres choses encore...

— Parle-moi de ces Gardiens, fit Murray qui détaillait le paysage avec attention. Comment as-tu appris leur existence ? Que sais-tu à leur propos ?

— J’ai exploré d’étranges lieux depuis l’affaire afghane, répondit le Français avec un sourire suffisant. J’ai lu d’étranges livres... À Oxford, la Bodleian Library m’a permis de lire un ouvrage interdit, dont les copies fiables se comptent sur les doigts d’une main. C’est dans le sinistre *Nécronomicon* qu’Abdul al Azred – l’Arabe dément – parle des *Alf Dallaame*, les Mille Sombres. Nul doute qu’il a vu de ses yeux cette vallée, puisqu’il en livre l’itinéraire d’accès, mais il n’a pas précisé l’aspect des Gardiens.

« Quant au *Mashaf Rāsh*, il évoque les âmes des damnés rejetés par Malak Taus, les mille pires criminels de l’Humanité, Yezidis et non Yezidis, que leurs péchés ont écarté du paradis de l’Ange et qui rachètent une vie de turpitudes en protégeant le véritable sanctuaire du Diable de toute intrusion.

— Et le Temple Noir de Shaykhan, qu’en fais-tu ? se gaussa l’Irlandais. Tu poursuis une chimère, Hanlin ! J’ai vu les Dasin se faire tailler en pièces pour sa défense, tes sbires en savent quelque chose. Les Yezidis n’auraient pas donné leur vie si ce n’avait pas été le Saint des Saints de leur religion. »

L'archéologue se mit à rire.

« C'est ce qui te trompe, Murray ! L'homme est le plus crédule des animaux. Que les Dasin meurent pour le temple de Shaykhan est conforme à ce que le Mir leur a inculqué depuis toujours, mais les prêtres du dernier cercle, eux et eux seuls, connaissent la Vallée de la Lune et son secret !

— Tu déraisonnes, insista l'aventurier. Tu t'appuies sur les divagations d'un Arabe fou, une vague légende yezidie, et tu en déduis une théorie qu'aucun fait ne confirme !

— Tu te trompes encore, Murrah. Cette boussole (il agita l'objet en argent ouvragée) n'indique pas le nord : sa flèche est d'un métal inconnu, et seule l'attire la Vallée de la Lune... tu comprendras pourquoi sous peu ! Quant au Temple, il est bien précisé par Abdul al Azred que l'Ange montrera aux dévots le chemin de son Temple au creux d'*al Qamarr Waadi*. Un des surnoms de Malak Taus est "Seigneur de l'Astre noir", et... mais vois ! cria soudain le Français. Voici que la Lune dresse l'itinéraire pour nous mener à la fortune ! »

Hanlin éclata de rire et rangea boussole et papiers. Murray eut une exclamation étonnée. Le phénomène qui s'opérait sous ses yeux était de nature à enflammer les imaginations. À la lisière du cratère, palpitait une nitescence bleutée. Elle s'allongea dans le cratère au fur et à mesure que la lune se dégageait des brumes et brillait plus fortement dans le ciel.

Sous leurs yeux, une ligne se forma, traversant en diagonale le cirque chaotique, droit vers un pic gibbeux à quelque six cents mètres sur leur droite. Par une curieuse alchimie, les rayons de l'astre lunaire se réfractaient sur une veine minérale qui striait de part en part la dépression glaciaire. En apparence, le roc ne différait pas du sol alentour, et pourtant le phénomène était bien visible, tressant un fil d'Ariane argenté dans le labyrinthe ombreux d'*al Qamarr Waadi*.

« Le même métal que celui de la flèche de la boussole, expliqua Hanlin. Il m'a fallu bien des efforts pour voler cet instrument au musée de Damas. Il provient d'une tombe antédiluvienne du désert de Syrie, qui a laissé perplexes les spécialistes des civilisations antiques. Cette boussole n'a pas été forgée par l'Homme !

« En route, camarades ! » Le ton d'Hanlin était rogue, toute décontraction avait disparu. « Tenez serrées les brides de vos montures, ne quittez pas le *Roumi*⁴⁶ des yeux, mais ne vous arrêtez pas avant d'avoir franchi la prochaine crête. Celui qui ralentit avant vaut moins qu'un homme mort ! Sur la crête, nous pourrons souffler, mais pas avant ! Quoi que vous entendiez ou voyez, avancez. Ne vous écartez pas du *Tariq Qamarr*, le Chemin de la Lune : si vous échappiez aux sables, les *Alf Dallaame* ne vous rateraient pas !

« Au trot. Tenez les fusils prêts. Toi, Murray, tu chevauches à mes côtés. Pour cette première épreuve, je serai ton protecteur.

⁴⁶. *Roumi* : mot arabe désignant les Occidentaux (de « Romain », mot qui désigna les Byzantins au Moyen-Âge, puis les Croisés venus d'Europe occidentale).

— Trop aimable. Rends-moi couteau et colt, et je me passerai de ton assistance. »

Le Français secoua la tête.

« Je t'ai vu à l'œuvre dans le Temple, à Shaykhan. Pour le moment, j'ai besoin de toi vivant ; sous peu, j'aurai besoin de toi armé de ton couteau de boucher afghan, mais... pas encore. »

Sur ces mots, l'étrange troupe descendit au creux de la Vallée. La pente les mena au sein des ombres, que seule la luminosité de la piste dissipait en partie. Autour, les collines noyées de nuit formaient deux murailles impénétrables. En raison de la pénombre, leur avance était lente : les chevaux tâtaient la piste lumineuse du sabot, les cavaliers épiaient la nuit avec attention. Et bien vite, des éboulis se mirent à couler en parallèle des sept cavaliers. Non loin, des pieds invisibles dérangent les pierres.

« Ne ralentissez pas, souffla Hanlin. (Sa voix sonna creux dans l'atmosphère oppressante.) Les *Alf Dallaame* nous entourent.

— *Allah il Allah... Allah il Allah...* »

Hazid, un grand Arabe, bédouin de la tribu des Rwala, était un homme courageux, mais les superstitions dont il était pétri s'incarnaient en cette heure abominable. Marcher dans *al Qamarr Waadi* revenait à vivre un cauchemar, de ceux qu'il faisait enfant lorsqu'un Ancien racontait, au sein des tentes noires, des légendes à propos de la Vallée de Shaïtan et des goules qui y rôdaient. Claquant des dents, il regardait de tous côtés, tripotant son fusil, main sur le pommeau de son long *saif*. À la lueur de la veine minérale, son visage était si blafard qu'il semblait à Murray chevaucher au milieu de noyés.

« *Là !* glapit soudain Oruz, un Circassien au nez crochu. *Des yeux nous fixent !* Et... par Mohammad, *ils ne cillent pas !*

— Ne les regardez pas ! aboya le Français. Avance, Murray, chuchota-t-il à son prisonnier. Ne quitte pas la piste, le *Tariq Qamarr* est sûr tant que l'on ne s'en écarte pas. Les Gardiens ne peuvent... *Malédiction !* »

Le juron fut repris par plusieurs ruffians. Voilée par un nuage, la Lune disparaissait, et aussitôt la piste lumineuse s'effaça, abandonnant les cavaliers au sein du néant ! Et dans la ténèbre, le néant *s'éveilla*. Des glapissements naquirent sur les pentes, les pieds se rapprochèrent, des sifflements fusèrent...

Hanlin réagit le premier.

« Formez le cercle ! Tirez, tirez sur les ombres, chiens, ou nous mourrons tous ! Par l'Enfer, tirez ! Les *Alf Dallaame* sont sur nous ! »

Alors les détonations roulèrent dans le cirque, jetant de sinistres feux sur les pentes grouillantes de formes ! L'archéologue dégagea le grand couteau khaïber de sa selle et le tendit à Murray :

« Couvre mes arrières, j'affronterai ce qui vient devant ! »

L'Irlandais n'eut le temps ni de répondre, ni de réfléchir. Avec un grognement animal, une silhouette trapue se jeta à la gorge de son cheval. Il frappa. Un crâne céda sous la longue lame droite. Rasséréné – après tout, ces Mille Sombres étaient de chair et de sang ! –, Murray maîtrisa sa monture et taillada vers les griffes tendues. Alentour, la

combe résonnait d'un pandémonium de coups de feu, d'invocations à Allah et de malédictions. Le tir nourri d'Hanlin et de ses ruffians avait un effet dévastateur sur les formes qui couraient vers eux, mais en dépit du tribut effroyable prélevé par les balles, peu à peu la nasse se resserrait.

Hanlin dégaina son revolver avec un gémissement :

« Bientôt plus de munitions... Si la Lune ne réapparaît pas dans la minute, les Gardiens vont nous massacrer.

— Sors le Grand Sindjak, siffla Murray, occupé à taillader vers plusieurs silhouettes aux yeux étincelants de haine. Il les repoussera !

— Non, articula Hanlin. Pas les Gardiens. Ils ne craignent que la Lune ! »

Le percuteur sonna en vain contre la chambre du revolver. Le Français jura, jeta l'arme vers les ombres et mania son fusil comme un fléau. Derrière eux, les ultimes détonations moururent : à leur tour, les cinq ruffians se battaient au corps à corps contre les abominations ! Penché sur l'encolure du cheval pour en protéger la gorge, Murray entendit des mâchoires d'acier claquer à un pouce de son oreille, et en même temps une haleine fétide frappa ses narines. Le couteau afghan fit un arc de cercle et le Gardien disparut, la tête séparée du tronc.

À cet instant, la monture de Murray broncha et manqua s'affaler. L'Irlandais se tourna sur sa selle : plusieurs formes attaquaient la croupe de son cheval ! Elles se jetèrent sur lui comme il hachait à l'aveuglette. Un choc en pleine poitrine lui fit vider les étriers, il heurta lourdement le sol et des éclairs envahirent son regard.

Dans une seconde, je suis mort, pensa-t-il avec calme. Mais ses yeux retrouvèrent leur acuité sans que des crocs n'aient arraché sa carotide. Il en comprit aussitôt la raison : sous son épaule meurtrie, le sol irradiait à nouveau la lueur bleutée.

« Sauvés par la Lune ! cria Hanlin en s'éloignant. Au galop ! La crête est là, à cent pas, atteignons-la avant qu'un de ces damnés nuages ne dissimule à nouveau l'astre ! »

Murray hésita, puis remonta en selle (par précaution, il avait attaché les rênes à son poignet) et éperonna sa monture, à la suite de ses géôliers. Rebrousser chemin n'était guère possible, une brise facétieuse poussait dans le ciel des nuées dont on ne pouvait deviner la vitesse et la direction... Retourner seul à travers cette combe équivalait à un suicide !

Il rejoignit les autres sur la crête rocheuse. Ils n'étaient plus que six, six à avoir franchi le premier tronçon du *Tariq Qamarr*.

« Oruz ! » souffla Hazid le Rwala.

Beyrek, un jeune Kurde, confirma :

« Il n'a pas passé les Gardiens. Peu avant que la Lune ne revienne, les Sombres l'ont emporté, lui et sa monture.

— On voit le corps d'ici, fit remarquer Babrak. C'est curieux, on dirait... »

Il se tut, glacé d'effroi : il était évident que le Circassien avait été dépecé... le corps

démembré, la tête emportée.

Murray eut un frisson. Le sort d'Oruz était terrible, mais là n'était pas la seule raison de son malaise. Lors du combat, au moment où les rayons lunaires éclaboussaient à nouveau la combe, il avait vu la face de l'un des Gardiens. Distinctement. Et c'était la gueule hideuse, au nez écrasé, d'un singe, un grand singe à poils gris, de type babouin mais plus grand et sans aucun doute plus sauvage.

Cette découverte aurait dû amoindrir l'aspect surnaturel du combat : elle augmentait au contraire son malaise. Car l'animal, tout baveux et hurlant qu'il était, avait, lorsque la Lune était sortie des nuages, clairement *articulé* quelque chose. Des mots, quelques syllabes à destination de ses semblables occupés à renverser le cheval de Murray. Et à cet instant, comme le grand singe se détournait de sa proie, chassé par le halo naissant du *Tariq Qamarr*, il avait jeté à l'homme un regard méprisant... et *il avait ri*. Le singe avait ri ! De cela comme de l'ordre jeté aux autres singes, Murray était sûr.

« Rechargez vos fusils, conseilla Hanlin en essuyant la sueur de son front. Je comprends mieux pourquoi les prêtres yezidis n'entrent dans la vallée que par ciel pur, "lorsque sans partage règne l'Ange"... Maudits nuages ! Nous avons franchi le premier obstacle ! Rares sont ceux qui ont atteint cette crête. Au-delà, d'autres adversaires nous attendent, mais à six nous sommes de taille à les vaincre.

— Quoi de pire que les *Alf Dallaame* ? renifla avec nervosité Zahr, un tueur de Mossoul au corps sec et noueux. Le sais-tu, *effedem* ? »

L'archéologue secoua la tête.

« Je n'ai pu déchiffrer le *Mashaf Rāsh*, et le *Nécronomicon* est sur ce point incompréhensible. Al Azred, l'Arabe dément, parle d'une Aiguille, *Ibrra*, occupée à coudre des lindeuls de toute éternité.

— Les échos connus par les Croyants s'arrêtent aux Mille Sombres, cracha Hazid avec inquiétude. Nul n'est revenu, qui s'était aventuré au-delà. Au nom d'Allah, qu'est-ce qui guette encore dans cette vallée de Shaïtan ?

— Pour le savoir, suis-moi et tu seras assez riche pour t'acheter dix épouses ! » riposta le Français.

Le rire de Murray résonna sur les collines noyées d'angoisse. Il déclama en arabe, afin que tous comprennent :

« Sept petits nègres à l'aventure

Aux intentions pas vraiment pures.

Un tombe à terre : fin de son erre.

En reste six.

« Qu'en pensez-vous, camarades ? Qui sera le prochain ?

— Nous ne sommes pas des nègres, fit Babrak en haussant ses larges épaules. Pourquoi ne pas le tuer, *effedem* ? Il se moque et nous insulte !

— Il a tenu son rôle lors du combat contre les Sombres, répliqua Hanlin. Et réfléchis : qui envoyer en éclaireur pour déjouer les pièges de cette vallée ? Toi, Babrak ? Donc le

Roumi est utile, et pas plus tard que maintenant.

« Passe devant, Murray. Garde ton couteau afghan, il te sera utile, mais sache que nos fusils ne quittent pas ton dos. Ouvre la route de quelques pas, mais ne t'éloigne pas davantage. »

L'Irlandais chevauchait en tête. Suivaient le renégat Hanlin, Hazid le Rwala, Beyrek le Kurde et Babrak le Turc, enfin Zahr l'Arabe. Le *Tariq Qamarr* les mena au seuil d'un ravin aux falaises escarpées, un *ouadhi*⁴⁷ desséché sinuant entre d'abruptes pentes rocheuses. Une centaine de pas en avant, le Chemin de la Lune disparaissait derrière un coude.

« Voici l'Aiguille, fit Hanlin en désignant le ravin. Le fil du *Tariq Qamarr* se faufile dans sa gorge comme dans un chas. »

La monture de Murray renâcla à l'entrée du ouadhi. L'Irlandais la calma et la fit descendre au pas. Les falaises montèrent comme ils s'enfonçaient au creux des rocaillies. L'air était lourd, tiède, immobile. De toute éternité, entre ces berges friables, avait régné le silence. Hanlin découvrit la lampe sourde et la donna à Hazid, avec ordre de lever haut le bras et d'éclairer le ouadhi. Ainsi précédé d'un halo fuligineux, le groupe progressa, étirant ses silhouettes pâles sur les parois trouées d'innombrables cavités, le pas des chevaux étouffé par l'étroitesse du ravin. À certains endroits, l'aventurier aurait pu toucher les pentes du bout des doigts, à d'autres la gorge s'écartait jusqu'à atteindre une dizaine de mètres de large pour, quelques pas plus loin, s'étrécir à nouveau. Quant aux cavités latérales... Murray frissonna en se penchant vers l'une des bouches : un relent méphitique de végétal putréfié lui souleva le cœur.

« Un beau coupe-gorge. (Sa voix sonna curieusement.) On croirait la tanière d'une araignée.

— *Ibrra*, l'Aiguille ! La main d'Hazid trembla. Celle qui tisse les linceuls ! L'*Inglee* a raison, cracha-t-il vers le Français, dans quel piège monstrueux nous entraînes-tu ?

— Nulle part où tu n'aies accepté de venir ! grinça Hanlin. Quant à toi, Murray, ferme ton clapet ou je t'abats sur-le-champ. »

La procession parvint au coude du ouadhi. Au-delà, Murray vit monter une ombre sur le ciel noir : une arche naturelle enjambait la gorge. Il soupira : quelques mètres plus loin, le sol remontait et le ravin prenait fin.

Il allait accélérer, lorsqu'un mouvement sur l'arche attira son regard. Ce qu'il vit le laissa souffle coupé.

« Pourquoi diable... », commença Hanlin, furieux de l'arrêt intempestif. Alors la

⁴⁷. *Ouadhi* : le lit d'un oued, un torrent à sec mais qui, en zone désertique, peut se remplir en quelques minutes lors d'un orage.

lampe brandie par Hazid éclaboussa le pont, et l'invective mourut sur ses lèvres.

« Nous ne sommes pas *seuls* », murmura Murray.

Le gémissement d'Hazid monta derrière lui :

« Par le Prophète miséricordieux !

— Un *Yek* ! fit Babrak avec un ricanement sec.

— Un vautour *Garuda*, corrigea Hanlin, impressionné malgré lui. La statue d'un démon, issu du bestiaire de Zarathoustra : un Gardien du Feu, Mangeur de Serpent... Rien d'autre qu'une fichue statue !

— Peu importe ce que c'est, rauqua Murray. Ce n'est pas une statue, Hanlin : cela bouge ! »

L'être cauchemardesque, deux fois plus grand qu'un homme, se tourna vers les intrus avec lenteur, et ils virent le bec vorace du charognard, les yeux fendus et méprisants, le cou étriqué couvert de vésicules, les épaules écailleuses, les ailes dans le dos et les pattes arrière repliées, comme celles d'un fauve.

« Allah ne peut permettre cette abomination ! » gémit Zahr l'Arabe.

Pourtant, lorsque le vautour *Garuda* se redressa, ils virent que les écailles étaient celles d'une cotte de mailles et qu'un sabre pendait à la taille du monstre. Puis retentit un son qui vrilla leur âme et brisa la fascination insane qui les frappait.

« *Ebadat Mah ! Ebadat Mah ! Ebadat Mah !* »

Par trois fois, le gosier du vautour hurla vers le ciel, et ceux qui espéraient encore que la silhouette soit la mécanique d'un sculpteur fou durent admettre la réalité : la créature était de chair et de haine !

Le Gardien se ramassa sur lui-même, sa serre gauche pointée vers la lune, et dans un silence complet il bondit de l'arche, ailes déployées, pour... disparaître au-delà de l'oued.

« Il est parti ! Le *djinn* est parti ! Hazid balbutiait tant son soulagement était grand. Muhammad soit béni, la voie est libre ! Avançons, vite, avant qu'il revienne !

— Fonce, Murray ! jeta Hanlin avec rage. Qu'attends-tu, par l'Enfer ?

— L'Enfer ? Tu nous y as menés », fut la réponse amère. Il allait éperonner sa monture, mais il n'en eut pas le temps : la mort fondit sur eux depuis les cavités du ravin !

Zahr était en queue de colonne. Ce fut lui que la mort faucha, sous forme de tentacules velus, tavelés de blanc et hérissés de griffes. Deux membres de cauchemar saisirent son cheval, et le hennissement terrorisé de l'animal s'interrompit sur un craquement d'os et un déchirement de chair. Un troisième tentacule saisit l'Arabe au milieu du corps et l'arracha de sa selle. La bouche ouverte sur un cri silencieux, Zahr, maintenu en l'air, vit l'extrémité griffue se lever au-dessus de son visage, tel un cobra au-dessus de sa proie. Puis le tentacule s'abattit, transperça le crâne de part en part, et l'Arabe fut englouti dans la cavité, suivi par la dépouille sanguinolente du cheval.

Dans le silence stupéfait qui suivit, un gargouillis émana du trou, et en réponse un frémissement gagna le ouadhi tout entier. Les parois du ravin s'animèrent. Une

monstrueuse végétation naquit, plus rapidement qu'une inondation. Des centaines de rinceaux véneneux, hérissés d'épines et tâtant le sol, développèrent leurs pampres, tâtonnant en direction des chevaux. Le cliquetis maladroit d'un sabre dans sa gaine eut l'effet d'un grand vent : les buissons meurtriers bruissèrent comme une forêt qui marche, griffes dardées, bosquet vibronnant de vie affamée !

Éperonnant leurs montures, les cinq survivants franchirent en hurlant l'arche où avait guetté l'étrange vautour, s'extirpant en désordre du ravin maudit. Dispersés sur la crête, à la lueur bleutée de l'orbe lunaire flottant follement dans le ciel, ils aperçurent, à cent mètres en avant, le pic gibbeux que gagnait en droite ligne le Chemin lumineux de la Lune, le mont où, selon l'Arabe fou Abdul al Azred, se dissimulaient l'entrée du véritable Temple Noir de Malak Taus et ses formidables gisements de diamant. L'espoir les reprit et, chacun pour soi, ils galopèrent vers le salut, laissant à main droite un précipice insondable – loin, loin de l'abominable végétation qui avait broyé Zahr dans le ouadhi.

Un sifflement strident leur apprit que la route n'était pas libre. À droite de Murray, chevauchait Babrak. Le Turc leva la tête et son visage blêmit : le vautour *Garuda* plongeait sur lui depuis les ténèbres célestes, cou en avant, ailes déployées, et dans sa serre étincelait le sabre nu !

« Meurs, engeance de Shaïtan ! » Babrak épaula et fit feu à trois reprises.

Une balle ricocha sur la cotte de mailles : l'Irlandais vit distinctement une étincelle comme le projectile rebondissait sur la cuirasse du monstre. Une autre transperça l'aile, et le génie zoroastrien fit une embardée. Ce ne fut pas suffisant pour sauver Babrak : si le sabre du vautour manqua le renégat, les pattes griffues l'arrachèrent de sa monture et l'emportèrent comme un aigle une souris. Deux détonations retentirent encore du haut des cieux, la voix du Turc monta jusqu'à une altitude insensée, puis se mua en hurlement, se rapprocha et... disparut dans le précipice à leur droite !

Un silence surnaturel accompagna leur chevauchée jusqu'au piémont du pic. Alors retentit pour la seconde fois l'étrange mélodie :

« *Ebadat Mah ! Ebadat Mah ! Ebadat Mah !* »

Indéniablement, la voix se rapprochait : le vautour *Garuda* n'en avait pas fini avec les pillards !

« Il nous poursuit ! glapit Hazid en arrêtant sa monture : le Chemin de la Lune s'achevait au pied d'une falaise. Où sont les portes du Temple ? Allah, nous allons crever ici comme des chiens, par ta faute ! (Il cracha vers le Français.) Sois maudit, mécréant !

— Que disent tes notes, Hanlin ? haleta Murray en observant le ciel. Hâte-toi ou nous ne valons pas mieux que Babrak !

— La clé est là, acquiesça l'archéologue en extirpant sa liasse de feuilles. Voyons... éclaire-moi, Hazid, que je retrouve... Ah, voici :

« *L'audacieux marchera à l'ombre du Djebel Aswad, trouvera Kahf al-Maasse et Ce qui y dort de toute éternité, empruntera al Nafaq avant que le Jour ne vienne – ou y gémira, en cruelle compagnie, pour l'éternité.*

— *Djebel Aswad*, la "Montagne Noire", traduisit Murray : nous y sommes. Et maintenant ?

— *Kahf al-Maasse*, la “Grotte des Diamants”, n’est pas loin ! » s’enflamma Hazid, une lueur de cupidité dans le regard : ses rêves de pillard l’emportaient à nouveau sur la terreur née du vautour. « Que dit Al Azred ? Est-il plus précis ?

— Le *Nécronomicon* n’en dit pas davantage, marmonna le Français qui épluchait ses fiches d’une main fébrile, mais il me semble que le *Mashaf Rāsh*... ici ! s’exclama-t-il d’un ton triomphal. “*L’Ange trône en immortalité dans sa Grotte : le dévot contournera le Mont Noir par la droite, toujours priant. Alors l’Ange l’accueillera et de mille dons le comblera – ou au contraire condamnera le mécréant.*”

« Par là ! » Hanlin désigna un vague chemin à flanc de montagne. « À droite du *Tariq Qamarr*, la Grotte doit s’ouvrir, invisible depuis la Vallée. Et la boussole indique cette direction ! » Il montra l’instrument : la flèche, entourée d’un faible halo, était bien pointée vers la droite.

Un sifflement leur apprit que le vautour *Garuda* arrivait. Ils repartirent au galop, contournèrent un éperon rocheux et se retrouvèrent très vite dans une petite dépression cernée par les falaises. À la lueur des briquets et s’aidant de la boussole, ils repèrent un motif circulaire dans le roc, placé à hauteur d’homme et trop régulier pour être d’origine naturelle.

« Sors le Grand Sindjak, ordonna Murray. On va voir si c’est bien la clé qui ouvre le royaume de Shaïtan !

— Vite, le vautour est sur nous ! »

Un bruissement d’ailes, plusieurs détonations : les hommes se tournèrent pour affronter la menace tandis que Hanlin manipulait le diamant. Un déclic : le Français avait inséré le talisman des Yezidis dans la roche. Il y eut un grondement, la falaise s’entrouvrit, sur une hauteur immense mais sur une largeur à peine suffisante pour le passage d’un homme.

Sautillant de manière grotesque, l’oiseau *Garuda* se jeta sur les cavaliers ! Les tueurs avaient placé Murray de telle sorte que ce soit lui qui ait à affronter le monstre, et en effet ce dernier abattit son sabre vers lui. L’Irlandais para, mais c’était une ruse : le vautour fit un saut de côté et frappa de son sabre la monture de Beyrek. Coupée en deux, elle s’effondra. Son cavalier kurde fut jeté au sol, et avant qu’il n’ait pu se relever, le génie lui déchirait la gorge d’un coup de bec.

« Abandonnez les montures ! » hurla Hanlin en retirant le sindjak. Les deux survivants obéirent avec frénésie, car déjà la porte se refermait. La dernière vision qu’ils eurent de la Vallée de la Lune fut le vautour arrachant des lambeaux de chair au cadavre de Beyrek, les pattes arrière plantées dans le flanc du cheval mort. Les hurlements des chevaux en fuite leur parvinrent encore, recouverts par le sifflement moqueur du vautour, puis les portes claquèrent dans la nuit éternelle.

Le *Tariq Qamarr* était vaincu, ils avaient franchi les portes du Temple, les périls de la Vallée de la Lune étaient derrière eux. Mais ils n’étaient pas saufs pour autant, et le chemin du retour leur était fermé.

Le Trésor de Malak Taus

« Homme sans face, mort en sursis,
Tu te hâtes et tu souris,
Mais déjà ton âme erre, privée de discernement :
Ouvre la porte et trouve ici
Amer rivage et nul abri. »
Kitab al Djilwa, Ode à l'Aiguille.

Assemblés autour d'un maigre feu, dans une petite salle aux voûtes basses qui s'ouvrait à quelques pas des colossales portes, les survivants se dévisageaient, moroses. Épuisés par leur course folle, se remettant peu à peu de leur terreur, Jean Hanlin, Hazid le Rwala et Irvin Murray gardaient le silence. Un morne repas, de pain séché et de dattes, arrosé d'une eau à laquelle l'outre avait donné un fort goût de chèvre, ne changea rien à l'humeur générale.

« Nous ne valons guère mieux que Zahr ou Oruz, articula en fin de compte Hazid, le grand Bédouin. Nous errons en Géhenne, traversons les jardins de Shaïtan en aveugle et pénétrons dans son sanctuaire... Nous l'ignorons encore, mais nous gisons déjà dans notre sang, la gorge tranchée par un maléfice à venir !

— *Kismet* », opina Jean Hanlin, ses yeux noirs observant avec étonnement l'étendue des salles souterraines au-delà de la petite salle. Il était assis en tailleur, ses deux mains posées sur la crosse du fusil de Beyrek.

« Allah donne, Allah reprend, opina Hazid. Je suis trop ignorant pour comprendre ses desseins, mais je sais une chose : si nous ne t'avions pas écouté, *Faranji*, nombre de bons compagnons seraient encore en vie et nous ne marcherions pas en ce lieu oublié de Mohamed.

— L'enjeu est de taille, sourit le Français. Ne recule pas maintenant. Ceux qui sont tombés jusqu'ici avaient accepté les risques, tout comme toi. »

La voix de Murray l'interrompit. Adossé au roc un peu à l'écart, il déclama en arabe :

« Six petits nègres sur le chemin

Très gentiment se donnent la main.

Comme des mouches trois s'envolèrent :

Oncques ne les vit plus sur Terre !

En reste trois. »

Il haussa les épaules et épousseta ses vêtements.

« Vous avez choisi d'entrer ici, pas moi, mais à présent notre seule chance d'échapper à ce piège est l'union. Il est impossible de rebrousser chemin, Hanlin a raison : la Vallée de la Lune est aux aguets, nous n'avons échappé à la vigilance de ses gardiens qu'en raison de leur long assoupissement. Les portes sont fermées et il n'y a pas de dispositifs d'ouverture de ce côté. Il faudra donc trouver une autre sortie, et seul le *Mashaf Rāsh* recèle les indications nécessaires à notre salut. (Il toisa l'archéologue français, mains sur les hanches :) À toi de jouer. J'espère que tes notes sont assez précises pour assurer notre

survie.

— Elles l’ont été jusqu’ici, et celles prises dans le *Nécronomicon* également. »

Hazid frissonna, une moue de dégoût sur les lèvres :

« Abdul al Azred, l’Arabe dément : les *djinns* le guidaient, il a vu la face noire de Shaïtan et est revenu l’esprit ébranlé. Son livre est maudit !

— Précisément, s’exclama Hanlin. Où crois-tu qu’il vit la face du Diable, sinon ici ?

— L’idée ne me plaît guère, riposta le Rwala pour lui-même.

— La fortune est à portée de main ! Nous avons réussi le pire. Rappelle-toi : *L’audacieux marchera à l’ombre du Djebel Aswad, trouvera Kahf al-Maasse et Ce qui y dort de toute éternité, empruntera al Nafaq avant que le Jour ne vienne – ou y gémira, en cruelle compagnie, pour l’éternité.*

— *Ce qui dort* pourrait bien ne pas être l’amas de diamants que vous imaginez, siffla Murray.

— C’est un risque à courir, objecta Hazid, dont l’humeur passa sans transition de l’abattement à l’exaltation. Tu l’as dit toi-même, nous ne pouvons rebrousser chemin : autant explorer les Grottes et trouver les diamants.

— À défaut de diamants, nous trouverons peut-être *al Nafaq* pour échapper au piège, compléta Hanlin en se remettant debout.

— Le “Tunnel” », opina Murray.

Main sur le couteau afghan, encadré par les deux pillards, il sortit de la petite salle et observa le royaume de Shaïtan. Assurément, cette terre était soumise à d’autres lois, d’autres logiques que le reste du monde. Ce qu’il avait vécu dans le temple de Shaykhan l’avait préparé, mais l’existence de la Vallée de la Lune impliquait une hideuse réalité : le culte de Malak Taus reposait sur des *faits*, la réalité d’une présence plus ancienne que l’Homme sur Terre... une puissance formidable et, pour ceux qui n’étaient pas Yezidis, *hostile*. Hanlin, et avant lui Lord Kingsley – pour son malheur –, avaient découvert l’effroyable vérité : le Temple Noir, protégé par d’in vraisemblables gardiens, ouvrait ses véritables portes dans *al Qamarr Waadi*, la Vallée de la Lune. Al Azred les avait franchies et en était ressorti fou ; d’autres, les Mirs de l’Ange Déchu, devaient y venir à date régulière, puisque les diamants provenaient de ce lieu secret... Un seul élément réconfortait l’aventurier : Howard Kingsley avait réussi à sortir de ces grottes ! Mais lui avait le zulfikar et le Grand Sindjak. Sa réussite avait été à coup sûr liée à ces talismans... Sur ce point, Hanlin avait été moins performant : le Français ne possédait que le sindjak, puisque le zulfikar avait retrouvé son emplacement séculaire dans le temple de la cité. La science démoniaque d’Hanlin égalerait-elle celle de Kingsley ? Telles étaient les réflexions de Murray tandis qu’ils s’enfouaient dans les entrailles de la Grotte des Diamants, *Kahf al-Maasse*.

Ils avancèrent le long d’un vaste couloir, au sol poli par d’innombrables bottes.

« Les Mirs nous montrent la route ! s’exclama Hanlin, ravi. Voici al Nafaq, le Tunnel, et la boussole le confirme. Murrah Shah, lança-t-il avec moquerie, prends une de ces torches, aimablement disposée contre la paroi, et marche devant. En cas de péril, nous verrons bien si les légendes afghanes qui courent sur toi sont vraies !

— Quelles légendes ? s'enquit Hazid.

— Sa chance phénoménale, son habileté au combat, sa rapidité d'action. On a même affirmé qu'il sentait le danger avant qu'il ne survienne, que les balles sifflaient autour de lui, inoffensives... Balivernes de Pashtouns ! »

Murray sourit, heureux de retrouver la poésie sauvage de ses compagnons de l'Hindou Kouch.

« Deux fois tu as essayé de me tuer, Hanlin, et tu as échoué.

— La troisième sera la bonne ! fut la réponse narquoise. Avance ! »

Suivant le couloir, ils descendirent une longue rampe en pente douce. Seul le souffle de leurs respirations témoignait de leur présence. Les parois d'al Nafaq étaient régulières, la progression aisée. Le tunnel semblait traverser la montagne en droite ligne. Au bout d'un temps infini, il tourna à droite, puis cent pas plus loin sur la gauche, à nouveau à droite... une longue et sinueuse descente dans les ténèbres. Aucun écho, pas un souffle d'air. À une certaine profondeur, des conduits latéraux apparurent, mais il s'agissait d'anciennes galeries de mine, certaines emplies d'éboulis, et ils ne s'attardèrent pas à les explorer.

Peu à peu, un bruit monta vers eux. Il fallut à Murray quelques minutes pour l'identifier : un torrent souterrain grondait, quelque part dans les ténèbres inférieures.

« Ces filons étaient les plus faciles à creuser, analysait Hanlin en passant devant les galeries latérales, ils sont épuisés depuis des siècles. C'est tout en bas que nous trouverons les diamants des Mirs. (Il désigna la boussole :) L'aiguille s'affole, nous approchons ! »

Une centaine de mètres plus loin, les faits lui donnèrent raison. La galerie principale cessait, débouchant sur une salle circulaire, croisement de dizaines de conduits plus petits. Ici, les mines étaient récentes et une douzaine de paniers d'osier étaient posés à même le sol. La forme arrondie de leur panse attira Hazid. Le Bédouin retira un couvercle et pencha la torche. Un son étranglé jaillit de sa gorge comme un feu multicolore envahissait la salle.

Le Français se tourna vers Murray, une lueur exaltée dans le regard.

« Nous l'avons trouvée ! La Grotte des Diamants, la mine que Septime Sévère fit explorer par ses légions avant de quitter la contrée, à la tête d'innombrables caravanes de mules, pour n'y jamais revenir ! Le secret immuable des Yezidis !

— Les pierres ! déglutit le Rwala. Par Allah, des kilos de diamants bruts ! Il n'y a qu'à se baisser. (Et comme il parlait, sa main gauche puisa avec avidité dans le panier.) Nous sommes riches ! Même Sulayman n'a pas connu pareille profusion ! Vois, *effedem*, dit-il en riant, ici des pierres bleutées, là des diamants roses, et là, dans cet autre panier, des diamants étoilés ! *Allah il Allah !* Jamais je n'ai vu de telles pierres !

— Nous sommes riches ! » cria Hanlin dont la barbe noire était hérissée comme le pelage d'un loup. Ses yeux étincelaient dans le halo multicolore créé par les torches sur la surface brute des pierres. « Choisissons les plus belles et chargeons-nous autant que possible !

— Nous n'avons plus de chevaux, s'inquiéta Hazid.

— L’*Inglee* les remplacera ! » ricana Hanlin, et il se tourna vers Murray – à temps pour le voir disparaître dans une des galeries latérales.

L’Irlandais n’avait pas attendu que les deux ruffians se soient remis de leur découverte. Profitant de leur enthousiasme, il s’était éclipsé, juste à temps. Comme il courait, torche au poing, une balle siffla, puis les jurons du Français volèrent dans son dos :

« Par l’Enfer, rattrapons-le. Sinon il nous tombera dessus au détour d’un couloir, ou bien rameutera les Yezidis sur nos talons ! »

Le bruissement de deux paires de bottes apprit à l’aventurier que la mort était à ses trousses, mais la harangue de Hanlin avait mis quelques secondes à convaincre Hazid de se détourner des diamants, aussi avait-il une centaine de pas d’avance lorsque la poursuite s’engagea au cœur de Kahf al-Maasse.

Les galeries décrites par Howard Kingsley, le labyrinthe déjà ancien à l’époque de Septime Sévère, existaient bel et bien. Le maraudeur anglais avait dit la vérité, et c’étaient dans celles-ci que Murray courait à perdre haleine. Ses poursuivants ahaïaient dans son dos, mais ils ne gagnaient pas sur lui. S’il avait eu son colt, l’affaire aurait été réglée sans tarder, mais Hanlin savait se servir d’une arme à feu, et avec Hazid en soutien, l’Irlandais n’avait aucune chance.

Il se dirigeait à l’oreille. Le grondement du torrent croissait devant lui, et à chaque galerie il prenait garde de ne pas tourner dans un cul-de-sac. Moribonde, sa torche jetait des escarbilles : elle indiquait à Hanlin et Hazid sa position, mais il n’osait s’en débarrasser car les ténèbres étaient totales dans ces boyaux infinis.

La fin survint brusquement. Au croisement de plusieurs galeries, son pied glissa sur un rocher et il roula à terre. Emporté par sa course, il bascula au bas d’un éboulis de plusieurs mètres. Sa tête heurta un roc. Sonné, il lâcha la torche. Elle s’éteignit aussitôt.

Il voulut se redresser, mais une nausée l’envahit. Le temps qu’il se remette sur pied, ses poursuivants seraient sur lui...

« Ne bouge pas, Murray, fit une voix à ses oreilles. La Main de l’Ange est sur eux. Ils courent à leur jugement. Dawud les entraîne vers le Pont ».

Surpris, l’Irlandais leva la tête. Son regard était troublé, cependant un manteau d’étincelles anima les ténèbres une fraction de seconde.

« Shams al-Dîn ! » souffla-t-il, et il perdit connaissance.

10

Épilogue

La salle était meublée avec simplicité : tapis, coussins, quelques tabourets de bois. De tous côtés, les arches du Beled Sindjar, la forteresse qui veillait sur Shaykhan depuis les pentes du mont Sindjar, donnaient sur un panorama époustouflant. D’une part, le pays

Yezidi et la plaine de Mossoul, de l'autre les pentes du Taurus. Un flot de lumière dorée illuminait la pièce comme le soleil montait à l'Est.

Devant Irvin Murray, sept hauts sièges se dressaient. L'un était vide : celui de shaykh Nasir. L'aventurier ne connaissait aucun des six vieillards qui le fixaient sans mot dire. Tughral s'agita à ses côtés, mal à l'aise sous leurs regards d'aigle. Mais on leur avait laissé leurs armes, aussi le Sikh se campa-t-il fièrement sur ses pieds et redressa les épaules, malgré sa blessure.

Leur escorte baadhri quitta la salle en silence, refermant après elle les lourdes portes de chêne. Alors seulement le plus âgé des vieillards rompit le silence.

« Votre venue a déclenché bien des événements, étrangers. Certains regrettables, comme la mort de shaykh Nasir et le sacrilège commis dans la tombe de shaykh Adi. D'autres infiniment favorables : le retour du Grand Sindjak et du zulfikar, la punition des mécréants...

— Nous ne sommes entrés à Shaykhan qu'avec votre autorisation, et pour vous rendre les *talism*, expliqua l'Irlandais.

— Et sur la demande de Lord Kingsley, qui voulait racheter ses péchés, compléta Tughral.

— Nous savons tout cela, et aussi que la bénédiction de l'Ange est sur vous. Sinon, vous seriez morts... bien des fois. »

Un sourire bienveillant flotta sur les traits parcheminés du Yezidi, puis son visage reprit une impassibilité de pierre.

« Vous êtes libres de quitter le domaine de l'Ange. Vous serez toujours les bienvenus. Mais vous devrez à tout jamais garder le silence sur ce que vous avez vu sur nos terres. Le jurez-vous ? »

Le ton était sans équivoque. Soit ils juraient, soit ils demeureraient à tout jamais dans le Beled Sindjar, et Tughral ne doutait pas qu'il y avait des salles moins lumineuses que celle où ils se trouvaient.

« Nous le jurons ! dirent les deux compagnons. Sur nos âmes, nous ne révélerons rien des secrets des Dasin. »

Les six vieillards attendaient cette réponse : ils se détendirent de manière visible, acquiescèrent, tirèrent sur leur barbe, un sourire aux lèvres.

« Nous n'en espérons pas moins de vous. L'Ange n'accorde pas sa protection à la légère. Aussi ne quitterez-vous pas nos montagnes sans récompense. Parlez, et vous serez exaucés. »

La proposition était sincère, mais à nouveau Murray eut la sensation de marcher sur l'arête du destin. Il éclata de rire, ce qui lui valut les regards interrogatifs de Tughral et des six Yezidis.

« Gardez vos diamants, *shaykh al-Dasin* ! fit-il en s'inclinant devant les sages. Ni Tughral ni moi ne recherchions ces trésors. Nous sommes venus ici pour tenir la promesse faite à un mort, et nous l'avons tenue. Mais j'aurais, moi, un vœu à vous soumettre.

— Parle, Murrah Shah : nous avons donné notre parole, nous la tiendrons.

— Quel est le secret de *al Qamarr Waadi*, la Vallée de la Lune ? J'ai vu bien des choses en pays Yezidi, que mon esprit ne comprend pas, mais rien d'aussi fou que la chevauchée dans laquelle Hanlin, le renégat français, m'a entraîné. Les *Alf Dallaame*, les Mille Sombres, le vautour *Garuda*, le Djebel Aswad, la Grotte des Diamants, les tunnels sous la montagne... Impossible !

« Tughral m'a raconté que la troupe de Baadhris qu'il accompagnait, menée par Hussein, avait rattrapé le groupe du cheikh en milieu de journée, le lendemain de l'attaque du tombeau de shaykh Adi. *Tous gisaient morts, Hanlin inclus, éparpillés dans la Vallée de la Lune !* » Murray se tourna vers Tughral : le Sikh opina du turban, l'air grave. L'Irlandais reprit : « Aucun n'avait de blessures physiques, mais le visage de chacun était tordu par l'horreur. Comme si leur fin avait été abominable. Comme s'ils avaient combattu un adversaire monstrueux avant que leur cœur n'explose. Alors je répète ma question : quel est le secret de *al Qamarr Waadi*, la Vallée de la Lune ? »

Il y eut un silence. Un soupir traversa la salle, mais le shaykh finit par répondre :

« À nul autre, nous ne révélerions ce qui va suivre. Mais tu as le droit de savoir, puisque tu as été porteur du Grand Sindjak.

« Comment protéger son bien le plus précieux ? Forteresses, armes, guerriers, tout cela ne peut rien contre la haine ou, pire, la convoitise. Aussi l'Ange, dans son infinie sagesse, nous a-t-il révélé une ruse imparable. *Al Qamarr Waadi* est cette ruse.

« Depuis toujours, courent des rumeurs sur les mines de diamants qui s'étendent sous le Sindjar. *Yonani, Roumi, Erebi, Tirkman, Tirki, Ingliz, Fransi, Farisi, Urisi*, tous ont cherché les puits. Le *Kitab al Djilwa* comme le *Mashaf Rāsh* décrivent son emplacement avec assez de précisions pour qu'un homme énergique découvre la vallée. Nombreux y parvinrent. Ainsi l'*Erebi* fou Al Azred a visité la Vallée de la Lune, de nuit, il y a des éons. Il en est revenu et a raconté dans son livre maudit ce qu'il a vu – ou *cru voir* ! – et ses visions interdites ont confirmé la légende. À sa suite, innombrables sont les pillards qui sont entrés dans la Vallée de la Lune. (Le shaykh eut un rire silencieux.) Tous y ont trouvé confirmation de leurs terreurs, et bien souvent la mort qu'ils redoutaient le plus.

— Il n'y a rien dans la vallée. »

Le shaykh secoua la tête.

« Détrompe-toi. Le filon lumineux existe, et aussi une particularité de l'air. La roche est striée de fissures, d'où s'échappe un gaz inodore. Nous la nommons l'Haleine de l'Ange, et c'est ce gaz qui provoque hallucinations et effrois chez les audacieux qui s'aventurent de nuit dans *al Qamarr Waadi*. Y séjourner trop longtemps provoque la mort par asphyxie. Et y entrer dans les ténèbres favorise l'émergence des cauchemars. »

Murray hocha la tête. Un rictus amusé flotta sur ses lèvres. Il murmura en anglais :

« En fin de compte, la plus belle ruse du Diable est de faire croire... qu'il existe ! (Il poursuivit en kurde :) Pourquoi n'ai-je pas succombé ? Tughral ne m'a trouvé dans la vallée, inanimé, que vers midi, le lendemain. J'ai respiré cet air vicié durant des heures. »

Le shaykh eut un sourire indulgent.

« Shams al-Dîn veillait sur toi. Et tu es resté évanoui une longue partie de la nuit,

tandis qu’Hanlin et son dernier camarade couraient à perdre haleine dans *al Qamarr Waadi*, à la poursuite de leurs désirs et traqués par leurs peurs ! Plus ils couraient, plus leurs épouvantes les talonnaient, jusqu’à les rattraper et les serrer à la gorge ! Ainsi meurent ceux qui convoitent les richesses des Dasin : victimes de leur folie !

« Telle est la sagesse de l’Ange. »

Le vieillard eut un rire cruel, et ses cinq compagnons opinèrent.

« Où allez-vous à présent ? Mossoul ?

— Non, la Perse, et puis l’Afghanistan, répondit Murray.

— Vos chevaux vous attendent. Des vivres pour un long voyage vous seront donnés. Voyagez en paix, protégés de l’Ange. Et... prenez ceci en souvenir. »

L’Irlandais s’avança. Le vieux shaykh posa dans sa main la boussole niellée d’argent que Jean Hanlin avait suivi. Jusqu’à la mort.⁴⁸

⁴⁸. *Ndla* : Au nombre de cent mille, les Yezidis vivent en deux lieux de l’Irak, à proximité de Mossoul : au nord, autour de Shaykhan et Lalesh, et à l’ouest de Mossoul, dans le Djebel Sindjar, où se dresse le Beled Sindjar, la forteresse du Sindjar-Shaykh, ici déplacée à Shaykhan. Pour la commodité de l’histoire, les deux sites ont été réunis en un.

Cette nouvelle a été écrite en 1999, bien avant les abominables massacres dont les Yezidis ont été victimes dans les années 2013-2015...

Rêve

Depuis trois jours et deux nuits, la neige descendait en bourrasques des pics de l'Hindou Kouch, écrasant Kaboul l'insoumise. Dans son palais, l'émir se jouait d'une dague acérée en songeant avec acrimonie à quelque khan rebelle tapi dans une vallée perdue. Non loin, le Résident britannique rédigeait, à l'âpre lueur d'une lampe à pétrole, un rapport circonstancié concernant les progrès de l'influence russe en Afghanistan et des prouesses qu'il se voyait dans l'obligation de déployer pour contenir la susdite influence dans les limites fixées par ses supérieurs hiérarchiques. Et dans la même nuit, à l'ombre redoutée du Bala-Hissar, Irvin Murray, ou *El Shir*, ou Murrah Shah, embrassait Zuleika dans sa couche de soie.

La Persane s'étira telle une chatte, ses seins d'albâtre se dressèrent avec volupté comme l'aventurier laissait courir ses lèvres sur le ventre blanc. Elle attira le visage de l'Irlandais vers le sien et l'embrassa.

« Ô prince des voleurs, qui sait dérober l'âme et le cœur des courtisanes comme d'autres les bijoux sur la tête des rois, prends pitié de moi !

— La nuit est belle et froide, tu es blanche et douce : laisse-moi me perdre dans tes yeux.

— Cesse donc, Murrah. Laisse un instant reposer mon front sur ton épaule et berce mon esprit de récits merveilleux. Raconte, Murrah Shah, une de ces légendes qui sont autant de caresses et que tu es seul à inventer pour moi. »

La neige virevoltait sur les toits de Kaboul, couvrant d'un linceul de silence la ville assoupie. La voix d'Irvin Murray s'éleva dans la pénombre de la chambre, guidant la Perse à demi assoupie vers les rivages fabuleux du songe.

« À Bagdad, cité des rêves et des illusions, le prince al-Bardawil, Seigneur des Hommes, veillait. Assis sur un trône orné d'or, dans la vaste salle aux Mille Pilastres, ses yeux perçaient sans relâche les ombres de la nuit.

Par-delà les murs formidables de la tour Ivoirine, sur lesquels se pavanaient des paons incrustés de lapis-lazuli, parmi des fleurs d'opium et des entrelacs d'émaux, au-delà des souks sinueux et des rumeurs du peuple, par-delà faubourgs et palmeraies, les jardins irrigués par les canaux et la plaine du Tigre, millénaire et grasse... au-delà, ses yeux gris devinaient au-delà... l'immensité brûlée, l'enclume du Très-Haut et Miséricordieux : les sables du désert.

Assis sur le trône, son poing noueux contre le menton, sa main droite sur le pommeau de l'épée, sa crinière noire ceinte du double cercle de Prophète et de Roi, le prince al-Bardawil, Seigneur des Hommes et Conquérant de Bagdad, veillait. Ses pensées

cheminaient selon un mode lent, à l'image du Tigre dont les remparts de la cité moulèrent les berges. Issu des pentes violettes du sauvage Taurus, le fleuve répandait ses eaux dans la plaine d'Irak. Sur son échine limoneuse s'épanouissaient villages et vergers, mais aussi redoutables *kerak*⁴⁹ et capitales d'empires. Son cours suscitait des pistes de caravanes, les chameaux chargés de soie sère et de l'épice indien. Enfin il se perdait, se dissolvait dans les marais de Bassorah dont les boues chargées et les marées purulentes recouvraient les vestiges d'immémoriales cités.

Écoutez... les murmures surgis de l'Ère Sombre. Écoutez... les voix de bronze d'Ur, Uruq, Eresh et de bien d'autres encore... Écoutez ! Les pleurs des aristocrates au nez fin de l'antique Sumer, habiles à l'épée et maîtres d'écriture, les ziggourats-tombeaux où soupirent leurs dieux, les crânes des esclaves, les saphirs de Babylone, le caveau d'Iskander. Écoutez se mêler et disparaître et se fondre, dans les boues réunies du Tigre et de l'Euphrate, les rêves impériaux balayés par les âges – et toujours le prince al-Bardawil veillait, assis sur des brocarts de pourpre, tandis que sa pensée présidait aux destinées d'un empire.

D'une fontaine proche, les tintements erraient dans le silence de la salle du Trône. Alors, un frottement sur le marbre des dalles apprit au prince que Shéhérazade venait le retrouver.

Avant qu'il ne discerne sa souple silhouette vêtue de soie, avant qu'il ne perçoive la caresse de ses boucles de jais contre sa joue, avant que deux fines lèvres ne rencontrent les siennes, le prince sut l'approche de la divine Shéhérazade : un parfum de jasmin, de miel doux d'Arabie, de gomme et de myrrhe, une fraîcheur d'eau vive et de cristal de roche irradiaient dans la salle, chassant les ombres, bannissant de son cœur les intrigues de cour et les rumeurs de guerre.

Alors la divine Shéhérazade s'assit à ses pieds. Et parfois ses mains de neige au toucher si léger pinçaient sans y penser les cordes d'un luth d'or. Ou encore, de ses lèvres ourlées, s'échappaient des contes inventés pour distraire le prince et soulager son âme. Ou bien encore son khalat si léger glissait, et dans la nuit sa peau scintillait et luisait, et sur les brocarts de pourpre du trône de Prophète et de Roi, ses deux seins roses et blancs se gonflaient vers le ciel. Et le prince al-Bardawil, monarque redouté, baissait enfin la tête et adorait Shéhérazade, il adorait sa gorge, il adorait ses flancs, il adorait ce rêve qui était si vivant qu'il chuchotait pour lui des poèmes, qu'il embrassait ses yeux et rêvait dans ses bras.

Lorsqu'enfin Shéhérazade s'écartait, le vin de palme frais avait moins de fraîcheur que ses baisers de braise, les sorbets de pêche moins de saveur que ses seins rose et blanc, et l'eau claire du bain moins de délassements que la nacre sacrée de la divine Arabe.

Mais cette nuit-là...

Des embrasures oblongues, des arcs outrepassés, le murmure de la brise gémit sur Bagdad, et les chiens et les fous pleurèrent comme l'haleine du Miséricordieux embrassait leurs esprits. Le prince al-Bardawil, immobile dans l'ombre, suivit en imagination le

⁴⁹. *Kerak* ou *krak* : « château » en arabe.

Tigre lent et longea les collines, quitta les alluvions et remonta le golfe. Il partit, il partit, suivit les marabouts fuyant à tire-d'aile vers le sud mystérieux, les rives du Yemen et le Saba biblique, les côtes du Nefoud et de la Nubie noire.

Alors les yeux du prince discernèrent dans les sables la marche infinie des Bédouins d'Arabie, leur patience mortelle, les camps de peau de chèvre, et sous leurs tentes basses la pâleur des visages.

Alors les yeux du prince discernèrent dans les sables les oasis perdues, et sa cité de marbre entre deux lacs jumeaux, et la source secrète au creux d'un val ombreux. Il sourit, et le souvenir de sa jeunesse l'emporta.

L'âme du prince s'exhala par sa bouche. Telle une volute, elle s'éloigna de Bagdad en direction du sud, survola le désert pour atteindre la source et passa au-dessus du Cratère. Il reconnut les parois en poussière et le fond masqué par une brume... mais cette fois, il ne put échapper aux maléfices du *djinn*. Les griffes acérées agrippèrent son âme telle une grive dans les serres d'un aigle, les crocs en menacèrent l'essence. Sur son trône à Bagdad, al-Bardawil suffoqua, son cœur faiblit. Sa main droite glissa du pommeau de l'épée.

Alors...

Alors la divine, la souple Shéhérazade, la fille d'Arabie au pied sûr des gazelles, alors Shéhérazade glissa dans la tour Ivoirine. Dans la salle gelée, dans les tintements froids de la fontaine blanche, ses pieds virevoltèrent dans la nuit minérale. Des clochettes d'argent à la taille, des bracelets d'argent à ses chevilles étroites, Shéhérazade ploya devant le trône tel un roseau flexible, et ses seins roses et chauds, et ses flancs de velours, et ses cuisses galbées, et son ventre si doux frémirent dans la danse, se soulevèrent d'extase. Flamme claire qui danse, qui brille en silence, femme éperdue luttant pour son amant, Shéhérazade l'Arabe ensorcela la nuit pour enlever l'amant au *djinn* épouvantable.

Et dans l'aube naissante, comme ses membres gourds trébuchaient sur les dalles, Shéhérazade enfin retrouva son amant. Les yeux gris du prince s'ouvrirent à nouveau et la devinèrent, irisée de sueur. Ses mains la recueillirent, ses doigts la caressèrent, et le *djinn* affamé retourna au néant du désert et du songe.

... À Bagdad, cité des rêves et des mensonges, le prince al-Bardawil Seigneur des Hommes, veille. Et dans la salle du Trône, ombre à l'ombre d'un pilastre, Shéhérazade l'Arabe veille sur son amant. »

« Quelle est la morale ? murmura Zuleika à l'oreille de l'Irlandais. Que signifie cette légende ? »

Irvin Murray embrassa la Perse et réfléchit.

« En vérité, comme toute légende, celle-ci peut avoir de multiples interprétations. La plus évidente est que... l'apparat du pouvoir ne remplace jamais la chaleur de la

jeunesse.» Sa main caressa les reins de Zuleika. Il ajouta en souriant : « La seconde signification est encore plus tangible. Vois, le Bala-Hissar résonne de complots et de meurtres. L'émir suppute et soupèse, Anglais et Russes se disputent ses terres. Or, l'unique, l'éternel, le plus beau des bijoux des terres des Pathans, je le serre en ce moment dans mes bras !

— Tu n'es qu'un beau parleur, se plaignit l'Eurasienne. Dis-moi plutôt, quel est ce *djinn* qui veut ravir le prince ? »

À nouveau l'aventurier rit, mais ce rire était froid.

« Il est une maîtresse plus cruelle que toi, Zuleika. Nul ne peut espérer lui échapper longtemps – cependant on peut l'oublier.

— Alors oubliée, Murrah Shah, susurra la Persane et se redressant. Mes lèvres aussi connaissent des secrets. Ils chasseront le *djinn* et... éclairciront ton âme... Oubliée, Murrah Shah, oubliée... »

Le Sang du Moghol

« Et pourtant les Khattak valent moins que des chiens !
Vois, tous les Afghans, d'Attock à Kandahar, s'unissent !
Vois, de tous côtés, tant de batailles livrées !
Mais les Yousofzaï n'en ont cure... »
Kosh-Hâl Khan Khattak, *Diwan*.

1

Le Rêve du Moghol⁵⁰

Printemps 1672

Les rumeurs du combat refluaient dans l'étroite vallée. Tel le ressac s'écrasant contre des falaises immuables, la marée des lanciers étincelants d'Aurang-Zêb s'écoulait en un mince ruisseau entre les parois du défilé, laissant derrière elle un monceau de cadavres. Les officiers à casque d'or du Grand Moghol, avec leurs sabres de jade plus appropriés aux palais de marbre qu'aux sauvages paysages du *Rôhh*, tournaient leurs visages cuivrés d'Hindous, tannés de Sikhs ou de Turkmènes, vers l'entrée lointaine de ce piège mortel. Leurs traits méprisants étaient tordus par la peur, la douleur et la surprise.

Ils s'étaient engagés dans la vallée, étendards au vent, superbes, cuirassés, leurs caftans de soie blanche claquant dans l'air pur, à la poursuite de pouilleux qui avaient osé défier la puissance de leur maître. L'embuscade était dérisoire... quelques flèches décochées à distance, quelques rochers basculés vers l'armée en marche. Et à la première riposte des archers impériaux, une débandade effrénée vers cette passe obscure. Puis un geste du Grand Moghol, et deux mille lanciers caracolaient sur leurs traces.

Troupe d'élite, garde choyée du souverain, ils reçurent cet ordre comme une faveur : celle de nettoyer leurs cimenterres dans le sang de ces chiens de rebelles. Ils entendaient prouver leur valeur et leur fidélité au Prince et inaugurer par un coup d'éclat la pacification des hirsutes Pashtouns. Dans cette campagne qui débutait, en ce printemps de l'ère chrétienne 1672, le roi Moghol comptait sur eux, leur mobilité, leur courage, leur ardeur au combat, pour déloger les guerriers insolents de leurs nids d'aigle et ravager les villages.

Cet espoir n'était plus que ruine écarlate. La véritable embuscade avait été préparée avec soin, dans le cul-de-sac de cette vallée éloignée... À présent, tandis que les éléphants caparaçonnés écrasaient la poussière dans la vaste plaine, la fine fleur de

⁵⁰. L'Empire moghol régna sur l'Inde de 1526 à 1857 (date de la conquête britannique). Le nom « Moghol » est dérivé de « Mongol », terre d'origine des Turcs Timurides des steppes d'Asie centrale, dont est issu Babur Shâh, le fondateur de la dynastie.

l'armée moghole agonisait sous le talon de fer des tribus, dans cette passe abrupte du Yaghestan.

Ruine... Tel était le mot qui revenait en lamentation dans l'esprit des lanciers. Ruine de leur splendeur, ruine des plans grandioses de leur impitoyable souverain Aurang-Zêb, ruine de la reconquête de Kaboul et Ghaznî – et ruine, peut-être, de l'Empire entier. Alors que les flèches de fer martelé transperçaient leurs cuirasses et la soie délicate, le ciel s'obscurcissait au-dessus des hauts pics : présage de destruction pour les hommes mourants. Leurs dieux, hindous, sikh ou d'islam, les regardaient tomber, aussi indifférents que les pentes éternelles.

« Nous les tenons à la gorge, Kosh-Hâl Khan ! » clama un Afridi dont le *khalat* était maculé de taches sombres. Il secoua le *tulwar* en un cercle bleuté au-dessus de sa tête. « Que faisons-nous ? »

— Serrez », répondit laconiquement Kosh-Hâl Khan, seigneur de guerre des tribus révoltées.

L'Afridi poussa un grognement satisfait et retourna vers la bataille, aussi furtif qu'un spectre.

L'engagement touchait à sa fin. Ce n'était plus un affrontement rangé, plutôt un sanglant corps à corps, une mêlée effroyable où le sabre droit des Pashtouns brisait les sabres courbes, crevait le flanc des princes et égorgeait les lanciers. Bloquée dans le goulet le plus resserré de la passe, la troupe étincelante avait abandonné tout espoir de l'emporter. Elle s'efforçait de se frayer une sortie au sein des ombres qui se précipitaient sur elle, lame haute et les yeux fous. Cet espoir même n'était plus qu'une étoile pâissante dans la nuit du désastre.

« Aurang-Zêb a envoyé des renforts ! cria un officier dont l'aigrette d'or avait été ébréchée par un sabre. Tenez bon et nous raserons cette verm... »

Une flèche l'interrompit. Griffant sa gorge transpercée, il s'écroula dans le fracas de sa cuirasse, les yeux déjà vitreux. Puis les ultimes rayons du jour s'évanouirent. Des falaises grouillantes de silhouettes diffuses, monta une grande clameur vers les cieux noirs, et les lanciers décimés furent submergés par la masse des tribus victorieuses.

*Nos jeunes Afghans ont encore fait cramoisir leurs doigts
Comme le gerfaut s'ensanglante les serres en lacérant sa proie ;
Leurs blanches épées fleurissent en roses écarlates dans les plaies
Et nos tulipes éclosent en plein été !*

Kosh-Hâl Khan Khattak laissait courir son calame sur le vélin persan. Les rumeurs du combat, les râles d'agonie s'estompaient dans le lointain. La victoire était totale. Le dard dans le flanc du colosse avait brisé sa marche. Le Grand Moghol avait un genou à terre.

L'encens du triomphe enivrait l'âme de Kosh-Hâl, sa jubilation montait vers Allah en une intense adoration. Il n'avait pas les bijoux d'Aurang-Zêb, les escadrons nombreux et disciplinés, les forteresses imprenables ; lui ne disposait que du courage de ses guerriers, les indomptés du Rôhh, et les vallées secrètes, repaires de ses gerfauts. Mais ses griffes étaient chaudes de la vie de ses ennemis ; les crocs du Moghol ne bavaient que de rage.

« Kosh-Hâl Khan, les lanciers n'existent plus. Ta sagesse a porté un rude coup à Aurang. Désormais, ce ne seront plus seulement les Khattak et les Afridis qui te suivront, mais toutes les tribus ! Elles rejoindront ta bannière comme une meute affamée.

— Sauf les Yousofzaï, laissa tomber l'*amîr*⁵¹ sans lever les yeux du vélin.

— Certes », admit Yusef, le conseiller du khan des Khattak, un vieil Afghan à la chevelure de neige. « Mais tu n'as pas besoin d'eux pour repousser le Moghol. Harcelé dans les défilés, il devra tourner bride et regagner les plaines brûlantes de l'Inde.

— Auparavant, nous aurons prélevé notre lourd tribut. Son armée n'existera plus.

« Le Yaghestan a vu passer bien des armées, Yusef. Cette vallée même... Iskander *Akhbar*⁵², d'après les légendes, l'a remontée à la poursuite des tribus, semant la mort comme un démon, moissonnant les crânes et les vies de son glaive rutilant. Pourtant il ne put conquérir ce pays. D'autres sont passés. Nul n'est resté. Aurang-Zêb fera de même lorsqu'il comprendra la folie de sa prétention. Puisse son exemple être médité dans les ères futures par les conquérants aveuglés par l'orgueil !

— *Parwanist* ! acquiesça Yusef. Quelles actions ordonnes-tu à présent ? Tes guerriers reviennent, les bras chargés du butin pris aux morts. »

Kosh-Hâl Khan Khattak délaissa le vélin et, pour la première fois, se leva. Ses yeux bleus brillèrent d'une lueur farouche dans l'obscurité. Dominant d'une tête la crinière neigeuse de Yusef, il observa les silhouettes dépenaillées qui convergeaient vers lui.

« Mes gerfauts », susurra-t-il.

Sa barbe se hérissa de plaisir. Les épaules en arrière, la main droite sur la garde du *tulwar*, la gauche sur le côté, il semblait l'incarnation du paysage alentour : barbare, insoumis, oublié des dieux – mais toujours libre.

« Ô combattants bienheureux, chéris d'Allah le Miséricordieux, dignes fils de leurs pères empereurs à Delhi ! Soyez fiers ce soir, car vos épées ont porté un rude coup au Moghol.

— Grâce à toi ! répondirent les voix gutturales des guerriers rassemblés. C'est toi qui attiras les cavaliers ici, toi qui nous menas au combat, au premier rang lors du premier assaut. C'est toi, Kosh-Hâl Khan Khattak, Amîr des *Afghânis* !

— Que serais-je sans vous ? riposta le chef de guerre. Un fuyard, un proscrit, que les chiens d'Aurang auraient tôt fait de débusquer. Ma tête serait aujourd'hui à Delhi, trônant

⁵¹. *Amîr* : titre arabe signifiant « prince ».

⁵². *Iskander Akhbar* : forme arabe de « Alexandre le Grand ».

sur un plateau d'or pur.

« Que préférez-vous, *Yaghî*⁵³ ? La gloire de ce fait d'armes, la réputation immortelle de vous dresser devant le colosse des plaines et le voir chanceler, ou le bonheur paisible des paysans soumis ?

— *La guerre !* » répondirent d'une voix les montagnards.

Une forêt de sabre pointa vers les étoiles.

« Jusqu'à ce que ces chiens aient quitté nos montagnes !

— Ce ne sera plus long, sourit Kosh-Hâl. Nos ancêtres, piétinés par l'empereur du *Raj*, lui servaient de mercenaires. Puis ils en eurent assez et se battirent pour eux. Mais qui ne se souvient de ce qu'il advint alors ?

La geste des Afghans surpasse celle du Moghol

Mais ils sont désunis – ah, grande navrance !

J'entends pourtant l'exemple de Bahloûl et Sher Shah

Qui furent, ces Afghans, empereurs des Indes !

« Le Moghol quittera nos montagnes. Ses éléphants mourront, ses armées fondront. Il restera seul, assis sur son trône de marbre dans ses palais déserts. Alors il lèvera la tête, il verra nos montagnes éternelles, il verra la poussière soulevée par vos pieds, et ses yeux arrogants s'abaisseront vers les salles désertes. Alors il craindra pour sa vie, pour ses femmes, ses bijoux, il serrera ses mains et tremblera tel un vieillard sénile. Et dans ses nuits hantées, il verra nos montagnes se mettre à vibrer, se muer en guerriers et abattre son royaume – comme ils ont abattu, en ce jour mémorable, ses lanciers élégants – pour sa ruine et sa honte !

— *Allaho Akhbar !* » répondirent les ombres aux regards avides.

L'écho rebondit de vallée en vallée. Il semblait qu'une horde de *djinns* ululait vers les cieux, saisie d'une inextinguible soif de meurtres.

Dans la plaine voisine, les éléphants barrèrent, les guerriers harnachés assurèrent leurs ceinturons et regardèrent avec inquiétude les pentes abruptes. La rumeur du combat leur était parvenue, mais nul cavalier n'était revenu du défilé.

« Ô puissant Souverain, entends-tu cette clameur ? Ce sont les *Yaghî* qui défient Ta puissance. Ton royaume s'effrite, ton armée est minée par le doute, toi-même rumine ton erreur et la perte de tes Prétoriens. Et cependant, tes pensées demeurent féroces. Tu rêves

⁵³. *Yaghî* : « Insolents » (expression afghane).

de vengeance, d'abattre ces rebelles qui défient ton autorité et rient dans leurs vallées sur les corps culbutés de tes guerriers.

« Fou ! Quels que soient leurs noms, les dieux aveuglent ceux qu'ils veulent perdre. Entouré de milliers de sabres et de capitaines au cœur ferme, tu es déjà seul, sans force et vaincu. Car tu es entré au Yaghestan. D'autres sont passés, certains ont laissé un sillon de destructions qui ne s'est jamais refermé. Toujours pourtant leur pouvoir est passé sur ces montagnes tel un nuage dans le ciel d'hiver : trop haut, il y projette son ombre, mais il disparaît à la première révolte comme fond la neige en boue lorsque se dressent les têtes rouges des tulipes.

« Et les tulipes rouges fleurissent ce printemps dans les montagnes que tu foules, l'humeur sombre, espérant une vaine campagne et un vain triomphe.

— Qui es-tu ? » marmonna le Moghol dans son demi-sommeil, sous la tente de brocart veillée par mille gardes. À ses côtés brillait une couronne ornée d'une gemme écarlate : la couronne de Babur, fondateur de la dynastie.

« Je suis la voix des cascades à la fonte des neiges, le souffle du vent sur les pics et la tête rouge des tulipes, le vol libre des gerfauts, le silence des défilés et l'insolence du lion. »

Le Moghol se retourna sur sa couche de soie. Son rêve était brisé, mais il dormait toujours, enfoui dans la pourpre impériale.

2

En Pays Yousofzaï

Printemps 1932

La passe était lugubre. Dans le crépuscule de la courte journée d'hiver, les pentes de l'Hindou Kouch prenaient des teintes cendreuse. La pâleur du soleil colorait à peine l'éclat des neiges éternelles comme Irvin Murray et Yar Khattak quittaient le défilé et s'engageaient dans la bouche étroite de la passe orientale. Leurs chevaux étaient fatigués, les visages des deux hommes couverts de poussière. Les yeux gris de l'Irlandais scrutaient les falaises abruptes avec circonspection ; le regard noir de l'Afghan surveillait les ombres qui s'amassaient derrière eux, dans le défilé qu'ils abandonnaient avec hâte. Mais il ne s'agissait que de la nuit naissante entre les formidables pans rocheux.

« Ces chacals ont perdu notre piste ! grommela l'Afridi. Ils se sont évanouis sans laisser de traces.

— C'est bien ce qui m'ennuie, rétorqua l'aventurier. Nous sommes sur leur territoire, ces montagnes n'ont aucun secret pour eux. Ils nous ont attendus à un endroit qui n'était guère favorable à une embuscade. La preuve en est que nous leur avons échappé en n'essuyant qu'une dizaine de coups de feu.

— Les Yousofzaï ne savent pas tirer », dit Yar en haussant les épaules.

L'Irlandais laissa un sourire glisser sur ses traits las.

« Bien sûr. Pourtant ils n'ont guère insisté à nous poursuivre. »

L'Afghan hocha la tête avec suffisance.

« C'est parce qu'ils t'avaient reconnu, et qu'ils avaient vu en moi Yar Khattak, un Afridi, leurs ennemis mortels depuis des siècles ! Nombre de leurs femmes sont veuves à cause des tulwars de ma tribu, nombre de leurs pères plantent ces vallées sinistres de leurs os... Le pays Yousofzaï ! dit-il en crachant par terre. Pays de lâches !

— Je ne serais guère étonné s'ils nous attendaient à proximité. Ils ont agi comme s'ils voulaient nous fermer toute échappatoire... comme s'ils voulaient nous entraîner toujours plus avant dans ce défilé.

— Crois-tu que notre but ait été découvert ? » L'instant d'avant, Yar injuriait ses ennemis ; à présent et avec un manque de logique caractéristique, il les soupçonnait des plus machiavéliques desseins. « Nous avons quitté Kaboul tels des spectres, ne parlant à personne, brouillant les pistes, chevauchant la nuit et nous cachant le jour. Personne, pas même l'émir, ne sait où tu es parti. Il sait que Murrah Shah et Yar Khattak ne sont plus dans ses murs, mais nul dans tout l'Afghanistan ne pourrait deviner où te portent tes pas lorsque tu quittes la capitale. Pourquoi soupçonner ces Yousofzaï d'une intelligence qu'ils ne possèdent pas ? acheva-t-il en retrouvant ses vieux griefs tribaux.

— Leur attitude lors de l'embuscade m'étonne. Aucun Pashtoun ne se contenterait de tirailler de loin sur un intrus, surtout s'il s'agit de défendre sa vallée et d'arrêter deux hommes qu'ils ne portent pas dans son cœur – toi et moi », dit l'aventurier en regardant son compagnon.

Ce dernier tira sur sa barbe noire.

« Ils ont eu peur. Ou ils sont allés chercher du renfort.

— Ou ils sont allés prévenir Ali Khan que Murrah Shah et Yar Khattak viennent d'entrer en pays Yousofzaï. Sa haine pour nous est telle qu'aucun de ses guerriers ne prendrait le risque de le priver de sa vengeance, surtout si nous sommes à sa merci au plus profond de ses montagnes.

— Tes propos sont noirs, Murrah Shah, dit Yar. Son visage était inquiet.

— Aussi noirs que le paysage et la nuit qui s'annonce. (L'Irlandais regarda le ciel.) Des nuages s'amoncellent. Un orage se prépare. Tâchons de trouver une roche en surplomb où nous serons à l'abri de la pluie et de toute surprise. »

Les deux hommes se turent. Alors que le tonnerre grondait, lointain encore, un lit de graviers éboulés coulant depuis une falaise latérale attira leur attention. Dominant le fond étroit du défilé d'une dizaine de mètres, il menait à une cavité peu profonde, suffisante pour abriter deux hommes et leurs montures. Ils y grimpèrent prestement, tirant leurs chevaux par la bride. Des fourrés desséchés ornaient la pente et masquaient partiellement la cavité aux regards. De la plate-forme élevée, ils distinguaient la totalité du défilé de part et d'autre du campement, sur une distance de cent pas, jusqu'à ce qu'un coude des falaises n'interrompe la perspective.

« Nous avons trouvé un nid d'aigle, dit Yar assis sur les talons devant le paysage farouche.

— Cette nuit sera sombre. Nous serons tels deux aveugles dans un puits sans fond. Si

les Yousofzaï savent où nous trouver, nous ne les verrons pas approcher ; s'ils ne nous observent pas à cette heure, ils ne pourront nous découvrir une fois la nuit tombée.

— *Parwanist !* », conclut Yar Khattak. Il sortit son tulwar de la gaine, le couteau long de trois pieds brilla faiblement dans la lumière rare. « Et s'ils nous trouvent, ils trouveront ceci. »

L'orage s'abattit sur l'Hindou Kouch avec la virulence des ouragans de mousson. Il avait balayé la péninsule indienne et heurta avec fracas le rempart de l'Himalaya, y déversant sa colère. Des doigts zébrés de feu s'enfoncèrent dans les fissures de la chaîne basaltique, fouillant les vallées secrètes, effrayant les enfants serrés dans leurs maisons de terre.

Le tonnerre roulait sans interruption au-dessus du défilé. Des torrents de boue et de pierres arrachées aux pentes ravinées dégringolaient en tapis mouvant autour de la cavité peu profonde. Murray et Yar ne dormaient pas. Pelotonnés près des chevaux à l'endroit le plus abrité – ce qui ne les empêchait pas d'être trempés jusqu'aux os –, ils observaient le phénomène naturel avec la patience d'hommes accoutumés à vivre en harmonie avec les éléments. La pluie avait atténué le froid de l'atmosphère mais l'air, à cette altitude, demeurait glacé. Ils ne pouvaient faire un feu. Même s'ils avaient été certains que les Yousofzaï ne les cherchaient pas dans cette nuit abominable, ils n'auraient pu allumer un brandon tant les bourrasques liquides les avaient pénétrés.

La voix de Yar Khattak s'éleva dans l'obscurité. Les craquements de l'orage la recouvraient par moments.

« Autrefois, cette passe n'était pas en pays Yousofzaï. Elle se situait entre le Wasiristan et le territoire afridi. C'était une frontière sauvage, que nous nous disputions avec acharnement mais que nous défendions côte à côte face aux envahisseurs montés des plaines du sud... » Du menton, il indiqua la direction approximative de l'Inde, et son profil d'aigle se découpa sur la lueur blafarde d'un éclair. « Ou aux armées des princes du nord. Kaboul et les cités des oasis voulurent maintes fois subjuguier les tribus, mais nous contrôlions les routes caravanières et achetions l'émir avec de l'or. Les plus sages d'entre eux se contentaient des miettes que nous leur laissions. Mais il y eut des fous ! (Yar eut un ricanement de goule.) Alors des troupes étincelantes entrèrent dans les défilés, au son des cymbales et des syrtes. Celles qui ressortirent étaient rares, et elles avaient perdu de leur lustre.

— Ainsi périrent les éléphants du grand Moghol, opina Murray. Écrasés dans ces montagnes par une coalition, éphémère mais redoutable, de guerriers des collines.

— *Ya Allah !* claquait l'Afridi. C'est vrai, Murrah, ce fut un des plus glorieux combats des Pashtouns. Kosh-Hâl menait les tribus, les pentes furent rouges et le ciel noir du vol des corbeaux. Un empire fut brisé par les tulwars, des princes moururent et le symbole même de l'Empire fut perdu, irrémédiablement. En vérité, le *Sang du Moghol* se perdit dans les sables.

— Ne parle pas ainsi », dit l'Irlandais en se redressant. Ses sens aiguisés ne discernèrent rien derrière le claquement de la pluie et le chuintement des bourrasques dans les branches des buissons. « Ne parle pas ainsi, répéta-t-il en se rasseyant. Les ombres sont proches.

— Que dis-je qui n'est déjà su ? Ces vallées virent chuter le Moghol et les tribus unies repoussèrent trois assauts du Grand Roi. Une tribu, une seule, joua pour l'Empereur de Delhi.

— Les Yousofzaï.

— Une puissante tribu, maugréa l'Afridi. Si puissante qu'ils chassèrent Wasiris et Afridis de ces défilés après que les guerriers des deux tribus eurent suivi en nombre Kosh-Hâl dans sa conquête des oasis – à moins qu'ils ne leur abandonnèrent ces vallées désolées.

« En fait, oui, sans doute cela arriva-t-il ainsi. Nous conquîmes la plaine et les Yousofzaï se réfugièrent dans les montagnes, honnis par les autres Pashtouns et honteux de n'avoir pas suivi leurs bannières. Il est triste que ces pentes, qui ont vu tant de victoires, soient aujourd'hui en possession de lâches. Les tulwars des Afridis n'auraient pas dû le permettre. Ils... »

Un craquement de l'éther couvrit sa voix. Dans le silence bourdonnant qui suivit, un éclair illumina les ombres, ainsi que la pente de gravier plantée de buissons et les silhouettes furtives qui avançaient sur eux, plus irréelles que des *djinns*, à quelques mètres à peine de leur abri !

Ce qui suivit demeura dans l'esprit de Murray comme un chaos écarlate. Il bondit sur ses pieds et dégaina le redoutable couteau khaïber tandis que Yar jurait et jaillissait du surplomb comme un tigre. Le sabre de l'Afridi tournoya dans la nuit et s'enfonça avec un choc sourd dans le corps d'un assaillant.

« *Allaho Akhbar !* rugit l'Afghan en dégageant sa lame. Ces êtres sont mortels, et je crois même... *Shaïtan* les dévore : ce sont ces pleutres de Yousofzaï qui reviennent, sortant de la nuit comme des scorpions de leurs trous ! *Aï !* Soyez maudits ! »

Il tailla à droite et à gauche, portant de terribles parades aux guerriers que la pente glissante maintenait en situation périlleuse. Déjà, plusieurs silhouettes gisaient dans la boue, mais il en arrivait toujours davantage. Grâce à la rapidité de réaction de son compagnon, Murray eut le temps de dégainer son colt. Il fit feu à deux reprises avant que la vague désordonnée des assaillants ne le frappe de plein fouet. Deux Yousofzaï titubèrent et disparurent en arrière, aussitôt d'autres prirent pied sur la plate-forme et le contraignirent à reculer. À la lueur fugitive d'un éclair, il distingua les visages durs des agresseurs, leurs khalats gris typiques qui se confondaient avec les rochers... Puis un tourbillon d'acier vrombit autour de lui. Les reins contre la paroi, il affronta les lames de ses adversaires au milieu des éléments déchaînés, parmi les feux lugubres de l'orage et les hennissements des chevaux affolés.

Les assaillants n'utilisaient pas d'arme à feu. La raison de cette étrange absence parvint aux oreilles de l'aventurier sous forme d'une voix de stentor qui domina soudain le cliquetis des sabres et le roulement de la pluie.

« Par tous les démons, prenez-les vivants ! mugissait-elle. Je les veux dans ma main

tous les deux ! »

Abattre Yar Khattak et Irvin Murray n'était pas chose aisée. Les capturer vivants était encore une autre affaire, et les Yousofzaï l'apprirent à leurs dépens. À grands mouvements du couteau khaïber, Yar tressait une toile d'acier infranchissable. Pourtant les Yousofzaï se jetaient sur sa lame avec l'insouciance innée des guerriers pashtouns. Si plusieurs reculèrent en gémissant, d'autres les remplacèrent, car une volonté implacable les poussait... celle d'un chef de guerre aux colères redoutées même parmi les siens : Ali Khan Yousofzaï, ennemi intime de Murray depuis que ce dernier s'était joué de ses plans lors d'un affrontement dans les défilés qui descendent vers Kaboul.

« Avancez, par Mohammad le Miséricordieux ! Un chien d'Afridi et un *Kafir* vous tiendront-ils en respect indéfiniment ?

— Où te caches-tu, Ali Khan ! rugit Yar, la barbe hérissée et les lèvres baveuses. Cesse d'envoyer tes chiens galeux. Ils geignent tels des chiots peureux et tournent bride, la queue basse devant un seul loup afridi ! »

Un rire formidable monta de la pente boueuse. Malgré la pluie et l'orage, Ali Khan savait qu'il tenait les deux hommes en son pouvoir. Il ne prendrait certes pas le risque de les rencontrer en combat singulier. Il se contenta d'envoyer de nouveaux guerriers, et la lutte augmenta d'intensité.

Irvin Murray se battait en silence. Toute la science de l'escrime ne lui était de rien dans ce corps à corps effréné sur la plate-forme étroite. Il fallait des réflexes de tigre pour éviter la taille des sabres, une coordination sans faille pour entrevoir les lames et les éviter à coup sûr, une rage infernale pour tenir tête à une dizaine de guerriers que la mort n'effrayait pas. Du coin de l'œil, il aperçut Yar aux prises avec un groupe serré d'adversaires – puis la haute silhouette de l'Afridi disparut, happée par trente mains. Le combat ne cessa pas pour autant. Des malédictions et des grognements de douleur continuèrent à s'élever, jusqu'à ce que l'Afridi ne soit maîtrisé par ses adversaires, ou mort.

Murray lui-même était de plus en plus pressé par les Yousofzaï. Leur nombre était restreint par la largeur de la plate-forme, toutefois il demeurait constant, en dépit des hommes qui trébuchaient, une affreuse blessure au visage ou du sang suintant de leur khalat gris. La lutte était sans espoir, mais l'Irlandais n'en avait cure. Il se battait parce que cela était dans sa nature, qu'il ne concevait pas de se rendre sans avoir auparavant tenté de vaincre et qu'il connaissait suffisamment Ali Khan pour ne pas vouloir tomber vivant entre ses griffes. Après tout, cette gorge désolée était un lieu approprié pour mourir... pas moins qu'un autre ! Dos au rocher, il porta une botte rapide vers un Yousofzaï au rictus moqueur. Le guerrier para de son *yatagan*, l'aventurier réitéra l'attaque, et cette fois la vitesse fut trop grande. La surprise se peignit sur le visage du guerrier lorsque le lourd tulwar transperça de part en part sa poitrine.

Et cependant, ce fut sa mort qui perdit Murray. La lame demeura coincée dans la cage thoracique de l'homme, prise entre deux côtes. Les guerriers d'Ali Khan ne laissèrent pas à l'Irlandais l'occasion de la dégager ! Alors des vertèbres craquèrent comme Murray lâchait l'arme et jouait de ses poings osseux. Des mâchoires cédèrent devant l'antique fureur gaélique, jusqu'à ce qu'un plat de sabre s'écrase sur sa nuque et qu'il sombre dans une nuit sans éclair.

« Qu'as-tu à dire avant de mourir, chien ! »

L'homme qui toisait Murray était un colosse. Dans les montagnes de l'Hindou Kouch, rares étaient les guerriers dont la taille n'excédait pas six pieds⁵⁴. Mais Ali Khan, tout comme les récits qui couraient sur lui, était plus grand que nature.

Les yeux luisaient sous le turban gris-vert. La barbe noire semblait sculptée dans le métal. Les larges épaules évoquaient irrésistiblement l'ours, de même que les mains, battoirs de boucher selon ses ennemis, souillées du sang de maints femmes et enfants.

Le khan était assis sur un tabouret de bois grossier, il observait son prisonnier avec un plaisir et une cruauté non dissimulés. Debout en cercle autour de l'Irlandais, les guerriers de sa tribu détaillaient eux aussi l'aventurier. Leurs visages reflétaient autant la haine que l'admiration ou la curiosité – bien que certaines rougeurs et tuméfactions témoignassent encore de la virulence du combat nocturne. Car Murray, comme Ali Khan, était un personnage légendaire au Kohistan, ces sauvages montagnes qui s'élèvent au sud de Kaboul.

Si l'aventurier était plus petit que son vis-à-vis, ses épaules étaient tout aussi larges. Ses yeux gris étincelaient d'un regard fuligineux : on pouvait y voir danser les vagues de lumière de l'océan au large des îles d'Aran. Malgré ses vêtements déchirés et ensanglantés, malgré les liens qui maintenaient ses bras le long du corps, il émanait de lui un magnétisme puissant : une panthère enchaînée qui ne demandait qu'à bondir et à mordre.

Sa voix sonna fort dans la salle voûtée, seulement éclairée par une meurtrière aménagée dans les moellons derrière Ali Khan.

« Où est Yar ? Par l'Enfer, si tu l'as tué, je t'arracherai le cœur de mes dents ! »

Le chef yousofzaï eut un rire bref, toutefois la violence surgie de l'âme de Murray l'impressionna. Il se leva et s'approcha du prisonnier.

« Qui es-tu pour parler en maître dans ma forteresse ! Par tous les *efriits*, ton frère Yar croupit dans une cage de fer, au fond de cette tour, et il y restera jusqu'à ce que ses os tombent en poussière. Il a tué quatre de mes guerriers – quatre Yousofzaï ! cria-t-il, et les guerriers agitèrent leurs fusils. Ce chien d'Afridi va payer, la mort dans les ténèbres croupies va brûler son âme au désespoir ! Quant à toi... » Il cracha au visage d'Irvin Murray, et les muscles du cou de ce dernier saillirent comme il fournissait un effort terrible pour se contrôler. « Tu vas le précéder dans la Géhenne de si horrible manière que tu imploreras l'oubli !

« Car je suis Ali Khan, seigneur des Yousofzaï, maître de la vallée d'Aurang ! Je parle

⁵⁴. Six pieds : environ 1 m 80 (le pied, ici unité de mesure britannique, équivaut à 30,5 cm).

en prince dans ma tour d'aigle, tout comme parlaient les émirs yousofzaï par le passé, méprisant les fantoches qui règnent à Kaboul, manipulés par des *Inglee* tels que toi, et les chefs pashtouns qui nous détestent depuis des siècles et servent de laquais aux *Kafirs*. (Il se tourna vers ses guerriers et leva ses larges mains.) Par Allah, mon nom est grand, et rouges les vallées de mes ennemis ! Je suis Ali Khan, aigle sur les pics, loup dans ces vallées, et ceux qui se dressent contre moi meurent !

« *Toi !* cria-t-il en pointant son doigt vers Murray. Il y a deux étés, tu t'opposas à un raid de mes loups sur le pays Afridi, et qui sait, au-delà vers Kaboul peut-être ? Qui peut savoir où l'humeur d'Ali Khan le mène lorsqu'il part en campagne ? Un homme eut vent de ce raid, il rassembla des guerriers et nous attaqua à l'improviste, tel un lâche...

— J'avais vingt hommes, toi cent cinquante, commenta l'Irlandais posément.

— *Tais-toi !* », glapit le chef. Il faillit frapper Murray, mais la lueur qu'il discerna dans les yeux gris arrêta son geste. « Vous étiez presque trois cents et ne nous avez repoussés que par trahison, avec de grandes pertes.

— Nous eûmes deux blessés, en revanche nous relevâmes douze cadavres dans la passe que vous aviez si vite abandonnée.

— Mensonge d'un infidèle sans honneur ! Mais ta trahison avait réussi. Elle arrêta notre avance victorieuse et empêcha qu'une campagne héroïque ne mette à merci le pays Afridi.

— Campagne héroïque ? *Pouah !* Vous alliez raser des villages désertés par leurs défenseurs en guerre contre les Shinwaris, voler des femmes et du bétail, tuer des vieillards... En vérité, quel héroïsme !

— Par les dieux des Enfers ! jura le Pashtoun furieux en retrouvant le paganisme de ses ancêtres. Qui es-tu pour parler ainsi et insulter notre nom ? Qui es-tu pour narguer mon sabre, enchaîné et prisonnier ? Qui es-tu pour oser seulement élever la voix et me contredire, moi que mes guerriers craignent et respectent, et que mes ennemis redoutent ?

— Je suis Murrah Shah », répondit laconiquement l'aventurier. Il fixa le colosse, et ce dernier recula.

Il y eut un silence. Ali Khan ricana et se rassit d'un air bourru, étreignant la garde de son tulwar.

« Tu vas mourir, Murrah Shah. »

Ces mots étaient sans appel. Ils n'étaient plus empreints de fureur ou de haine, ils n'étaient que l'expression d'une évidence dans l'esprit de celui qui les prononçait. Rien ne pourrait le dévier de sa résolution – rien, sauf ce qui arriva alors. Irvin Murray, surnommé *El Shir*, le Tigre, Murrah Shah le Tueur – Irvin Murray éclata de rire ! Un rire long, dénué de joie, un rire d'allégresse rageuse, de férocité pure, incarnation de toute la barbarie du monde. Il rit avec la rage d'une goule affamée, et son regard cloua Ali Khan sur le siège de bois. Les veines formèrent des nœuds sur ses tempes comme l'aventurier s'efforçait de distendre les cordes de cuir autour de ses bras, sans succès. Le rire s'acheva sur un ululement répercuté par la voûte de pierre, qui fit se reculer en frissonnant les hommes présents.

« En vérité tu veux me tuer, Ali Khan Yousofzaï ? Porc que tu es ! Singe sans

cervelle ! Chacal sans courage ! Cette nuit, où étais-tu lorsque tes hommes tombaient et que Yar Khattak te défiait ? Où étais-tu lorsque je me battais, à huit contre un, face à tes Yousofzaï ? Tu te dissimulais ! En vérité, le khan des Yousofzaï est un lâche sans nom ! Tue-moi si tu l'oses, tue-moi à l'instant sur le sol de cette salle, dégaines ton tulwar et tue-moi au lieu de t'agiter sur ton siège en regardant tes guerriers ! C'est à toi que je parle : prends ton sabre et frappe si tu l'oses ! »

Ali Khan, pas plus que l'assistance, ne broncha. Irvin Murray rejeta la tête en arrière, narguant Ali et ses hommes pétrifiés.

« Un Afridi vaut plus que vous tous réunis ! » clama-t-il, et ses paroles les brûlèrent comme le venin d'un scorpion. « En vérité, je ne suis entré en pays Yousofzaï que pour une chose, le seul trésor inestimable qui séjourne dans ce territoire de pleutres et de porcs. Et pour le découvrir, je n'avais besoin que d'un seul guerrier. Et cependant, trouver le *Sang du Moghol* n'est pas une aventure aisée, même si l'on est accompagné d'un guerrier véritable ! »

Ses paroles firent mouche. Les yeux d'Ali Khan brillèrent soudain d'une lueur cupide. Les doigts avides caressèrent sa barbe noire, dont il était très fier, et le colosse se pencha en avant :

« Que sais-tu du *Sang du Moghol*, chien d'infidèle ? »

À nouveau, Irvin Murray éclata de rire. Cette fois, son rire avait des accents de moquerie.

« Pourquoi te dirais-je ce que je sais, ô Ali Khan, seigneur des Yousofzaï ? Es-tu un de mes amis, que je te confie un secret qui pourrait faire de toi *le plus riche et le plus puissant des aigles des montagnes* ? »

Cette fois, Ali Khan grogna. Par deux fois, l'aventurier avait touché un point sensible. Le colosse se pencha un peu plus, comme groggy.

« Tu sais où *il* se trouve ? Par Éblis, comment cela se peut-il ? Il a été perdu il y a trois siècles, lors de la débâcle du Moghol dans ces défilés, et nul ne le revit. Pourtant, nombreux furent les voleurs et les mercenaires à se lancer à sa recherche. Beaucoup perdirent la vie dans l'expédition... Aucun ne trouva la gemme. On dit qu'elle porte malheur.

— Serais-tu superstitieux, Ali ? Reculerais-tu encore si je te l'apportais ?

— *Ici* ? Le khan faillit s'étrangler.

— Demain soir, je dépose devant toi le diamant qui scintilla sur le front des empereurs à Delhi. En échange, je quitte cette vallée vivant, avec Yar Khattak sain et sauf.

— Par Shaïtan, comment pourras-tu accomplir ce prodige ? D'autres s'y sont essayés et ils ont disparu. Les ravins ont englouti cette pierre à jamais, et nombre des fous avides de la découvrir.

— Je suis Murrah Shah, répéta l'Irlandais. Laisse-moi un jour et une nuit, et tu auras dans la main la gemme qui servait au couronnement du Moghol. »

La suspicion naquit aussitôt dans l'esprit d'Ali Khan.

« Te laisser un jour et une nuit ? À toi, Murrah Shah ? Pour que tu reviennes avec une

horde d'Afridis, ou *d'Inglee*, ou de goules hirsutes, que sais-je encore, que tu ramèneras des Enfers pour prendre cette vallée d'assaut et remplir cette tour de cadavres ! Me prends-tu pour un sot dénué d'intelligence ?

— Si tu n'as pas confiance, désigne des guerriers pour m'accompagner.

— Tu les sèmeras par une ruse démoniaque, comme tu en as le secret.

— Dans ce cas, viens avec eux et mène-les.

— Je pourrais aussi les mener, mais sans *toi*, dit le Yousofzaï en insistant sur le dernier mot. Ce serait la sagesse et l'assurance de rester en vie jusqu'à l'aube de demain.

— Tu ignores ce que je sais, sourit sardoniquement l'aventurier.

— Par le diable ! éructa Ali Khan que l'indignation étouffait. Tu es en mon pouvoir, je peux te garder ici des semaines entières, jusqu'à ce que ton corps ne soit qu'une plaie immense et ton esprit une ruine douloureuse. Je peux briser tes os un à un et te crever les yeux, je peux te rendre la vie odieuse, et de tes lèvres déchirées, à travers des dents ébréchées, les mots sortiront sans que ta volonté ne s'y oppose, en un soupir de soulagement !

— Crois-tu, Ali Khan ? » Le rire de Murray évoqua le feulement d'un fauve dans la forêt.

Ali Khan frissonna. Il changea de position sur son siège.

« Dis-moi ce que tu sais sur le diamant !

— Que te dirais-je que tu ignores ? Aurang-Zêb le portait encastré sur la couronne d'or et de turquoises des empereurs Moghol. Il l'héritait de son père, et son père avant lui l'avait dérobé à un Mahratte, prince voleur du Kutch, qui lui-même l'avait enlevé à une secte mystérieuse du Bengale. Il ornait l'œil unique de leur dieu sombre, dans un temple perdu dans les jungles et les marécages de Dacca. On dit que le prince voleur ne se remit jamais de ce qu'il découvrit dans ce lieu maudit. Aussi fut-il facile à l'ancêtre d'Aurang-Zêb de prendre son château dans les montagnes du Rajasthan et de conquérir le diamant. Il passa de père en fils, il vit l'extension de l'Empire et les victoires sur les Afghans et les Indiens à peau cuivrée. Les descendants de Timur Leng et de Babur affirmèrent la mainmise des Moghols sur un vaste domaine. Le diamant devint le symbole de la dynastie, un talisman inséparable de la puissance de Delhi.

« C'est pourquoi il ornait la couronne d'or d'Aurang-Zêb, tout comme son père auparavant l'avait porté enchâssé dans un anneau d'or à la main droite, lorsqu'il se lança à la conquête de l'Hindou Kouch. Il aurait dû contempler un triomphe, les *Yaghî* des passes afghanes enfin domptés : il vit la chute de l'Empire et l'armée écrasée.

« Aurang-Zêb perdit la couronne lors d'une bataille sans nom qu'il livra, avec les débris de son armée, dans un défilé qui devait le ramener en Inde. Il faillit périr, et on dit que des gouttes de son sang éclaboussèrent la surface irisée du diamant et y demeurèrent figées. Depuis, on l'appelle le *Sang du Moghol*. Les détachements qu'Aurang envoya pour le retrouver, l'or qu'il promit aux téméraires, et même aux hommes de tribu s'ils le lui ramenaient, ne suffirent pas. L'œil du Dieu Sombre s'était refermé sur le désastre du Moghol, et nul ne peut dire si la statue dépouillée, dans la moiteur puante des marécages, n'esquissa pas un sourire.

« Le diamant avait disparu. Nul mortel ne contemplait plus ses facettes qui, paraît-il, évoquaient les pupilles dilatées d'un titan en colère. Les siècles coulèrent. Le *Sang du Moghol* devint une légende et les hommes cessèrent de le chercher. Et pourtant...

— Pourtant tu es entré en pays Yousofzaï à seule fin de découvrir cette pierre merveilleuse, dit Ali Khan qui avait suivi le récit avec les signes d'une impatience croissante. Quel fait nouveau as-tu appris, qui t'a poussé à entreprendre cette quête impossible ? »

Murray haussa les épaules.

« Je suis Murrah Shah. Je vais où me portent mes pas.

— Mensonges ! glapit Ali. Dis-moi ce que tu sais, par Allah le Tout-Puissant, ou je t'égorge.

— En ce cas, tu ne sauras jamais *où* le diamant a trouvé refuge, des années après la mort d'Aurang, alors que les palais des Moghols n'étaient plus que rêves de marbre frissonnant dans le crépuscule et ses armées des fantômes gémissants.

— Assez de poésie ! Par l'Enfer, tu sais où se cache le diamant ?

— Je sais *où* il est, je sais *qui* l'a trouvé il y a deux siècles, et je sais *comment* arriver jusqu'à la cachette inviolable que lui ménagea celui qui le découvrit, mais ne put jamais le reprendre.

— Par Shaïtan ! Par Allah ! Par Éblis ! Par tous les *djinns* ! *Où est-il ?*

— Me laisseras-tu quitter cette vallée, avec Yar Khattak, sains et saufs et avec nos armes ?

— Tu as ma promesse, grommela le khan des Yousofzaï.

— Autant marcher sur une araignée et lui demander de ne pas mordre, commenta l'Irlandais. Mais je n'ai pas le choix, je suppose. »

Ali eut un rictus sauvage.

« C'est le premier mot sensé que tu prononces devant moi. Alors, où le trouverais-je ?

— Tu ne m'as pas compris, Ali. Je vais à la recherche du diamant, et tu m'accompagnes. Me crois-tu fou au point de livrer ma vie, sans un atout en poche, à tes sales pattes de menteur ? Tu viens si tu veux, mais j'ai ta parole qu'à l'instant où tu auras le *Sang du Moghol* dans les mains, Yar et moi serons libres.

— Tu l'as, par Muhammad le Prophète ! Chien méfiant, j'espère que tu dis vrai, ou tu mourras dans des souffrances atroces. N'espère pas me jouer un tour. Si tu t'évades, ton compagnon sera exécuté dans cette tour dès l'annonce de ta fuite.

— Tu viens de promettre, et tu te parjures déjà ! cracha Murray. Éblis t'emporte, tu iras chercher le diamant seul si Yar ne vient pas !

— J'ai promis que toi et lui serez libérés sains et saufs. Vous le serez. Mais je n'ai pas plus confiance en toi que tu n'en as en moi. Aussi l'Afridi restera-t-il en otage dans cette forteresse. Il sera libre à mon retour, et bien traité en mon absence.

— Et si tu ne reviens pas, nous serons massacrés, s'entêta l'Irlandais.

— Devant tous ici, je jure sur mon âme et Muhammad le Miséricordieux que vous devrez être libres en échange du diamant. Si le diamant est dans ma main, vous devrez les laisser partir. Entendez-vous, vous autres ? (Les guerriers répondirent par un grognement maussade.) Es-tu satisfait, Murrah Shah ? Alors apprête-toi, nous partons. »

Ali Khan dégaina son tulwar et approcha de Murray. Une grimace gourmande sur les lèvres, il dit :

« Ce n'est que partie remise, Murrah Shah. Donne-moi le *Sang du Moghol*, et dans moins d'un an, je suis émir à Kaboul. Toute l'Asie alors ne sera pas assez grande pour que tu m'échappes. »

Il coupa les liens de cuir qui immobilisaient l'Irlandais. Ce dernier fit jouer ses muscles endoloris et savoura la liberté retrouvée, puis précéda Ali hors de la salle obscure.

Les fusils des Yousofzaï n'avaient pas quitté sa poitrine durant les palabres.

4

La passe de l'Ombre

Les fusils ne l'avaient toujours pas quitté lorsqu'il sortit par une arche basse de la Tour d'Aurang – appelée ainsi car cette vallée avait vu fuir les armées du dernier des Moghols – et monta en selle. Murray fut placé en tête du convoi, Ali chevauchant un pas derrière lui. Deux Yousofzaï le surveillaient de près. Posés en travers de leurs selles, leurs fusils modernes pointaient sans trêve.

Ils quittèrent le village en torchis, serré au fond d'une étroite vallée plantée d'arbres fruitiers et de champs, par une piste rendue poussiéreuse par les sabots du bétail. Elle serpentait vers les pentes toutes proches. La vallée n'avait qu'un *mile* de largeur au plus, et trois de long ; les murailles énormes de l'Himalaya la surplombaient de leur hauteur vertigineuse. La petite troupe, constituée de huit Yousofzaï en sus d'Ali et de Murray, se dirigea résolument vers les rocs. Au fur et à mesure qu'ils s'élevaient au-dessus des champs verdoyants, la piste s'étrécissait, le paysage devenait plus rude et la Tour d'Aurang, en bas, prenait l'allure d'un doigt sinistre pointé vers le ciel, couvrant d'ombre les misérables habitations des paysans. La fortification, ancienne et haute de vingt mètres, avait l'aspect d'un donjon médiéval. Érigée au débouché du défilé où l'Irlandais et Yar avaient été capturés, elle contrôlait la vallée et constituait une base idéale pour le seigneur pillard qu'était Ali Khan.

Ce dernier régnait en despote sur sa tribu, si bien que les Yousofzaï étaient rejetés par tous les Pashtouns. Leur lutte pour vivre nécessitait des chefs à poigne. Ali Khan l'était sans conteste, et les huit hommes de tribu le suivaient sans rechigner tant qu'ils auraient confiance.

Murray fit halte sur un replat de la piste et se tourna sur sa selle. Les deux Yousofzaï qui l'accompagnaient eurent un mouvement nerveux, Ali se rapprocha aussitôt.

« Pourquoi t'arrêtes-tu ? Es-tu déjà perdu ?

— Je me repère, expliqua l'Irlandais. D'après les renseignements que j'ai pu réunir, Aurang-Zêb a tenté de traverser ces montagnes avec un petit groupe d'hommes, pendant que les débris de son armée étaient impitoyablement massacrés dans le défilé. La tour n'existait pas encore et cette vallée était inhabitée. Il la traversa, fuyant le désastre, et emprunta une piste secrète dans le prolongement du défilé.

— Celle-ci ! triompha le khan.

— Puis il s'enfonça dans les défilés et perdit la vallée de vue. Il n'avait pas franchi cinq cents pas qu'une meute des loups de Kosh-Hâl Khan dispersa sa garde. Aurang perdit là sa couronne – et faillit perdre la tête.

« L'homme qui découvrit la gemme, un siècle plus tard – qu'importent son nom et les circonstances ! –, avait chuté dans un petit cours d'eau en contrebas, à un endroit qu'il a décrit avec précision dans un ouvrage aujourd'hui disparu.

— Quel est cet endroit ? demanda Ali Khan, le souffle court.

— Suis-moi et tu verras », répondit Murray. Il lui tourna le dos et éperonna sa monture. Les deux Yousofzaï lui emboîtèrent le pas, et Ali lui jeta un regard noir tout en lissant sa barbe.

« Votre khan a la carrure d'un héros mais l'âme d'un enfant, souffla l'aventurier. Il est cupide, avide de nouveaux jouets et de pouvoir.

— Il est brave, répondit un des deux Yousofzaï qui l'encadraient. Nul dans la vallée ne l'égale au tulwar ou à la lutte.

— Le suivre signifie voler des chevaux, enlever des femmes et être craint des tribus voisines, affirma le second.

— Me suivre signifie amasser l'or et la gloire, les contra l'aventurier. Les chevaux, les femmes et la terreur suivent, tels des esclaves derrière deux maîtres implacables. »

Les Yousofzaï échangèrent un regard de biais, sans dire mot. L'Irlandais eut un rictus de loup. Ses paroles porteraient des fruits amers pour Ali Khan si la situation évoluait de manière positive pour lui et pour Yar. Car il n'avait aucune confiance en la parole du colosse et ne se fiait qu'à lui-même pour sortir vivant des griffes du khan.

La piste devint un boyau entre deux parois de cent pieds de haut, qu'un seul cavalier pouvait emprunter de front. Le groupe s'étira sur une trentaine de mètres. Lorsque Murray, qui était en tête, se retourna, il ne vit que les silhouettes des cinq premiers hommes. Celui qui était juste derrière lui se tenait plus que jamais prêt à tirer. Ensuite venait Ali Khan, qui surveillait l'Irlandais et les coudes du boyau avec inquiétude, puis suivaient trois gardiens. Les autres Yousofzaï étaient dissimulés par les parois granitiques.

« Aurang-Zêb emprunta ce passage, dit Murray à voix haute, et pourtant les mots parurent écrasés par l'étendue de roc qui le surplombait. Son armée s'étira alors, ainsi que notre petite troupe, pendant qu'à l'entrée des hommes mouraient et affrontaient les tulwars pour permettre au roi de fuir. (Il secoua la tête.) Il devait être fou pour se précipiter dans un tel piège. »

Ali Khan sursauta sur sa selle. Il était anxieux, et cette phrase prononcée sur un ton anodin lui sembla emplie de menaces voilées.

« Prends garde à toi, chien du diable ! Si tu nous entraînes dans un guet-apens, tu mourras le premier, et Yar après toi. »

L'aventurier parut surpris.

« Ne suis-je pas ton prisonnier ? N'es-tu pas khan des Yousofzaï, Ali Khan le grand, l'aigle des montagnes ? Ne sommes-nous pas sur ton territoire, tes guerriers ne te protègent-ils pas de leur corps ? Qu'as-tu à craindre, ô Ali Khan ? Cette passe t'est-elle inconnue, alors qu'elle est à moins d'une heure de la tour ?

— Je la connais, grommela le colosse. Nous l'appelons la Route des Spectres. La nuit, le vent y siffle d'étrange manière, modulant des plaintes inhumaines. (Il réprima un frisson.)

— Les spectres sont choses immatérielles. Un homme tel que toi ne peut y prêter attention. Surtout si le diamant se cache dans ces ombres.

— Il est proche ? demanda précipitamment Ali, mais le rire de Murray mordit sa fierté et il se rembrunit. Tu te moques de moi, fieffé menteur ! J'aurais dû te tuer dans la tour.

— Et le diamant ?

— Avance, chien d'*Inglee*, et cesse de mettre ma patience à l'épreuve ! Il se pourrait que j'oublie mon serment si tu continues à me défier.

— Ali Khan est un homme colérique, murmura Murray de telle sorte que seul le guerrier derrière lui l'entendit. Sa terreur des fantômes et sa cupidité lui font oublier qu'il a juré sur son âme et surtout sur le Prophète – qu'il soit trois fois béni –, et qu'un parjure retomberait sur Mohammad et la tribu entière. Certaines vallées ont disparu en une nuit, comblées par les montagnes qui, la veille encore, les dominaient de leur masse apparemment immuable... *Allaho Akhbar*, conclut-il. Dieu donne, Dieu reprend. Nous sommes tous dans la main de Dieu. »

Le guerrier acquiesça. La voix rogue d'Ali Khan intima à Murray l'ordre de se taire, et ils chevauchèrent en silence. Après un demi-*mile* de cette progression, la paroi de droite parut soudain se dérober. La piste devint un chemin de chèvres accroché à l'à-pic d'une falaise. À gauche, un mur vertical de cinq cents pieds de roche lisse montait vers le ciel. À droite, une falaise tombant de trente pieds dans un goulot où s'engouffrait un torrent tumultueux.

« Voici le cours d'eau où chuta l'homme, dit Murray en s'arrêtant à nouveau. »

Ali dégaina son sabre.

« Par tous les *djinnns* ! Ton histoire est fausse, Murrah Shah ! Comment un homme aurait-il pu basculer dans ce fleuve de boue et en sortir vivant ? Tu nous as raconté des mensonges à seule fin de gagner quelques heures. Peut-être une armée d'Afridis est-elle en train de saccager ma vallée pendant que je te suis, à la poursuite d'un trésor imaginaire. »

L'aventurier eut un long rire, qui couvrit à peine le grondement des flots se précipitant entre les deux falaises.

« Il serait temps d'y penser, ô Ali Khan, maître des Yousofzaï ! Rassure-toi, il n'en est rien. L'orage de cette nuit a gonflé les eaux et cette rivière, qui surgit du sous-sol sous

nos pieds, a drainé toutes les ravines et ruisseaux souterrains de cette partie du Kohistan. En été, lorsque ces montagnes sont brûlées par le soleil et que l'herbe est devenue un foin jaune, ce n'est qu'un ruisseau dont on aperçoit le fond. L'homme qui y chuta eut la chance de tomber dans un trou d'eau. Et c'est au fond de ce trou, dans une eau à l'abri des tourbillons démentiels des crues d'hiver, qu'il aperçut, à demi assommé par le choc, la gemme qui étincelait d'une lueur surnaturelle. Il s'en saisit machinalement, sans savoir ce dont il s'agissait. Lorsqu'il refit surface et eut repris son souffle, il constata qu'il tenait le *Sang du Moghol* dans ses doigts limoneux.

— J'ai été fou de croire ton histoire, dit Ali d'un air sinistre. Comment le diamant aurait-il pu résister à cent crues hivernales, même dissimulé au creux d'un trou d'eau ?

— Qu'en saurais-je ? Peut-être la première crue qu'il subit fut-elle peu violente et l'enterra-t-elle sous du limon ? Ou peut-être celle précédant sa découverte fut-elle si forte qu'elle arracha les graviers de cent hivers ? Peut-être aussi la pierre voulait-elle être retrouvée, peut-être qu'un siècle d'oubli et de nuit, c'était trop pour l'œil du Dieu Sombre accoutumé à voir des hommes mourir devant lui, sur un autel ou sur un champ de bataille. Qui peut savoir ?

— Cette pierre est maudite, murmura Abin, un des guerriers yousofzaï chargé de surveiller Murray. Rentrons à la vallée. Si des Afridis l'ont attaqué, nos femmes et nos enfants... »

Une gifle d'Ali le fit vaciller de sa selle, les lèvres en sang. Il faillit plonger vers les eaux tourbillonnantes et réussit de justesse à se rattraper. Le regard qu'il jeta au khan n'était rien moins que meurtrier. Ali ne s'en aperçut pas. Il ne l'observait déjà plus.

« Ce diamant assurera la richesse et la gloire à qui le découvrira. Je serai cet homme, et dans un an, je serai émir à Kaboul ! Ceux qui m'auront fidèlement servi seront récompensés. Les autres devront obéir ou mourir.

— Ainsi que le font déjà les Yousofzaï, remarqua Murray. Mais assez parlé. La pierre se dissimule un peu plus loin. Nous en sommes à portée de main. »

La lueur d'avidité dansa dans les yeux noirs d'Ali Khan.

« Dépêchons-nous. Plus vite nous saurons si ce chien dit la vérité, plus vite nous reviendrons dans la vallée.

« Tu reverras ta femme ! » dit-il en riant au Yousofzaï qu'il avait frappé.

Abin ne répondit pas, mais l'aventurier vit la haine qui déformait ses traits.

Ils longèrent le torrent sur presque un *mile*, toujours l'un derrière l'autre, attentifs à ce que leurs montures ne posent pas un sabot trop près du bord friable, ce qui les précipiterait sans espoir de survie dans les eaux furieuses. Des graviers se détachaient parfois de la piste, parfois un cheval faisait un faux pas et un homme criait comme il se voyait perdu. Les animaux donnaient alors un coup de rein, et bête et cavalier s'arrachaient au vide mortel qui béait sous eux.

Cinq cents pieds plus haut, un lambeau de ciel bleu scintillait. Pourtant, les hommes marchaient dans une pénombre humide, dans une atmosphère pesante. Les paroles de Murray et le fait de chevaucher sur la Route des Spectres, à la recherche d'un joyau à la sinistre réputation, les rendaient moroses. Seuls Ali Khan, porté par l'avidité et qui en

oubliait ses craintes, et Irvin Murray qui avançait en tête sans paraître affecté par la situation, ne ressentait pas l'apathie pesant sur la petite troupe. Un guerrier placé devant l'Irlandais aurait peut-être vu, par instants, un sourire sardonique glisser sur ses lèvres fines ou une lueur s'allumer au fond du lac gelé de son regard... Mais il n'y avait personne devant lui.

Lorsqu'il se retourna, son visage avait retrouvé l'impassibilité qui lui était coutumière.

« La piste descend vers la rivière. Plus bas se trouve un gué qui, en été, émerge des eaux basses. C'est là que l'homme sortit du lit du torrent, la gemme dissimulée dans ses vêtements. Car il avait peur des voleurs qui, à cette époque, infestaient les collines.

— Pourquoi les craignait-il ? demanda Ali. C'était un riche marchand ?

— C'était un *Inglee* venu négocier avec l'émir de Kaboul, un des premiers à oser s'aventurer au Yaghestan. L'escorte qu'il dirigeait était tombée dans une embuscade et il avait fui au hasard dans la nuit. C'est au moment où les pillards allaient le rejoindre qu'il perdit pied de la piste où il courait, épuisé, et les tueurs qui le traquaient le crurent mort. Ils ne se donnèrent pas la peine de descendre les falaises pour retrouver son corps. La nuit fit le reste.

« Au matin, il émergeait de la rivière grâce au gué, le diamant dans la poche. Il ne voulut pas le conserver sur lui, car les hommes de tribu infestaient toujours les collines, traquant les survivants de l'expédition. Il chercha un endroit où dissimuler la gemme, car il connaissait son histoire et savait quel pouvoir s'attachait à elle, et il vit un endroit adéquat. Le seul écrin pour une gemme au passé aussi ténébreux.

— Et qui était... ?

— Tu verras, Ali. Avançons, par le diable ! Il est presque midi et Yar doit se morfondre dans la tour. »

Ali regarda longuement la silhouette énergique de Murray.

« Par tous les *Divs* de l'Hindou Kouch ! Comment peux-tu connaître cette histoire aussi bien ? On dirait, soit que tu inventes, soit que tu te *souviens* de ces événements !

— L'homme dont je parle, qui s'aventura dans ces montagnes il y a deux siècles, était soldat dans la Compagnie des Indes britanniques. Il fut le seul rescapé de l'expédition à regagner vivant les comptoirs anglais sur les côtes de la mer d'Oman. De là, il s'embarqua pour l'Angleterre et fit son rapport à ces Messieurs de la Compagnie. Ils le traitèrent de couard et de déserteur, eux qui n'avaient jamais connu la charge des Pashtouns ou la peur qu'inspirent les couteaux afghans à ceux qui en ont vu l'effet sur un homme. Ils le jugèrent pour lâcheté et le condamnèrent à trente coups de fouet, puis ils le renvoyèrent, tel un laquais.

« Cet homme était Irlandais. Cet homme n'était pas un lâche, il s'était battu jusqu'à la limite de la raison pour protéger le représentant de la Compagnie. Mais cet homme fut chassé, et il retourna en Irlande, l'âme brûlante de colère. Il s'appelait James Patrick Murray. C'était un de mes ancêtres. Il se vengea de la Compagnie, il se vengeait déjà alors que les Messieurs l'insultaient et que le fouet sifflait ! Il rit en s'embarquant pour les îles d'Aran, car il savait où se cachait le *Sang du Moghol*, il savait que la Compagnie rêvait de découvrir ce joyau hors du commun pour l'offrir au roi d'*Ingleestan*... et il

savait que l'expédition dans laquelle il avait servi comme soldat, et qui officiellement demandait entretien à l'émir de Kaboul, devait en fait se renseigner sur l'histoire du diamant perdu. James Patrick Murray regagna donc le lieu qui l'avait vu naître, l'île d'Aran, un sourire terrible sur les lèvres. Il ne retourna jamais aux Indes.

« Il consigna son secret dans un manuscrit écrit en gaélique qui se transmet de père en fils. Je l'ai lu étant enfant. Un incendie l'a détruit depuis, mais ces pages se sont inscrites au fer rouge dans ma mémoire. Voilà une des raisons qui m'attirèrent au Yaghestan : une vieille vengeance à accomplir, des marques de fouet qui ne sont pas refermées. »

Ali resta un moment silencieux. Ses mâchoires claquèrent et il dit d'une voix basse :

« Ton ancêtre avait la rancune tenace du loup des steppes. Moi, j'aurais dégainé mon tulwar et je les aurais tous tués, ces *Inglee* ! Mais cela n'explique pas tout. Tu connaissais cette histoire, ces renseignements, depuis que tu es en Afghanistan, et cela fait trois hivers que ton nom est célèbre parmi les Pashtouns du Kohistan. Pourquoi n'être venu ici, à la recherche de la pierre, que si longtemps après ?

— Tu l'as dit, Ali, mon ancêtre avait la rancune tenace. Moi aussi. Cependant je ne suis pas venu seulement pour cette gemme. À présent même, c'est la curiosité qui m'attire. J'ai envie de voir les reflets de ce diamant que mon aïeul a décrit avec tant d'émerveillement et de dégoût. Et puis les affaires de cour de l'émir à Kaboul me pesaient. Il me fallait changer d'air, chevaucher... Je me suis souvenu de cette vieille histoire, et Yar et moi sommes entrés en pays Yousofzaï. Tu connais le reste. »

Ils descendirent jusqu'au gué submergé, serpentant avec la piste selon un dénivelé inégal. Terreux et friable, le chemin n'était pas plus large que la paume d'une main. Nombreux étaient les effondrements sur cette portion accidentée, plus encore qu'auparavant : rocs en équilibre instable, coulées de gravillons, éboulements du soubassement se multiplièrent. Les dix hommes arrivèrent pourtant saufs sur la berge du ruisseau.

« Vous n'êtes guère soigneux, vous autres Yousofzaï. Le prochain orage arrachera ce pan de chemin de la falaise et le précipitera irrémédiablement dans la rivière.

— Qu'il l'emporte ! » grogna un guerrier à côté de Murray, car Ali ne répondait pas : toute son attention était concentrée sur les alentours, cherchant à proximité du gué une cachette adéquate pour un diamant. « Il y a des années que nul cavalier ou marchand n'a voyagé par la Route des Spectres.

— Pourquoi ? Le défilé et la rivière mènent à la passe de Khaïber, et de là aux plaines de l'Inde. C'est folie de l'abandonner aux éléments déchaînés. »

Le grondement du courant brisé par les rochers invisibles du gué résonnait entre les falaises. Un instant, seul ce bruit emplît l'espace immobile – comme les crêtes boueuses des tourbillons montaient et retombaient furieusement –, puis le guerrier parla enfin. Il se nommait Attuhollah et sa voix était maussade.

« La Route des Spectres n'a jamais été empruntée. Elle est trop sombre, et des légendes courent... qu'il n'est pas bon de répéter, même si la nuit est encore loin.

— Des hommes ont disparu ici, marmonna le khan que son examen des environs avait déçu. Une fois le soleil voilé par les sommets, l'ombre s'épaissit de manière étonnante.

Aucun Yousofzaï n'y entrerait alors, mais aucun Afridi ne s'y risquerait, même de jour ! Eux aussi connaissent cette passe. Elle a sinistre réputation.

— Ils l'appellent la Passe de l'Ombre, dit Attuhollah. Un lieu maudit.

— Seuls les Yousofzaï l'inspectent parfois, ajouta Ali. Leur khan même ne recule pas pour les mener. »

Irvin Murray eut un geste de dénégation.

« Cependant, l'extermination des forces d'Aurang-Zêb eut lieu sur cette piste. Les guerriers de Kosh-Hâl Khattak n'ont pas hésité à guetter le Moghol de nuit, dissimulés dans l'ombre épaisse. Les Pashtouns d'autrefois étaient-ils plus intrépides que leurs fils ? »

Attuhollah lui jeta un regard noir.

« Kosh-Hâl était un chef d'airain. Pour lui, les tribus auraient envahi l'Enfer et chassé Shaïtan de son trône.

— Sauf les Yousofzaï, ajouta l'aventurier.

— Sa tribu et la nôtre sont ennemies depuis toujours.

— Elles le sont encore, dit Ali.

— C'est pourquoi nous ne le suivîmes pas, continua Attuhollah. Par haine tribale, et aussi parce qu'ils ignoraient ce que, nous, nous savons sur cette vallée.

— Que savez-vous que les Afridis ignorent ? »

Le guerrier baissa la voix.

« La Route de l'Ombre, tel était le nom de cette passe bien avant que l'armée d'Aurang y périsse. Ce nom est très ancien... aussi vieux que les falaises... et il signifie que, depuis toujours, quelque chose y veille, hostile aux Hommes. Les Afridis l'apprirent lors de l'embuscade contre le Moghol, et depuis trois siècles ils évitent ce lieu avec terreur. Car les guerriers d'Aurang ne sont pas tous morts du couteau des Pashtouns cette nuit-là. Quelque chose d'autre les traquait, quelque chose qui tua aussi des Afghans, silencieux et terrible entre les falaises de la passe.

— Tais-toi, ordonna Ali Khan sourdement, car les guerriers derrière lui s'agitaient. Le soleil est haut. Si Murrah cesse de discuter et se hâte, nous serons loin lorsque les rayons du soleil n'illumineront plus le fond du défilé.

— Alors guide-nous, Murrah », dit Attuhollah.

Murray secoua la tête avec obstination.

« Ce ne sont que des racontars. Mon ancêtre ne vit rien d'autre entre ces pentes que des guerriers ivres de carnage et l'éclat maléfique du diamant.

— Ton ancêtre a passé la période dangereuse – la nuit – à l'abri, au creux de la rivière, riposta Attuhollah. Peut-être eut-il de la chance, peut-être l'ombre était-elle endormie, ou repue... Qui peut savoir ?

— N'as-tu pas dit qu'il vit aussi un endroit idéal pour protéger le *Sang du Moghol* ? questionna Ali. J'ai beau regarder, je ne vois rien de semblable !

— C'est que tu ne sais pas voir, dit sentencieusement l'aventurier. Il aperçut ce lieu de l'endroit même où nous sommes, de la rive du gué, et si la montagne ne s'est pas écroulée... (Il ne termina pas et sourit à Ali.) Rassure-toi, ô Ali Khan, aigle des Yousofzaï. Tu auras encore besoin de mon aide pour découvrir le repaire secret de la gemme, cette gemme qui fera peut-être de toi le nouvel émir de Kaboul.

— Trouve-la d'abord. Ce que j'en ferai ne regarde que moi.

— Alors regarde, Ali Khan, seigneur des Yousofzaï ! » clama Murray en se dressant sur ses étrières. Il désigna du bras, à quelque trente mètres au-dessus de la rivière et deux cents pas plus avant, une masse claire accrochée à flanc de falaise. « Regarde, Ali Khan, et dis-moi si tu oseras me suivre lorsque j'irai dénicher le diamant dans ce nid à *efriit* ! »

Le chef de guerre et ses huit guerriers sursautèrent. Leurs yeux cherchèrent avidement entre les rochers un élément surnaturel, la matérialisation de leurs peurs ataviques. Ils ne distinguèrent d'abord rien, puis le doigt d'Attuhollah se pointa sur la masse claire.

« Qu'est-ce, Murrah Shah ? Par Allah le Miséricordieux, quelle est cette fantasmagorie ? Cela est apparu il y a peu sur cette pente ! Aucun récit sur la Route des Spectres ne parle d'une telle chose !

— Il s'agit d'un temple très ancien, dit l'Irlandais.

— Ce sont les Moghols qui l'ont bâti ? s'enquit Ali Khan. C'est pour cela que ton ancêtre *Inglee* y a caché le diamant ?

— Ce n'est pas un temple moghol, dit soudain un guerrier à la droite d'Attuhollah. (Son visage était jeune et intrépide, ses yeux observaient les moignons de colonnes avec intérêt, sans peur.) Mon grand-père m'en a parlé, mais je ne pensais pas qu'il existait encore. Il l'appelait le *Temple d'Iskander*, du nom d'un magicien qui parcourut ces montagnes quand le monde était jeune, alors que tous les démons n'étaient pas encore enfermés aux Enfers. Lui les pourchassa, et il les confina dans des enclos de marbre. De lourdes portes de bronze les fermaient, avec interdiction aux hommes de les franchir, et surtout de les ouvrir.

« Le magicien soumit les tribus, il soumit aussi les démons au cœur noir qui marchaient sous les étoiles. Puis il partit au-delà, vers l'Indus. Les tribus se rebellèrent ou l'oublièrent, et peut-être des démons se libérèrent... pourtant les prisons de marbre sculpté existent toujours. Celle-ci en est la preuve. »

Ali jura entre ses dents, Attuhollah pâlit. Seul Murray acquiesça. Le regard qu'il jeta sur le jeune Yousofzaï, dénommé Ottark, était empreint de surprise.

« C'est vrai. Ce temple n'est pas moghol, mais grec. Il date d'une époque infiniment plus lointaine, alors que la plaine de Kaboul était connue sous le nom de Bactriane et que les phalanges macédoniennes traversaient le monde tel un mur d'acier. Le *Temple d'Iskander*... C'est un beau nom, dit-il en regardant Ottark. Ton grand-père était un homme sage, à la mémoire longue.

— Tu savais que le temple était toujours là ? demanda le guerrier.

— James Patrick Murray l'avait vu. Il y avait reconnu un temple ionique d'époque macédonienne. De par sa description, je savais où le situer par rapport au gué, cependant j'ignorais s'il en restait assez pour qu'on en distingue les ruines d'ici.

— Il y a caché le diamant ? La voix du colosse trahissait son appréhension comme il lissait de sa large main les poils de sa barbe. Il n'a pas été broyé par le démon qui s'y cache ?

— Mon ancêtre aussi était un peu sorcier, dit l'Irlandais avec un demi-sourire. Il connaissait le secret d'une eau qui, selon les cas, éclaircit la vision ou embrume le cerveau... et n'oublie pas qu'il fit un présent de choix au "démon" ! Le *Sang du Moghol* était aussi l'œil du Dieu Sombre des jungles du Bengale. Jamais une telle offrande ne fut apportée à ce qui rôde dans cette vallée.

« Allons, Ali Khan, décide-toi ! M'accompagnes-tu, ou recules-tu si près du but et préfères-tu attendre mon retour ici, avec tes guerriers ? »

Le khan sentit peser sur lui les yeux des Yousofzaï. Ce fut la voix claire d'Ottark qui brisa le silence.

« Je suis volontaire pour accompagner Murrah Shah. Si démon il y a, nous ne serons pas trop de deux pour le mettre en fuite.

— Nous l'accompagnons tous ! beugla Ali. Les Yousofzaï ne craignent pas d'aller là où un *Inglee* a autrefois trouvé le courage d'aller et où un autre *Inglee* se propose d'entrer à nouveau ! Et puis, peut-être ce temple de païens mécréants a-t-il une sortie dérobée et en profiteras-tu pour t'éclipser avec le diamant ?

— Suis-moi et tu sauras », dit simplement l'aventurier.

5

Le Temple d'Iskander

Tel James Patrick Murray qui, deux siècles plus tôt, affamé et transi de froid, avait laissé l'empreinte de ses pas sur les marches de marbre du sanctuaire abandonné, Irvin Murray s'avança sous le péristyle. Les ombres devant lui étaient denses. Par l'architrave brisée, les rayons du soleil effleuraient le porche monumental. Ils éclairaient les gonds arrachés de deux lourds vantaux de bronze aujourd'hui disparus et qui avaient emporté avec eux une partie des pilastres d'entrée. Des têtes de Gorgone à demi effacées, grimaçantes, aux serpents furieux, fixaient de leurs yeux courroucés le petit groupe de Yousofzaï. Depuis la frise, l'effet de ces visages monstrueux était saisissant, de même que la silhouette ramassée de l'Érinye qui trônait au-dessus de l'entrée du naos. Ali vint se planter crânement à côté de l'Irlandais, mais les phalanges du colosse étaient blanches sur le pommeau du tulwar. Attuhollah et Ottark venaient ensuite, puis trois autres guerriers. Trois étaient restés auprès des chevaux, ils avaient accueilli cette mission avec soulagement.

Les yeux d'Ali Khan reflétaient des émotions contradictoires tandis qu'il suivait l'Irlandais dans ce qui, pour lui, était le repaire d'un démon hideux, maudit dans la mémoire de sa tribu depuis des générations. Dans son esprit s'affrontaient doute et cupidité, effroi et ambition. Le fusil en avant, la main sur le tulwar, il marchait à côté de Murray, aussi méfiant qu'un loup. Ottark suivait. Sur son jeune visage se lisaient l'intérêt et une certaine curiosité amusée. Accompagner Murrah Shah était une aventure en soi, le

suivre au sein des ombres du Temple d'Iskander en était une autre, tout aussi passionnante.

Enfin venaient Attuhollah et ses trois compagnons, un pas en arrière. Ils n'entraient dans le temple que contraints par la volonté implacable et les colères meurtrières d'Ali Khan. Eux aussi tenaient leurs fusils prêts ; seul Murray, dépouillé lors de sa capture du colt et du couteau khaïber, était sans arme. Pourtant il paraissait le plus à l'aise. Même Ottark ne put réprimer une hésitation devant le regard minéral des monstres mythologiques.

Sur ordre du khan, Attuhollah alluma une torche sommaire et la donna à l'Irlandais. Deux autres hommes portaient également un flambeau.

« Où allons-nous, Murrah ? dit Ali. Il fait aussi noir dans cet antre du diable que dans les fosses d'Éblis. Mais peut-être est-ce là que tu veux nous attirer ?

— C'est dans ces ombres que se dissimule le diamant. Me suive qui veut. »

L'Irlandais passa sous le porche fissuré. Une odeur de poussière et de renfermé l'assaillit, et une obscurité presque tangible. Ali cracha un ordre, aussitôt les Yousofzaï, à regret, passèrent sous l'œil exorbité de l'Érinye et rejoignirent l'aventurier. Les ombres reculèrent devant la flamme vacillante des torches, sans disparaître totalement. Elles épousèrent les formes brisées d'urnes votives, les fresques effacées sur les parois stucquées et les dalles de marbre recouvertes de gravats millénaires. Elles se concentraient dans les recoins de la petite salle d'entrée, à droite et à gauche du groupe d'hommes, mais surtout face à eux, dans l'encadrement étroit d'une seconde porte d'où les ténèbres paraissaient suinter.

« James Murray s'enfonça dans les ombres, murmura l'Irlandais qui parlait lentement. Il passa sous la seconde arche et descendit trois marches. Là il trouva ce qu'il cherchait.

— Quoi ? hoqueta Ali.

— La cachette. Elle est juste derrière cette entrée.

— Passe devant, Murrah, intima le khan en lui enfonçant le canon de son fusil entre les omoplates. Si tu m'as entraîné dans un piège, si un gouffre sans fond bée dans cette pièce, je saurai que tu as essayé de me tromper. C'est toi qui y seras précipité. »

Irvin Murray haussa les épaules. Il s'attarda un instant à admirer les fresques peintes deux mille cinq cents ans plus tôt par des artistes au service d'Alexandre le Grand. Il aperçut aussi, accroché aux solives effritées du plafond à caisson, un chevalet de peinture où pendait une toile déchirée. La scène représentée avait depuis des lustres disparu ; seule la toile subsistait, sauvée par le climat sec et l'atmosphère confinée du temple⁵⁵. Il baissa la tête et franchit l'ouverture sombre. La torche illumina d'abord trois marches courtes et usées, puis un sol uni. Les dalles de marbre avaient cédé la place au roc nu.

Le naos du temple a été taillé dans la falaise, pensa l'aventurier. Un travail colossal, à

⁵⁵. La peinture grecque antique était sur chevalet, mais les supports de bois ou de tissu ont disparu : on ne connaît plus ces œuvres, et les artistes qui les avaient réalisées, que par le texte de Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*.

moins qu'une cavité naturelle n'existât auparavant.

Il leva la main, et une silhouette noire surgit des ombres. Un bras dressé au-dessus de la tête, les yeux farouches, un casque à cimier sur des boucles abondantes, une cuirasse de mailles... L'Irlandais laissa échapper un juron, qui résonna étrangement dans l'espace clos du naos.

« Que se passe-t-il, Murrah ? » demanda Ali d'une voix assourdie. Sa face avide se colla à l'ouverture basse. « Le diamant a disparu ? »

Murray ne se retourna pas.

« Sa gardienne est toujours là. Depuis deux siècles, elle monte la garde sans faiblir, et son égide⁵⁶ est à peine couverte d'un linceul de poussière. »

Un brouhaha naquit dans la pièce voisine, jusqu'à ce qu'Ottark entre en silence et rejoigne l'Irlandais.

« Qui est-elle ? dit-il en observant la statue haute de deux mètres. La favorite d'Iskander ? »

— C'est une déesse que les Grecs adoraient autrefois. Son nom est Athéna et elle était puissante. C'est une tueuse de monstres. Elle porte sur la poitrine la tête coupée de Gorgô à la chevelure de serpents, qui pétrifiait ses ennemis du regard.

— Une tueuse de monstres, dit pensivement le jeune guerrier. Mon grand-père ne se trompait pas. Iskander a bien purifié ces montagnes, il y a laissé des gardiens pour que les hommes vivent à l'abri des griffes des démons.

— Quelles que furent ses raisons, il a élevé ici un temple à Athéna, puis il a poursuivi sa route vers l'Inde.

— Et le diamant ! » chuchota Ali Khan qui était descendu à son tour, entouré par ses guerriers jetant des regards furtifs de droite et de gauche. « Où ton ancêtre le dissimula-t-il ? »

— Il connaissait les récits sur le *Sang du Moghol*, sa sinistre réputation, il savait aussi qu'à l'origine il ornait l'œil d'un dieu sanguinaire et ancien. Aussi écrivit-il ceci, en gaélique : *“Le Sang du Moghol, l'Œil du Démon, est face à la tête de Gorgô au regard qui pétrifie. Leurs puissances s'entrechoquent et s'annihilent, le pouvoir maléfique de la gemme est sous le charme d'Athéna. Puissent les dieux, quels qu'ils soient, veiller à ce que nul ne retrouve la pierre – et surtout pas la Compagnie !”*

« Mon ancêtre avait la haine tenace, conclut l'aventurier en fixant Ali. Il ne pardonnait pas à ceux qui l'offensaient. »

Le chef yousofzaï ne l'écoutait plus. Il avait bousculé ses hommes, saisi une torche et fouillait à genoux les gravats parsemant le naos.

⁵⁶. *Égide* : dans la mythologie grecque, tête coupée de la Gorgone qui a le pouvoir de pétrifier ceux qui la regardent. C'est Athéna qui porte l'égide, par exemple lors de la lutte des dieux de l'Olympe contre les Géants.

« Que va-t-il arriver si Ali Khan retire la pierre de la cache où l'a déposée l'*Inglee* ? » chuchota Attuhollah, et les autres guerriers acquiescèrent avec gravité. Ils suivaient les recherches fébriles du colosse avec un mélange de peur et de dégoût. « Le charme de la déesse ne va-t-il pas être brisé, et le démon libéré ? »

— Le seul démon entre ces murs est celui qui habite l'esprit de votre chef. Il a nom Ambition et mènera votre tribu à sa perte.

— Sa cupidité nous met en grand danger, dit soudain Abin, le guerrier qu'Ali avait frappé au bord du ravin. Lorsque la gemme aura été déplacée, le démon surgira et nous dévorera !

— Où est la pierre, Murrah Shah ! » Ali se relevait, les yeux fous, le visage couvert de poussière. « Par Éblis, je vais t'arracher le cœur ! »

Il brandit son tulwar et approcha à pas lents.

« Réponds, Murrah Shah, ou je t'ouvre la poitrine. Rien cette fois ne te sauvera. »

Irvin Murray passa une main lasse dans ses cheveux.

« Tu ne sais pas regarder, ô Ali Khan. Je le répète, car cela est vrai. Tu cherches là où il ne faut pas. James Patrick Murray a écrit : "*face à la tête de Gorgô*"...

— C'est là que j'ai fouillé ! beugla le Yousofzaï exaspéré.

— Tu as fouillé au pied de la déesse, non à hauteur de sa poitrine. L'aventurier se haussa sur la pointe de ses bottes de cuir et frôla de la main le roc nu, face à la statue. Ses yeux ne quittaient pas le colosse. Face à Gorgô : en apparence, il n'y a que le roc ; en fait, vois ! Mes doigts s'enfoncent dans une anfractuosité qui descend de la voûte... du sable a servi à combler le trou.

— *Écarte-toi !* aboya le chef de guerre. C'est moi qui dégagerais la pierre ! Nul autre que moi ne s'en emparera ! »

Il poussa violemment l'Irlandais. Son visage était à hauteur de la fissure qu'explorait Murray. Il y engagea la pointe du tulwar, des débris tombèrent. Puis ses doigts se frayèrent un passage dans la boue séchée.

« Ah ! Je sens une surface lisse et dure... *Wallah !* »

Une iridescence écarlate éclaboussa son visage déformé par la cupidité. Un trait de lumière sanglant jaillit de sa main comme il levait bien haut la gemme dans la lueur des torches.

« Par Allah le Grand ! *Aï ! Aï !* Béni soit ce jour ! Les hommes ont retrouvé le talisman des Moghols, le diamant taché de sang ! *Wallah !* Bientôt je serai empereur à Kaboul, les tribus se prosterneront devant ma loi !

« Allons, vous autres ! clama-t-il en se tournant vers ses hommes. Réjouissez-vous ! Je serai bientôt l'égal du Vice-Roi *Inglee*, nous mènerons des armées contre Iraniens et Russes – et *Inglee* », répéta-t-il en dévisageant Murray.

Attuhollah et les quatre Yousofzaï s'agitaient, mal à l'aise. La lueur écarlate qui baignait la scène, Ali Khan aux yeux fous, la silhouette immobile de Murray, le profil impassible de la statue et les traits grimaçants de Gorgô... c'était beaucoup pour leurs

esprits superstitieux, nourris au lait des légendes pashtounes.

« Quittons ce lieu, ô Ali Khan, supplia Attuhollah. Ne défions pas davantage les forces qui hantent ce lieu maléfique.

— Tu as raison, opina Ali. Mais à présent que le diamant est en ma possession, l'*Inglee* ne nous est plus d'aucune utilité.

— Tu as juré sur le Prophète ! s'exclama Ottark horrifié. Tu as juré sur ton âme et sur Muhammad, qu'Il soit trois fois béni !

— Le parjure est maudit, cracha Abin.

— Obéissez, chiens ! glapit le colosse, et tous, y compris Ottark, blêmirent. Tuez cet infidèle ou je vous étrie avant de le tuer ! »

Les hommes hésitèrent. Ils levèrent leurs fusils. L'Irlandais les observait, les bras croisés, l'air songeur. Ils hésitèrent encore, et la voix d'Ali leur intima à nouveau l'ordre de tirer.

Alors survint ce qui rendit les guerriers yousofzaï presque fous de terreur.

Irvin Murray était debout au pied de la statue d'Athéna. Il regardait les hommes qui s'apprêtaient à le mitrailler à bout portant, et rien dans son esprit ne lui laissait un espoir. Ses adversaires étaient trop nombreux. Malgré les paroles propres à semer la discorde, Ali Khan tenait toujours les guerriers yousofzaï par la peur. L'Irlandais avait voulu gagner du temps dans la Tour d'Aurang. Il y était parvenu, contre toute probabilité il avait même découvert le joyau maudit là où son ancêtre l'avait dissimulé, mais il n'avait pu ni retourner le groupe contre le khan, ni lui échapper. À présent, le jeu prenait fin dans les ombres du sanctuaire ruiné. Le visage d'Ali flamboyait sinistrement dans la lumière incertaine.

Les hommes pointèrent leurs fusils. L'aventurier nota que seul Ottark ne bougeait pas – puis un craquement déchira le silence. Un souffle fétide et froid balaya le naos, provenant de derrière Murray : un frisson involontaire l'envahit. Alors les hommes hurlèrent et lâchèrent les fusils, leurs bouches se tordirent, une peur immonde envahit leurs traits et ils vacillèrent, frappés de stupeur.

Ils fixaient un point situé à la droite du piédestal de la statue, derrière l'épaule de l'Irlandais. Ce dernier se retourna. Ce qu'il vit flétrit son âme.

La paroi du naos creusé dans le granit de la falaise s'était effacée. À la place, la gueule sombre d'un passage méphitique, dont seuls les bords fissurés étaient visibles... Des ondes de noirceur et de gel en émanaient, vomies par quels enfers souterrains, Allah même l'ignorait ! des ondes qui *déchiraient* la falaise et la forçaient à s'ouvrir, livrant à la dérisoire flamme des torches fichées dans le mur la vision de *ce* qui s'extirpait avec lenteur des ténèbres minérales, montant de la nuit comme un cauchemar à l'esprit d'un dormeur.

« Par les Prophètes d'Allah le Bienheureux ! bégaya Attuhollah. Quel démon as-tu

libéré ? L'enfer vient de s'ouvrir et Shaïtan monte à notre rencontre !

— Sorcellerie ! cria Ali, le visage blafard. C'est ce chien d'*Inglee* qui nous joue un de ses tours maudits ! *Aï !* Abattez-le, et la chimère qu'il a suscitée se disloquera comme rosée au soleil !

— Crois-tu, Ali Khan ! grinça Abin. Moi, je crois que c'est ta folie et ton avidité qui ont libéré la mort sur cette vallée !

— Tu avais juré sur Muhammad, murmura Ottark en observant la chose qui occupait l'espace entier du conduit et qui, pour l'heure, était immobile. Tu as blasphémé...

— Et la mort punit le blasphème ! » hurla Abin.

Il dégaina son yatagan et se précipita sur Ali. Bien que désarmé, ce dernier retrouva aussitôt les réflexes qui avaient fait de lui le khan des Yousofzaï. Beuglant tel un taureau furieux, il para le coup qui visait sa tête et, aidé par sa force gigantesque, écarta le sabre et frappa du tulwar. Son adversaire hoqueta, surpris de n'avoir pu assouvir sa haine, et se recroquevilla sur le sol au pied d'Athéna, la poitrine déchiquetée.

Murray, qui n'avait pas quitté des yeux la fantastique apparition, crut discerner en son sein un frémissement infect, comme si le sang répandu, comme si la vie volée par l'acier et par la haine alimentaient la hideuse puissance qui attendait ainsi, sur le seuil, que les hommes se déchirent et que leurs âmes agonisantes gémissent dans ses griffes.

« Y en a-t-il d'autres qui veulent tenter leur chance ! » écuma Ali Khan, le tulwar sanglant dans une main, la gemme dans l'autre. « Qui ose désobéir ? Qui veut suivre Abin dans la mort ?

— Ô Ali Khan, sortons d'ici tant que le démon qui garde ce lieu nous en laisse la possibilité, gémit Attuhollah, et les trois Yousofzaï acquiescèrent. Fuyons, nous tuons Murrah Shah au-dehors, en sécurité !

— Tu as la gemme, renchérit un guerrier. Partons, nous tuons l'*Inglee* sur le parvis de ce temple hanté ! »

Ali Khan se retourna, contemplant Murray et la chose qui lui faisait face. La fureur diminua dans son esprit et il ouvrit la bouche pour parler, lorsqu'une cavalcade l'avertit qu'Attuhollah et ses compagnons profitaient de son inattention pour fuir. Ottark seul demeurerait, à quelques mètres de l'Irlandais.

Un mugissement monstrueux vibra soudain dans le naos. La chose bougeait enfin. Elle s'élança avec une rapidité infinie. Ignorant Murray, Ottark et Ali, elle se précipita sur les trois Yousofzaï qui franchissaient déjà la porte vers la salle principale et les rattrapa en un clin d'œil. Les malheureux firent face, mais la chose prit forme alors – d'ombre indistincte, elle devint créature tangible – et les hommes hurlèrent lorsqu'ils virent l'abomination qui se jetait sur eux !

...Salomon avait pourchassé ses semblables, il *les* avait éradiqués des déserts de Syrie où Assyriens et Babyloniens avant lui les avaient adorés. Alexandre avait traqué ceux qui

avaient échappé aux héros des Anciens Temps et au feu d'Ahura, il avait traversé les montagnes et franchi les ravins, et avec lui venait une armée innombrable et des savants qui connaissaient *leur* essence et savaient les combattre.

À maintes reprises, de lourds vantaux de bronze furent fermés sur des prisons de marbre. Dans chacune, un Tueur de Monstre montait la garde. Pélée, Thésée, Héraclès le plus craint de tous, mais aussi Apollon et Athéna au Gorgônéion et bien d'autres encore, s'étaient dressés dans des naos poussiéreux, façonnés dans le roc afin de ne craindre ni tremblements de terre, ni usure du temps, des naos que les hommes ne devaient jamais revoir et que la lumière du jour ou la clarté trompeuse de la lune ne devaient jamais éclabousser. Nombre de démons, enfermés et réduits à l'impuissance, s'étaient effilochés et avaient disparu au cours des ères, et avec eux un peu de l'horreur des premiers âges. Mais les plus mauvais, les plus noirs, avaient survécu aux époques d'oubli, de faim et de silence. Certains, par hasard ou par imprudence, avaient retrouvé le chemin du monde.

Autrefois, dans les ziggourats et sur les autels de gneiss, *ils* avaient reçu en offrande des vies d'hommes et de femmes. Dans les jours nouveaux, ils se mirent en chasse, rôdant du crépuscule à l'aurore et donnant naissance à des récits que la peur et l'ignorance déformaient toujours un peu plus. Car celui qui contemplait le visage de l'horreur, celui-là ne vivait jamais assez pour le décrire.

Attuhollah et ses deux compagnons virent l'horreur, leurs yeux s'écarquillèrent d'effroi. Cependant, mus par la volonté de combattre chevillée au corps de tout Afghan, ils brandirent leurs lames et armèrent leurs fusils.

L'entité surgie des profondeurs de la falaise était à peine plus grande qu'un cheval. Noir, son cuir semé de myriades d'étincelles était couvert de rides et agité de convulsions. Elles bosselaient son corps impossible. La chose se déplaçait sur des membres courts, laissant dans son sillage le tracé argenté d'une gigantesque limace. L'appendice informe qui faisait office de tête était parcouru de lucioles écarlates. Et dans cette masse noire en mouvement, des moignons de membres, des organes à peine formés, des esquisses de pattes apparaissaient et disparaissaient perpétuellement, transformaient l'appendice de tête en mufle bestial de démon ou en bec vicieux, pourvu de crocs venimeux ou d'yeux arachnéens en grappe, d'un dard caudal dressé ou des griffes meurtrières d'un tigre.

Un cauchemar ! Tel est le mot qui vint à l'esprit de l'aventurier comme il observait la chose le frôler sans bruit et changer d'aspect selon un rythme chaotique. Un cauchemar tressé par les peurs immémoriales de l'Humanité, aussi vieux que le premier singe qui marcha dans les jungles infestées de prédateurs. La noire matérialisation des terreurs ataviques de l'Homme, héritées de sa lente ascension vers la lumière, forgées par des éons de vertigineuse peur, dans les nuits sans lune où le tigre-sabre feulait, sous les pierres où attendait le scorpion, dans les branches où sifflait le serpent... Un être ectoplasmique qui incarnait l'horreur mortelle, éternelle, immuable, aussi ancienne que le cerveau du primate, imprimée dans ses gènes, inhérente à sa chair.

Un fusil cracha du plomb brûlant. La balle s'enfonça avec un bruit de succion dans le corps de l'entité. Le tulwar d'Attuhollah s'abaissa, la lame déchira le cuir noir avec la facilité de la soie rompue par une épingle. Le troisième Yousofzaï frappa aussi, en direction de la tête. Mais le yatagan ne toucha pas la chose : l'appendice se déroba devant

l'acier, il se partagea en deux et se referma sur le bras du guerrier telles les mâchoires d'un caïman. L'homme hurla et s'écroula en caquetant. Attuhollah et son compagnon reculèrent d'effroi. À la place du bras, il n'y avait plus qu'un amas de chair déchiquetée et fumant, qu'un acide inconnu continuait à ronger alors même que le guerrier était mort.

Mus par l'énergie du désespoir, les deux hommes frappèrent à nouveau, s'efforçant d'éviter le contact avec la créature. Ils ne pouvaient prévoir cependant les membres qui surgissaient soudain de la masse pour les balayer, ils ne pouvaient anticiper sur le point à atteindre ni l'organe à viser. Ils ne pouvaient que combattre et attendre la seconde où leur chair grésillerait et où le monstre dévorerait leur vie.

Attuhollah fut le second à mourir. Il reculait pour échapper à un tentacule difforme lorsque ses pieds furent fauchés par un membre inférieur issu brusquement du magma monstrueux. Avant qu'il ne puisse se redresser, un appendice caudal terminé par une pointe étincelante le cloua sur le sol du naos, à la manière d'un scorpion foudroyant un vulgaire insecte. L'homme ne cria pas. Son corps fut agité de soubresauts. Lorsque le dard se retira, un trou fumant traversait sa poitrine de part en part.

Le troisième Yousofzaï avait déchargé son fusil sans succès. Debout sur la deuxième marche du naos, il fit volte-face et franchit d'un bond la porte basse menant à la première pièce. Murray entendit ses bottes faire deux pas sur les dalles de marbre, puis un appendice se détacha de la chose et se glissa à sa suite par l'ouverture. Les pas cessèrent, un gargouillis résonna dans le silence. Le tentacule revint en sinuant et disparut dans le cuir du monstre. Il laissa tomber dans le naos un sanglant présent : la tête du guerrier yousofzaï.

Ali, Ottark et Murray étaient restés pétrifiés durant le temps du combat, une dizaine de secondes à peine. Lorsque la chose se retourna, ils étaient toujours immobiles, l'Irlandais et Ottark côte à côte près de la base de la statue, Ali Khan au milieu de la salle.

Le chef yousofzaï regardait stupidement les corps d'Attuhollah et de l'autre guerrier. Entre les doigts de sa main gauche filtrait la lumière écarlate du diamant. Il sembla à Murray que celle-ci augmentait d'intensité.

« L'œil du Dieu Sombre », chuchota-t-il, et ces mots résonnèrent dans la chambre sacrée où flottaient des nuages de poudre chaude. « L'Œil maléfique se repaît de ce carnage.

— Nous sommes morts, dit Ottark en observant la masse brumeuse du démon. Ali a libéré une puissance trop formidable pour espérer la détruire par l'acier ou le plomb. Que ne sommes-nous restés en dehors de ce temple ! Iskander et les mages d'autrefois savaient combattre de tels fléaux. Hélas, il n'est plus d'hommes assez sages aujourd'hui pour enfermer à nouveau cette horreur ! Une ère de massacres s'ouvre pour ma tribu, et je pleure les femmes et les enfants qui vont périr par notre stupidité.

— Tant que nous vivons, rien n'est assuré, ni la défaite, ni la victoire », riposta l'Irlandais en cherchant une arme autour de lui.

Ottark lui tendit son propre tulwar et tira la culasse de son fusil.

« Que pouvons-nous de plus que n'ont tenté nos compagnons ? »

Ali Khan s'agita alors. Il parut émerger de la torpeur où la ruine de ses trois guerriers

l'avait plongé.

« Je ne crains pas ce monstre, dit-il, et le visage qu'il tourna vers Ottark et Murray était triomphant. Je tiens le *Sang du Moghol*, et cette gemme a emprisonné le démon pendant deux siècles. *Vous deux*, il vous tuera, ricana-t-il abjectement, mais il ne peut rien contre moi. La lumière de la gemme est magique, elle me protégera comme je gravirai cet escalier et vous abandonnerai dans les ténèbres en compagnie de cette goule affamée.

— Chien ! cracha Ottark. Comment peux-tu abandonner deux hommes à cette chose immonde ? N'as-tu pas conscience que cette horreur est mortelle pour l'Humanité ? Contrains le démon à regagner sa tanière, remets le diamant dans sa cache et quittons ce lieu maudit. »

Le colosse éclata de rire.

« Laisser le diamant ? *Aï*, Ottark, la peur de mourir obscurcit ton esprit ! Quatre hommes sont déjà morts – paix à leur âme, même celle de ce chacal d'Abin –, deux vont bientôt les suivre, tout cela pour conquérir la gemme, et tu voudrais que je la dépose ? Depuis trois siècles, des guerriers par dizaines sont tombés pour elle. Moi, je la tiens dans ma main, et tu voudrais que je la relâche ! Elle fera de moi un homme craint et puissant, l'émir de Kaboul, le maître du Pachtounistan... Comment peux-tu croire que, pour sauver vos misérables vies, je l'abandonnerai ?

— Dépose-la, Ali, dit l'aventurier. Sinon la chose sortira de ce temple, elle suivra tes traces sur la piste et trouvera ta vallée. Ton village ne sera plus que désolation si cette horreur s'abat sur lui. »

Ali Khan brandit le tulwar souillé par le sang d'Abin et ulula de joie.

« Je n'ai que faire de ces lâches et de leurs épouses aux seins flasques d'avoir nourri trop de pleutres ! Sitôt sorti d'ici, je chevaucherai vers la passe de Khaïber, laissant loin derrière moi la Route des Spectres et la Tour d'Aurang. Avec le diamant, je me taillerai un empire dans les montagnes, puis je fondrai sur Kaboul. Les rues du bazar ruisselleront d'or sous mes pieds ! *Allaho Akhbar !* Que Dieu vous garde, mes frères – Dieu, ou Shaïtan ! »

Il éclata d'un rire fou et Ottark leva son fusil comme le colosse se détournait pour avancer vers la chose. D'un geste vif, Irvin Murray abaissa le canon.

« Laisse-le. Le pouvoir de ce diamant n'est pas celui qu'il croit. L'ambition l'aveugle. »

Ottark laissa tomber son bras.

« *Parwanist*, Murrah. Tu parles, j'obéis. Fasse Allah le Miséricordieux que tu ne te trompes pas, sinon ce chien fuira et mon village sera la proie du démon. »

L'Irlandais ne répondit pas. Il suivait la scène fantastique qui se déroulait devant lui, la respiration haletante, la sueur perlant sur son front. Ali Khan marchait sur la créature immobile devant l'antichambre. Depuis la création du monde, rares avaient été les hommes à oser l'affronter. Mais le colosse avait l'esprit en feu, il voyait défiler des visions de palais ciselés dans le jade et d'armées paradant sous ses ordres, et des baldaquins de soie blanche, et des épouses à la peau d'albâtre, et son nom synonyme de

respect parmi les marchands d'Hérat, Samarkand ou Tachkent. Surtout il sentait, dans sa main gauche, pulser l'énergie de la gemme maudite, l'œil du Dieu Sombre, le diamant des Moghols. Bien plus que le tulwar de sa main droite, la gemme était pour lui la clé pour conquérir la puissance et devenir, de khan des Yousofzaï, l'émir d'Afghanistan. Émir d'Afghanistan ! Ces mots tonnèrent à ses oreilles lorsqu'il leva le bras gauche et entrouvrit les doigts. La lueur écarlate frappa en plein l'entité dont il n'était plus qu'à un mètre.

Dans le halo pourpre, l'appendice de tête et ses points de lumière rouge prirent une teinte plus lugubre encore. L'entité ne bougea pas. Ali Khan posa le pied sur la première marche de l'escalier – la chose était tapie sur les degrés supérieurs – et approcha encore le *Sang du Moghol* de la tête du monstre.

« Il va réussir, Murrah, gémit Ottark en étreignant son fusil. Il va sortir. C'en sera fait de nous et du village !

— Il a du courage, admit l'Irlandais. Il marche droit vers la mort.

— Crois-tu ? Moi, je crois que ce chien a perdu la raison et qu'il va passer, méprisé par le démon !

— *Écarte-toi !* clama Ali d'une voix tonitruante. *Écarte-toi et laisse place au maître du Sang du Moghol !* »

La chose parut céder. Le halo du diamant pénétrait sa substance et disloquait son énergie. L'appendice se brouilla et retrouva la forme brumeuse que l'entité avait revêtue lorsqu'elle avait surgi de la fissure.

« Le diamant maudit est plus puissant que la créature ! dit Ottark. Par Allah, il la disperse !

— Obéis à ton maître et écarte-toi ! cria à nouveau Ali en réduisant encore la distance avec le démon.

— L'œil du Dieu Sombre est puissant, admit Murray qui se mit à douter. Pourtant, ce n'est pas lui qui tint en respect l'hôte de cette vallée pendant deux siècles.

— Et qui alors ? » demanda Ottark.

L'aventurier n'eut pas le temps de répondre. Ali Khan avait atteint la seconde marche, il n'était plus qu'à un mètre de l'antichambre, et la masse entière du monstre tremblait et s'effiloçait.

Le khan aurait peut-être franchi l'obstacle, la créature aurait peut-être cédé devant l'intensité du regard du Dieu Sombre, mais le Yousofzaï ne put résister à l'envie de contempler une dernière fois Irvin Murray et son compagnon. Il tourna vers eux sa face grimaçante, les désigna de sa barbe noire et rit.

« Ce temple de mécréants sera votre tombeau à tous deux. À toi, Ottark, qui refusa de m'obéir, et à toi Murrah Shah, qui te dressa une fois de trop sur mon chemin. Vois, j'ai le diamant entre les doigts, et je tiens ma promesse : je te libère, Murrah Shah, et je libère aussi Yar Khattak. Hélas, toi tu vas mourir ici, et hélas pour Yar, je ne retourne pas à la Tour d'Aurang ! »

Il éclata encore de rire. À cet instant, sa main gauche, dont la paume faisait face au

monstre, se rétracta nerveusement. Le halo s'éteignit aussitôt et le démon en profita. Sa substance se reforma, un mince tentacule jaillit de sa tête et s'enroula autour de la main gauche du colosse.

Le rire d'Ali se mua en un hurlement de douleur. Il bascula de l'escalier, serrant de sa main droite le moignon qui lui restait : car sa main gauche gisait sur la première marche, sectionnée au poignet par la griffe du démon ! Le *Sang du Moghol* y était emprisonné, invisible entre les doigts fermés.

« *Maudit !* bava le colosse en se relevant d'un bond. Je sens ton venin courir dans mes veines et calciner ma chair. Je vais mourir, mais tu disparaîtras avec moi, avec Ali Khan Yousofzaï, qui aurait pu devenir émir du Pachtounistan si... *Aarh !* »

Il eut un soubresaut et se rua vers la main coupée. Il voulut écarter les doigts – ses propres doigts – serrés avec cupidité autour du diamant. La mort fondit sur lui sous forme de quatre griffes noires qui le transpercèrent et le laissèrent pantelant sur les marches de granit. En un effort surhumain, il cracha vers l'ombre qui l'avait dévoré, puis sa tête retomba.

« Ali est mort, tué par son ambition, soliloqua l'aventurier. Il n'a pu dégager le diamant de ses doigts, car rien au monde ne l'aurait arrêté dans son désir de posséder cette gemme maudite.

— Il est mort en ayant raison : l'œil du Dieu Sombre est plus puissant que ce démon.

— Il l'est peut-être, mais nous n'en saurons rien, car il est à présent hors de notre atteinte. »

La créature ondoyait en effet vers les ultimes survivants du groupe qui avait violé sa tanière. Plus que jamais, elle paraissait indestructible, insensible aux armes des hommes.

« Ali n'a fait que nous précéder sur la route d'Azraël, dit Ottark en reculant et en pointant son fusil. Il ne nous reste rien d'autre à faire qu'à nous battre sans espoir et à mourir sans chance de vaincre. Tâche de fuir, Murrah Shah, cours prévenir la vallée qu'un péril sans nom la guette. Je vais essayer d'occuper cette chose assez longtemps pour donner une chance à ma tribu. »

Murray secoua la tête.

« Si l'un de nous doit rester, ce n'est pas à toi de le faire. Tu es jeune et inexpérimenté pour un tel combat, mais endurant à la course. De plus, tu connais ce pays, tu es Yousofzaï, et les tiens croiront tes paroles alors qu'ils douteront des miennes et soupçonneront un mensonge.

« Contourne la statue et dirige-toi vers la sortie en longeant la paroi, sans jamais quitter l'entité de vue. Dès que tu auras franchi la porte, hâte-toi et ne te retourne pas. En échange, libère Yar : c'est tout ce que je te demande ! »

Ottark acquiesça. Il savait que les arguments de Murray étaient exacts, que les siens l'écouteraient, lui et non l'aventurier. Aussi recula-t-il derrière le piédestal et murmura-t-il :

« Confiance, Murrah. Je cours prévenir mes compagnons qui gardent les chevaux et je reviens.

— Tu ne trouveras que la mort. Sors d'ici et emmène tes camarades, si tant est qu'ils n'aient pas détalé au premier coup de feu. »

Ottark dit encore quelque chose, mais l'Irlandais ne l'entendit pas. La créature venait sur lui, et il lui fallait éviter ses assauts tout en attirant son attention le plus longtemps possible. Or, Attuhollah et ses deux compagnons n'avaient tenu que dix secondes devant ce fléau imprévisible !

Un tentacule se détacha de la masse. Irvin Murray se baissa pour le laisser passer, puis se releva et le tulwar siffla. Une longueur de trois pieds de chair noire tomba sur le sol, mais déjà deux autres membres se formaient sur le corps du monstre. L'aventurier céda rapidement du terrain. L'extrémité d'une griffe noire racla le piédestal de la statue tandis que l'autre visait les pieds de l'Irlandais. Il l'évita d'un saut qui le porta derrière le socle massif, mais la chose le serrait de près. Alors que l'aventurier tâchait d'échapper au tentacule qui frôlait le sol, il aperçut du coin de l'œil une masse sombre qui visait sa tête. Il se courba en deux, coupant net de sa lame le membre inférieur, tandis que le dard caudal manquait sa poitrine d'un pouce.

Acculé contre un mur, il vit la surface de la chose se couvrir de bourgeons grossiers. Par grappes de deux ou trois, des griffes noires piquetées d'étincelles s'en détachèrent alors, cherchant à le clouer à la paroi.

Le Gael parvint à éviter le premier assaut en taillant avec fureur, et pas un des tentacules ne l'atteignit. La structure de la créature, quelle qu'elle fut, lui permettait de modeler sa forme, mais les fragments de membres que tranchait le tulwar demeuraient sur le sol du naos, immobiles. L'Irlandais n'avait guère le temps d'analyser la situation. Ottark avait disparu de son champ de vision, il ignorait s'il avait pu sortir ou s'il gisait, transpercé, près de la sortie. Quatre tentacules l'encerclèrent, il n'eut d'autre ressource pour leur échapper que de bondir par-dessus la créature sur le piédestal et de se cramponner au *peplos* d'Athéna. Ses bottes suivirent le bord du socle, contournant le flanc de la déesse aussi rapidement que possible, mais le monstre le talonnait. Deux griffes déchirèrent l'air. L'une bouscula le marbre comme l'aventurier se protégeait derrière la statue, l'autre se recourba et accrocha le khalat de Murray. Déséquilibré, il chercha à se retenir à la poitrine de la déesse. La pierre rongée cassa net sous ses doigts et il partit à la renverse. Son dos heurta avec violence le sol du naos. Des étoiles palpitèrent devant ses yeux. Lorsque le voile de douleur s'estompa, les étoiles ne se dissipèrent pas. Et Irvin Murray comprit que la chose était au-dessus de lui et qu'il allait mourir.

Le monstre darda sa tête ophidienne piquetée de braises incandescentes et frappa. En un geste instinctif, l'aventurier leva la main. La tête venimeuse fondit sur elle et la percuta avec violence. Pourtant nulle douleur n'irradia dans son bras. Au contraire, la tête se rétracta : *une déchirure mortelle ornait les yeux maléfiques !*

La créature s'esquiva. Elle ne put toutefois regagner sa tanière. Son corps se désagrégea, tomba en poussière en quelques secondes comme le cuir noir se rétractait et que la vie malsaine qui boursoufflait ses flancs s'étiolait enfin. En un instant, Murray était seul dans le naos plongé dans le silence. L'ultime torche fichée dans le mur jeta ses derniers feux avant de s'éteindre. La fissure dans la falaise disparut elle aussi.

L'aventurier se remit debout et marcha vers la sortie. À la lumière diffuse filtrant depuis l'entrée du temple, il observa ce qu'il tenait dans la main, ce qui lui avait sauvé la

vie et détruit le démon millénaire... Il jura.

Dans sa paume, brisé par plus de deux mille ans d'érosion, séparé sous ses doigts de l'égide d'Athéna, gisait le Gorgônéion, la tête de Gorgô dont le regard pouvait, disent les légendes, pétrifier ses ennemis.

« Les propos d'Ottark ne sont pas une preuve. Ali Khan est mort et n'a pas ramené le *Sang du Moghol*. Ni toi ni l'Afridi ne quitterez cette vallée vivants. »

Les guerriers yousofzaï acquiescèrent avec des grognements. Irvin Murray et Ottark étaient assis face au conseil des Anciens, dans la Tour d'Aurang, devant le trône de bois qu'à l'aube du même jour Ali Khan occupait de son autorité. Mais Ali Khan était mort et les Anciens comme les guerriers yousofzaï refusaient de croire l'histoire rapportée par Ottark. Le guerrier était jeune et issu d'un clan peu influent au conseil ; quant à Murrah Shah, il n'était guère aimé. Le jeune homme se tourna vers l'Irlandais avec désespoir et secoua la tête.

L'aventurier n'avait pas parlé jusqu'alors. Il avait laissé le conseil délibérer, ainsi que le voulaient les usages. Sans lever les yeux, il dit :

« Que vous faudrait-il pour croire Ottark et nous libérer, Yar et moi, conformément à la promesse d'Ali Khan ? Visiter le temple où gît son cadavre ? »

Les visages sévères exprimèrent la peur et le refus. Seul le récit d'Ottark les avait instruits des événements – les gardes des chevaux s'étaient enfuis au premier hurlement d'épouvante. Murray avait rattrapé Ottark peu avant que ce dernier n'atteigne la vallée au crépuscule, et tous deux avaient cheminé à pied. Mais ils ne tenaient pas à vérifier de visu les assertions du guerrier.

« Que vous faut-il pour nous libérer, hommes de peu de foi ? insista l'aventurier.

— Ali Khan avait dit : “le diamant est dans ma main, vous devrez les laisser partir”, répondit un des Anciens. Ali Khan n'est pas ici, pas plus que le diamant. Nous ne sommes donc pas tenus de... »

Les mots se tarirent dans sa gorge. Irvin Murray avait fouillé d'un air maussade dans son khalat et, sans lever la tête, jeté un paquet devant le conseil.

« Ouvrez et regardez. Puisse Allah vous maudire tous ! »

Un guerrier yousofzaï s'avança et porta le paquet à l'Ancien qui avait parlé. Celui-ci défit les linges – et s'arrêta avec horreur. Il lança le paquet sur le sol et injuria Murray. Il était pâle et ses lèvres tremblaient.

« *Silence !* » rauqua l'aventurier. Il leva les yeux, et ils étaient semblables à deux braises mortelles. « Vous avez ce que vous vouliez : *la main d'Ali Khan tenant le Sang du Moghol !* Regardez-la bien, dit-il en brandissant le sinistre trophée. Cette main puissante, ces doigts capables de briser le cou d'un homme, ne sont-ils pas ceux de votre khan tant pleuré ?

— C'est la main d'Ali Khan, s'étrangla l'Ancien. Comment as-tu osé...

— Es-tu sot, vieille barbe ? Ne vois-tu pas ? N'entends-tu pas ? Ottark a relaté les événements survenus dans les ombres du temple, pourtant tu ne crois pas ! Libre à toi, mais tiens parole, chacal, ou je jure par le démon que j'ai abattu que je réduis cette vallée en cendres et disperse vos cœurs dans tout l'Hindou Kouch !

« Vous tous ici, dit-il en dévisageant les guerriers assemblés, vous me devez la vie. Car si Ali s'était enfui avec le diamant et si Ottark n'avait pu atteindre à temps la vallée, vous seriez à l'heure qu'il est en train de gémir devant le démon. Or, qui l'a détruit ? Qui vous a sauvé de la destruction, porcs que vous êtes ? Sinon moi, Irvin Murray, *El Shir*, le Tigre ! »

Les mots résonnèrent sous les voûtes de pierre. Les regards des hommes étaient fixés sur la main gauche d'Ali Khan entre les doigts desquels brillait la gemme légendaire du *Sang du Moghol*... Fixés sur les chairs et l'os du bras d'Ali Khan, rongés par une substance inconnue... et ils regardèrent Murray, l'homme qui avait promis de découvrir le diamant perdu et qui avait tenu parole, l'homme qui prétendait avoir abattu un démon et sauvé la vallée. Et les Yousofzaï frissonnèrent devant son regard fou.

« Va-t'en, souffla l'Ancien. Prends avec toi cette dépouille ignoble et la pierre maudite, emmène l'Afridi et quitte cette vallée. Ne reviens jamais. Avec toi marchent la mort et l'horreur. »

L'Irlandais tourna les talons et sortit de la salle. Ottark le guida jusqu'aux écuries, et Yar Khattak arriva bientôt, digne en dépit des ecchymoses. En silence, ils quittèrent le village et s'enfoncèrent dans le défilé. Ottark les guida jusqu'au lieu de leur capture et s'en retourna vers les siens. Murray le remercia d'une voix morne. Une fois le Yousofzaï parti, Yar Khattak s'agita sur sa selle.

« Par le Prophète trois fois béni, que s'est-il passé, Murrah Shah ? À voir ton visage, il semble que tu aies traversé l'enfer et en sois revenu, vivant mais l'âme déchiquetée. »

L'Irlandais ne dit mot, aussi l'Afridi insista-t-il.

« As-tu tué Ali Khan ? As-tu découvert la pierre ? Par Allah, réponds ou je deviens fou !

— J'ai mené Ali Khan à la pierre, en échange de notre liberté. Il a trouvé la pierre, mais un démon la gardait...

— *Wallah !* glapit le guerrier.

— ... et a tué Ali. J'ai tué le démon et suis revenu à la vallée des Yousofzaï, avec la preuve que j'avais tenu parole et qu'Ali avait la gemme.

— Mais Ali est mort..., commença Yar, désorienté.

— Le démon lui avait tranché la main à l'intérieur de laquelle se cachait le diamant. Je l'ai ramenée aux Yousofzaï, mais ces chiens ne valent pas mieux que leur khan. Ils refusent de croire tant qu'ils ne voient pas, et lorsqu'ils voient... »

Il n'acheva pas la phrase.

« Que vont-ils faire de la pierre ?

— Ils ne l’ont pas. La main d’Ali Khan et son mortel fardeau se trouvent dans ce sac, à ma selle.

— Puis-je le voir ? demanda l’Afridi. Après tout, j’ai risqué ma vie pour le découvrir.

— Moi, j’ai risqué mon âme, murmura l’Irlandais. Cette pierre est maudite, Yar. Les doigts d’Ali en voilent l’éclat. J’espère que nul homme ne posera jamais plus les yeux sur la pupille facettée du Dieu Sombre.

— Que vas-tu faire ?

— Le défilé longe, dans moins d’un *mile*, le gouffre sans fond de Balkh. Je lesterai le sac de pierre et le précipiterai dans les ténèbres liquides. Puisse nul mortel ne déranger son sommeil. »

Yar se tut un instant. Il n’avait jamais vu l’Irlandais dans un tel état. Aussi se risqua-t-il à ajouter :

« L’éclat de la pierre est donc si terrible, Murrah, qu’il a ébranlé ton âme intrépide ?

— Ce n’est pas la pierre.

— Alors c’est le démon ! rauqua l’Afridi. Par Allah, si j’avais été à tes côtés, au lieu de ces lâches de Yousofzaï...

— Ce n’est pas non plus le démon.

— Qu’est-ce alors ? Yar Khattak le fixa, désorienté.

— Les circonstances qui m’ont permis de le tuer, dit Murray en jetant un regard de biais à l’Afghan. Vois-tu, Yar, l’existence d’un démon ne t’étonne pas, et sans doute as-tu raison. Tu es né dans ces montagnes, leurs secrets font partie de ton être, aussi intimement que les légendes irlandaises appartiennent à mon âme. Pourtant Yar, jusqu’à hier je ne croyais pas en l’existence d’êtres haineux, hostiles aux Hommes, formidables...

— Et à présent tu y crois, acquiesça son compagnon.

— Comment douter ? dit Murray en secouant la tête. Le pouvoir du talisman que j’ai arraché à cette statue antique, l’effet qu’il eut sur ce démon par ailleurs invulnérable... Par tous les dieux, Yar, cela prouve que les légendes de l’Antiquité, ces récits de monstres, de massacres, d’êtres hybrides, les noms et les exploits des héros qui en purifièrent la terre, sont véridiques ! Cela prouve que les hommes d’autrefois furent aux prises avec des puissances incommensurablement hostiles, que le monde tel que nous le connaissons n’est qu’une île encerclée par des hordes grouillantes, des eaux en apparence paisibles qui en fait recèlent dans leurs profondeurs... »

Il frissonna et n’acheva pas.

« *Ia Allah !* opina l’Afghan. Tu as vu ce que le voile cache d’habitude. Mais tu es Murrah Shah, tu es revenu victorieux de ta rencontre avec ce qu’Allah, dans son immense Miséricorde, dissimule au commun des mortels. Ce sont des guerriers tels que toi qui, autrefois, furent son glaive pour exterminer les créatures de Shaïtan. Et Allah n’abandonne pas ses héros, même s’ils sont *kafirs*⁵⁷, pourvu qu’ils accomplissent la

⁵⁷. *Kafir* : en arabe, « païen, infidèle », non-musulman.

mission qu’Il leur destinait dans Sa grande sagesse. Crois-tu que tes pas ou ceux de ton ancêtre furent dirigés par hasard vers cette vallée ? La vie de tout homme est dans Sa main. Lorsque tu te seras débarrassé du fardeau qui te pèse, ton âme sera soulagée et s’élèvera vers Mohammad, et tu retrouveras la paix. Prie ton dieu, ou le mien, ou ceux qui peut-être existent depuis toujours et président à l’ordre du monde. Tu es leur glaive, ils marchent avec toi.

— Je suis las, Yar. Las de combattre, las de tuer...

— Cette vallée est une vallée de cendres. Certains la traversent en pleurant, d’autres en rampant, d’autres en chevauchant. *Parwanist*. Cette nuit, la vallée des Yousofzaï dormira en paix, grâce à toi, et demain tu auras à nouveau le goût de vivre. Pour ce soir, suis-moi, Murrah Shah. Je te raconterai comment mes ancêtres afridis – Allah les bénisse tous – dispersèrent dans cette gorge des pillards wasiris puants et sans honneur qui leur volaient trois cents chevaux de grand prix ! »

La Vallée de l'Homme mort

« Eucratide conquiert l'Inde. Comme il en revenait,
Il est assassiné sur le chemin du retour par son fils
qu'il avait associé au trône.
Celui-ci, loin de dissimuler son parricide
Et comme s'il avait tué non pas son père mais un ennemi,
Fit passer son char dans son sang
Et fit jeter le corps sans sépulture. »
Justin, *Histoire*, XLI.

1

Mourir à Kandahar

« Tu vas mourir. C'est moi qui vais te tuer. Avec cette arme. Maintenant. »

Le nez froid du mauser appuie sur ma tempe comme Babrak Gul se penche sur mon visage, un rictus dans la barbe. Autour de nous, les guerriers au turban sale éclatent de rire. Leurs fusils fument, leurs *tulwars* dégouttent du sang de mon guide : son corps immobile forme une tache claire, plus haut sur la piste. Ma monture hennit non loin, mais je ne suis pas en mesure de fuir. Aucune échappatoire ne m'est possible. Ma gorge se serre, une sueur glacée recouvre mon corps, mais je me force à l'impassibilité et plante mon regard dans les yeux bleus de mon adversaire.

J'avais déjà songé à la mort, car la vie d'officier politique sur la frontière nord-ouest implique certains risques, mais jamais comme à une potentialité *réelle*. On évite ces pensées, sauf si l'on est suicidaire... Pourtant, dans quelques minutes, tout sera terminé.

Les pensées qui me traversent l'esprit, tandis que – ultimes pulsations – mon cœur bat la chamade, sont incohérentes. Je sens l'haleine fétide de celui qui, dans un instant, va appuyer sur la gâchette, je vois ses dents gâtées. Ma vie cessera, alors que cette brute continuera à respirer ? Est-ce la peur qui monte, ou la colère ? Mourir avec dignité, c'est tout ce qui me reste. Lorsque son doigt terreux appuiera sur la détente, penserai-je à Dieu, à mes parents, à ma bien-aimée ? Ou au froid de la tombe ?

Il y a un monde entre imaginer la scène, confortablement assis dans un fauteuil, et la *vivre*, allongé dans la poussière, vos bras paralysés par une corde, le visage en sang et le corps douloureux, près de la *kala*⁵⁸ fortifiée du mollah Babrak Gul, khan des Achakzai, dans une vallée perdue des collines Khada, au sud de Kandahar. Autour, les forêts de chênes, de hêtres et de trembles bruissent dans la nuit tiède d'avril, une chouette ulule et les étoiles étincellent dans le ciel pur de l'Afghanistan ; un parfum de sauge et de thé

⁵⁸. *Kala* : « forteresse » pashtoune.

flotte dans l'air.

Après m'avoir abattu comme le chien que je suis à ses yeux, Babrak Gul ordonnera à ses hommes de jeter ma dépouille d'infidèle dans un ravin, proie des vautours et des lynx. Ainsi finira Frank Burton, officier britannique de la frontière nord-ouest, entré clandestinement en Afghanistan pour une mission de reconnaissance. Cette fois, je ne reverrai pas Quetta. Certains s'étonneront, dans les clubs de Peshawar, de mon absence prolongée, mais je serai vite oublié.

Babrak Gul penche son visage si près du mien que sa barbe drue griffe ma joue, et il répète sa question à mon oreille – pour la cinquantième fois au moins depuis le début de la nuit :

« Chien d'*Inglee*, dis-moi où est dissimulé le trésor d'Iskander, et j'abrègerai tes souffrances ! »

Répondre, pour éviter la douleur ? Ou serrer les dents, endurer et gagner du temps en espérant, contre toute logique, un ultime secours ? Mais quand on ignore la réponse à la question posée, nul espoir ne demeure. Mentir ? Le mollah n'est pas homme que l'on trompe aisément, mon corps s'en ressent au plus profond de ses os.

Je réussis à balbutier, les lèvres tuméfiées :

« Je ne sais pas de quoi tu parles. »

Sa main gauche me saisit aux cheveux et frappe mon crâne contre le sol.

« Et *cela* ? Tu l'avais dans tes fontes, chien ! »

Il brandit sous mon nez la monnaie d'or et le vase ouvragé qu'il a trouvés dans mes fontes.

« Ne me prends pas pour un imbécile, Burrah, je sais qu'il y en a d'autres ! Ce sont les Kafirs d'Iskander qui ont frappé de telles pièces et façonné de tels objets, j'en ai vu dans le bazar de Peshawar, et elles valent plus que leur poids de métal ! Zargun, ce traître de Nurzai, t'a guidé jusqu'ici. Lui a payé, et je m'occuperai des siens bientôt, mais avant de mourir il a avoué que tu cherchais un trésor pour l'emporter en *Ingleterra*. Où est-il ? »

Sa main me tire vers lui, l'orifice du mauser monte vers mon œil : la douleur est fulgurante, il va m'énucléer ! – puis il relâche la pression. Pour l'instant.

« Parle, ou... Écoute ! Je jure par Allah le Miséricordieux et Mohammad son Prophète que je te libérerai une fois l'or en ma possession ! Si tu te tais... (Il gronde, la haine déforme ses traits grossiers.) Ton corps ne sera que plaies, tu seras découpé vif, tu endureras la torture des jours entiers, et quand la folie sera proche, quand le monde ne sera que hurlements et douleurs et que tu seras devenu un infirme aveugle et répugnant, tu me diras ce que tu sais et me supplieras de te tuer !

« Alors – écoute bien, Burrah, car je le ferai ! Je ne t'achèverai pas. Non. Je te laisserai à proximité d'un fort *inglee*, pour que tes camarades te soignent et voient ce que les Afghans font à leurs ennemis. Et pour ta famille, de très longues années durant, tu seras un cauchemar vivant : ils souhaiteront ta mort tant tu leur feras horreur ! Ton visage sera une telle monstruosité que ta mère refusera de te regarder.

« Tu peux éviter cela. Parle !

— J'ignore l'emplacement de la cache », articulai-je avec effort : je sais qu'il mettra ses menaces à exécution et je ne crois pas à son serment... alors mieux vaut mourir vite. « Je ne suis pas un voleur, Khan. Ces objets sont des vestiges archéologiques. Sur la monnaie, le roi coiffé du casque à cimier est Eucratide, conquérant de l'Inde, qui a amassé un butin colossal dans la péninsule. Alors qu'il guerroyait sur l'Indus, il a perdu la Bactriane – l'Afghanistan antique –, conquise en son absence par des cavaliers nomades surgis des steppes du nord, il y a vingt-deux siècles. De rage, son fils l'a assassiné, a traîné son corps derrière son char et l'a laissé aux vautours... Jamais les Grecs n'ont reconquis la Bactriane, mais dans leur débâcle vers l'Inde, ils ont caché leurs biens dans ces collines, autour d'Alexandrie d'Arachosie : Iskandrya... aujourd'hui Kandahar. C'est à l'une de ces caches que Zargun me menait, mais il ne m'a pas montré le lieu exact où...

— Évidemment ! C'était un traître, mais il n'était pas stupide. Dis-moi dans quelle vallée il t'a mené, et je trouverai la cache. Je connais ces collines mieux que quiconque : c'est mon domaine ! Tout ce que je veux, c'est le nom de la vallée, Burrah *sahib* ; ensuite, tu seras prisonnier de ma *kala* jusqu'à mon retour, soigné, et puis libre. J'ai juré sur le Coran que je ne te tuerai pas. »

La lueur d'avidité de son regard ne me convainc pas, mais Babrak Gul Khan est un mollah, et un tel serment ne peut être ignoré. Une longue inspiration, une grande lassitude : je me décide.

« L'endroit où la rivière venue de Ma'ruf se jette dans l'Arghestan : un rocher en forme d'éperon marque l'entrée d'un étroit ravin. C'est là que Zargun m'a dit avoir trouvé ces objets, et de nombreux autres encore. Nous n'y sommes pas entrés : des guerriers nous suivaient depuis l'aube, nous...

— *Enfin !* »

Babrak Gul Khan se redresse, triomphant.

« Ce chien a parlé. Préparez les chevaux, nous partons pour la vallée de Ma'ruf. Prenez le corps de Zargun et jetez-le dans le ravin de Lura.

— Que faisons-nous de lui, seigneur ? » demande un Achakzai blond, au visage barré d'une cicatrice.

Babrak Gul éclate de rire.

« Fais ce que bon te semble, Ramaz. J'ai juré de ne pas le toucher, mais toi, tu n'as rien promis.

— Tu te parjures, Khan ! Tu as juré sur le Coran ! »

Le poing de Ramaz me fait taire ; je sens le goût du sang dans ma bouche.

« Tu es un Infidèle, ne parle pas du Livre ! »

Déjà en selle, sur un étalon fougueux au harnachement d'argent, entouré d'une dizaine de guerriers armés jusqu'aux dents, le mollah se penche vers moi.

« Rassure-toi, je punirai avec sévérité quiconque m'aura désobéi. Ainsi, on ne pourra pas dire que le khan des Achakzai s'est parjuré, même pour un *Inglee* !

— Je te tuerai, bâtard ! »

Mon exclamation de colère est payée d'un nouveau coup. Babrak Gul hausse les épaules.

« Peut-être. Après tout, une magicienne a prédit que seul un homme mort pourrait me tuer. Ce sera peut-être toi. Adieu donc. Je te verrai à mon retour, Burrah *sahib* : si Allah veut ! »

Riant toujours, le mollah part au galop, accompagné de sa suite.

Sans ménagement, Ramaz me charge sur une mule, comme un sac, un autre guerrier ramasse le corps de Zargun, et ils nous mènent jusqu'à un ravin situé à cinq cents mètres de la *kala*. Je suis jeté à terre au bord du gouffre comme le cadavre de Zargun y bascule. Écoutant les éboulis provoqués par la chute du corps, Ramaz a un ricanement.

« Ce chien Nurzai a cessé de nuire. Sa veuve est fort belle, paraît-il. Quand le mollah en aura fini avec elle, peut-être nous la cédera-t-il.

— Finissons-en déjà avec l'autre. »

Ramaz dégaine son poignard et, avec un sourire cruel, effleure du doigt sa cicatrice.

« Une balle ! (Ma voix est méconnaissable.) Je suis un soldat, accorde-moi de mourir d'une balle.

— Je ne vais pas dépenser de la poudre pour toi.

— Mon sang va jaillir et salir tes bottes. Une balle, insisté-je. Et je mourrai en lavant Babrak Gul de tout blasphème !

— Ton opinion ne compte pas : tu n'es qu'un mécréant. »

Son camarade intervient :

« Tire-lui une balle dans la tête, et partons ! Nous devons rattraper mollah Gul, ne traînons pas. »

En grognant, Ramaz sort un vieux revolver de sa ceinture, me tire vers le ravin et me suspend au-dessus du vide. L'espoir renaît : fugace, mais un espoir quand même. Je fixe le doigt crispé sur la détente, écoute sa respiration... Au moment où il appuie sur la détente, je donne un coup de talon vers l'arrière pour échapper à sa prise, mais mes pieds glissent et une douleur fulgurante traverse mon crâne. Dans les ténèbres qui suivent, je ne me sens pas tomber. Les ombres du ravin m'avalent.

2

Le renégat

« Bienvenu, camarade. Tu as la tête dure. »

J'ouvre les yeux. Les ténèbres demeurent, mais une faible clarté palpite en son sein : un briquet, tenu d'une main ferme. La flammèche éclaire un chaos de rocs et un visage énergique. Les yeux gris me jaugent tandis que les doigts de l'inconnu achèvent de panser mon front.

« La balle a ricoché sur le crâne. Tu es à demi scalpé, mais tu es vivant et l'hémorragie est stoppée : j'ai dû sacrifier une de mes chemises... Je passe sur les contusions et plaies liées aux coups et à ta chute dans le ravin : vingt mètres, mais ce buisson a amorti le choc. En fin de compte, tu es plutôt chanceux. Tu es vivant. C'est un exploit, quand on est Anglais et que l'on sort des griffes de Babrak Gul. »

Je me redresse sur un coude. L'effort est douloureux, mais je serre les dents et m'appuie sur l'épaule de mon sauveur.

« Vous parlez anglais. Qui êtes-vous ?

— Murray. Je suis Irlandais, mais j'ai appris la langue des occupants. »

Un sourire plisse ses paupières tandis que son regard conserve la dureté du métal.

« Qu'as-tu dit au mollah des Achakzai, qu'il chevauche comme si *Shaitan* était à ses trousses ? Je l'ai aperçu en passant la crête, il quittait la vallée.

— Il l'ignore encore, mais *Shaitan* est effectivement à ses trousses ! Je vais tuer ce salopard ! »

Je me relève, mes jambes tremblent, je saisis l'épaule de Murray pour ne pas m'effondrer. Au fond du ravin, les ombres sont denses, mais j'aperçois le cadavre de Zargun à quelques mètres. Un cheval piétine plus haut : sans doute celui de mon sauveur. Puis le nom me revient.

« Irvin Murray ! Vous êtes ce renégat irlandais qui vit en Afghanistan depuis plusieurs saisons. On m'a parlé de vous.

— En mal, je suppose : je n'ai pas que des amis dans l'armée des Indes.

— J'ai entendu beaucoup d'histoires, et beaucoup évoquaient votre mort avec délectation. Un homme pourtant m'a dit du bien de vous. Thomas Shaw, à Miranshah. Le Service vous connaît, Murray.

— Certains m'y connaissent, en effet. Et si tu as parlé avec Thomas, tu sais que je n'appartiens pas au Service : je ne travaille pour personne. »

J'opine. L'indépendance de l'aventurier occidental est proverbiale, tout comme sa faculté de survivre dans ce pays sauvage.

« M'aiderez-vous ?

— À te venger ? Tu es trop faible. Je vais t'aider à regagner la frontière.

— Non. Le temps presse. Babrak Gul est en route pour la vallée de Ma'ruf, il va y dérober un trésor archéologique inestimable et s'en prendre à la famille de mon guide, Zargun. Je dois...

— Zargun, le Nurzai ? (Le ton est surpris.) Je ne l'avais pas reconnu : ils l'ont défiguré... Il parlait anglais en effet, avait fouillé avec les Français à Hadda... Sa femme et son fils : enfer ! L'itinéraire pour Ma'ruf passe non loin du village de Zargun. Tel que je connais Babrak Gul, il ne va pas se déplacer pour rien !

— Rejoignons-les avant.

— Tu n'as pas de cheval, tu es blessé et désarmé.

— Je peux marcher, et vous avez sans doute une arme à me prêter. Vous êtes seul, les Achakzai sont plus de dix à entourer leur khan : je peux vous aider. »

Une nouvelle fois, le regard d'Irvin Murray me jauge. De longues secondes, j'ai l'impression de passer un examen, puis le briquet se referme et, dans l'obscurité, mon compagnon de fortune dit :

« Tu m'obéis en tout. Sinon, je te laisse là où nous serons, même si c'est au milieu d'une centaine d'Achakzai, et tu rentres en Inde par tes propres moyens.

— D'accord.

— Mâche ça. » Ses doigts me passent une substance collante, qui sent la résine. « N'avale que le jus, pas la pâte.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la sève de pavot. Cela trompe la faim et permet d'oublier la douleur. Je m'en sers dans les situations extrêmes : tu en auras besoin. En route. »

3

La vallée de la Mish

« Nous y voici : l'éperon rocheux que contourne l'Arghastan en descendant de Shinkay. Cette rivière, à gauche de l'avancée de pierre, va vers Ma'ruf. Et entre les deux, le ravin de la Mish... Tu es certain que Zargun t'a indiqué ce défilé ? On dirait un simple rétrécissement entre deux rocs. »

J'acquiesce. Je suis au bord de l'évanouissement, des ondes rouges passent en permanence devant mes yeux. La chevauchée a été un cauchemar. Dérober un cheval a été l'affaire de quelques minutes pour mon étrange compagnon. Lorsque Irvin Murray est revenu, une flamme glacée brillait dans son regard.

« Les Achakzai sont négligents. Un seul garde pour les montures du mollah ! Babrak Gul est trop sûr de lui. »

Tant que la lune ne s'était pas dégagée des pics environnants, nous avons cheminé avec prudence, dans d'épaisses forêts de conifères : forcer l'allure des chevaux dans les collines Khada aurait été suicidaire. Nous avions une heure de retard sur le groupe de Babrak Gul, mais dès que l'orbe lunaire était apparu, l'aventurier avait délaissé la piste pour un raccourci, une piste vertigineuse à flanc de rocher, entre les sapins, qui avait fait se dresser les courts poils de ma nuque ! Par chance, le brouillard douloureux dans lequel j'évoluais atténuait les sensations. La peur n'avait fait que m'effleurer de ses doigts osseux. Dans mon délire, j'avançais dans un monde d'ombres et de souffrance, mais j'avais une affaire à mener avant de m'étendre et de dormir... Babrak Gul !

« C'est bien l'entrée de la vallée, dis-je à l'Irlandais. Le lit de la Mish contourne l'éperon et passe sous ce grand chêne déraciné, posé en équilibre contre la falaise. C'est là : face au gué qui franchit l'Arghastan.

— Reste ici. Babrak Gul est un serpent, mais il n'est pas stupide. Il a dû laisser un de

ses hommes surveiller la passe. »

Murray glisse de sa selle et disparaît dans les fourrés. Je passe une main fiévreuse sur mes yeux. Mes doigts tremblent. Je tâte mon crâne. Incroyable... Je devrais être mort. Mon vêtement est poisseux de sang séché, j'ai sans doute une côte fêlée : à chaque inspiration, un fer chauffé à blanc entre dans mon poumon. Je ne devrais pas être ici. J'aurais dû écouter Murray et attendre son retour dans le ravin de Lura.

Une sensation curieuse m'envahit. À ma grande surprise, ce n'est pas de la faiblesse. Tandis que je suis là, sur le cheval dérobé à Babrak Gul, sous l'ombre festonnée de lune d'un amandier sauvage, des picotements parcourent mon corps.

Mes doigts d'abord deviennent brûlants et retrouvent leur force, puis mes membres, mon échine ; le flux monte vers mon crâne et explose dans ma conscience ! Les ondes de douleur s'effacent, d'un coup. Ma vue acquiert une acuité qu'elle n'a jamais possédée, mon ouïe devient exceptionnelle : le grattement d'un lézard vingt pas à droite, le frôlement des ailes d'une chouette au-dessus de la vallée de l'Arghastan... Cent pas plus avant, j'aperçois la silhouette de Murray se faufiler vers l'éperon rocheux. Comment il a procédé pour traverser le gué sans se trahir, je n'en ai pas la moindre idée : je ne le distingue, ramassé sur lui-même, que depuis que je suis dans cet état de sensation paradoxale.

À l'orée du ravin, il lève la tête vers l'éperon de pierre, qui le domine de dix mètres. Il a repéré le guetteur. Moi aussi. Dissimulé à l'aplomb de la falaise, l'homme a un fusil posé sur les genoux et, depuis son nid, ses yeux fouillent la vallée, tel un rapace en chasse. Peut-être a-t-il entendu Murray, ou bien le sabot de mon cheval a-t-il tinté contre une pierre : toujours est-il qu'il se lève soudain, se penche vers le pied de l'éperon et arme son fusil. L'Irlandais ne peut le voir, il est sous le tronc du chêne.

« Dès qu'il va sortir de l'ombre, l'Achakzai va le cribler de balles. »

Je me décide. Saisissant les rênes du cheval de Murray, j'éperonne ma monture, sors de l'abri des arbres et m'engage dans le cours glacé de l'Arghastan à grands renforts d'éclaboussures. Soixante pas plus loin, le guetteur m'a entendu, il se déplace, me met en joue. Un air de surprise sur le visage, il retient son souffle pour viser...

Le tulwar d'Irvin Murray étincelle sous la lune et fend le turban en deux ! L'Achakzai bascule de l'éperon et s'écrase dans le lit de la Mish, sans un cri. Je gagne le défilé et attends que l'Irlandais me rejoigne.

« Pourquoi es-tu sorti des fourrés ? s'enquiert-il comme je lui tends les rênes. »

Il caresse l'encolure de son cheval avec tendresse.

« L'Achakzai t'avait entendu. Il allait t'abattre et révéler notre présence à ses comparses. »

Murray secoue la tête. Il a une moue dubitative.

« Comment diable... »

— Il a bougé, ce qui a trahi sa position. »

Je hausse les épaules.

« Je ne suis pas inutile, après tout. »

Murray acquiesce et monte en selle. Son humeur est soudain morose : la tension sans doute, comme nous approchons du but. Je me tais moi aussi, épuisé et saisi par la beauté sauvage du paysage.

Nous chevauchons dans la pénombre du ravin boisé que dévale la Mish. Dans sa course folle depuis les sommets enneigés des collines Khada jusqu'au creux de l'Arghasan, elle ruisselle, chargée de l'humeur des glaciers et du ravinement des pluies, cascading sur son lit de galets tel un serpent écumeux. Le cours qu'elle s'est frayé dans les collines est un vrai coupe-gorge : trente mètres de rocs abrupts de part et d'autre, et un tapis d'arbustes si dense que, depuis le centre du torrent où nous maintenons les chevaux, il faut souvent nous baisser pour éviter les branches entrecroisées au-dessus de la rivière. Il n'y a pas de piste, et pas de rive. D'après Zargun, le ravin de la Mish est abandonné de tous : les bergers n'y viennent pas – à juste titre ! Cette nuit pourtant, quelqu'un nous a précédés : Babrak Gul et sa clique. La végétation a déjà repris ses droits, mais quelques branches brisées, une empreinte de sabots sur un banc de sable : cela suffit pour que l'Irlandais pousse de loin en loin un gémissement.

Zargun était entré dans ce ravin une lune plus tôt, pour échapper à des Achakzai embusqués au gué. Il cherchait un haut col pour rejoindre Ma'ruf, et c'est en explorant ce défilé qu'il avait découvert le trésor. Le ravin était un cul-de-sac : à la nuit, il avait dû rebrousser chemin et était parvenu à tromper les Achakzai, mais il n'avait pu revenir. La guerre tribale entre les Nurzai et le clan de Babrak Gul faisait rage, et l'Arghasan tenait lieu de frontière. Aussi avait-il eu l'idée de contacter un officier britannique pour l'assister dans son projet de ramener le trésor en Inde : il ne faisait confiance à aucun Pashtoun, pas même de son clan, et il espérait une belle récompense.

Le destin est une force capricieuse. Promis à la mort deux heures plus tôt, je chevauche à présent pour tuer mon assassin. Zargun, lui... J'ai vu ce que Babrak Gul et ses tueurs lui ont infligé, j'ai vu son corps abandonné sans sépulture, et je dois empêcher que les siens ne connaissent un sort identique. Quant au trésor... les Achakzai le disperseront si Babrak Gul pose ses griffes dessus ! Or, je suis certain que cette découverte éclipsera le trésor de l'Oxus, découvert en 1877 au nord de l'Afghanistan et conservé, depuis, au British Museum.

Je vais le récupérer. Et je vais tuer Babrak Gul.

La déclivité s'accroît, ma monture trébuche dans le courant, et cette fois une vague de fatigue me submerge. Le contrecoup. Je dodeline de la tête, les yeux mi-clos, lutte contre l'engourdissement de mes muscles. Autour, les falaises frangées d'arbres, les buissons parmi lesquels nous nous frayons un passage sont noyés de vapeurs montées du lit de la Mish. Irréels. Nous sommes deux fantômes dans un monde d'ombres. Le panorama bouge, les rochers changent de forme, la rivière s'élargit, son débit se renforce. Les étoiles tourbillonnent dans l'éther, des taches blanches virevoltent devant mes yeux...

Mon cheval hennit, secoue sa crinière et regimbe. La fuite a été longue et périlleuse.

Les Sakas sont de terribles pisteurs et d'excellents cavaliers, il m'a fallu de longs détours pour les perdre dans ces collines, depuis les ruines d'Alexandrie dans la plaine jusqu'à ce ravin des hauteurs. Par Zeus, et il m'a fallu un bras solide aussi ! Mon carquois est vide, mon glaive a, sur sa lame, des taches brunes. De tous les Macédoniens de Dion, moi seul suis capable de plier l'arc saka et de m'en servir, presque aussi bien que les Barbares. Trois de ces Barbares ne reverront jamais leur reine, et aucun ne lui révélera l'itinéraire de la vallée où se dresse Dion, la dernière citadelle des Macédoniens de Bactriane. Qu'Héraclès les écrase de sa massue !

Quinze ans que leurs hordes ont surpris Bactres, quinze ans qu'Eucratide est mort ! La ruine irrémédiable pour Bactres, Eucratidéa et les mille cités de Bactriane, le pillage des temples et des palais, la fuite et le désespoir des survivants, harcelés par les archers montés et les Bactriens eux-mêmes, ravis de rendre à leurs maîtres grecs la monnaie de deux siècles de domination ! Rares ont été les Iavanas, comme ils nous appellent, qui ont échappé à la mort ou à l'esclavage et qui ont pu rejoindre les passes du Caucase et, au-delà, les plaines de l'Inde, toujours soumises à nos armées.

Je hoche la tête. Depuis Taxila, sa capitale aux mille colonnes et aux jardins parfumés, le basileus⁵⁹ Ménandros contrôle l'Inde. Ses bataillons sont d'acier, ses éléphants invincibles, ses vassaux innombrables ; ses ambassadeurs parlementent avec les Sères, ses marchands échangent la soie grège contre les verres peints d'Égypte et l'ivoire indien... Mais ici, dans le Caucase, la faiblesse des principautés hellènes est grande. Les tentatives de contre-attaque, nombreuses, ont été des échecs. Hélioclès, le propre fils d'Eucratide, a bien tenté de reconquérir ses territoires, mais les anciens généraux de son père, Démétrios le Grand et Platon, ont fondé leurs propres royaumes. Ils le méprisent et refusent toute alliance, et Dion n'a pas assez de fantassins et de cavalerie lourde à opposer aux myriades d'archers sakas. Quant au basileus Ménandros, il ne veut pas disperser ses forces : garder l'Inde les nécessite toutes, il ne veut pas connaître le destin d'Eucratide, et sans doute est-il sage.

Seule Dion demeure en Bactriane, verrou commandant les pentes nord du Caucase. Tant que les Sakas ne l'ont pas découverte, ils ne peuvent entrer en Inde. Nous sommes le bouclier de Taxila.

Hélioclès Dikaïos est basileus à Dion ; moi, Mégès, suis son meilleur éclaireur.

Je retire mon casque comme j'approche de Dion : les gardes doivent me reconnaître avant de décocher leurs traits.

Au détour d'un ultime méandre de l'Arétuse, la porte fortifiée de Dion émerge des frondaisons...

« Par tous les démons de l'Hindou Kouch, si je m'attendais à ça ! »

⁵⁹. Basileus : « roi » en Grèce ancienne.

L'exclamation étouffée de Murray me tire de ma torpeur. Je secoue la tête et ouvre les yeux. Un instant, je vois, fermant le col entre les falaises infranchissables, deux puissantes tours en pierre de taille, avec des créneaux percés de meurtrières et une porte de chêne bardée de fer – puis se surimposent murs éboulés et buissons, troncs tordus et branches noueuses. Je cligne des yeux. Depuis des lustres, le rempart a été avalé par la végétation, les racines se sont immiscées dans le mortier et ont fait basculer les blocs. Cobras et rats peuplent ce chaos de pierres parmi lesquelles murmure la Mish.

Nous franchissons l'éboulis par le lit du torrent qui, à cet endroit, est profond de plusieurs mètres, et remontons sur la rive broussailleuse au-delà du col. De là, nous surplombons un vaste cirque de falaises qui luit sous la lune, miroir argenté large de trois cents pas et profond de six cents. Passé le col sur lequel s'élève le rempart, le terrain s'abaisse, pour remonter ensuite en pente douce jusqu'aux parois qui enserrent le cirque. Une épaisse forêt de chênes et de châtaigniers recouvre la cité, que traverse la Mish. Du torrent, naît une haleine d'humidité qui voile la forêt d'un tissu vaporeux.

J'écarquille les yeux. Oh oui, nous l'avons trouvée, la vallée d'Eucratide ! Le panorama est saisissant. La Mish court, rectiligne : depuis l'anfractuosité de la falaise dont elle sourd face à nous, elle est prise dans un chenal maçonné, en partie comblé par la boue et planté de roseaux, mais qui a survécu aux éons. Autour, semées dans la forêt, brillent des taches blanches, tels les os pétrifiés d'un immense cadavre : des monuments. Demeures, palais, théâtre aux sièges taillés dans la falaise, temples peut-être... Mon imagination s'enflamme. C'est une cité antique qui dort sous la lune, repaire de scorpions et de chauve-souris certes, mais avec ses colonnes, ses chapiteaux, ses statues et ses inscriptions ! Elle est morte depuis deux mille ans. Des blocs massifs, autrefois taillés et agencés avec art, aujourd'hui érodés par des siècles d'intempéries, de gel et de chaleur, gisent de part et d'autre d'une chaussée centrale avalée par les arbres. Les dalles en sont disjointes, cependant le tracé de la voie est toujours perceptible. Elle part d'une ombre accolée aux falaises, un édifice sans doute, traverse la cité et mène droit au col que franchit la Mish : depuis l'éboulis du redent d'entrée, je distingue tout du long des piliers tronqués, des murs effondrés, des pans de maçonnerie effrités, des...

La balle qui siffle à mes oreilles est bien réelle. Elle dissipe les filaments de rêve accrochés à mon cerveau.

4

Embûches dans la pénombre

Je plonge dans les buissons, Murray fait de même. Au début de notre chevauchée, il m'a confié son fusil et un long couteau ; je l'entends dégainer son colt et son tulwar. Mais je me concentre sur le tireur. *Où se cache-t-il ?*

Des voix gutturales s'interpellent dans la vallée : Babrak Gul ! Il avait laissé un second guetteur à l'entrée de la vallée et il vient aux nouvelles depuis le cœur des ruines. Sa voix bestiale me fait frissonner de haine.

« Sur quoi as-tu tiré, Lam Gush ? Encore un *djinn* ?

— Non, mollah ! »

L'Achakzai est tout près, sans doute derrière le mur couronné de lierre, dix mètres devant.

« Un cavalier, peut-être deux. Ils sont entrés ! »

Un juron, puis des bruits de course : les sbires de Babrak Gul arrivent.

Le temps presse. J'essaie de distinguer Lam Gush parmi les blocs et les troncs, mais la brume masque toute chose, rend les sons ouateux, et la tête me tourne. Fusil pointé, je tente de surprendre le guetteur – puis, à nouveau, l'extraordinaire acuité sensorielle se manifeste ! Je jubile et avale ma salive. Le goût âcre de la résine me rappelle le pavot que je mâche. Je comprends en un éclair : les phases d'extrême sensibilité sont des transes d'opiomane, suivies d'intenses périodes de dépression. Je grimace. Si, en plein combat, l'énergie de la drogue se dissipe...

Je bondis. Irvin Murray s'est faufilé dans le canal. Je perçois le bruissement que produisent ses bottes dans les eaux de la Mish. Il n'a pas été repéré, car pour tout autre que moi il n'est pas plus bruyant qu'un souffle dans la nuit. Mon ouïe détecte aussi la respiration tendue de Lam Gush. Une ancienne rue dallée me sépare du mur derrière lequel l'Achakzai est dissimulé : je m'y risque.

J'en suis encore à trois mètres lorsque sa tête paraît au-dessus du mur, fusil pointé sur ma poitrine ! Je vise au jugé et appuie sur la détente : rien. La culasse ne claque pas !

Une détonation – et c'est Lam Gush qui pivote et s'écroule ! Dressé hors du canal, colt fumant, Murray vient de l'abattre, d'une balle en pleine tête. L'Irlandais réintègre sa cachette comme des bruits de course résonnent dans les sous-bois.

C'est la seconde fois qu'il me sauve la vie, mais je n'ai pas l'heur d'y songer : des détonations fusent ! Je plonge dans les taillis, cours dans une ruelle encadrée de blocs mangés par les herbes folles et passe sous une arcade.

Une cour à péristyle. Les colonnes et les chapiteaux ioniques sont au sol, brisés, mais certains fûts demeurent intacts : ils soutiennent une terrasse fissurée. Un figuier centenaire y a poussé, suspendu dans le vide, et ses racines ont transpercé le toit jusqu'à atteindre, trois mètres plus bas, le péristyle ; elles y ont percé la mosaïque de galets bicolore pour trouver la terre nourricière. Le figuier doit avoir plusieurs siècles, vu les dimensions de sa ramure, la circonférence de son tronc et le réseau de ses racines aériennes. Je me faufile derrière leur rideau et découvre que le poids de l'arbre a fait s'écrouler le mur extérieur du péristyle. Une aubaine. Sans bruit, je me faufile par la brèche – et m'immobilise.

Autour, le piège achakzai se referme.

« J'ai vu son ombre là-dedans ! souffle une voix à droite. On va te couper la gorge !

— Ces ruines sont maudites, grogne un autre à gauche. Un instant, tu crois qu'il y a un homme de chair devant toi, l'instant d'après il s'est évaporé... Cet endroit est *dâr al-Harb*⁶⁰, et c'est ici que tu vas mourir, Nurzai.

⁶⁰. *Dâr al-Harb* : « Terre de guerre » pour les musulmans, par opposition à *dâr al-Islam*, « Terre d'Islam ».

— Babrak Gul Khan a trouvé le trésor », chuchote un troisième, et je reconnais la voix de mon ami Ramaz : lui est dans la cour que je viens de quitter. « Nous allons te régler ton compte, puis nous achèterons ta veuve ! »

— Porc de Nurzai, nous allons te saigner, et après, nous trouverons ton compagnon, celui qui a abattu Lam Gush. Aucun de vous ne ressortira de cette vallée ! »

Ces guerriers sont aguerris, ils m'ont amené où ils voulaient, ont révélé leur position juste assez pour me pousser à paniquer, et à présent ils referment leur cercle pour m'achever. Mais ils ne me tueront pas sans combat !

J'inspecte le fusil : la culasse se décoinçait, mais le déclic est si sonore que je sursaute ! Les Achakzai aussi l'ont entendu : échange de sifflements... Je m'accroupis et attends, dos au mur : mes arrières sont protégés, le fusil est en état de marche, les branches du figuier m'enveloppent d'un puits d'ombre ; autour, les sous-bois sont noyés de brume. Il y a pire comme position.

Soudain, les buissons à droite s'agitent ! Simultanément, un *cri d'horreur* éclate, suivi d'un bruit de course. Je me redresse, mais n'ai pas le temps de tirer : la silhouette s'abat avec fracas à six pas de distance, pour ne plus bouger.

Deux détonations retentissent alors : l'autre Achakzai m'a vu ! Je me baisse, le plomb siffle à un pouce de ma tête. En cet instant de péril extrême, l'état de conscience surnaturel me guide : lueur des détonations, estimation de la trajectoire des balles, frottement des bottes sur l'humus... Je tire une fois. L'homme a un hoquet et s'effondre. À son rôle, je sais qu'il est mort.

Le troisième a compris : il détalait derrière le muret. Sans doute va-t-il prévenir Babrak Gul. Puisse-t-il le faire sortir de sa tanière !

Un tremblement incoercible m'agite alors. L'accès de faiblesse me reprend... pas maintenant ! Les taches blanches reviennent devant mes yeux. Je m'appuie au muret et titube vers le cadavre de gauche. Sur la poitrine de l'Achakzai, croît une tache noire : j'ai visé juste. Avec un rictus satisfait, je rejoins le premier corps. Une sueur glacée brouille ma vue, la tête me tourne et les alentours se déforment. Pourtant, comme je me penche sur le corps inerte, un haut-le-cœur me saisit. Ce n'est pas une balle qui a tué cet homme. Quelque chose chasse ce soir dans cette vallée. Quelque chose qui a été éveillé par Babrak Gul, qui a faim et qui, pour tuer, n'a pas besoin d'arme.

L'Achakzai gît au sol, mutilé. Il lui manque un bras, comme arraché d'un coup de griffes, et son visage a été dévoré. L'être qui a fait cela n'est pas loin.

Disant ces mots, je m'écroule contre le muret ; le fusil me glisse des mains, le panorama se fond en une masse nébuleuse, et...

La nuit règne sur Dion comme je me glisse entre les redoutes qui protègent la cité. Je

n'en crois pas mes yeux : les gardes ont abandonné leur poste en laissant ouverts les lourds battants ! Trahison ? Je réajuste le casque sur ma tête, attache mon cheval à un anneau et dégaine mon glaive.

« Les Sakas ? S'ils ont pris la cité, pourquoi est-elle si calme ? »

Tout est serein. Les demeures aux toits plats, la Voie Héracléenne silencieuse, le palais aux centaines de colonnes sis sur sa butte au cœur de la vallée, le temple des Dioscures serré contre la falaise au loin... pas de rumeurs de bataille, pas d'incendie, nul cri. Mais – et mes lèvres se serrent – pas de lumière, pas de gardes, nulle trace de vie non plus. J'ai quitté Dion depuis de longs jours, peut-être le malheur est-il survenu peu après mon départ. Les Sakas... Je hausse les épaules. S'ils m'avaient guetté, une volée de flèches m'aurait déjà transpercé.

Je me faufile dans les rues et pousse au hasard la porte d'une demeure. Obscurité, silence du péristyle. J'avance en aveugle. Mon pied tâte une surface molle : un corps. Un frisson glacé descend mon échine. Je bats mon briquet et enflamme l'étope : une femme. À côté, le corps d'un homme, étendu sur le sol de mosaïque, épieu à la main. Puis deux enfants.

Un sanglot horrifié monte de ma poitrine. Ce qui les a tués a dévoré leur visage et a emporté leur bras droit.

Des corps dans les rues, des corps dans le canal de l'Arétuse, des corps sur la Voie, tous mutilés de façon identique ! J'ai l'impression d'explorer Ilion après le sac de la ville... Certains habitants ont tenté de fuir, mais ils ont été rejoints et mis en pièces – par quoi ? Ni un tigre ni un léopard des neiges. Les portiques du palais, les cours, les salles de réception sont eux aussi jonchés de débris sanglants. Comme si le prédateur s'était attardé là pour chasser et dévorer à sa guise.

Quelle bête a pu surprendre la garnison et anéantir la population ? Et où est Hélioclès ? La salle du trône est vide. Je secoue la tête, range le glaive et assure une flèche sur la corde du puissant arc saka : j'ai garni mon carquois dans l'arsenal du palais. Le carnassier a dû surgir des falaises et effectuer son carnage en pleine nuit. Les survivants ont fui, sinon ils auraient rendu hommage aux morts. Et depuis, soit la créature a regagné son royaume des montagnes, soit elle se terre quelque part dans la cité. Je songe à des Harpies surgies du ciel, à une descente de Telchines ou de Dactyles depuis leurs grottes des falaises, à un Géant échappé du Tartare, ou encore à l'un de ces monstres inconnus dont regorge ce territoire. Le contrôle de Bactres sur ces régions périphériques a toujours été lointain, les hommes de tribu y sont restés insoumis et cruels, et les démons nombreux, à arpenter les épaisses forêts du fond des vallées et les plateaux désertiques. Je me souviens d'avoir entendu, au temps où Alexandrie d'Arachosie était une cité et non ces ruines parcourues de nomades, un de ces Barbares évoquer un peuple de singes presque humains, cannibales, caché dans les collines et vivant sous la terre. Dion se situe-t-elle sur leur territoire ?

Je sursaute. Une sensation de menace imminente a alerté mon cerveau. J'ouvre les

yeux, roule sur moi-même et saisis le fusil. Au contact de la crosse, j'ose inspecter les alentours.

Mon évanouissement a été bref. Le cadavre de l'Achakzai est toujours là, la cité ensevelie par la végétation est silencieuse. Je me relève. Mes jambes me répondent, mes sens sont normaux. Les sous-bois sont comme morts, mais une détonation lointaine, suivie de plusieurs autres, m'apprennent qu'Irvin Murray a des problèmes : la voix du colt est plus grave que celle des fusils afghans, et il est en train de vider son chargeur !

Je me faufile entre les arbres et les bancs de brume, aussi discret que possible, en demeurant à l'abri des ruines à gauche de la voie. Les détonations cessent soudain, et je me demande si Irvin Murray a rencontré la créature qui hante la vallée. Je hâte le pas et débouche sur une clairière, ancienne fontaine au bassin comblé de terre : ne subsiste que la margelle, qui émerge de l'humus.

La scène qui s'offre à moi me fait trébucher en arrière. Non, Murray n'est pas aux prises avec la Mort. C'est Ramaz qui l'a croisée sur sa route.

L'Achakzai blond est debout dans la clairière, immobile, à quelques pas de la lisière sombre des arbres ; des volutes d'humidité enserrent ses bottes de cavalier. La lune l'éclabousse, silhouette grise sur le noir végétal. Il est ramassé sur lui-même, le fusil pointé, et son regard scrute les ténèbres. Il hésite, mais n'a pas peur. Le guerrier pashtoun est un vétéran, il ne craint pas le combat, et sans doute croit-il faire face à l'un des intrus qu'il traque. En souriant, il tâte sa cicatrice du doigt et fait un pas en avant...

Il se pétrifie, un grognement étonné sort de sa gorge et il appuie sur la détente, trois fois. Du couvert des buissons, légèrement sur sa droite, je vois ce qu'il distingue, dissimulé dans la futaie – et une sueur glacée recouvre mon corps.

Une ombre massive est tapie là. Colossale. Plus grande qu'un homme, deux fois plus large, une tache noire dans la nuit. Autour, le tronc des arbres est indistinct, la lumière lunaire est comme absorbée par un puits sans fond. Je distingue une bosse là où devrait se trouver la tête, mais sans doute Ramaz, plus près, voit-il d'autres détails.

L'Achakzai ne bouge plus. Il scrute son vis-à-vis, interloqué. Ses balles n'ont eu aucun effet, il se demande si ce qu'il voit n'est pas le jeu de son imagination, une illusion d'optique née de la lune sur la brume. Mais au moment où il décide d'avancer à nouveau, l'Ombre bouge. Dans la bosse supérieure, une étincelle verte s'allume, puis une autre, puis *des grappes d'autres*, tels les yeux d'une araignée géante, et toutes couvent l'homme d'un regard avide. Se peut-il que cette vallée abrite un arachnide gigantesque ? Ramaz vide son chargeur : cette fois, la panique le prend et il veut reculer, s'éloigner de la chose qui le fixe, car le plomb brûlant n'a aucun effet sur elle ! Mais alors qu'il esquisse un pas en arrière, un *chuintement* émane de l'Ombre.

Un instant, je crois reconnaître le sifflement d'une tarentule, hideusement amplifié par les dimensions de l'animal. Mais la vérité est plus sinistre encore : les sons sont *modulés*, ils forment des mots, des phrases, aux paroles incompréhensibles mais qui agissent sur mon cerveau comme sur celui de Ramaz !

Je remercie Dieu de ne pas être l'objet de l'attention de l'Ombre. Car mes membres tressaillent, mes mains s'agitent, des ondes électriques parcourent mes jambes. Je recule un peu plus, et cet effort fait naître une douleur dans tout mon corps.

Que dire de Ramaz ? L'Achakzai est au supplice ! Il gémit, supplie Allah et Mohammad, essaie d'appeler au secours, mais les mots restent dans sa gorge, aussi sûrement que si une main la serrait et l'empêchait de respirer. Le fusil tombe de ses mains, il ne peut détacher son regard des sous-bois ni reculer. Et toujours la mélodie s'élève, plus puissante de seconde en seconde, elle emplît la clairière de ses sortilèges, plane au-dessus des arbres et des ruines comme une menace surgie d'une autre ère.

Ramaz pousse un râle de désespoir : malgré lui, contre sa volonté, il *avance*. Attiré par l'Ombre comme un rat par la danse d'un cobra. Un pas, un autre, un autre encore... Il marche vers sa destruction, et rien ne peut le retenir, rien entre lui et la mort, et son âme endurcie redevient argile sous les doigts de la peur. Je suis révolté, mais moi non plus je ne peux bouger, hypnotisé par les sifflements issus des bois. Je ne voudrais pour rien au monde être à la place du guerrier et je crois qu'en dépit de ma haine envers l'Achakzai, à ce moment-là, si je pouvais, je l'abattrais d'une balle pour mettre fin à son supplice, mais je suis incapable de bouger.

Ramaz pleure comme un enfant tandis qu'il entre dans les sous-bois d'une démarche contrainte. Pendant quelques secondes, la mélodie se poursuit et j'entends des branches craquer sous les bottes de l'Achakzai. Puis le silence retombe. Ramaz *hurle*, comme jamais je n'ai entendu hurler un homme ! Son cri s'interrompt sur un gargouillis de douleur, puis des bruits immondes retentissent. Je ne sais que trop ce qui se passe, et un frisson d'horreur me parcourt. Sans quitter des yeux l'endroit où se tient la mort sifflante, je m'enfonce dans les buissons – j'ai retrouvé ma faculté de mouvement dès que le chant a cessé –, mettant une distance de plus en plus grande entre moi et l'Ombre. Mais alors que je débouche sur la voie, encore tremblant, un gloussement me parvient depuis la clairière, distante d'à peine cinquante mètres. Un sifflement retentit, et je me rends compte avec stupéfaction que *j'en comprends la signification*.

Je détaille, secoué jusqu'au tréfonds de mon être, et me précipite en trébuchant vers le lieu où la fusillade a repris. Je remonte la Voie embrumée, passe devant les colonnades du palais devenues taillis de chênes, me moque des projectiles qui ricochent sur les dalles de calcaire et dépasse trois Achakzai morts, puis bondis derrière les blocs où est dissimulé Murray. Devant nous, la bouche noire d'un temple grec s'ouvre dans la falaise. C'est là que Babrak Gul et ses hommes sont retranchés, là sans doute que se trouve le trésor, là d'où proviennent les tirs. Je m'adosse aux pierres et reprends mon souffle.

Irvin Murray fixe le pronaos effondré du temple. Son colt fume dans son poing. Je distingue une silhouette prostrée sur les courtes marches menant à l'intérieur du temple : un Achakzai. Un miaulement m'apprend que d'autres guerriers sont dissimulés à l'intérieur du temple et savent où nous nous cachons, et comme la terreur diminue dans mon esprit, je comprends que le sanctuaire est creusé dans la roche : seuls les colonnes et le fronton se trouvent à l'extérieur de la falaise. Les Grecs avaient érigé devant l'anfractuosité naturelle une façade de pierre, et avec les éons celle-ci s'est effondrée. Ne reste plus que la bouche noire de la grotte.

Sa vue me fait frissonner, elle ne me rappelle que trop celle qui vient de broyer Ramaz. Et qui a prononcé ces paroles tandis que je m'éloignais : « Inutile de fuir : tu es déjà *mort*. »

La venue du *Deimoboros*

« Il reste à Babrak Gul six guerriers. Il sera difficile de les déloger. »

Irvin Murray parle à voix basse. Il ne quitte pas des yeux le temple ruiné. À l'évidence, il ignore qu'un péril autrement plus redoutable est en train de se glisser vers nous depuis la cité abandonnée. Essoufflé, la vue brouillée, j'ouvre les lèvres pour lui révéler mon étrange aventure... et sombre sans avertissement dans le néant.

Le temple des Dioscures se dresse devant moi. Je distingue les deux frères divins sur le fronton. Ils tiennent leurs montures par la bride ; l'un porte, sur son bonnet d'argile, une étoile d'or, l'autre, promis au trépas, un simple bonnet de voyageur. Dans les écoinçons de part et d'autre, se tordent deux Érinyes, monstres féminins à corps de serpent qui incarnent la fureur et la vengeance, envoyées par Zeus pour punir les impies coupables d'hybris et de faux serments ; Castor et Pollux, eux, incarnent la piété et l'amour fraternel. Ils ont été bien inactifs cette nuit, pour les habitants de Dion !

Remonter la Voie Héracléenne a été comme pénétrer aux Enfers. Au fur et à mesure que j'approchais du temple, les corps s'accumulaient. Nombreux étaient mes amis, mais l'absence de visage m'empêche de les identifier, et je remercie les dieux de m'avoir épargné cette souffrance. Les rives de l'Arétuse sont jonchées de cadavres, ses flots sont écarlates. Il me semble marcher sur les pas d'Héraclès et longer le Styx, et en vérité, le gibier que je chasse est aussi dangereux que Cerbère à deux têtes !

Ce qui a détruit Dion et dévoré ses habitants n'est pas parti. Son odieux sifflement s'est élevé au-dessus de la cité suppliciée, triomphant. Le son provenait du temple : voilà pourquoi je me dresse devant ses marches, flèche prête, glaive au côté, un robuste bouclier pris au palais glissé dans mon dos.

Ma voix résonne devant le temple, dérisoire face à la mort.

« Montre-toi, maudit ! Sors de ta tanière ! Je suis prêt à venger ceux que tu as assassinés durant leur sommeil ! Où es-tu, chien des Enfers ? Abandonne l'os que tu ronges et viens affronter Mégès, dernier Macédonien de Dion ! Je te défie, au nom de Zeus, et... »

L'invective meurt sur mes lèvres. Ce qui s'extirpe du naos du temple est un cauchemar, une chimère née du sommeil de Zeus, une insulte à son règne, un blasphème au visage du cosmos.

« Puisse Héraclès prêter à mes flèches sa vitesse et sa précision ! Puisse Arès donner à mon glaive sa puissance et son tranchant ! Puisse Athéna me donner l'intelligence de vaincre ! »

Et tandis que l'Ombre descend les marches et approche, je lâche mes flèches, une à une, reculant à chaque trait pour me permettre d'en envoyer davantage, et elles

déchirent la nuit à une vitesse extraordinaire, transperçant l'Ombre qui grandit sous mes yeux et ses myriades de pupilles, mais en pure perte, hélas ! car toujours le monstre avance – jusqu'à ce que le chenal de l'Arétuse s'étende derrière moi et que mon carquois sonne creux sous mes doigts. Alors je lâche l'arc saka à double courbure, dégainé le glaive et cale le bouclier contre mon épaule. De sous la visière du casque, je vois la créature sombre qui n'est plus qu'à six pas de moi, colossale dans la lueur stellaire.

« Si la vaillance des hommes peut t'atteindre, Argos aux mille yeux, alors je t'atteindrai ! »

Mon cri résonne entre les falaises tandis que je brandis le glaive, et un rire bas lui répond, grave, amplifié par une cage thoracique impossible. Un rire humain. Je me ramasse sur moi-même, stupéfait.

« Par tous les dieux, qu'es-tu donc ? Ou qui es-tu ? »

La réponse fuse, moqueuse :

« Tu me connais, et je te connais, Mégès ! »

Je reste coi, pétrifié par la révélation. Oui, je connais cette voix...

Un cri d'agonie me tire de ma torpeur. Je suis toujours allongé derrière les blocs, mais Irvin Murray n'est plus là. Il a dû changer de position pour mieux harceler les Achakzai retranchés.

Mes yeux s'attardent sur un bloc gravé, dressé dans la cour du temple. Une inscription. Sans réfléchir, j'en décrypte le grec tandis que l'opium me cloue au sol.

« Enfant, apprends les bonnes manières ; adolescent, contrôle tes passions ; à l'âge mûr, sois homme de justice ; vieillard, de bon conseil, meurs sans regret. »

Une belle maxime. Je ramasse le fusil et observe les alentours. Je ne vois pas Murray, mais un second cadavre gît devant le temple souterrain : d'où le cri qui m'a éveillé. Je décide d'approcher. Les Achakzai ne sont pas visibles, mais – une énergie plus forte que jamais irradie dans mon corps. Je mords dans le pavot et avale la résine. Oui, je sais où est l'aventurier : à droite des marches menant au temple, tapi derrière un monolithe. Et les six Achakzai survivants se trouvent dans la grotte. Les hommes de tribu entourent Babrak Gul et sont inquiets ; leurs murmures me parviennent, étouffés par la distance.

« Sortons en force, insiste l'un d'eux. L'intrus est seul, nous le submergerons par notre nombre.

— Il vise bien, proteste un autre. Plusieurs mourront avant qu'il ne soit tué.

— Depuis quand es-tu un lâche, Mahmud ? » se gausse le khan, et un frisson de haine parcourt mon échine à sa voix. « Vois, le trésor est là, en monceaux ! Sitôt ce chien égorgé, nous remontons en selle et regagnons la *kala*, plus riches que jamais ! L'or coulera entre nos mains comme jamais homme de tribu ne l'a imaginé. Avant un an, vous serez princes à Kaboul, et moi Émir ! Alors, voici ce que nous allons faire : ensemble,

vous et moi, nous allons sortir et tuer le Nurzai. Peut-être nous mourrons, peut-être nous vivrons, Allah seul sait. Tous ici, nous avons combattu pour moins que cela. Toi, Mahmud, tu as été blessé à mes côtés lors d'un vol de troupeau ; toi, Ali, par une balle d'*Inglee* ; toi, Youssouf, par le sabre d'un Afridi. Quant à moi, je porte douze cicatrices, toutes reçues de face. Alors oui, nous allons sortir et tuer le Nurzai. Et qu'Allah accueille les morts dans son Paradis ! »

Les cinq Pashtouns grondent en retour. Le discours de leur khan les a décidés, et c'est en masse, d'un seul coup, qu'ils jaillissent de la grotte et se ruent sur l'Irlandais.

Il soutient leur assaut et il a le temps de tirer deux fois avant que la meute ne soit sur lui. Deux Achakzai partent en titubant et s'effondrent, mais les autres ouvrent le feu, et le plomb crépite autour de Murray. Il s'accroupit derrière la colonne, puis se redresse, tulwar au poing, à temps pour recevoir un guerrier dans ses bras. Ils roulent au sol tandis que Babrak Gul et les deux sbires survivants sautent en hurlant par-dessus le monolithe.

La lutte est âpre et l'Irlandais a le dessous : à quatre contre un, en dépit de son habileté au tulwar, il ne va pas résister longtemps. Tout en accourant, je vise un Achakzai... et à nouveau la culasse se bloque ! Malédiction ! Babrak Gul pointe son mauser vers Murray, qui s'est relevé et virevolte parmi ses adversaires. Il ne peut voir le mollah s'apprêtant à le faucher d'une balle en plein cœur. Je me précipite et dévie l'automatique, de l'autre main je darde le long couteau donné par l'Irlandais. Le projectile se perd dans les nuées de brume, Babrak Gul se retourne, furieux. Son regard de braise tombe sur moi, il balbutie : « Burrah *sahib* ? Mais tu es *mort* ! », puis ma lame s'enfonce dans sa gorge et, tel un porc, le mollah des Achakzai s'écroule dans une mare de sang, secoué de frissons nerveux.

À sa chute, les deux Pashtouns encore en vie s'écartent de Murray. Celui-ci les défie, tulwar au poing, la chemise déchirée, une estafilade au bras, une main appuyée au monolithe, le pied sur le cadavre de son adversaire. Mais ce n'est ni lui ni moi que les Achakzai regardent, terrifiés. Ils fixent un point derrière mon épaule, au-delà du corps de leur mollah, et Murray les imite. L'incrédulité se lit sur son visage.

Un gémissement échappe à l'un des Achakzai : des pans de brouillard, en provenance des ruines de la cité, l'Ombre survient. Les Pashtouns reculent et font feu avec panique, et aussitôt la masse obscure les recouvre, les saisit, les broie, les dépèce. Elle ne rejette que parodies humaines sur les marches du temple.

Elle descend vers Murray. À cet instant, un vertige me saisit, les flocons blancs dansent à nouveau dans mon regard. Le glaive dans une main, mon bouclier bosselé au bras gauche, je me place entre l'Irlandais et l'abjection. À mon tour de le sauver !

Campé sur mes jambes, j'interpelle la nuée mortelle qui, pour la dixième fois en cette nuit de cauchemar dans les ruines de Dion, se précipite sur moi :

« *Hélioclès* ! »

Ma voix est méconnaissable. Je parle grec, et non anglais, et ce nom... Oui, je me souviens, et je l'identifie enfin.

« Fidèle Mégès, tu as reconnu ton *basileus*, en dépit de mes nouveaux atours. Oui, je suis Hélioclès *Dikaïos*, le Juste, maître de Dion ! – *ah* ! Vois ce que je suis devenu !

« Il y a trois nuits, les dieux ont décidé de me punir. Tandis que je dormais dans mon palais, veillé par cent gardes, les portes du rempart closes, le sang de mon père est retombé sur ma tête. Ce ne sont pas les Sakas, ni un Grec, pas même le spectre de mon père Eucratide – qu’il soit maudit ! – qui m’a transformé ainsi. Non. Zeus a dépêché pour moi ses plus cruels serviteurs : les terribles Sœurs, les Érinyes aux noires ailes ! Dans mon sommeil, les Bienveillantes m’ont porté la sentence de l’Olympe, et aussitôt l’ont exécutée. Leur haine m’a pénétré, leur venin a corrompu mon âme, leur violence m’a taraudé le cœur ; sous leurs baisers, mon corps a subi une terrible métamorphose. C’est en homme que je me suis allongé sur ma couche au soir... ce qui s’en est levé, à la minuit, était à la fois *plus* et *moins* qu’un homme... Dans le silence du palais, les messagères m’ont chargé de leur mission de vengeance. Je m’en suis acquitté, oh oui, avec empressement, accompagné de Phobos, Hypnos, Thanatos et de la noire Kère, et alors le châtement s’est abattu sur Dion.

« Puisque le sang humain avait arrosé les autels des dieux le jour de ma prise de pouvoir, le sang purifierait mon royaume entier !

« *Basileus* et parricide par le sang de mon père, je suis devenu *basileus* d’un peuple de morts, et de chacun des habitants j’ai dévoré le visage et le bras droit : signe d’oubli, d’impiété filiale et de parjure à Eucratide ! Aucun n’en a réchappé, car je vais comme le vent et les armes me traversent sans heurt, tel un nuage, et le ravin de l’Arétuse a résonné du hurlement des fuyards traqués par Kère au sombre visage. Le massacre a duré une nuit et un jour, car j’ai débusqué tous ceux qui s’étaient dissimulés ici ou là. Aucun n’a survécu. Du nourrisson au vieillard, de la femme au plus agile des guerriers... tous ont succombé. *Deimoboros*, “Dévoreur de mon peuple” : tel est mon nouveau titre !

« Depuis, j’attends, dans le temple des Dioscures, sous la garde des Érinyes. Tel est mon destin. Ici est mon enfer, Mégès, dans les ruines de Dion, jusqu’à ce que les dieux lèvent leur sentence et que la punition cesse ! Oui, j’étais Hélioclès *Dikaios*, le Juste, ton souverain ! Rends-moi hommage, Mégès, et rends hommage à la justice de Zeus !

— Hélioclès *Diphyès*, le Double, tel tu es devenu ! dis-je avec mépris, me moquant de son apparence nouvelle. Oui, Zeus t’a frappé, mais cette nuit est la dernière où tu sévis, hybride ! »

Et disant cela, je frappe l’abjection qu’est devenue Hélioclès, *basileus* de Dion, fils parricide d’Eucratide. Son double visage, l’un possédant les traits de l’homme, l’autre à *côté* du premier, plus large, bestial, est encadré, sur de formidables épaules de pénombre, de dizaines de serpents à la place des cheveux : des dizaines de pupilles maléfiques y luisent, au-dessus d’une gueule fendue aux crocs acérés !

Mon bouclier pare les griffes de ses membres de cauchemar, de longs bras de sirène, squelettiques, terminés par des ongles acérés ; les véritables membres d’Hélioclès, qui partent de l’énorme poitrine, cherchent à accrocher le bord de l’écu. Je tranche, et une main saute du bras humain dans un geyser de sang et d’humeur noire. Le monstre recule, étonné. Ses yeux fendus sont dardés sur moi. Je vois le bas de son corps s’enrouler sur lui-même, jambes de l’homme et double queues de serpent laissant sur les dalles une exsudation visqueuse. Oui, le *Diphyès* recule, mordu par l’acier du glaive et du couteau pashtoun, et comme son regard humain hésite, étonné par la douleur, je me rue en avant et transperce la poitrine squameuse à l’emplacement du cœur ! Le monstre rugit – un

sifflement de rage et de souffrance mêlées –, une des queues fauche mes jambes, je tombe à terre et la gueule venimeuse claque vers mon visage. Je ne peux dégager mon arme, la mort est sur moi, et – le tulwar de Murray s'enfonce entre les mâchoires du monstre, brisant les crocs, repoussant ce qui n'est déjà plus qu'un cadavre et qui, dans la lueur lunaire, se dissipe en vapeurs insanes.

J'aperçois Irvin Murray debout au-dessus de moi, les falaises, le fronton du temple et les statues des Dioscures qui s'illuminent dans l'aurore. Puis tout s'emmêle ; les flocons s'épaississent. Dans les ténèbres qui suivent, je ne me sens pas tomber.

6

Épilogue

« Je suis arrivé trop tard pour sauver Zargun. Je suis désolé. »

Irvin Murray est assis devant une silhouette dont seul le visage n'est pas masqué de tissu. Le soleil plonge derrière les collines. Dans le village nurzai, distant d'un demi-*mile* à peine de la vallée de la Mish, l'arrivée de Murrah Shah a fait sensation.

« Ohnia, ton mari était un homme courageux », poursuit l'aventurier. Autour, les anciens du clan opinent. « Sous peu, je te ramènerai son corps, je le jure. Mais pour l'heure, sa mort ne te laissera pas démunie. Dehors, dans la cour, attendent cinq chevaux, prises de guerre enlevées aux Achakzai qui ont tué ton époux. Ils sont pour toi, ainsi que ce qu'il y a dans les fontes. L'étalon de Babrak Gul Khan est là aussi : lui est pour Mozni, le chef du village, qui sera témoin et garant de ce qui se dit aujourd'hui.

— Je l'accepte », fait le Nurzai âgé à la barbe de neige, renfrogné à l'idée de recevoir le cheval de Babrak Gul de la part d'un *Inglee*, mais tenu par la curiosité et les lois de l'hospitalité. « Sauf si tu l'as volé à son propriétaire.

— Babrak Gul est mort, ainsi que ceux qui montaient ces chevaux. Ce sont des prises de guerre, y compris les huit autres chevaux qui repartent avec moi.

— Tu as tué tous les cavaliers ? s'enquiert la voix timide d'Ohnia. Les yeux verts de la belle Afghane croisent le regard gris de l'Irlandais.

— L'un de ces chevaux était à un ami, un *Inglee*, qui n'a pas survécu. Les autres... j'en ai tué certains ; d'autres sont morts d'une étrange manière.

— Les chevaux que tu gardes sont lourdement chargés, fait remarquer un Nurzai au nez de fouine. Que transportes-tu là, Murrah Shah, qui nécessite huit montures ?

— C'est là question indiscrete », Afful, le rabroue Mozni, ravi de recevoir l'étalon du défunt Babrak Gul. « Poursuis ton récit, Murrah. Tu évoquais des morts étranges. »

L'aventurier acquiesce.

« J'ai observé les cadavres des Achakzai après le combat. Certains ont été tués par une bête féroce, que je crois bien avoir achevée de ma main. Mais certains faits sont comme un rêve dans mon esprit, ils se troublent à la manière d'un miroir enfumé. J'ai l'impression que les événements se sont passés il y a des siècles, alors que c'était la nuit

dernière. »

Il secoue la tête, perplexe.

« Allah seul sait, dit Mozni. Ne cherche pas à comprendre, Murrah, le souvenir te brûlerait tel le scorpion.

— Il y a plus étrange. Un des Achakzai, debout devant moi, a eu soudain la gorge tranchée *sans que personne ne l'ait approché*, un autre la poitrine trouée par une balle que je n'ai pas tirée. Or, j'étais seul dans la vallée.

— Comment est mort ton ami l'*Inglee* ? demande Ohnia.

— Je m'apprêtais à éliminer le garde posté par Babrak Gul à l'entrée du ravin, à la confluence de la Mish et de l'Argasthan. Alors mon cheval et celui de Burton sont sortis des ombres où ils étaient dissimulés. Personne ne les montait. Et j'ai compris que Frank Burton était mort : il avait été durement torturé et a succombé à ses blessures avant même de pénétrer dans la vallée de l'Argasthan. Il n'est jamais entré dans la cité en ruines... À mon retour, je l'ai trouvé étendu sous un amandier sauvage, couvert de pétales blancs, là même où je l'avais laissé. Il y est encore, sous un cairn, coutelas à la main, face au gué. Il veillera sur la vallée.

« Même la mort ne pouvait empêcher Burton de se venger de Babrak Gul. »

Irvin Murray se tait. Il ne mentionne pas le fait que, sur le corps de Frank Burton, mort de ses blessures face au gué de l'Argasthan, il a trouvé le poignard qu'il lui avait donné, la lame maculée de sang frais, et son fusil, auquel il manquait une balle. Et Murray sait, en son for intérieur, que ce n'est pas lui qui, cette nuit-là, a abattu tous les Achakzai. Frank Burton l'accompagnait... d'une manière ou d'une autre.

« Les mystères d'Allah sont impénétrables, conclut Mozni. »

Et avant lui, d'autres régnaient, dont les mystères demeurent, songe l'Irlandais. Mais il garde ses pensées par-devers lui.⁶¹

— Fin du recueil —

⁶¹. *Ndla* : La seule cité grecque découverte, pour l'heure, en Afghanistan, est Aï-Khanoum : elle se trouve au nord de la Bactriane antique et non dans les collines du sud. La stèle aux maximes delphiques y a bien été découverte.

L'illustrateur



Daniel Balage oriente très vite sa carrière d'illustrateur vers le jeu vidéo. Il travaille entre autres sur *Alone in the Dark* dès 1993 et plus récemment sur *Assassin's Creed Unity*. Spécialiste des décors époustouflants et des ambiances fantastiques, Daniel Balage a mis son talent d'illustrateur pour cette couverture.

- Son site Internet : [internet](#)

L'auteur



Paul Martin Gal est avant tout un grand lecteur. Il lit autant les épopées antiques (*Illiade...*) que les ouvrages d'aventures fantastiques (Stevenson, Rosny Aîné, Howard...). Ce sont ces épopées fantastiques qui ont nourri ses écrits, lesquels placent le héros face à son destin.

Ces 9 nouvelles sont un puissant hommage au *El Borak* de Robert E. Howard ainsi qu'au film de John Huston *L'homme qui voulut être roi*.

La Cité des Lamentations en librairie



Le papier, c'est bien aussi...

Retrouver le recueil de Paul Martin Gal, paru en **livre papier** en 2016 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 348 pages – ISBN : 978-2-915653-69-4 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Vous aimez le fantastique ?

Vous aimerez aussi...

La Légende de Billy Ray

de **Guillaume Roos**



Un recueil de nouvelles fantastiques, dont la novella *La légende de Billy Ray*.

États-Unis – 1952. C’est dans un wagon à bestiaux que Billy Ray se réveille, à plusieurs centaines de miles de chez lui. Heureusement, le jeune blouson noir de seize ans rencontre Clem, un vieux bluesman aveugle qui se prend d’amitié pour lui.

Clem lui raconte alors une bien étrange légende : celle d’un homme solitaire, qui serait le plus grand des guerriers et qui n’aurait de cesse de parcourir le pays.

Lorsque ses rêves sont hantés par la mystérieuse silhouette d’un homme en noir, Billy Ray sait qu’il a rendez-vous avec son destin.

La novella *La légende de Billy Ray* est suivie de sept contes démoniaques.

- La **version numérique** de *La légende de Billy Ray* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* est également disponible. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Mort Virtuelle

de **Guillaume Roos**



***Mort virtuelle*, huit nouvelles fantastiques**

Dans le recueil *Mort virtuelle* de Guillaume Roos, découvrez des contes fantastiques qui, de façon surprenante, fleurissent avec la fantasy et la science-fiction. Huit nouvelles angoissantes, émouvantes et captivantes.

- La **version numérique** de *Mort Virtuelle* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* réunit l'intégralité des nouvelles de Guillaume Roos dans un seul volume, dont les huit nouvelles de *Mort Virtuelle*. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Fantôme d'Orsay

de François Darnaudet



Retrouvez une enquête d'Éric Bernadi dans *Le Fantôme d'Orsay* :

Dans *Le Fantôme d'Orsay*, une série de crimes à l'intérieur même du musée d'Orsay défraye la chronique. Éric Bernadi, étudiant en sémiotique, la jeune infirmière Aurélie Dantec et l'inspecteur Coupu mènent une enquête riche en révélations étourdissantes : le bronze de Carpeaux intitulé Ugolin cacherait la résurrection du fantôme rouge, un être légendaire et féroce qui aurait été malencontreusement libéré de sa malédiction. En outre, La Porte des Enfers, la célébrisissime œuvre de Rodin, servirait bel et bien de passage vers le monde des ténèbres.

- La **version numérique** de *Le Fantôme d'Orsay* est disponible en PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Le Fantôme d'Orsay* et *Les Dieux de Cluny* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Les Dieux de Cluny

de François Darnaudet



Retrouvez une autre enquête d'Éric Bernadi dans *Les Dieux de Cluny* :

Dans *Les Dieux de Cluny*, Éric Bernadi part à la recherche désespérée de son amie Aurélie Dantec, happée par la Porte de Rodin. Dans sa quête, son chemin croise à nouveau celui de l'inspecteur Coupu, chargé d'enquêter sur un meurtre abominable commis dans les thermes de Cluny. En fait de meurtrier, les deux héros se retrouvent à la poursuite d'abominables dieux gaulois qu'un cataclysme a libéré des fissures de la Terre. Heureusement, les énigmatiques « gardiens des fissures » vont leur prêter secours, une confrérie d'hommes de bien formée depuis des générations pour surveiller et contrer ces redoutables créatures antédiluviennes.

- *Les Dieux de Cluny* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Les Dieux de Cluny* et *Le Fantôme d'Orsay* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Papyrus de Venise

de François Darnaudet



Et parce que les « gardiens des fissures » ne sont jamais très loin...

Découvrez un autre roman de François Darnaudet, *Le Papyrus de Venise*.

Quel lien mystérieux unit les chasseurs de dinosaures du XIX^e siècle, la mort du poète Lautréamont en plein siège de Paris, le massacre du général Custer près de Little Big Horn, la Dame d'Elche, l'effondrement du Campanile devant Saint-Marc, le disque de Phaistos, le philosophe Platon et Venise, l'immortelle Venise ?

« L'Atlantide ! » répond un curieux personnage vivant sur l'île de Burano et qui dit s'être appelé Jacques Bergier dans une précédente vie.

Une lutte sans merci qui s'étale sur plusieurs siècles oppose de mystérieux «Hommes en noir» et des géants atlantes. L'enjeu est un mystérieux papyrus de Venise qui contiendrait une histoire oubliée de l'origine des civilisations.

- La **version numérique** de *Le Papyrus de Venise* est disponible en format PDF et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *Le Papyrus de Venise* est également disponible. Paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-33-5 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le complexe de Médée

d'Alain Delbe



Le Complexe de Médée, un recueil d'Alain Delbe en numérique...

En visitant une charmante église lors d'une promenade à la campagne, Catherine Wilfart connaît la peur de sa vie : dans le cimetière, près d'une tombe profanée, une voix lugubre se manifeste à elle, comme jaillie de sous ses pieds. La blague d'un mauvais plaisant ? Pas si sûr. Car, quelques jours plus tard, la voix se fait à nouveau entendre, en pleine rue, lui enjoignant de pousser son enfant sous une voiture.

De ce jour, la vie de Catherine bascule dans l'horreur : est-elle en train de devenir folle ? Époux, amies, prêtre, psychiatre, pourront-ils aider le jeune femme à contrôler cette force maléfique qui l'envahit chaque jour davantage et ne manifeste qu'un seul et unique but : pousser au crime.

Réunissant les meilleures nouvelles d'Alain Delbe, dont la novella *Le Complexe de Médée*, ce recueil vous fera découvrir d'angoissantes nouvelles fantastiques.

- *Le Complexe de Médée* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Une nuit de terreur

d'Alain Delbe



***Une nuit de Terreur* : 15 nouvelles en numérique...**

Réunissant quinze des meilleurs textes d'Alain Delbe, ce recueil vous fera découvrir des nouvelles étranges, angoissantes et captivantes.

- *Une Nuit de Terreur* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces quinze nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Soie Sauvage

de Fabienne Leloup



Se faire tatouer le buste d'une femme-araignée sur l'épaule quand on est une jeune fille, est-ce bien raisonnable ? Et donner à son tatouage un nom, comme à une vraie personne, n'est-ce pas un peu insensé ? Qui plus est quand ce nom est celui de l'adolescente du mythe grec que les dieux transformèrent en mygale...

Pourtant, Barbara souhaitait seulement se rendre intéressante. Capturer des garçons dans sa toile, comme sa sœur, une vraie allumeuse celle-là. Alors, quand votre tatouage soudain prend vie, qu'il vous ensorcelle et vous entraîne à commettre l'irréparable, quelle est la solution ?

- *Soie Sauvage* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le roman *Soie Sauvage* a été publié en 2004 en **livre papier**, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 208 pages – ISBN : 978-2-910899-95-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Baba Yaga et autres Amours Cruelles

de **Daniel Walther**



Vous pensiez que les ogresses de votre enfance ne sont que des êtres de fiction ? Vous croyiez que les fatales Gorgones sont seulement issues de l'imagination des anciens peuples païens ? Vous espériez que les créatures de vos cauchemars n'ont aucune existence réelle ?

Heureusement, voici un recueil de nouvelles qui va vous raconter la vie d'une tout autre manière.

- *Baba Yaga* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces nouvelles ont été publiées en 2005 dans le **livre papier** *Baba Yaga*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-15-1 – Moyen Format (13 x 20 cm)